



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

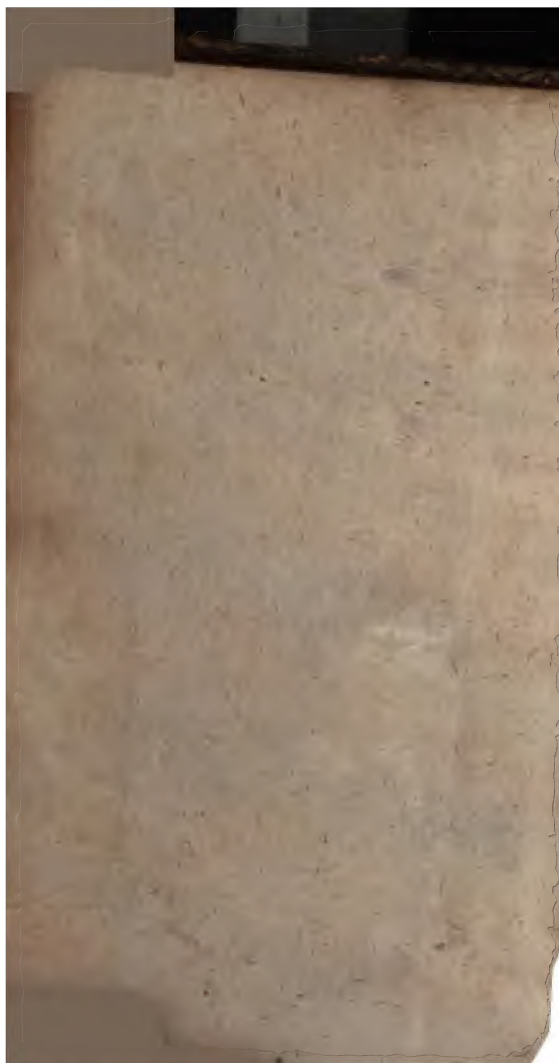
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









20

986



LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,

§
POUR
L'ANNE'E M. DCC. XLIV.
AVRIL.



A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des
Augustins, du côté du Pont Saint Michel,
à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XLIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

LE
JOURNAL
DES
SCAVANS

POUR
L'ANNEE M.DCC.XLIV
AVRIL



A PARIS
Chez M. DE LA HARPE, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, sous le Vestibule, au Salon de Peinture.

M. DCC. XLIV
PARIS, Chez M. DE LA HARPE, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, sous le Vestibule, au Salon de Peinture.



LE
JOURNAL
DES
SCAVANS.



AVRIL. M. DCC. XLIV.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE

*Royale des Sciences , année 1739.
avec les Mémoires de Physique &
de Mathématique , tirés des Re-
gistres de cette Académie. A Pa-
ris , de l'Imprimerie Royale ,
1743. in-4°. pag. 475. planch.
détach. 21.*

SECOND EXTRAIT.

LES Mémoires que nous avons
réservés pour ce second Ex-
trait , sont ceux qui regardent l'A.
Avril. 2 B ij

423855

582 *Journal des Sçavans ;*
Astronomie, la Géométrie, &
Mécanique. Ceux qui appar-
tiennent à l'Astronomie sont au
nombre de huit, sçavoir, deux de
Cassini dont le premier a pour
objet la parallaxe du Soleil & de
Lune. Le second est une Obser-
vation de l'éclipse de Soleil de
Août 1739. Le troisième est de
Clairaut sur la parallaxe que
peuvent avoir les Etoiles fixes.
Le quatrième & le cinquième sont
de M. de Thury & roulent sur des
Observations Astronomiques que
l'Académicien a faites à Mont-
pellier, & sur l'éclipse de Lune
de 24 Janvier 1739. avec deux au-
tres éclipses de fixes par la Lune.
Le sixième Mémoire contient une
Observation d'éclipse de Lune de
Septembre 1737. faite à Quito
par M. Godin. Il s'agit dans le sep-
tième des réfractions astronomi-
ques observées au Pérou par M. Bu-
guer. Le huitième & le dernier
est l'observation de l'éclipse du Soleil
du 4 Août 1739. par M. le Mon-
sieur le fils.

Avril , 1744. 583

De ces huit Mémoires nous choisirons celui où il est parlé de la parallaxe des fixes. M. Clairaut avoit traité en 1737. l'aberration apparente des fixes , il examine dans ce Mémoire l'effet que produiroit la complication de l'aberration des fixes avec la parallaxe. Parmi les diverses espèces de parallaxes , il y en a deux connues de tout le monde & faciles à imaginer, l'une résulte de la grandeur du diamètre de la terre , l'autre dépend de celle du diamètre de l'orbite annuelle de la Terre sur l'écliptique ; il est vrai que la première n'est sensible que pour Mars , encore est-il nécessaire que cette Planète soit dans son péri-gée ; la seconde a été trouvée jusqu'à présent entièrement insensible pour les étoiles fixes , mais comme il est très - vraisemblable que toutes les distances des fixes sont fort inégales entre elles , & qu'on ne les a pas toutes examinées , il est à propos de considérer ce qui

384 *Journal des Sçavans* ;
s'enfuivroit, ou quel dérangement
apparent cette parallaxe, si
étoit réelle, produiroit dans
l'aberration des fixes reconnue
aujourd'hui de tous les Astronomes.
Lorsque nous rendîmes compte
des Mémoires de l'année 1738, nous
parlâmes de la méthode qu'a
employé Monsieur Clairaut pour
calculer l'aberration (il doit
être bien-tôt des Tables à ce
jet.) Ce qu'on peut déduire de
cet ouvrage de ce dernier Mémoire
c'est que la théorie de la parallaxe
jointe à celle de l'aberration
découvrit si quelques fixes ont
de la parallaxe, car l'aberration
étant commune s'il y a quelque
fixe qui s'éloigne des règles
qui ont été établies sur cette matière
& que ces différences soient
celles qui dérivent de l'aberration
ou de la parallaxe, on conclura la
parallaxe & sa quantité, ce qui
augmentera infiniment le mérite
de ce morceau de M. Clairaut.

La Géométrie nous offre
dans les Mémoires, le premier est de
M. Clairaut sur la détermination

métrique de la perpendiculaire à la méridienne. Le second est de M. Thury sur les opérations géométriques faites en France en 1737 & 1738. Il s'agit dans le troisième de recherches générales sur le calcul intégral par M. Clairaut.

Nous parlerons des opérations géométriques. Le public est assez informé des avantages que l'on doit retirer de cette description géométrique de la France. On avoit proposé en 1733 différentes méthodes pour décrire le parallèle de Paris, plusieurs difficultés se présenterent, & l'on abandonna cette description; M. Cassini se détermina à ne point tracer le parallèle de Paris, mais plutôt la tangente au point où ce parallèle coupe la méridienne de Paris, où, ce qui est la même chose, la perpendiculaire à cette méridienne. La partie occidentale de cette perpendiculaire fut achevée en 1733, & l'autre partie orientale fut terminée en 1734. L'année suivante, c'est-à-dire, en 1735 & 1736 on décrivit

une autre perpendiculaire à la méridienne de Paris ; mais plus vers le midi à la distance de 60000 toises prolongée vers l'Occident , & elle se terminoit aux Côtes méridionales de la Bretagne. Enfin en 1737 on se proposa de décrire une nouvelle méridienne qui palsât par Nantes & allât se terminer du côté du Septentrion à Cherbourg & du côté du Midi à Bayonne. M. Maraldi accompagna M. de Thuri dans ce Voyage & ces deux Messieurs travailloient de concert a cette operation.

Pendant que ces illustres Académiciens songeoient à cette détermination, ils n'oublièrent pas de déterminer la situation & le contour des Côtes. Ils ont eu soin dans le cours de leurs operations de s'assurer de plusieurs bases qui ont été mesurées avec toute l'exactitude possible. Si par ces précautions l'on parvenoit à connoître exactement les Côtes de l'Océan, il n'étoit pas moins important de connoître celles de la Mer

Méditerranée , pour y parvenir l'on a décrit un second parallèle qui se termine du côté de l'Occident à Bayonne , & du côté de l'Orient à Antibes , qui donnera les limites de toute la partie méridionale de la France. S'il restoit à nos Académiciens quelques intervalles pendant lesquels leurs travaux étoient suspendus, ils s'occupoient à diverses recherches sur la Physique , & ils répéterent dans ce pays - là diverses expériences sur la propagation du son , afin d'examiner si le son se transmettoit toujours avec le même degré de vitesse dans les climats différens : il n'étoit pas inutile de voir si la mer , & les dispositions des lieux que le son avoit à parcourir n'accéléroit ou ne retardoit point la propagation. Toutes ces observations n'ont servi qu'à confirmer que le son s'est transmis dans des tems proportionnels aux distances & que le son plus ou moins fort parcourt ainsi qu'au-



LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,

POUR
L'ANNE'E M. DCC. XLIV.
AVRIL.



A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des
Augustins, du côté du Pont Saint Michel,
à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XLIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

590 *Journal des Sçavans* ;
qui ait moins de 30 degrés : on
mesurera une nouvelle base de
la plaine du Rouffillon, & on
vérifiera par une nouvelle base
l'extrémité de l'arc Septentrional.
Avec tant de précaution, il est
présumer qu'on arrivera à une pré-
cision qui fera cesser toute dispu-
te. Nos Académiciens nous as-
surent que la plus grande partie de
travail est bien avancée. Les mê-
mes Astronomes portent les
vûës encore plus loin, car outre
ces observations, ils comptent en
faire une semblable à Bourges qui
est situé à la latitude la plus avan-
tageuse pour déterminer la diffé-
rence de la latitude. On se propo-
se encore de mesurer quelques dé-
grés en longitude sur un parallèle
à l'aide de feux que l'on fera à la
plus grande distance possible avec
de la poudre à canon dont on ob-
servera l'instant de l'inflammation
avec des pendules bien réglées, &
la différence des tems donnera celle
des méridiens. On aura de cette

manière le rapport de la mesure d'un degré du parallèle à celui du méridien lui correspondant, ce sont autant de comparaisons par lesquelles on conclura avec plus d'exactitude la figure de la Terre dans tous les sens. Cette dernière méthode est une des moins sujettes à l'erreur.

La Mécanique nous offre trois Mémoires, il y en a deux de M. Camus & un de M. Pitot. Nous ferons l'abrégé de tous les trois.

On connoit le mérite de M. Camus dans la mécanique, & on sçait l'étude particulière qu'il en a faite, il y a un nombre infini de machines, & l'on ne peut guères en faire l'énumération : chacune a son avantage particulier qui dépend le plus souvent des lieux où l'on veut la placer, & des circonstances auxquelles il faut avoir égard. Quoique les machines les plus simples soient préférables, il faut cependant convenir que faute de connoître les meilleures pro-

portions de leurs parties , on n'en tire pas tout le service qu'on devroit en espérer. Les seaux , par exemple , dont on se sert pour tirer l'eau des puits ne paroissent pas une machine bien composée , il y a néanmoins divers moyens de la mettre en usage , & M. Camus s'est proposé de rechercher la meilleure maniere de s'en servir pour élever l'eau.

Lorsqu'un puits est d'une médiocre profondeur cumme de 15 ou 16 pieds on se sert dans plusieurs endroits de ce qu'on appelle une bascule attachée fixement au haut d'une espèce de fourche , à l'une des extrémités de cette bascule on met un poids égal à la moitié du seau quand il est plein , de cette maniere on éleve l'eau avec beaucoup de promptitude. Mais lorsqu'un puits a quelque profondeur il faut avoir recours à quelque autre machine , & on se sert assez volontiers d'une poulie par dessus laquelle on passe , comme l'on

fait, une corde qui soutient ordinairement deux seaux, car si l'on n'employoit qu'un seau on perdrait beaucoup de tems, & dans le cas même où l'on se serviroit d'un seul seau, celui qui tire l'eau a à soutenir le poids du seau & celui de l'eau qu'il contient & de toute la corde, ce qui fait un poids assez considerable dans le moment où le seau commence a monter, car en supposant un puits de 40 pieds, & la corde peser 8 livres & le volume d'eau 24, le moteur où la puissance sera chargée de trente-deux livres, ce qui seroit trop considerable pour agir continuellement & pendant un certain tems. Mais il faut convenir que ce poids diminue à mesure que le seau s'élève, de maniere que le seau parvenu au haut de la mardelle, la puissance ne soutient plus en entier le volume d'eau contenu dans le seau, il en faut soustraire toute la pesanteur de la corde. Il est facile d'appercevoir, même dans ce pre-

394 *Journal des Sçavans*,
mier cas , que la puissance
inégalement , & ne fait pas
emploi égal pendant tout le tems
qu'elle est en mouvement.

Il faut examiner pareillement
ce qui arrive dans la circonstance
l'on se sert de deux seaux , ce
qui est fort en usage , d'autant plus
qu'on perd par là moins de tems
que dans la premiere supposition
d'un seul seau. Dans cette seconde
hypothèse on ne suppose point le
poids du seau , puisqu'il est tenu
en équilibre par le poids de l'autre
seau qui descend à mesure que
l'eau monte. La différence des résis-
tances que la puissance qui tire
l'eau éprouve pendant le tems de
l'action est de deux fois la pesan-
teur de la portion de la corde qui
s'élève. Car à mesure que l'eau
monte de la hauteur d'une toise
on a non-seulement une toise de
moins à supporter ; mais il y a
encore une toise de corde qui pèse
ou agit en sens contraire , c'est
pourquoi l'action de la puissance

diminue & soutient deux toises de corde de moins à mesure que le seau s'élève d'une toise. Ainsi supposant un puits de 40 pieds de profondeur & une corde dont une longueur de cinq pieds pese une livre ; si l'on veut tirer 20 livres d'eau, on commencera par soutenir 28 livres de poids, puisque la corde pesera 8 livres : or l'eau étant élevée de cinq pieds, la puissance ne soutiendra plus que 26 livres, & par conséquent lorsque le seau arrivera à la mardelle la puissance ne soutiendra plus que 12 livres, savoir 20 livres d'eau moins 8 livres de corde pour le poids de 40 pieds que le puits a de profondeur, & ces 8 livres de corde contrebalanceront 8 livres d'eau. Par un semblable raisonnement on voit qu'il n'est pas possible de se servir d'une machine avec deux seaux pour un puits de 150 pieds de profondeur, que la force d'un homme évaluée à 25 ou 28 ne pourra agir inuement en y ajoutant le

596 *Journal des Sçavans* ,
poids de la corde , de plus on de
remarquer l'inégalité de l'acti
de la puissance au commenceme
& à la fin.

Le treuil qui est en grand usage
pour tirer de l'eau facilite de beau
coup la puissance , mais il ne fa
ve point l'inégalité de l'action, se
que l'on employe un seau , se
que l'on en employe deux. Car
l'arbre du treuil étant cylindrique
la résistance diminue à mesure que
l'eau monte , & l'essentiel est que
la puissance travaille également
avec la force & la vitesse dont elle
est capable. Il est donc visible que
la puissance ayant au commence
ment moins de facilité , & la résis
tance diminuant à mesure que le
seau s'élève , le problème consiste
à faire que la puissance soutienne
toujours le même poids , c'est-à-
dire que les *momens* soient égaux.
Or le seul moyen est que quand le
poids de la corde sera plus grand le
puissance agisse par un plus long
bras du levier , & par un plus

court à mesure que le seau s'éleve : mais si nous avons imaginé la puissance agir par differens bras de levier , ce n'a été que pour faire l'application de ce raisonnement au poids qu'il faut élever, & faire penser que les rayons du treuil auquel la corde & le seau sont suspendus doivent croître dans le rapport des poids qui restent à monter. De ce raisonnement on tire une équation qui donne la courbe du corps solide cherché & formé de ces differens rayons , sa figure est un conoïde ou une espèce de cone tronqué , semblable à la fusée des montres à qui l'on a donné aussi cette figure, pour remedier aux diverses inégalités du ressort, dont les tensions seroient sans cette fusée plus fortes au commencement qu'à la fin. Dans le conoïde que M. Camus supplée à la place du treuil, il détermine la longueur de l'axe , les deux rayons des deux bases qui le terminent , après quoi il imagine que l'on creuse tout le long de cette espèce de fusée une renure ou

canal capable de contenir la corde afin qu'en le roulant exactement dans ce canal le rayon de la corde se trouve dans le plan du conoïde.

Dans la résolution de ce problème nous n'avons supposé qu'un seau à élever. Mais si l'on en met deux, comme c'est l'usage, sentent tout d'un coup & l'avantage & le désavantage pour l'inégalité de la puissance motrice. Car supposant que la corde ne se double pas sur l'essieu cylindrique le poids qui descend & celui qui élève sont appliqués à des leviers égaux, ainsi l'effort de la puissance est égal à la différence des *momens*. C'est pourquoi les *momens* extrêmes de la manivelle sont entr'eux comme le poids de l'eau, plus celui de la corde & le poids de l'eau moins celui de la corde, ou ce qui est la même chose, ces rapports extrêmes different entr'eux de deux fois la pesanteur de la corde. La puissance agit donc trop inégalement. Pour remédier à cet inconvé-

ent on peut redoubler la corde sur le cylindre en lui faisant faire plusieurs tours les uns sur les autres. Mais la corde ne s'arrange pas toujours de manière que chaque tour soit placé sur le tour inférieur , ou ce qui est la même chose , le second rang ne se place pas sur le premier; il vaut donc mieux partager le cylindre en deux parties par une rondelle , & la question se réduira à trouver quel rapport il doit y avoir entre le rayon de la bobine quand elle est vuide & le rayon de la bobine quand elle est remplie de corde , car il faut que ces deux rayons soient tels que la puissance qui meut le treuil éprouve la même résistance au commencement & à la fin de l'élevation de l'eau qu'on veut élever.

Il est à remarquer que cette précaution où cet avantage qui résulte de cette double bobine ne corrige pas encore toute l'inégalité des *momens* opposés , car si l'on y a

600. *Journal des Sçavans* ;
fait réflexion, la puissance agit bien
au commencement & à la fin avec
la même action , mais elle varie
entre ces deux extrémités. On
pout éviter ce défaut , on donne-
ra à l'arbre du treuil une figure
d'un double conoïde, & cela par les
mêmes raisons que nous avons rap-
portées lorsqu'il s'est agi de mon-
ter un seul seau. La recherche de
ce double conoïde , son équation ,
la construction de son équation, la
considération des diverses branches
de la courbe sont de ces choses
qu'un Géomètre ne laisse point
échapper lorsqu'il peut en saisir
l'occasion , & que M. Camus a
maniées avec beaucoup d'art à la
fin de son Mémoire.

Dans le second Mémoire que
nous présente le même Académi-
cien. Il s'agit de la meilleure pro-
portion des pompes & des parties
qui les composent. Les parties es-
sentiellles d'un pompe sont le corps
de pompe, le piston , & les sou-
papes. La position la plus avanta-

geuse d'une soupape est d'être horizontale & de se fermer perpendiculairement de haut en bas. La qualité d'une bonne soupape consiste dans sa grandeur, il n'est pas indifférent (selon M. Camus) d'augmenter ou de diminuer la grandeur d'une soupape, il y a, selon lui, un diamètre convenable & déterminé pour les soupapes lorsque celui de la pompe & la vitesse du piston est donnée, il prétend encore que l'épaisseur de la soupape doit avoir un rapport fixe & déterminé selon la charge & la colonne d'eau qu'on doit élever. L'usage ordinaire est de donner à une soupape un diamètre égal à la moitié de celui du piston. Or M. Camus prétend que cet usage est mauvais, parce que ; dit il, deux pompes qui fournissent la même quantité d'eau dans un tems donné doivent avoir des soupapes de même diamètre pour être également bonnes, cependant, continue-t-il, deux pompes peuvent fournir la

602 *Journal des Sçavans* ;
même quantité d'eau dans un te
donné sans avoir le même dia
tre. Donc, dit-il, deux pompes p
vent avoir des soupapes de mê
diamètre sans avoir elles-mêm
des diamètres égaux. L'Auteur
Mémoire ne faisant point dé
dre les ouvertures des soupapes
diamètres des tuyaux, ou des ce
de pompes est obligé de cherch
à déterminer les plus petits dia
tres qu'on peut donner aux po
pes pour les quantités d'eau qu
les doivent fournir ; on fait a
ment l'application de ce raison
ment aux clapets qui ne sont
des espèces de soupapes ; il
dans ce Mémoire quelques dét
qui dépendent d'une Géomé
toujours très-fine & très-délica

M. Pitot qui s'est fort distin
par divers Mémoires qu'il noi
donnés sur l'Hydraulique n
présente le troisième morceau
regarde la mécanique, il s
pareillement de l'usage des po
pes. Ce Mémoire est une suite e

Essai sur la Théorie des pompes que le même Auteur avoit commencé dès l'année 1735 , & dans lequel il avoit déterminé le plus grand effet qu'on puisse espérer des pompes (le moteur étant donné). Dans celui-ci M. Pitot veut démontrer que les diamètres des ouvertures des soupapes & des tuyaux montans doivent être les plus grands qu'il soit possible & qu'une pompe sera la plus avantageuse lorsque ces diamètres seront égaux à celui du cercle de la base du piston. Il conclut encore que les soupapes doivent être les plus légères qu'il soit possible , & que si leur poids pouvoit être égal à celui d'un pareil volume d'eau , elles seroient à cet égard les plus parfaites. Toutes ces propositions accompagnées du calcul algébrique qui convient à la matiere , & démontrées par M. Pitot ne paroîtront peut-être pas à quelques Lecteurs convenir en tout avec celles que M. Camus a déduites & que nous avons rapportées. Il est nécessaire

604 *Journal des Sçavans* ;
pour en sentir la différence d'exa-
miner les élémens dont partent les
Auteurs qui traitent ces matières
qui toutes tiennent à la Géomé-
trie d'un certain côté , mais encore
plus à la Physique , & par consé-
quent participe de cette incertitude
dont la Géométrie ne peut tirer le
Physico-Mathématiciens.

M. Pitor finit par refuter une
proposition qui se trouve insérée
dans l'Hydraulique de M. Bélidor
& dont nous avons eu occasion de
parler dans le tems que nous avons
rendu compte de cet Ouvrage utile
par beaucoup de choses qu'il con-
tient.

Observations Météorologiques
faites à l'Observatoire Royal pen-
dant l'année 1739.

La quantité de pluie tombée en
1739 à l'Observatoire a été de 19
pouces 1 ligne un 6^{me} la pluie des
six premiers mois a été de 8 pouces
11 lignes un 6^{me} & celle des der-
niers a été de 10 pouces 2 lignes.
On remarque que cette année a été
la plus pluvieuse depuis 1713.

Le plus grand froid de l'année

Avril, 1744. 605

1739. a été dans le mois de Novembre depuis le 24 jusqu'au 28 par un tems serain & un petit vent d'Est & les Thermomètres ont marqué la plus grande chaleur de l'été les 20, 21 & 22 Juillet.

Le Baromètre a marqué la plus grande hauteur du mercure à 28 p. 3 l. & demi les 5, 6 & 7 Fevrier par un vent du Sud.

La déclinaison de l'aiguille aimantée a été pendant le mois de Décembre de 15. d. 30' au Nord-Ouest.

HISTOIRE GÉNÉRALE

d'Espagne, traduite de l'Espagnol de Jean de Ferreras, enrichie de Notes Historiques & Critiques, de vignettes en taille douce, & de Cartes Géographiques. Par M. d'Hermilly. Tome III. pp. 582. non compris la Préface, la Table Chronologique & autres qui contiennent près de cent pages. A Paris, rue Saint Jacques, chez Charles Osmont, Jacques Cloufier, Louis - Etienne Ganeau.

1744 in-4°.

2 C ij

MONSIEUR d'Hermilly mis à la tête de ce Volume une longue Préface qui n'est autre chose qu'une sçavante Dissertation sur l'origine du Royaume de Navarre. Comme c'est un des points les plus difficiles de l'Histoire d'Espagne & sur lequel les Historiens tant Espagnols qu'étrangers, sont le plus partagés : Le sçavant Traducteur a cru qu'il pouvoit d'autant moins se dispenser de l'éclaircir, que Ferreras, selon lui ne l'a pas traité avec toute l'exactitude qui lui est ordinaire.

Il résulte des différentes recherches dans lesquelles M. d'Hermilly a été obligé d'entrer, & qu'il faut lire dans la Préface même, que loin de placer l'origine du Royaume de Navarre avec Mariana peu de tems après l'invasion de l'Espagne par les Sarrafins ou vers l'an 800 ou 825, comme ont fait Don Roderic Archevêque de Tolède, & le P. Petau, ou même depuis

l'an 830 jusqu'en 840 sous Inigo-Arella Comte de Bigorre , que le P. d'Orléans dans les révolutions d'Espagne regarde , après plusieurs Historiens , comme le premier Roi de la Navarre , qu'elle ne formoit point encore un Royaume en 857 , quoiqu'elle fit déjà un Etat particulier. Mais comme il paroît certain que pendant les 23 ans qui suivirent cette époque jusqu'à l'an 880 que mourut Don Garcie , ce Prince posséda la Souveraineté de la Navarre à titre de Roi : On ne peut douter , selon M. d'Hermilly , qu'on ne doive placer l'origine de ce Royaume dans cet intervalle. Ce même Don Garcie eut pour Successeur Don Fortun sur-nommé le Moine son fils aîné qui après un regne de 25 ans abdiqua la Couronne en faveur de Don Sanche son frere.

Après avoir ainsi fixé l'époque de l'établissement du Royaume de Navarre , le Traducteur reprend dans ce troisième Tome la quatri-

608 *Journal des Sçavans*,
me partie de l'Histoire d'Espagne
& la continue depuis le commen-
cement du 10^{me} siècle jusqu'à la fin
du 12^{me}. Nous nous contenterons,
comme nous avons fait dans les
Extraits que nous avons donnés des
deux premiers Volumes, de re-
marquer ce que nous trouverons
dans celui-ci de plus propre à faire
connoître en général, & l'Ouvrage
même de Don Ferreras, & les
éclaircissemens que M. d'Hermilly
y a ajoutés dans un grand nombre
de notes qui accompagnent la Tra-
duction.

Ainsi, quoique tous les Histo-
riens modernes d'Espagne écrivent
que sous Don Troila Roi de Léon,
Prince inhumain & cruel, les Ca-
stillans irrités de ses vexations, &
de ce qu'il avoit fait mourir plu-
sieurs de leurs Comtes, secouerent
le joug de sa domination, & for-
merent vers l'an 924 une espèce de
Republique sous le gouvernement
de deux Juges, dont le premier
fut chargé de l'administration de la

Justice, & le second du commandement des armes, Don Ferreras montre tant par le silence des Historiens contemporains, que par d'autres preuves qui ne paroissent pas souffrir de réplique, que cette prétendue érection de la Castille en République, n'est qu'une chimere. Cependant, dit M. d'Hermilly dans la note qu'il a faite sur cet endroit, » Mariana accoutumé » à recevoir toutes les Fables n'a » pas manqué d'insérer celle-ci » dans son Histoire d'Espagne. Il » ajoute même, sans doute pour » mieux accréditer son récit, que » l'on voit encore à deux lieux de » Medina de Pamar, dans une » petite ville appelée Béjudico, » une espèce de Siège ou Tribunal, » dont l'Ouvrage paroît fort ancien, où l'on croit sur une vieille » Tradition, que les deux Juges » avoient coutume de s'asseoir, » quand ils administroient la justice, & publioient leurs Ordonnances; mais l'on ne sera pas la

610 *Journal des Sçavans*,
«duppe de tout ce raisonnement»,
«lorsqu'on lira les sages réflexions
» de Ferreras. « Le P. d'Orléans a
«en néanmoins devoir suivre Ma-
«riana sur ce point.

Don Froila étant mort de la lé-
pre, ce qui fut regardé comme
une punition de la tyrannie, Don
Alphonse IV. son fils lui succéda;
mais peu de tems après dégoûté
des fatigues du gouvernement, il
l'abdiqua en faveur de son frere
Don Ramire II. & se retira dans le
Monastere de Sahagun, où il prit
l'habit religieux; soit qu'il s'en-
nuuyât de ce genre de vie, ou qu'il
cedât à la sollicitation de quelques
Seigneurs du Pays qui le presse-
rent de remonter sur le Trône
dans l'esperance qu'ils y trouve-
roient plus d'accès que Ramire ne
leur en donnoit, Don Alphonse
voulut reprendre le Sceptre; mais
son frere Prince courageux & qui
dans ce tems-là même marchoit
avec une armée formidable contre
les Mahométans, la tourna contre

Avril , 1744. CH

La Ville de Léon qui s'étoit déclarée pour Don Alphonse. Don Ramire l'y tint bloqué pendant deux ans , & ne laissa pas pendant cet intervalle de faire quelques conquêtes sur les Infidelles. La famine devint si grande dans la Ville de Léon , que les habitans forcèrent Don Alphonse à se rendre & à se mettre à la merci de son frere. Ce Prince lui fit crever les yeux aussi-bien qu'à trois de ses cousins qui s'étoient revoltés contre lui dans les Asturies , & les condamna à passer leurs jours dans une étroite prison, cependant ayant appris qu'on les y traitoit avec beaucoup de rigueur , ils furent transferés par les ordres à Ruiforco près de la Ville de Léon dans un Monastere qui fut bâti exprès ; on y eut pour eux tous les égards dûs à leur naissance , & ils y finirent leur vie.

Don Ferreras termine la quatrième partie de son Histoire par quelques réflexions sur les principales raisons qui après l'invasion des Sa-

raïns conserverent les restes de la Monarchie des Goths resserrée dans les montagnes des Asturies, & sur les événemens qui mirent insensiblement le Roi Don Pélage & ses Successeurs en état de reprendre sur les Infidelles une grande partie des pays dont ils s'étoient emparés. 1°. Leur ambition fut ce qui commença, selon lui, à affermir le nouveau Royaume des Asturies. Les Califes de Damas non contents d'avoir acquis la domination de l'Espagne, voulurent encore s'emparer de la France, & ordonnerent à leurs Gouverneurs d'y passer avec de nombreuses armées. Ceux-ci obéirent, & inonderent de Troupes l'Aquitaine jusqu'à Tours, & la Gaule Gothique jusqu'à Arles. Dans les batailles qu'ils furent obligés de soutenir contre Eudes, Charles Martel, & Pepin, ils perdirent quantité de monde & toutes leurs forces. Trop occupés dans ce pays, & trop acharnés à y faire de nouvelles conquêtes, ils

se mirent hors d'état de rien entreprendre contre le nouveau Royaume des Chrétiens, dont ils faisoient d'ailleurs peu de cas, & qui profitoit cependant de leur négligence pour jeter de profondes racines.

2°. Les guerres intestines que les Mahométans d'Espagne eurent entr'eux; ces guerres furent suivies de l'établissement d'une nouvelle Monarchie dans la famille des Omniades qui se déclarerent indépendans des Abassides, Califes de Damas. De-là naquirent de grandes révolutions parmi les Infidelles, & dès lors ils ne furent plus en état de réunir leurs forces contre les Chrétiens.

3°. La revolte des Gouverneurs de Saragosse & d'Huesca ayant attiré en Espagne les armes de Charlemagne, & celles de ses Successeurs qui firent plusieurs conquêtes sur les Mahométans, la nécessité où ils se trouverent de résister à des ennemis aussi puissans

& aussi formidables que les Rois de France, ne leur permit de songer qu'à se défendre & non à détruire les Rois d'Asturie.

Telles sont en général les raisons qui selon Don Ferreras dans les trois derniers siècles dont il vient de donner l'Histoire, empêcherent l'entière destruction de la puissance des Chrétiens dans l'Espagne, & qui concoururent avec les moyens que la Providence employa dans la suite pour procurer l'entier rétablissement de cette illustre Monarchie.

Un des moyens qui y contribuèrent le plus dans l'onzième siècle par lequel l'Auteur commence sa 3^{me} partie, fut d'un côté la division qui se mit parmi les Infidèles qui n'ayant jusqu'alors obéi en Espagne qu'à un seul Souverain, en reconnurent dans la suite plusieurs, dont les plus puissans furent ceux de Tolède, de Cordoue, de Saragosse, & de Valence. De l'autre côté la réunion des Con-

Avril, 1744

613

ronnes de Castille & de Léon fut la tête de l'on Ferdinand frere de Don Garcie Roi de Navarre. Cette réunion rendit ce Monarque très redoutable aux Mahométans ; mais Ferreras avoüe que depuis ce tems il ignore tout ce qui s'est passé chez eux par la suite, faute d'avoir trouvé quelques monumens qui aient pû lui en donner connoissance.

Il observe sous l'année 1060 que plusieurs Historiens d'Espagne parmi lesquels on compte Mariana, rapportent que dans ce tems les Empereurs voulurent exiger que les Rois d'Espagne se reconnussent pour leurs feudataires & leur prêtassent foi & hommage ; qu'il y eut là-dessus une grande conférence dans laquelle quelques-uns soutinrent, qu'il falloit souscrire à cette demande ; mais que Rodrigue-Diaz de Vivar, que Mariana fait ici paroître sur la scène pour la premiere fois, fut d'un sentiment contraire, qui prévalut, &

6:6 *Journal des Sçavans*,
lui attira de grands applaudissemens ; que ce généreux Espagnol si fameux par les faits romanesques dont on a semé son Histoire , fut député pour aller deffendre l'indépendance de l'Espagne contre les prétendus droits de l'Empire dans un Concile qui se tenoit alors en France , & que s'étant rendu à Toulouse , il s'en retourna couvert de gloire & avec l'approbation du Pape qui parut convaincu de la justice du refus que faisoit l'Espagne de relever de l'Empire. » Telle est, dit l'Historien, » la substance de ce Conte, dont » les circonstances sont différentes » dans les Auteurs. Cette prétention est une pure fable , car je » n'en ai trouvé aucun vestige ni » dans les Ecrivains d'Allemagne, » ni dans d'autres de ce tems; outre » que l'Histoire de ce siècle jusqu'à » l'exaltation du Bienheureux Gregoire VII ne permet point qu'on » la croye ; & que celle du Pontificat de ce saint Pape , laisse enco-

» re moins de doute à ce sujet, par
 » conséquent ce Conte ne mérite
 » pas que je m'étende davantage
 » pour en faire sentir la fausseté
 » aux personnes versées dans l'Histoire.

Il abandonne de même , dit - il plus bas, à la crédulité du Lecteur, la fidélité incorruptible que Don Diegue Ordoñez , & les fils d'Arias Gonçale témoignèrent à la mémoire de Don Sanche Roi de Castille & de Léon qui périt malheureusement de la main d'un traître ; il traite ce qui en a été dit de contes de Chevalerie. » Quiconque , ajoute le Traducteur dans une note , voudra en avoir une parfaite connoissance pourra les voir dans le Livre 9^{me} de l'Histoire d'Espagne de Mariana , où ils sont détaillés fort au long , & dans le Pere d'Orléans qui les a aussi adoptés.

C'est ainsi que Ferreras s'explique au sujet d'un démêlé qui survint entre Gregoire VII & les Rois

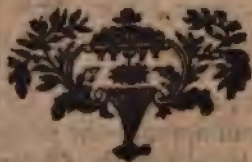
618 *Journal des Savans,*
Chrétiens d'Espagne, ce Pape entreprit de leur prouver qu'ils étoient feudataires du Siège Apostolique sous prétexte, qu'avant l'invasion des Sarasins toute l'Espagne relevoit du S. Siège, d'où il prétendoit que les Princes Chrétiens ne pouvoient y faire de conquête sans son ordre. Il leur citoit pour exemple le Comte Eblon de Roussillon, qui avoit obtenu cette permission sur la promesse, qu'il avoit faite de reconnoître tenir du Siège Apostolique tout le pays qu'il enleveroit aux Maures, & de payer pour cet effet au S. Siège un certain tribut dont on étoit convenu. Sur ces fondemens, il les exhortoit de ne point hésiter de se soumettre à sa juste demande, & de payer aux Successeurs de S. Pierre une redevance, s'ils vouloient continuer leurs conquêtes.

» Il y a lieu de croire, *dit Ferras*, que cette Lettre causa
» beaucoup de surprise aux Rois
» d'Espagne qui ne trouvoient

» point le S. Pontife aussi fondé
 » dans ses prétentions qu'il se l'i-
 » maginoit. En effet aucun Roi
 » Goth depuis Recared le Catho-
 » lique (parce que tous les pré-
 » decesseurs de celui-ci étoient
 » Ariens) jusqu'à Witiza & Don
 » Roderic , n'avoit rendu l'Es-
 » pagne tributaire du S. Siège , quoi-
 » que quelques-uns d'entr'eux fuf-
 » sent très-devots à la Sainte Eglise
 » Romaine ; & il n'est fait aucune
 » mention de cette dépendance
 » dans l'Histoire des Goths, ni dans
 » l'Histoire Ecclesiastique de ce
 » tems ; d'où il suit que le S. Pon-
 » tife exigeoit un droit qui ne lui
 » appartenoit pas ; je m'imagine ,
 » continue t-il , que cette idée lui
 » fut suggerée par le Cardinal
 » Hugues le Blanc , qui est très-dé-
 » crié dans les Annales Ecclesiasti-
 » ques , sans qu'il soit besoin de
 » m'étendre davantage sur ce point ,
 » quoique le Cardinal Baronius y
 » ait fort insisté faute de réflexion.

Nous n'oublierons pas non plus.

622 *Journal des Sçavans* ,
rend que Mariana , le Pere Cha-
renton son Traducteur , le Pere
Petau , l'Abbé de Vayrac , le Pe-
re d'Orléans , & les Historiens de
la nouvelle Histoire de Languedoc
se sont souvent & considerable-
ment trompés , liront avec plaisir
les notes que M. d'Hermilly a fai-
tes , sur tous ces endroits. Mais la
plûpart de ces notes qu'on peut re-
garder comme autant de Disserta-
tions , ne sont pas susceptibles
d'Extrait ; nous donnerons celui
du Volume suivant dans le pro-
chain Journal.



Avril , 1744.

621

furs qu'il ne s'étend point à l'imitation de la plupart des Historiens sur les actions du » Valeureux » glorieux Chevalier Rodrigue » Diaz de Vivar , appelé communément le Cid. Ce Héros mourut en 1099 à Valence qu'il avoit enlevé aux Mahométans , & dont il fut depuis le Souverain. » On ne » peut douter , *selon lui* , que les » exploits du Cid n'aient été très- » nombreux, & très éclatans, mais » il avoue qu'ils ont eu le malheur » d'être enveloppés de tant de » contes fabuleux qu'il n'est guères » possible d'y distinguer le vrai du » faux.

» Ce Volume qui va jusqu'à la fin du douzième siècle , finit par le mariage de *Dona Blanche* Infante de Castille avec Louis VII. Roi de France , alors Dauphin. Ceux qui voudront approfondir ce qui concerne les difficultés Chronologiques qui se présentent presque partout dans l'Histoire d'Espagne , & sur lesquelles M. d'Hermilly pré-

tres. Nous ne le suivrons pas dans l'exposé qu'il fait des variations auxquelles son plan a été exposé, mais nous ne croyons pas devoir omettre la priere qu'il fait aux curieux qui auroient dans leurs Bibliothèques quelques Ouvrages de M. Chirac qu'il n'a pû reconvrer, de les lui communiquer, soit en les adressant à M. Chicoyneau, premier Medecin du Roi, ou au Libraire qui débite le present Recueil. Les morceaux qui ont échappé aux recherches de l'Editeur sont une These de M. Chirac sur la passion iliaque, une feuille volante sur le foie, & trois Lettres du même contre M. Vieussens, au sujet de l'extraction de l'acide du sang, signées du nom de M. Chirac, ou de celui de Julien, sous lequel il s'étoit déguisé.

Cet avis est suivi d'une notice des morceaux qui composent le Recueil. Nous ne nous y arrêtons pas, étant dans le dessein de les faire connoître en détail. Nous

remarquerons seulement qu'il est prouvé par l'Editeur que les prétendues innovations reprochées à M. Silva dans le traitement de la petite vérole , parce qu'il y faisoit communément usage de l'émetique , & de la saignée , souvent réitérée , sont des crimes qui lui sont communs avec les Medecins les plus célèbres , & les plus attachés à la doctrine d'Hippocrate.

La Préface est terminée par une Lettre de M. Chicoyneau à l'Editeur, ou après des remercimens de l'intérêt qu'il a pris à la gloire de M. Chirac , M. Chicoyneau remarque que son illustre beau pere avoit , long-tems même avant sa mort , abandonné le parti des Medecins Humoristes , pour prendre celui des Méchaniciens , & par la réflexion de l'Editeur qu'il seroit aisé au Lecteur de substituer les principes de ces derniers à ceux des Humoristes employés dans tous les Ouvrages de M. Chirac,

La premiere piece du Recueil

626 *Journal des Sçavans* ;
est l'Eloge Historique de ce célèbre
Medecin , composé par M. de Fon-
tenelle , & inferé dans les Mémoi-
res de l'Académie Royale des Scien-
ces.

Ce morceau étant suffisamment
connu , tant parce qu'il se trouve
dans les Mémoires de cette Acadé-
mie , que parce qu'il est compris
dans les Œuvres de M. de Fonte-
nelle , qui sont entre les mains de
tout le monde , nous passons tout
d'un coup au second.

La seconde piece est une Epita-
phe Latine pour M. Chirac, com-
posée par M. Medalon à présent
Docteur en Medecine. On peut
voir dans la notice contenue dans
la Préface quelques anecdotes à
son sujet.

La troisième est un abrégé de la
vie de M. Silva , où l'on voit qu'il
naquit à Bordeaux le 13 Janvier
1681 ; que son pere tira si avanta-
geusement parti des dispositions
naturelles de son fils , qu'à l'âge
de dix-neuf ans il passa Docteur à
Montpellier

Avril , 1744-

627

Montpellier avec un applaudissement universel. M. Silva , à peine Docteur , vint apprendre la pratique à Paris , où il s'attacha à M. Helvetius , qui connoissant bientôt le mérite de son élève , se fit un plaisir de le produire.

M. Silva connoissoit trop l'utilité qu'un Medecin peut retirer de la Chimie , de la Pharmacie , & de la matiere medicinale , pour se mettre dans la pratique sans en avoir acquis une connoissance suffisante. On voit que pendant qu'il demouroit chez un Apoticaire, où il s'étoit mis à dessein , il fit un Ouvrage sur ces matieres , & ce qui lui donna occasion d'en composer un autre sur des matieres de Littérature.

L'Auteur de la vie nous apprend ensuite son attachement à la pratique de la Medecine , l'Histoire de son mariage , les succès qu'il eut lorsqu'il fit sa Licence à Paris , où il fut reçu Docteur en 1712. Ce fut peu de tems après que la santé

Avril.

2 D

628 *Journal des Sçavans*,
renduë par ses conseils à une Dame d'une naissance illustre, que les Medecins les plus célèbres ne pouvoient soulager, mit M. Silva en une grande reputation, que la guerison inespérée de M. le Duc de Beauvilliers malade à Arras ne fit qu'assurer.

Elle étoit si bien établie en 1721. que M. le Duc d'Orléans le fit appeller aux Consultations qui furent faites pour la maladie dont le Roi étoit alors attaqué. Cet honneur lui valut un Brevet de 1500 livres de pension.

La petite vérole meurtriere de 1723 manqua de détruire ses esperances de fortune. On voulut s'en prendre à lui des cruautés de la maladie. Il fut obligé de faire son apologie, & c'est ce qui a produit le morceau dont nous rendrons compte après celui-ci. M. le Duc s'étoit trop bien trouvé des conseils de M. Silva pour en juger aussi défavorablement. Loin de cela il le choisit pour son premier

Medecin, & plusieurs Brevets de pension attestent la confiance dont la maison de Condé l'a constamment honoré; confiance qui engagea M. le Duc à le faire nommer par le Roi en 1724 à la place de Medecin Consultant.

Mais sa reputation n'étoit point renfermée dans les bornes de la France. L'Electeur de Baviere le fit venir à Munich en 1726, & ce Prince, qui le garda assez long-tems auprès de sa personne, lui marqua sa satisfaction par les presens dont il le combla.

L'année suivante M. Silva mit au jour son Traité de l'usage des différentes sortes de saignées, dont on peut voir le sort dans la vie même. Il eut le bonheur en 1728 de contribuer au retablissement de la santé du Roi attaqué de la petite vérole, & de conserver à la France Monseigneur le Dauphin, malade en 1737; ce qui lui mérita des Lettres de noblesse dattées du mois de Fevrier 1738.

Les occupations de M. Silva l'écarterent des compagnies sçavantes, où il ne vouloit point servir de nombre, & il seroit mort sans participer aux honneurs littéraires, si l'Académie de Bordeaux ne l'eut adopté en qualité d'associé peu de tems avant sa mort arrivée au commencement de l'année 1742, dans la soixante & unième année de son âge.

La quatrième Piece du Recueil est les Observations que M. Silva fit sur la petite vérole épidémique de 1723.

Il est difficile de donner un précis d'un Ouvrage qui n'est lui-même qu'un précis, puisqu'il ne contient que 60 pages. Nous allons pourtant essayer d'en donner une idée. Il commence par décrire la fièvre qui précédoit & accompagnoit l'éruption, dont il fait cinq classes principales ; il distingue ensuite les petites véroles en plusieurs espèces relativement à la disposition & à la figure des boutons, ou

Avril , 1744. 63.

pustules ; après quoi il parle des accidens qui accompagnent le cours de la maladie ; puis il vient aux prognostics fondés sur ses observations. Il est plus aisé de tirer parti de ce qui concerne la cure.

M. Silva-voiant qu'il y a dans la petite vérole inflammation de toute l'étendue de la peau ; qu'en conséquence de l'embarras des glandes cutanées il y a suppression de la transpiration ; qu'il y a hémorrhagies par le nez , délire , assoupissement , convulsions ; qu'il sort plus de boutons à la tête que par-tout ailleurs ; que ceux qui meurent de la petite vérole ont des engorgemens , ou même des épanchemens de sang , dans le cerveau & le cer-velet ; regarde la saignée , réitérée jusqu'à ce qu'on soit à l'abri de ces accidens , comme absolument indispensable. Ce remede procure d'ailleurs deux avantages , que l'éruption se fait plus aisément , & que la suppuration est moins orageuse.

2 D ii

Après un nombre suffisant de saignées & un lavage très-abondant, M. Silva a recours aux émetiques, seuls, ou mêlés aux purgatifs. Il faut lire dans l'Ouvrage les avantages de cette pratique, dont le moindre n'est pas d'évacuer les impuretés des premières voies, qui pourroient produire dans le cours de la maladie des fièvres étrangères, dont la complication seroit funeste. Il a été jusqu'à réitérer ce remède de deux jours l'un dans les confluentes malignes, jusqu'à ce que la suppuration fût bien établie. Il expose les cas où il convient de donner à l'Ipecacuanha la préférence sur les autres émetiques.

Nous ne pouvons le suivre dans le traitement de chacun des accidens qui ont caractérisé la petite vérole dont il fait l'Histoire: nous observerons seulement 1^o. que dans le cas où la fièvre double tierce se joignoit à celle qui est essentielle à la maladie, il ne balance pas, quand le malade a été suffi-

samment purgé , à placer assez de quinquina entre la fin d'un redoublement & le commencement de l'autre pour être sur de prévenir le retour de l'accès. On trouvera dans l'Ouvrage les raisons de cette pratique. Nous remarquerons en second lieu que lorsque la fièvre de suppuration étoit excessive, il fesoit ouvrir les pustules avant leur parfaite maturité , n'en laissant que quelques-unes pour faire connoître plus particulièrement l'état du malade. Ce procédé a toujours diminué dès le jour même la fièvre , & la chaleur.

M. Silva termine ses Observations par de nouvelles réflexions pour prouver que la saignée ne peut être réputée cause de la mort de ceux qui ont succombé à la petite-vérole dont il parle , & fait voir que s'ils sont morts après avoir été saignés, c'est qu'ils ne l'ont pas été suffisamment, ou assez tôt , le dépôt étant fait lorsqu'on a employé le remède.

Nous ne dirons rien du cinquième morceau, qui est une Dissertation traduite du Latin de M. Jean Maurice Hengstmann *de medicamentis Germania indigenis Germanis sufficientibus*; dont on trouvera l'Extrait dans notre Journal de l'année 1730; & nous passerons à la sixième qui est la traduction d'une Thèse que M. Silva fit soutenir en 1713 sur la question, *an seminis virilis aura cum sanguine muliebri permiscetur in conceptu?*

L'Auteur commence par l'exposition des signes de la conception, où l'on voit que toutes les parties du corps se ressentent de ce changement d'état, ce que M. Silva attribue à l'épaississement des liqueurs, prouvé par la saignée même; épaississement qui n'est rien moins qu'inutile à la conception, puisque les femmes dont le sang est trop acre ne deviennent fécondes que quand ce deffaut a été corrigé; ou quand le bain a temperé la chaleur du sang. Aussi les fem-

Avril , 1744. 638

mes des pais chauds sont - elles moins fécondes.

Dans le second Corollaire , M. Silva reprend en détail tous les signes qui annoncent la conception, & tous les accidens de la grossesse, & fait voir qu'ils n'ont d'autre cause que l'épaississement des liqueurs. Mais la fermentation du sang vient-elle à se retablir , il se gonfle , les fibres de l'uterus se contractent , détachent les racines de l'arrierefaix , font manquer d'alimens à l'enfant , lequel par son agitation cause des douleurs qui déterminent les esprits à couler en plus grande abondance dans le diaphragme & les muscles du bas ventre , qui pressant l'uterus avancent l'accouchement , & le terminent.

L'épaississement du sang des femmes grosses (Coroll. III.) est l'effet du mélange de l'esprit séminal , qui ne peut être porté aux ovaires que par l'entremise des vaisseaux sanguins ; ce que l'Au-

teut prouve par l'insertion des trompes dans l'uterus qui est telle qu'elle est couverte par une espèce de valvule qui empêche le vent, & le stilet, de passer de l'uterus dans les trompes, quoiqu'ils passent aisément des trompes dans l'uterus; par la situation du pavillon de la trompe, qui est éloignée de l'ovaire de deux travers de doigt, & dont les franges n'embrassent les ovaires que trois ou quatre jours après le congrès fécond; par l'épaisseur des membranes des ovaires & des œufs mêmes, qui feroit obstacle à l'entrée de l'esprit séminal par les dehors; par l'obstruction, & la ligature artificielle, des trompes, qui n'est point un obstacle à la fécondité; par l'observation que les femmes conçoivent plus aisément immédiatement après l'écoulement de leurs règles, & que celles qui n'en ont jamais eu deviennent rarement fécondes; parce que les femmes plus sensibles au plaisir conjugal conçoivent plus aisément.

Il fait voir dans l'Ouvrage même de nouvelles preuves de la proposition tirées de la disposition des parties génitales des quadrupedes ; des concrétions ou obstructions formées dans celles des femmes ; la maniere dont l'œuf est fécondé par l'esprit séminal ; & dans le dernier Corollaire d'autres preuves de son passage dans le sang.

La septième Piece n'étant qu'un abrégé de la Doctrine contenue dans le Traité de M. Silva sur l'usage des différentes sortes de saignées , nous croions devoir renvoyer les Lecteurs à l'Extrait que nous avons donné de cet Ouvrage dans le tems de sa nouveauté , & nous passerons à la Lettre de M. Chirac , pour lors Professeur à Montpellier , sur la Structure des Cheveux, imprimée originairement en 1688 , & devenue fort rare.

Ce qui donna à M. Chirac occasion de rechercher la structure des cheveux fut une Thèse qu'on devoit soutenir à Montpellier sur la

638 *Journal des Sçavans*,
maladie nommée *Plica*, endémique
en Pologne, & dont les principaux
accidens sont que les cheveux se
hérissent & s'entrelacent, & qu'il
en sort du sang quand on les cou-
pe; accidens dont il seroit fort
difficile de donner des raisons phy-
siques, s'il étoit vrai, comme on
le croioit autrefois, que les che-
veux ne sont qu'un excrément, qui,
moulé par les pores qui lui don-
nent passage, comme par une fi-
lière, acquerent en passant la con-
figuration qu'ont les cheveux &
poils. Mais écoutons M. Chirac, &
le prodige disparaîtra.

La racine de chaque poil est un
petit oignon, ou capsule cartila-
gineuse, formé par des filamens
tendineux de la surface interne de
la peau qui se réunissent en un fais-
ceau au bas de la capsule. Elle est
tapissée en dedans d'une membra-
ne glanduleuse qui laisse par le bas
un espace assez considerable rem-
pli de sang qui baigne la racine du
poil, lequel tient par des filamens

au fond de la capsule. Le poil est creux par le bas ; à la maniere des plumes , & son canon renferme une rangée de petites vésicules qui forment un fétu semblable à celui qu'on trouve dans les plumes. On trouve aussi des poils qui n'ont pas la partie inférieure du canon tronquée , sans cependant que le fétu leur manque ; autre point de ressemblance avec les plumes. Si le fétu ne paroît point dans quelques sujets , c'est qu'il est rempli d'un suc transparent & gelatineux , semblable à celui qui se trouve dans les plumes des oiseaux : il n'est visible que quand il est rempli d'une liqueur sanguinolente , à moins qu'on ne le fasse sortir en comprimant le poil avec quelque instrument.

M. Chirac n'a point vu l'entrée des arteres dans le poil , mais il soupçonne qu'elles entrent par le bas de l'oignon , entremêlées avec les filamens qui vont en former la tige , & qu'elles s'étendent dans

le corps glanduleux dont le fétu tire son origine. Au reste il pourroit se faire , selon lui , que le sang ne se porteroit pas immédiatement des arteres à la tige du cheveu , mais que s'épanchant au fond du bulbe , la sérosité fut pompée par les racines du poil qui par leur prolongement en vont former la tige. Car les poils sont un petit faisceau de fibres ; ce qui est prouvé clairement par la facilité qu'ils ont à être divisés selon leur longueur. Ils ressemblent à un brin de baleine.

Il est aisé en conséquence de cette structure du poil d'expliquer les phénomènes que presente la plica. Le relâchement de la tige , quelle qu'en soit la cause , donnera entrée dans le canon à des suc plus grossiers que ceux qu'il admet dans l'état naturel , & , suivant que le relâchement sera inégal dans les filets dont le poil est composé , il s'insinuera d'un côté plus de liqueurs que dans l'autre , ce qui

~~Avril~~, 1744. 645

fera courber chaque cheveu, & produira nécessairement l'entroulement de la totalité. Le canon étant plus gonflé que de coutume, & par conséquent plus roide, produira leur hérissément; & comme la dilatation du fétu peut devenir assez considérable pour donner passage à la partie rouge du sang, qui d'ailleurs paroît dissout dans cette maladie, il est aisé de concevoir qu'il se perdra si on vient à couper les cheveux assez près de la tête pour que le fétu soit atteint par les ciseaux; & même que si le fétu se prolonge jusqu'à l'extrémité du cheveu, elle répandra du sang quand on la coupera. On peut voir dans l'Ouvrage comment le fétu peut se prolonger si considérablement; car il ne nous est pas possible de suivre ces détails, fort abrégés dans l'Ouvrage même, & par conséquent peu susceptibles d'extrait. Il vaut mieux passer au neuvième morceau, qui est la traduction d'une Thèse de M. Chirac

642 *Journal des Sçavans*,
soutenue en l'année 1693 sur cette
question, *an Incubo ferrum rubigi-
nosum*. & fait le premier du se-
cond Volume. Le but de l'Auteur
est d'y prouver que la rouille de
fer est le remede le plus propre à
guérir le Cochemart.

Le cochemart, nommé par les
Latins *Incubus*, par les Grecs *E-
phiat'es*, & par d'autres *asthme noc-
turne*, est un embarras de la poitri-
ne, & une difficulté de respirer
qui attaque ceux qui dorment, sur-
tout pendant la nuit, & est ac-
compagné d'un rêve fatigant qui
peint à l'ame quelque chose qui
comprime la poitrine.

Pour trouver la cause de cette
maladie, M. Chirac suppose ou
prouve 1°. qu'il ne se fait aucune
perception des corps, si elle n'est
précédée d'un mouvement déter-
miné du cerveau; 2°. que ce mou-
vement est causé par les esprits
animaux; 3°. que les esprits ne
peuvent exciter dans l'ame l'idée
des corps, si les corps n'ont ja-

mais affecté les sens , & que la facilité qu'ont les fibres à recevoir un ébranlement pareil à celui qu'elles ont déjà reçu est la cause de la mémoire ; 4°. qu'on ne peut renouveler en santé l'impression des objets qui produisent la douleur.

M. Chirac conclut de-là que la douleur qui accompagne le coque-mart à un fondement réel. Il fait voir ensuite par la voie de l'analyse qu'il n'y a que l'abondance du sang dont la circulation se trouve interceptée dans les poumons qui cause cette douleur ; que cette interception est produite par une mauvaise digestion, accident beaucoup plus commun la nuit que le jour , par rapport à la langueur de toutes les fonctions ; que l'ame doit attribuer le sentiment qui se fait dans l'intérieur des poumons aux parties extérieures de la poitrine, qu'elle connoît seules , parce que les nerfs pneumoniques touchent dans le cerveau ceux qui

644 *Journal des Sçavans* ,
vont à l'exterieur de la poitrine.

Cette doctrine l'oblige d'expliquer la maniere dont se font les sensations distinctes & confuses. Les premieres demandent que le nerf & chacun de ses filets soient continus depuis leurs racines jusqu'à leurs extrémités ; qu'ils aboutissent à un lieu déterminé du corps calleux ; que le mouvement des esprits soit doux & réglé ; que les nerfs soient suffisamment tendus ; & que l'objet ait assez de force pour faire refluer les esprits jusqu'à la racine des nerfs. Quelqu'une de ces conditions manquant , il n'y aura pas de sensation , ou elle se fera confusément.

Un autre point que l'Auteur est obligé d'éclaircir est le faux jugement de quelque chose qui comprime l'exterieur de la poitrine , lorsque ses poumons sont appesantis. C'est ce qui l'oblige d'expliquer la cause des rêves , & du sommeil. Ce dernier , étant tranquille , est l'effet de l'affaissement du cerveau causé

Avril , 1744. 645

par la dissipation des esprits sans que rien n'altère le mouvement de ceux qui restent dans le corps cal-leux. Mais si la circulation vient à se déranger dans le cerveau par l'é-paississement du sang ; si les racines des nerfs sont irritées par des sels ; si quelque reflux violent , de parties même éloignées , se fait sentir ; la tranquillité du mouvement des es-prits est dérangée ; ils sont réflé-chis de côté & d'autres , ils ébran-lent differens filets de nerfs ; & , reveillant les idées qui sont atta-chées à leur ébranlement , il arrive des rêves , ou représentations d'objets presque necessairement mal assortis , puisqu'il est presque impossible que l'ébranlement des differens filets ne se sente pas du desordre de sa cause.

M. Chirac explique dans la se-conde Section les symptomes qui accompagnent le cochemart : il en donne dans la troisième le diagno-stic & le prognostic. On voit que cette maladie devenue habituelle

646 *Journal des Sçavans*,
est souvent funeste à l'ame & au
corps. La quatrième Section est
employée à la cure du cochemart.

Le Lecteur se rappellera sans
doute que sa cause est l'épaississe-
ment du sang, que M. Chirac at-
tribue à un acide contenu dans
l'estomac. En conséquence il con-
seille la saignée, seulement pour
donner du jour aux vaisseaux, de
crainte des suites que sa raréfac-
tion pourroit produire. Il faut pas-
ser ensuite aux purgatifs doux,
seulement pour enlever le limon
fermentatif qui est dans l'estomach,
les acides émoussant l'action des
purgatifs; après quoi on vient aux
apéritifs, incisifs, & humectans,
qui ouvrent le tissu trop serré &
visqueux du sang & de la lymphe.
Enfin on a recours aux absorbans
terreux, comme les testacés, les
yeux d'écrevisses, le corail, les
sels fixes des plantes, mais sur-tout
les martiaux.

Dans le choix de ces derniers,
l'Auteur, qui les donne dans l'in-

tention non seulement d'écharpir le sang, mais d'absorber les acides, veut qu'on préfère les préparations qui ne sont point chargées d'acides ; & par cette raison il donne la préférence aux fleurs martiales, formées par la sublimation du fer élevé par le sel volatil du sel ammoniac , & à la rouille de fer produite par le nitre de l'air , dont la volatilité, quoiqu'il soit acide, l'empêche de se fixer dans les pores du fer. Ces deux préparations ont encore un avantage , c'est que le fer y est assez divisé pour se tenir en dissolution dans les liqueurs, ce qui lui donne entrée dans la masse du sang ; mais comme le volatil des fleurs martiales pourroit dans les commencemens produire une raréfaction du sang qui ne seroit pas sans danger , M. Chirac conclut en faveur de la rouille.

Les deux morceaux suivans sont deux Ouvrages polémiques de M. Chirac contre M. Vieussens, à qui il conteste la découverte d'un pré-

648 . *Journal des Sçavans* ,
tendu acide du sang ; & le Recueil
est terminé par trente-quatre Con-
sultations de Messieurs Chirac ,
Silva , & autres. Mais comme il
n'est pas possible de donner dans
un Extrait une idée de ces sortes
d'Ouvrages , nous renvoions les
Lecteurs au Recueil même , nous
contentant de remarquer qu'on y
trouvera les Consultations que
Messieurs Chirac & Silva ont fai-
tes pour le feu Sérénissime Electeur
de Baviere.



L'ESPRIT DE FONTENELLE

ou *Recueil de pensées tirées de ses Ouvrages*. A la Haye, chez Pierre Goffe. 1744. in-12. pag. 220. sans un *Discours* à la tête de 60 pages.

L'AUTEUR de ce Recueil rend compte du dessein de l'Ouvrage dans un Discours qu'il a mis à la tête. C'est ce Discours qui fera la matiere de notre Extrait. A l'égard de l'Ouvrage il n'en est pas susceptible. Les ~~Œuvres~~ Œuvres de M. de Fontenelle sont d'ailleurs si connues non - seulement en France mais dans tous les pays qui ne sont pas entierement barbares, que nous ne croions pas pouvoir mieux donner au Public l'idée des pensées qui composent ce Recueil qu'en disant qu'elles ont été tirées des Ouvrages de cet illustre Académicien. Tout ce que le Public peut desirer de plus c'est de sçavoir dans quel esprit ce Recueil a été fait, & quel

650 *Journal des Sçavans* ,
est l'ordre qu'on y a suivi , & c'est
sur quoi nous nous proposons de
le satisfaire en lui donnant un Ex-
trait du Discours que l'Auteur a
mis à la tête.

Il n'est que trop décidé , dit no-
tre Auteur , que c'est le sort des
plus grands hommes , de ceux-mê-
mes qui ont atteint au plus haut
point de reputation & de gloire ,
de ne pouvoir jamais parvenir à
réunir tous les suffrages. Nous
ajouterons qu'on doit d'autant
moins s'en flatter qu'on a un esprit
plus original , plus à soi , & , s'il est
permis de parler ainsi , plus à part
de celui des autres. Il ne faut donc
pas s'étonner qu'un petit nombre
de Critiques se soit mêlé à la foule
des Admirateurs de M. de Fonte-
nelle. Ce sont ces Critiques qui
ont donné lieu à l'Ouvrage dont il
s'agit ici. Dans une conversation
où l'Auteur se trouva ils cherche-
rent à rabaisser la gloire de M. de
Fontenelle, en faisant une odieuse
comparaison de lui avec Seneque :
Je

Avril, 1744. 651

Je dis odieuse, dit notre Auteur, à cause des circonstances : Seneque n'est pas encore si fort tombé de la haute reputation, malgré ses défauts réels, qu'un Auteur ordinaire ne dût se trouver fort honoré qu'on le jugeât digne d'entrer en parallèle avec un Auteur d'un si grand mérite ; mais notre illustre Académicien est bien en tout genre d'un ordre tout-à-fait supérieur, & ne le pas priser davantage, c'est le mettre étrangement au rabais. Aussi nos Critiques insistoient-ils avec une sorte de malignité sur les traits de ressemblance qu'il peut avoir avec le Philosophe Romain pour en conclurre une parité parfaite qui ne lui seroit pas avantageuse. La prétendue décadence du goût dont, en attendant qu'ils en prouvaient la réalité, ils ne manquoient pas de lui faire un crime, étoit le trait du parallèle le plus décisif à leur avis : il n'étoit pas possible de s'y refuser. Pour le prouver ils citoient

Avril.

TE

652 *Journal des Sçavans*,
à perte de vûë Quintilien & M.
Rollin pour chacun des deux siècles & pour chacun des deux fameux Auteurs, qu'ils mettoient en regard, & ils trouvoient à chaque pas des rapports admirables, & presque une exacte identité.

Notre Auteur ajoûte que ce qui paroïssoit sur-tout déplaire à ces Critiques, c'étoit que l'on trouvât plus d'esprit dans les seuls Ouvrages de M. de Fontenelle, que l'on n'en trouve dans ceux de la plûpart des Auteurs ensemble. Montrer tant d'esprit n'étoit, selon eux, qu'une affectation de paroître en avoir. Aussi, à les entendre, M. de Fontenelle n'en avoit-il assez souvent qu'une apparence séduisante, sans presque aucune réalité; ce n'étoit que des fleurs légères qui tomboient à la moindre secousse, que des bluettes sans lumière & sans chaleur qui n'avoient qu'un éclat passager; enfin c'étoit moins que tout cela, ils prétendoient qu'il regnoit d'un bout à l'autre de ses

Avril, 1744. 55

Écris un goût de pointes & d'Epigrammes, qui pouvoit d'abord ne pas déplaire, mais qui devenoit à la longue insupportable par leur trop grande multitude. On feroit un Recueil de ces Epigrammes, ajoute l'un d'entr'eux; & le Volume ne seroit pas des plus petits.

Notre Auteur dit qu'il ne put alors se contenter davantage; il se chargea de faire ce Recueil de prétendues Epigrammes, & il soutint que ce seroit un des Livres les plus graves & les plus respectables qui eussent encore paru. C'est de quoi l'exécution du projet met aujourd'hui le Public en état de juger. Qu'on examine en détail, dit notre Auteur, chacune des pensées qui composent ce Recueil, si elles ne sont que brillantes, si ce ne sont que de jolis panaches, des Concetti, des Epigrammes, je passe condamnation; mais s'il se trouve que ce soit des pensées solides, des traits philosophiques, capables seuls de nourrir utilement

l'esprit plus que des Volumes entiers, ne devons-nous pas sçavoir un gré infini à M. de Fontenelle d'avoir répandu sur le fond précieux de ses Ouvrages, cette riche parure qui en relève si heureusement l'éclat.

Les Ouvrages de nos meilleurs Auteurs ont presque tous une certaine uniformité qui certainement n'est point un défaut, mais dont le contraire pourroit bien n'en être point un non plus, & même être quelque chose de préférable. C'est là le caractère général de tous ces Ouvrages. Ils sont bien écrits, bien pensés, bien raisonnés; mais on n'y trouve que très-rarement un certain je ne sçais quoi de saillant, propre à frapper l'esprit avec vivacité, & à l'attirer indépendamment des matieres mêmes dont il est question. Ce qui y est dit est bien dit, & de la maniere dont il convient absolument de le dire; mais si l'on n'y retient pas le fond des choses que les Auteurs ont eu ex-

Avril, 1744. 635

pressément dessein de traiter, on n'a plus rien à gagner, il n'y a plus rien du tout à retenir.

Il y a dans les Ouvrages de M. de Fontenelle quelque chose de moins uni. Outre le fond des choses qui y est d'une force & d'une beauté peu commune, on trouve encore je ne sçais quel accessoire, peut être étranger à tout le reste, & auquel véritablement on n'avoit pas droit de s'attendre; c'est un surcroît de richesse, une surabondance de biens dont on se trouve comblé au-delà de ses esperances. Notre Auteur compare dans un autre endroit les Ouvrages de cet illustre Académicien à un fleuve dont chaque flot apporte sur les bords le précieux métal qu'il roule en une prodigieuse quantité dans ses eaux; maniere nouvelle dont il enrichit les heureux habitans de ses rives, outre la boisson salutaire qu'il leur procure, & la fertilité qu'il communique à leurs campagnes.

C'est M. Rollin , suivant notre Auteur, qui a donné le ton aux Critiques de M. de Fontenelle. Notre Auteur rapporte un morceau du Traité des Etudes , où M. Rollin applique aux graces du stile fleuri, par rapport aux beautés d'un stile plus solide & plus mâle , une remarque que Plinè a faite sur les fleurs en les comparant aux arbres.

» La nature ; dit-il , semble avoir
» voulu se jouïer, & comme s'é-
» gayer, dans cette variété de fleurs
» dont elle orne les champs & les
» Jardins , variété incompréhensi-
» ble, & que nulle description ne
» peut exprimer , parce que la na-
» ture est bien plus habile à peindre
» que l'homme à parler. Mais
» comme elle ne produit les fleurs
» que pour le plaisir , aussi ne leur
» donne-t-elle souvent pour durée
» que le court espace d'un jour, au
» lieu que pour les arbres destinés
» à la nourriture de l'homme &
» aux usages de la vie , elle leur
» accorde plusieurs années, & quel-

Avril , 1744. 657

» quelquefois des siècles entiers : sans
» doute pour nous avouer que ce
» qui est fort brillant passe bien
» vite, & perd bien-tôt la vivacité
» & son éclat. Il est aisé de faire
» l'application de cette pensée aux
» beautés du stile dont nous par-
» lons ici , auxquelles on fait que
» les Orateurs donnent ordinaire-
» ment le nom de fleurs. » Ne se-
roit-ce pas, dit notre Auteur, d'un
morceau tel que celui-ci qu'on
pourroit bien dire à juste titre que
les pensées n'y ont qu'une appa-
rence d'esprit , que ce ne sont que
de petites bluertes passageres , des
fleurs d'un jour , qui tombent au
moindre vent , & que c'en est en-
core le moindre défaut ? Que les
ennemis de M. de Fontenelle ,
ajoute - t - il plus bas , triompha-
roient s'ils avoient quelque chose
de semblable à lui reprocher : car
combien tout cela est - il petit
& superficiel ! Quelle témérité
d'assigner la cause finale de la dif-
férente durée des arbres & des

658 *Journal des Sçavans*,
fleurs? Quelle ignorance de la nature de croire que les fleurs ne soient qu'un badinage de presque aucune utilité, & que la production des arbres soit quelque chose de beaucoup plus important? mais sans elles que deviendroient donc les plantes & les arbres? ces fleurs qui tombent au moindre soufle & à la plus petite secousse, privent par leur chute l'arbre fruitier qu'elles embellissent, bien moins de son agrément que de toute l'utilité qu'on en pouvoit attendre. Enfin toutes les plantes ne sont utiles que par les fleurs qui renferment les germes de leur fécondité, au lieu que celles-ci brillent d'une utilité propre qui surpasse de beaucoup l'éclat des vives couleurs dont elles décorent pour quelques jours la vûe de nos Jardins & de nos campagnes.

Telles sont aussi en un sens les pensées dont les Ouvrages de M. de Fontenelle sont, pour ainsi dire, tout émaillés; ce sont, si l'on

Avril, 1744. 659

vent, des fleurs ; en effet elles joignent à l'agrément de leur éclat l'avantage de renfermer les germes des plus utiles productions, mais prendre les choses sous une autre face , au lieu de comparer de la sorte le fond des Ouvrages de notre illustre Académicien , embellir par une si grande multitude de pensées à une prairie parée de fleurs qui n'ont qu'une beauté passagere, point de vûe malignement choisi à dessein d'en rabbaïsser le mérite, ne peut-on pas dire également , & avec beaucoup plus de vérité, que ce singulier assemblage retrace l'idée du majestueux spectacle que nous presente la vûe du ciel , dont l'azur est relevé avec un agrément infini par l'or étincellant des étoiles ?

Voilà , conclut notre Auteur , comme on peut donner aux mêmes choses des jours bien differens: c'est presque en quoi consiste le pur langage de la littérature lorsqu'elle n'est point affermie par le

680 *Journal des Sçavans*,
secours d'une solide Philosophie ;
de petites parités légères y déci-
dent de tout presque souveraine-
ment ; elles y tiennent lieu de rai-
sons qu'on auroit plus de peine à
trouver.

Mais la refutation la plus com-
plète que notre Auteur ait cru
possible d'opposer aux Critiques
de M. de Fontenelle , c'est le Re-
cueil dont il s'agit ici. Ce Livre est,
dit-il , presque double des *Maxi-
mes de la Rochefoucault* ; il est à
peu de chose près égal aux *Pensées
de Pascal* , quoiqu'elles soient d'un
caractère fort différent , & aux
Caractères de la Bruyère ; cependant
je suis persuadé que ces trois Ou-
vrages fondus ensemble, & réduits
par des Extraits rigides à ce qu'ils
ont de plus excellent, seroient en-
core fort éloignés de surpasser le
mérite de celui-ci. Combien de
choses communes, triviales même,
ne trouve-t-on pas dans ces Ou-
vrages , d'ailleurs d'un prix inesti-
mable ; combien de choses enfin ,

qu'après les avoir lûs on ne se soucie en aucune maniere de retenir, & qu'on ne s'embarrasseroit pas trop de n'avoir pas rencontrées : Il n'y a rien de pareil dans ce Recueil ; il n'y a peut-être pas une seule pensée qu'on ne doive être bien aise d'avoir vûe, & de se graver dans la mémoire : & si toutes ne sont pas d'une égale force, du moins au rebours de tous les autres Ouvrages, le plus grand nombre est de celles qui sont d'une beauté parfaite, par la solidité, la justesse, l'élégance, qui s'y remarquent tout à la fois.

Que les Critiques de M. de Fontenelle, ajoute notre Auteur, nous montrent parmi cette multitude d'Auteurs excellens que notre siècle a produits un seul Ouvrage duquel il soit possible d'extraire une substance plus nourrissante & plus agréable : de quel Ouvrage en pourroit-on tirer un second qui soit lui-même d'un très-grand prix, en n'en séparant rien qui ne soit

propre à l'Auteur : il y a des gens qui prétendent que cela même est un défaut, & notre Auteur dit à ce sujet qu'il est bien fâché que ce soit encore M. Rollin qui ait insinué quelque part une chose si déraisonnable. Cet illustre Ecrivain dit que chez les bons Auteurs les pensées naissent toujours si essentiellement du fond même de la matière qu'ils ont à traiter, qu'elles paroissent en être inséparables ; & qu'on ne voit pas comment les choses auroient pu se dire autrement ; en sorte que chacun s'imagine qu'il auroit pu les dire de la même manière.

Autre chose est, dit notre Auteur, que les pensées naissent du fond de la matière, & autre chose qu'elles en soient inséparables. La nature & l'art fournissent mille exemples d'ornemens, qui, quoique très-bien appropriés aux choses, en peuvent néanmoins être facilement séparés. Il faudroit donc que l'on fit voir que les ornemens que M. de Fontenelle a répandus dans

ses Ouvrages ne naissent pas le plus heureusement du monde des matières qu'il traite.

Notre Auteur ajoute que c'est une plaisante règle à proposer pour décider si dans un Auteur les choses sont bien ou mal dites que de les rapporter à la manière dont on s'imagine qu'on les auroit pu dire. M. de Fontenelle est bien à plaindre, dit-il; si l'on ne juge qu'il a bien dit les choses, que quand on s'imaginera les pouvoir dire comme lui.

Le dernier retranchement des Critiques de M. de Fontenelle est de dire que son exemple a porté dans les Lettres un principe de corruption qui ne se fait déjà même que trop sentir par un mauvais goût de pensées brillantes, & de tours ingénieux & recherchés, qui semblent vouloir prendre le dessus: la passion pour le bel esprit n'a jamais été si dominante; on veut de l'esprit par-tout, on court sans cesse après, &c. &c. c'est

664 *Journal des Sçavans* ;
de - là que naît la décadence
qu'on voit dans les Lettres & qui
va toujours en augmentant. Mais
est-il donc bien constaté, dit notre
Auteur, que le goût soit dégénéré
parmi nous, & que les choses soient
dans un état de décadence tel qu'on
se plaît à le dépeindre par un effet
de mauvaise humeur contre son
siècle, ou par la vanité de lui paroître
fort supérieur.

C'est ce dont notre Auteur ne
convient pas, ou du moins il soutient
que notre siècle a regagné
avantageusement d'un côté ce qu'il
peut avoir perdu d'un autre. Il
avoue que la Litterature est effectivement
un peu tombée de nos
jours ; il n'y a pas de doute, selon
lui, que l'érudition ne le soit beaucoup ;
mais si l'on étudie moins
l'Antiquité, les Langues, l'Histoire,
l'étude de la nature y a, dit-il,
gagné d'autant, les Mathématiques,
la Physique, les Arts ont
succédé à des études où la mémoire
a plus de part que le génie, & que

l'esprit même. On pense , on raisonne ; la maniere d'écrire s'en ressent : il s'y rencontre de plus fréquentes allusions aux principes & à la nature des choses. On y remarque un air plus réfléchi , &c. Notre Auteur accordera , dit-il , très - volontiers que M. de Fontenelle est bien coupable de tout ce desordre là. Combien n'y ont pas effectivement contribué & ses *Adresses*, & la belle Préface de l'*Histoire de l'Académie* , & ses *Eloges*, qui en consacrant à l'immortalité tant de grands génies ont répandu par tout une vive émulation de les remplacer en marchant sur leurs traces. Enfin notre Auteur finit par dire qu'il est tout à fait insoutenable de rendre M. de Fontenelle garant des défauts qui ont pû glisser dans la maniere d'écrire de quelques - uns de ses admirateurs par une maladroite imitation d'un si beau modèle. J'aimerois autant , dit-il , qu'on lui fût mauvais gré de ce que l'indiscrete ambition de

668 *Journal des Sçavans* ;
faire pour Newton & Leibnits ce
qu'il a si ingénieusement fait pour
Descartes dans ses *Mondes* a pro-
duit fort mal à propos le *Newto-*
nianisme pour les Dames, & la belle
Volsienne.

Les pensées qui composent ce
Recueil n'ont été tirées que des six
Volumes des *Œuvres* de M. de
Fontenelle de l'Édition de 1742. Il
y avoit encore, dit-il, une ample
moisson à faire dans l'*Histoire* &
dans les *Mémoires de l'Académie*,
& même jusques dans le *Traité des*
éléments de l'infini, mais c'étoit un
travail qui demandoit plus de tems
que les occupations de l'Auteur
ne lui en laissent. L'Auteur a di-
stribué ce Recueil par Chapitres; en
quoi il a eu moins dessein, dit-il,
de réunir à toute rigueur les pen-
sées les plus homogènes, que de sé-
parer celles qui sont trop hétéro-
gènes; telles, par exemple, qu'une
pensée galante d'avec une pensée
d'Anatomie ou de Botanique.

Notre Auteur finit son Discours

en avertissant le Lecteur peu instruit , qu'il s'abuseroit étrangement s'il prétendoit juger de toute l'excellence & de toute la beauté du génie de M. de Fontenelle par ce Recueil de pensées, quelque excellent qu'il soit.

Pour en bien juger il faut remonter jusqu'aux Ouvrages mêmes, d'où elles ont été tirées. Il y faut chercher cette solidité, cette netteté, cette élégance, qualités les plus essentielles, d'un Ecrivain, & que de l'aveu de tout le monde le célèbre Auteur possède au plus haut degré. On ne pourra se lasser d'y admirer cet art heureux qu'il a d'amener les choses, de les disposer, & de les enchaîner, de façon qu'il en résulte une force, une lumière & un agrément nouveau: enfin avec quelle surprise n'y verra-t-on pas cette infinie variété de connoissances, par lesquelles il se trouve à la fois citoyen de toutes les différentes Republiques de Sçavans, dont il sçait également &

670 *Journal des Sçavans*,
parler le langage, & embellir les
idées. Mais pour ne parler ici que
des pensées ingénieuses & philoso-
phiques, outre celles qui compo-
sent ce Recueil, combien n'en trou-
ve-t-on pas encore dans ces admi-
rables Ecrits où elles sont pour la
plûpart si dépendantes de la matie-
re & des circonstances auxquelles
elles sont liées qu'il n'a pas été
possible de les en séparer ? Parmi
celles mêmes qui ont pû en être
détachées, y en a-t-il une seule qui
n'y perde infiniment ? ce sont des
pierres précieuses qui tirent de la
monture qu'elles ont reçues d'une
main sçavante, & de la place où
elle les a mises, une partie du lustre
dont elles brillent à nos yeux. Hors
de là il leur reste toujours un prix
& une valeur réelle, mais cette va-
leur n'est plus relevée que par un
éclat beaucoup moins avantageux.

Voici les titres des différens
Chapitres sous lesquels les pensées
de ce Recueil ont été rangées.

Chap. I. Pensées sur l'Homme.

Avril , 1744. 678

Chap. II. Pensées sur le bonheur.

**Chap. III. Pensées sur des matie-
res de Litterature.**

**Chap. IV. Pensées sur différentes
Sciences , la Philosophie , les Ma-
thématiques , la Physique , la Bota-
nique , l'Histoire , sur les Sciences
en général. Parallèle de la Physique
et de l'Histoire , le grand Œuvre des
Sciences.**

**Chap. V. Pensées sur différens su-
jets , sur les loüanges , sur les An-
ciens , sur la vérité , sur la nature ,
sur les Systèmes , sur les Médecins ,
sur les Voyages. Parallèle de Des-
cartes et de Newton. Fonctions du
Magistrat de la Police. De l'autorité
ou matiere d'opinions.**

Chap. VI. Pensées diverses.

Chap. VII. Pensées galantes.



ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΛΟΓΓΙΝΟΥ ΠΕΡΙ
ΤΟΥΤΟΥ ΤΙΠΟΜΝΗΜΑ.

DIONISII LONGINI

de Sublimitate Commentarius,
quem nova versione donavit,
notis illustravit & partim manu-
scriptorum ope, partim con-
jectura emendavit (additis etiam
omnibus ejusdem Auctoris Frag-
mentis) Zacharias Pearce. Editio
tertia. Londini ex Officina Ja-
cobi & Richardi Tonson & Jo-
hannis Watts. 1743.

C'est-à-dire : *Traité du Sublime de
Denis Longin, accompagné d'une
nouvelle Version Latine, de no-
tes & de corrections faites en par-
tie à l'aide des Manuscrits & en
partie sur des conjectures par Za-
charie Pearce, on y a joint aussi
tous les Fragmens de l'Auteur.
Troisième Edition. A Londres,
chez Jacques & Richard Ton-
son & Jean Watts. 1743. in-8°.
pag. 301. sans les Index, la*

Préface & la Vie de Longin de
35 pages.

IL paroît que l'Edition de M. Pearce a été bien goûtée du public , puisqu'en vingt ans on en a renouvelé trois fois l'impression. Elle a paru d'abord en 1724 & elle a été réimprimée en 1732 en une plus petite forme , mais avec des changemens & une augmentation de notes ; elle vient de reparoître pour la troisième fois. Cet Ouvrage est dédié au Comte de Macclesfield Grand Chancelier d'Angleterre. Après l'Epître Dédicatoire on trouve une Préface où l'Editeur fait l'énumération & la critique des Editions qui ont précédé la sienne.

François Robortell a été le premier Editeur de cet Ouvrage , & il l'a fait imprimer à Basle en 1554. L'année suivante Paul-Manuce en fit une Edition sur le manuscrit de Bessarion, & il crut qu'elle étoit la

674 *Journal des Sçavans* ,
premiere , ne sçachant pas que
Robertell l'avoit prévenu. François
Portus en fit ensuite une nouvelle
sur celle de Manuce , & elle fut
imprimée chez Crispin en 1570.

La premiere Version Latine de
cet Ouvrage est de Gabriel de Pé-
tra Professeur en Langue Grecque
dans l'université de Lausanne ,
Langbænius & M. le Fevre l'ont
depuis enrichi de sçavantes notes.
Quelque tems après est venu Tol-
lius qui voyant que le Texte étoit
encore défectueux en plusieurs en-
droits s'appliqua à le corriger. Il
consulta de nouveau les manus-
crits , & lorsque les variantes lui
manquerent , il suivit ses propres
conjectures & celles des autres
Sçavans pour faire plusieurs chan-
gemens nécessaires dans le Texte.
Comme l'ancienne version étoit
remplie de fautes & qu'elle sen-
roit la barbarie , il en fit une nou-
velle très - élégante , il a de plus
rassemblé toutes les notes des Sça-
vans qui ont travaillé à éclaircir

Longin, & il en a ajouté beaucoup de lui-même. Son Edition fut imprimée à Ulrecht en 1694. M. Hudson trouva depuis que cette Edition de Tollius formoit un trop gros Volume par rapport à la petitesse de l'original. C'est ce qui l'engagea à l'abréger. Tollius reforma la version dont le stile lui avoit paru trop allongé, & il se trancha toutes les notes qui ne monstroient que de l'érudition sans être nécessaires à l'intelligence du Texte, il ne conserva que les notes critiques, & cette Edition fut imprimée à Oxford en 1716 & elle fut réimprimée en 1718.

Après avoir rapporté suivant l'ordre des tems les différentes Editions du Traité de Longin, M. Pearce rend compte des raisons qui l'ont engagé à en faire une nouvelle, des sources où il a puisé, des secours dont il a été aidé, en un mot de tout ce qu'il a fait pour faciliter l'intelligence de l'original. Il déclare qu'il a suivi con-

676 *Journal des Sçavans*,
flamment le Texte de Paul-Manu-
ce, excepté dans les endroits où il
l'a trouvé différent de celui des
manuscrits & de l'Édition de Ro-
bortell. Il remarque que les Edi-
teurs qui l'ont précédé n'ont laissé
tant de fautes dans le Texte, que
pour avoir eu trop de confiance en
l'Édition de Manuce. En effet la
fidélité de cet Editeur devoit leur
être suspecte, parce qu'ayant
déclaré dans sa Préface qu'il avoit
fait un grand nombre de correc-
tions, il ne s'est pas mis en peine
de les justifier par l'autorité des
manuscrits, & que d'ailleurs il n'a
rendu aucun compte de ses propres
conjectures. De-là vient que son
Texte est si différent de celui des
manuscrits & de l'Édition de Ro-
bortell. Cette difference se remar-
que particulièrement dans les pas-
sages cités par Longin. Comme
les anciens n'avoient pas toujours
sous la main les Livres dont ils
vouloient faire usage en écrivant,
ils étoient obligés de citer de mé-
moire,

moire , & il leur arrivoit souvent de changer les mots de l'Attent dont ils empruntoient quelque passage. On peut dire même que cette espèce d'inexactitude dans les citations est plus ordinaire dans l'Ouvrage de Longin que dans tout autre. M. P. a observé que dès que ce Rhéteur cite un passage composé de plus de trois ou quatre mots , il y fait toujours quelques changemens , soit dans les mots , soit dans l'arrangement de la phrase. Or quoique Paul-Manuce fut extrêmement versé dans la lecture des anciens , il n'avoit cependant pas fait cette remarque. Au contraire persuadé que Longin avoit dû toujours citer juste , il a regardé comme défectueux les endroits des manuscrits où les citations ne sont pas conformes au Texte des Editions que nous avons entre les mains. Il a cru rendre un service important à Longin en supprimant les Leçons des manuscrits & en rapportant les passages cités com-

me on les lit dans les Auteurs mêmes d'où ils sont pris.

M. P. justifie par des exemples l'observation qu'il a faite sur l'Édition de Paul-Manuce , il dit qu'il ne connoît pas le manuscrit de Bessarion, que cet Éditeur dit avoir pris pour modèle , mais que si on entend sous ce nom le manuscrit que l'on garde dans la Bibliothèque de S. Marc à Venise , on ne pourra plus douter de la vérité de ce qu'il vient de dire touchant la hardiesse & l'infidélité de Paul-Manuce , puisque le manuscrit de S. Marc est presque en tout conforme aux autres manuscrits , & que la plûpart des Leçons en sont toutes contraires à celles de l'Édition de Manuce.

M. P. a eu plus de respect pour l'autorité des manuscrits , il les a toujours pris pour guides dans ses corrections , & s'il a été forcé de faire quelque changement dans le Texte sans être autorisé par les manuscrits , il a eu soin d'en avertir

au bas de la page. Il a exposé les raisons sur lesquelles il fonde ses corrections, il a même conservé la Leçon qui avoit été reçue jusqu'alors afin que l'on fût plus à portée par la comparaison de juger de la justesse & de la nécessité de la correction.

Le Traité du Sublime a toujours été regardé comme un Livre extrêmement propre à former le jugement & le goût de ceux qui s'appliquent aux Belles-Lettres. Aussi les Sçavans n'ont-ils épargné ni travaux ni recherches pour reparer le tort que le tems, l'ignorance ou l'inadvertance des Copistes avoit fait à ce bel Ouvrage. M. P. n'a pas jugé à propos de conserver toutes les notes des Editions précédentes. Il s'est contenté de choisir celles qui lui ont paru les plus utiles, & il a eu soin d'en faire honneur à leurs Auteurs, mais la plus grande partie des notes dont il a orné son Edition vient de son propre fonds. On ne se propose

680 *Journal des Sçavans*,
communément en composant des
notes que d'expliquer la pensée
d'un Auteur ou de justifier des cor-
rections faites dans le Texte. M. P.
a porté plus loin ses vûes. Il exami-
ne & critique les Auteurs Latins de
la même manière que Longin a
critiqué les Grecs. Il tire de Cice-
ron, de Virgile, & quelquefois
même de l'Ecriture Sainte des
exemples de chaque espece de su-
blime, il les compare avec ceux des
Grecs proposés par Longin. & par
là il met le Lecteur à portée de sen-
tir dans les Auteurs Latins les
vrayes beautés du style, ou les
vices contraires au Sublime, il l'ac-
coutume à porter dans toutes ses
lectures cet esprit de critique & de
discernement qui fait le principal
mérite d'un homme de Lettres &
qui a fait tant d'honneur à Longin.
Il ne faut que jeter les yeux sur
les notes de M. P. pour reconnoi-
tre la justesse de son esprit & le
goût qu'il a pour la belle Litteratu-
re. Elles sont claires, sensées &

énoncées avec précision, elles expriment en peu de mots tout ce que l'on desire de savoir pour l'intelligence de chaque passage.

En composant cet Ouvrage M. P. a consulté avec soin toutes les Editions qui ont précédé la sienne, & en les examinant avec attention il a eu le plaisir & la satisfaction de découvrir ce qui a donné occasion à presque toutes les fautes qui s'y trouvent. Il a démêlé ce qui a fait prendre le change aux Interprètes sur le sens de plusieurs passages de Longin. Il n'a pas négligé de lire la belle version Française de M. Despreaux, il lui donne les éloges qu'elle mérite par son élégance, mais il ne peut s'empêcher de dire qu'elle lui a paru s'écarter quelquefois du vrai sens de l'original. Lorsque les notes de M^{re} Dacier, Despreaux & Boivin lui ont semblé être de quelque utilité, il les a placées dans son Edition.

M. P. s'est vu dans l'obligation

632 *Journal des Sçavans*,
de faire une nouvelle version Latine. Ce n'est pas que celle de Tollius soit destituée de tout mérite. Elle est ornée, élégante & nombreuse, mais c'est par là même qu'elle a déplu à notre Editeur. Tollius trop zélé imitateur du style de Cicéron a souvent noyé dans un grand nombre de paroles une pensée de Longin qui pouvoit être exprimée en deux mots. L'envie de remplir l'oreille de son lecteur par de longues périodes a répandu tant d'obscurité sur certains endroits de sa version qu'on a plus de peine à entendre Tollius que Longin même. » Il faut, dit M. P., » qu'un Interprete s'oublie lui-même & qu'il ne songe qu'à être » fidelle, que sa diction soit Latine, » qu'il rende en peu de mots & » avec clarté la pensée de l'Auteur » Grec, & qu'il ne se mette nullement en peine de plaire par l'élégance de la diction. Qu'il sache que sa version n'est pas faite » pour être lûe de suite, mais seu-

» lement pour être consultée sur le
 » champ par ceux qui ignorent la
 » force des mots Grecs. « Il est à
 remarquer que M. P. ne parle ici
 que des versions que l'on imprime
 à côté du Texte Grec ; on doit
 penser différemment de celles que
 l'on imprime séparément & qui
 sont écrites en Langue vulgaire.
 Celles-ci doivent être élégantes &
 plaire par les graces du style ; on
 n'y cherche que le sens de l'Au-
 teur , & on n'exige pas qu'elles
 rendent mot pour mot les expres-
 sions du Texte original. La version
 de M. Despreaux peut servir de
 modèle en ce genre. Quoiqu'elle
 suive pas à pas le Texte de Longin
 elle marche cependant sans con-
 trainte, elle a plutôt l'air d'un Tex-
 te original que d'une version.

On peut dire avec vérité de l'E-
 diteur qu'il a parfaitement rempli
 en traduisant les devoirs qu'il s'est
 prescrit lui-même , sa version est
 littérale , elle rend le Grec mot
 pour mot , sans être ni obscure ni

barbare. Lorsque pour lier la phrase ou pour s'expliquer plus clairement le Traducteur a été obligé d'insérer quelques mots qui ne sont pas dans le Grec, il les a fait imprimer en lettres italiques, de façon que l'on peut sentir dans la version même le tour d'esprit de Longin, on y apperçoit la brièveté & l'énergie du stile didactique. Les termes abstraits de la Grammaire, dont le sens est difficile à saisir pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, y sont rendus littéralement, & cependant d'une façon intelligible.

Il reste à parler des manuscrits que l'Editeur a consultés. Ayant appris que M. Conrad - Samuel Schurtzfleisch avoit pris avec beaucoup de soin les variantes d'un manuscrit de Longin que l'on conserve dans la Bibliothèque de Milan, & qui n'avoit encore été vu d'aucun Editeur, M. P. se les est procurées & en a fait usage le premier en composant son Edition. Il

Avril, 1744.

683

« J'ai aussi & examiné avec attention les variantes du manuscrit de la Bibliothèque d'Elie que M. Hudson a fait imprimer au bas de son Edition comme aussi celles des trois manuscrits du Vatican extraites par M. Zacagne, que l'on trouve à la fin de l'Edition de Tollius.

Mais le manuscrit qui lui a paru le plus important est celui de la Bibliothèque du Roi, M. Boivin lui donnoit six cens ans d'antiquité, & il le regardoit comme l'exemplaire sur lequel tous les manuscrits qui existent presentement avoient été copiés. Ne pouvant le consulter par lui-même M. P. chargea une personne versée dans la Langue Grecque & accoutumée à lire les manuscrits de le conferer avec une Edition & d'en tirer toutes les variantes. Il y a ceci de remarquable dans ce manuscrit, on n'y trouve point les titres des Sections, que l'on voit aujourd'hui dans toutes les Editions. La divi-

686 *Journal des Savans*,
lion même de l'Ouvrage par Sec-
tions n'y est marquée que par une
main récente. On peut estimer par
la forme de ce manuscrit l'étendue
des lacunes qui se trouvent dans le
Traité de Longin & déterminer à
peu - près la perte que nous a-
vons faite. Ce manuscrit est com-
posé de trente cahiers de huit feuil-
lets chacun. Les vingt-trois pre-
miers cahiers contiennent les pro-
blèmes d'Aristote & ils sont com-
plets. Les sept derniers contien-
nent le Traité du Sublime de Lon-
gin & il n'y en a aucun à qui il ne
manque quelque chose. Ces sept
Cahiers, qui étant entiers doivent
être composés de 56 feuilles, se
trouvent aujourd'hui réduits à
trente : on voit par là que l'on a
perdu presque la moitié de ce bel
Ouvrage.

Au reste, c'est sur ce manuscrit
que M. P. fonde la plus grande
partie de ses corrections. Tollius
se vançoit d'avoir eu en main une
Edition de Longin où Vossius de-

Avril, 1744.

637

voit avoir marqué toutes les variantes de ce manuscrit, mais comme il les rapporte tout autrement qu'elles ne sont dans le manuscrit, il est à présumer que ces prétendues variantes n'étoient autre chose que les conjectures que Vossius avoit hazardées & écrites sur la marge de son Livre.

La Préface est suivie de la Vie de Longin & du Catalogue de ses Ouvrages. Comme ce Catalogue n'ajoute rien à celui de l'Edition de Tollius, & que la Vie de Longin écrite par M. P. ne contient aucune circonstance qui n'ait déjà été rapportée dans les Editions précédentes, nous croyons qu'il n'est pas nécessaire d'entrer dans aucun détail sur ces deux articles.

L'Editeur a joint au Traité du sublime les Fragmens de Longin que l'on a recueillis tant dans les manuscrits du Vatican & de la Bibliothèque du Roi que dans les Ecrits d'Eusebe & de Porphyre. Il a suivi dans cette partie de son Ou-

2 F vj

vrage l'Édition de M. Hudson qu'il a augmentée d'un Fragment tiré de la Préface de l'Édition d'Oxford. Il a corrigé la version en beaucoup d'endroits, & il a joint quelques notes de sa façon à celles de M^{rs} Tolius, Boivin & Hudson.

Le tout est terminé par un Index des mots & des phrases particulières à Longin que l'Éditeur a considérablement augmenté dans cette troisième impression. Rien n'est plus utile à ceux qui s'appliquent sérieusement à l'étude de la Langue Grecque, que ces sortes d'Index particulièrement lorsqu'ils sont faits sur des Auteurs qui, comme Longin, écrivent purement leur Langue. Quand l'Édition de M. P. n'auroit pas d'autres avantages sur celles qui l'ont précédé, ce seul Index suffiroit pour déterminer un amateur de la Langue Grecque à lui donner la préférence.



Avril, 1744

PENSEES DE CICERON,

*traduites pour servir à l'éducation
de la Jeunesse : par M. l'abbé
d'Orléans, 12-12. pp. 403. A Paris,
chez Coignard & Garnier freres,
rue S. Jacques. 1734.*

MONSEUR l'abbé d'OR-
léans persuadé, comme le dit
Cicéron, qu'on ne peut travailler
plus utilement pour la patrie qu'en
travaillant à l'instruction des en-
fans, s'est proposé pour but de
mettre entre leurs mains un Ou-
vrage, qui en les exerçant tout à
la fois dans la Langue Française
& dans la Langue Latine, leur
présentât en même tems des ma-
ximes utiles & des principes capa-
bles de former un homme d'hon-
neur.

Or soit qu'on considère les Ou-
vrages de Cicéron du côté de la
Latinité, ou qu'on les regarde du
côté de la morale, on peut dire
qu'il n'est point d'Auteur dont les

pensées soient plus à la portée des enfans & plus proportionnées à leurs besoins. Tout ce qui n'est point entierement développé, ni mis dans un très-grand jour, leur paroît obscur & les rebute ; c'est par cette raison qu'il a cru devoir préférer Cicéron à Senéque. Cet Auteur s'exprime trop laconiquement ; & quand même, dit M. l'Abbé d'Oliver, la clarté y seroit jointe à la brieveté, il y auroit à craindre que ce qu'on appelle sentence, ne vint à passer trop vite pour fixer leur imagination volage.

» Il avoit d'ailleurs une bien plus
» ample moisson à faire dans le
» premier que dans le second, car
» comme l'a très-bien dit le Cardi-
» nal du Perron, *il y a plus en deux*
» *pages de Cicéron* qui pense beau-
» coup, & dont l'esprit marche
» toujours, qu'en dix pages de Sené-
» que, qui tourne sans cesse autour
» de la même pensée & revient
» sur ses pas.

En supposant avec M. l'Abbé

Avril, 1744. 690

¶ **Oliver** que **Cicéron** perde beaucoup à être ainsi déceufu , nous croyons que les enfans gagneront confiderablement à l'avoir de la forte ; & nous ne craignons point d'ajoûter que les perfonnes même dont l'efprit eft le plus formé, peuvent tirer de cette lecture autant de plaifir que d'utilité. D'ailleurs , comme le dit très-judicieufement le fçavant Académicien , » il eft » question ici de tourner **Cicéron** » à notre profit , fans nous mettre » en peine de fa gloire ; qui peut » aifément fe paffer de nous. « Une pareille délicatelle n'a pas empêché qu'on ne nous ait donné de tems en tems les penfées détachées de ce petit nombre de génies rares qui ont été la lumière de leur fiécle.

Quoique pour emprunter les termes de l'habile Traducteur , il ne doive pas être indifferant à un Académicien de contribuer à répandre notre Langue chez les étrangers , fon principal defsein a

692 *Journal des Sçavans ;*
cependant été de rendre service à
ceux qui à l'aide du Latin étudient
le François. Mais en même tems
il lui a paru que son travail pour-
roit être de quelque utilité dans
nos Ecoles ou par le secours du
François, on étudie le Latin » au
» lieu d'y faire voir des Traités en-
» tiers qui demandent qu'on soit
» versé dans les disputes du Porti-
» que & du Lycée aujourd'hui peu
» connus, il ne seroit pas moins
» avantageux pour le Disciple que
» commode pour le maître de
» s'attacher à des passages instruc-
» tifs, & mis comme dans cet
» Ouvrage à la portée de toutes
» sortes d'esprits, ou par la Tra-
» duction même, ou par de cour-
» tes remarques. On enseigneroit
» des choses en même tems que
» des mots. On cultiveroit la rai-
» son en même tems que la mé-
» moire. A l'utilité on joindroit la
» facilité.

Pendant les vacances ordinaire-
ment les enfans suivent leurs pa-

rens à la campagne, & c'est là, dit M. d'Olivet, qu'un Ouvrage dans le goût de celui-ci pourroit être d'un plus grand secours. Quel devoir plus sacré pour un pere, quelle obligation plus indispensable que d'instruire lui-même son fils. J'aime à me représenter, continue-t-il, un homme livré au public dans le cours de l'année, mais rendu à lui-même pendant l'Automne, tenant un Cicéron à la main, lisant avec son fils quelque beau trait de l'Antiquité & se plaisant à raisonner avec lui sur quelques-unes de ces pensées, moins en apparence par forme d'avis que par hazard. Ainsi, dit M. l'Abbé d'Olivet, » pénétre dans » une ame. encore tendre le précieux germe d'où éclora un jour » l'honnête homme, le grand » Homme, le bon Magistrat & le » bon citoyen. Toutes les leçons » du Précepteur le plus sçavant & » le plus appliqué ne valent pas » ce qu'un pere dit à propos, par-

» ce qu'un enfant sçait, & il ne s'y
» méprend point, que l'unique but
» de son pere est de travailler à le
» rendre heureux & digne de l'être.
» Ce que la modestie de M.
l'Abbé d'Olivet ne lui permet de
dire en général que des Ouvrages
de Cicéron & des Auteurs anciens,
le public le dira sans doute des pen-
sées dont il est ici question.

M. l'Abbé d'Olivet avertit néanmoins que quoique la morale de Cicéron puisse être regardée comme l'extrait de tout ce que les Payens ont pensé de plus judicieux & de plus solide, elle doit cependant être épurée & perfectionnée par la doctrine de l'Evangile, » mais aussi en formant
» l'homme d'honneur cette morale dispose un enfant à recevoir
» & à conserver dans son cœur les
» préceptes de la Religion.... Assu-
» rément, dit-il, les vertus de So-
» crate ne peuvent nous suffire ;
» mais commençons par les avoir.
» Tout édifice qu'on bâtiroit sans

» ce fondement ne fera pas de
 » longue durée. Au lieu que dans
 » l'homme sincèrement vertueux,
 » il est rare que la Religion perde
 » ses droits, & plus rare encore,
 » qu'après les avoir perdus, elle ne
 » vienne pas tôt ou tard à les re-
 » couvrir.

Comme cet Ouvrage n'est pas
 susceptible d'extrait, nous nous
 contenterons de placer ici le titre
 des articles sous lesquels M. l'Ab-
 bé d'Olivet a rassemblé les pensées
 de Cicéron. Ces articles sont au
 nombre de douze. Le premier rou-
 le sur la Religion, le second sur
 l'homme, le troisième sur la cons-
 cience, le quatrième sur les pas-
 sions, le cinquième sur la Sagesse,
 le sixième sur la probité, le septiè-
 me sur l'éloquence, le huitième
 sur l'amitié, le neuvième sur la
 vieillesse, le dixième sur la mort,
 le onzième sur le songe de Scipion,
 le douzième enfin contient des
 pensées diverses.

• Nous en tirerons seulement

696 *Journal des Sçavans*,
quelques pensées que nous presen-
terons avec la traduction à côté.
Peu de Traducteurs seroient en
état de soutenir un semblable pa-
rallèle. On en jugera par ce pre-

TRADUCTION.

Est-ce donc être homme, que
d'attribuer, non à une cause intel-
ligente, mais au hazard les mou-
vemens du ciel si certains, le cours
des Astres si régulier, toutes cho-
ses si bien liées ensemble, si bien
proportionnées, & conduites avec
tant de raison, que notre raison
s'y perd elle-même? Quand nous
voyons des machines qui se meu-
vent artificiellement, une sphère,
une Horloge & autres semblables;
nous ne doutons pas que l'esprit
n'ait eu part à ce travail. Doute-
rons-nous que le monde soit dirigé,
je ne dis pas simplement par une
intelligence, mais par une excel-
lente, par une divine intelligence,
quand nous voyons le ciel se mou-

mier morceau qu'on trouvera dans l'article où il a recueilli les pensées qui ont rapport à la Divinité & à la Providence.

TEXTE LATIN.

Quis enim hucus hominem dixerit, qui cum tam certos cali motus, tam ratos astrorum ordines, tamque omnia inter se connexa & apta viderit, neget in his ullam inesse rationem, eaque casu fieri dicat, quæ quanto consilio gerantur, nullo consilio assequi possumus? An cum machinatione quadam moveri aliquid videmus, ut spheram, ut horas, ut alia permulta: non dubitemus quin illa opera sint rationis: cum autem impetum cali admirabili cum celeritate moveri, vertique videamus, constantissime conficientem vicissitudines anniverfarias, cum summa salute, & conſervatione rerum omnium: dubitamus quin etiam non ſolum ratione fiant, ſed etiam excellenti quadam

628 *Journal des Sçavans*,
voir avec une prodigieuse vîtesse ,
& faire succéder annuellement l'u-
ne à l'autre les diverses saisons, qui
vivifient , qui conservent tout? car
enfin il n'est plus besoin ici de preu-
ves recherchées , il n'y a qu'à exa-
miner des yeux la beauté des cho-
ses , dont nous rapportons l'éta-
blissement à une cause divine.

Nous rapportons d'autant plus
volontiers la pensée suivante ,
quelle est accompagnée d'une note
par laquelle on pourra juger de
toutes

On ne peut concevoir Dieu que
sous l'idée d'un esprit pur , sans
mélange , dégagé de toute matiere
corruptible ; qui connoît tout, qui
meut tout , & qui a de lui-même
un mouvement éternel.

» Plusieurs modernes (dit M.
» l'Abbé d'Oliver dans la note qui
» regarde cet endroit) ont soutenu
» que la notion de *pur Esprit* ne se
» trouvoit pas dans les anciens; je
» leur demanderois volontiers s'ils
» ont, pour exprimer cette notion,
» des

*divinaque ratione ! Licet enim jam
jam remota subtilitate disputandi
oculis quodammodo contemplari pul-
sbritudinem rerum earum , quas di-
vina Providentia dicimus constitu-
tas.*

toutes les autres que M. l'Abbé
d'Olivet a cru devoir mettre dans
les endroits où il les a cru neces-
saires , pour rendre tout à la fois
la lecture de ce Recueil plus facile
& plus utile à la jeunesse.

*Nec verò Deus ipse qui intelligitur
à nobis , alio modo intelligi potest ,
nisi mens soluta quadam & libera ,
segregata ab omni concretionem mor-
tali , omnia sentiens & movens , ip-
saeque praedita motu sempiterno.*

» des termes moins équivoques &
» plus décisifs que ceux qu'ils li-
» sent ici.

On verra encore ici avec plaisir
les deux pensées suivantes que
nous empruntons de l'article 2^{me}
sur l'homme.

Quand on dit à l'homme, *connois-toi*, ce n'est pas seulement pour rabaisser son orgueil, c'est aussi pour lui faire sentir ce qu'il vaut.

Tout homme qui rentrera en lui-même y découvrira des traces de la Divinité & se regardant comme un Temple où les Dieux ont placé son image, il ne se permettra que des sentimens, que des actions, qui répondent à la dignité de leur présent. Un sérieux examen de ce qu'il est, & de ce qu'il peut, lui fait comprendre de quels avantages la nature l'a pourvû, & combien de secours lui facilitent l'acquisition de la Sagesse. Venu au monde avec des notions générales, qui d'abord ne sont que comme ébauchées, il voit qu'en suivant cette lumière, guidé par la Sagesse, il sera homme de bien, & par conséquent heureux.

A cette occasion M. l'Abbé d'Olivet remarque dans une note,
» qu'ici

Illud γινώσκει σαυτὸν, noli putare ad arrogantiam minuendam solum esse dictum, verum etiam ut bona nostra norimus.

Qui se ipse norit, primum aliquid sentiet se habere divinum, ingeniumque in se suum, sicut simulacrum aliquid, dedicatum putabit, tantoque munere Deorum semper dignum aliquid & faciet & sentiet: & cum se ipse perspexerit, totumque tentarit, intelliget, quemadmodum à natura subornatus invitam venerit, quantaque instrumenta habeat ad obtinendam adipiscendamque sapientiam, quoniam principio rerum omnium quasi adumbratas intelligentias animo ac mente conceperit: quibus illustratus, sapientia duce, bonum virum, & ob eam ipsam causam cernat se beatum fore.

» qu'ici & par-tout ailleurs, Cice-
 » ron tient pour certain, que les
 » idées qui ont quelque rapport à
 » la loi naturelle sont innées, c'est-
 » à-dire nées dans nous, & avec
 » nous.

Nous finirons par un morceau qui est extrait de l'article septième où il s'agit de l'éloquence. Cicéron y demande pourquoi parmi ce qu'il y a de grands Hommes & d'esprits supérieurs, on trouve qu'il y en a plus qui ont excellé dans tous les autres arts que dans celui de l'éloquence. Parcourez, dit-il, les autres genres où il faut du mérite, ceux même où il en faut

Vous sçavez que celle des Sciences qui est regardée comme la source & la mere de toutes les autres, c'est la *Philosophie*, ainsi que l'appellent les Grecs. Or il ne seroit pas aisé de compter les Philosophes qui ont brillé par l'étendue, par la variété, par la profondeur de leur sçavoir, & qui loin de se borner à quelque objet détaché, ont embrassé tout, ont raisonné sur tout. Quoique les Mathématiques soient un amas de connoissances abstraites, & qui demandent une grande pénétration, tel a été pourtant le nombre

faût le plus, & vous n'en trouverez point, où beaucoup de gens ne soient parvenus à se faire admirer: ensuite, après avoir montré que l'Italie & la Grèce ont eu un nombre considerable de grands Capitaines & de grands Hommes d'E-tat contre un très - petit nombre d'excellens Orateurs, il continue ainsi :

*Neque enim te fugit laudatarum
artium omnium procreatrix quan-
dam, & quasi parentem, eamque
quam Φιλοσοφίαν Græci vocant, ab
hominibus doctissimis judicari; in
qua difficile est enumerare, quot vi-
ri, quantâ scientiâ, quantâque in
suis studiis varietate, & copia fue-
rint, qui non una aliqua in re se-
paratim, elaborarint, sed omnia
quæcumque essent, vel scientia per-
vestigatione vel differendi ratione
comprehenderint. Quis ignorat, ii,
qui Mathematici vocantur, quanta
in obscuritate rerum & quam recon-*

704 *Journal des Sçavans* ;
des habiles Mathématiciens, qu'on
droit que personne n'ait voulu
s'appliquer à cette Science , qu'il
n'y ait réussi. Quelqu'un s'est-il
bien mis dans l'esprit d'apprendre
la Musique , ou d'acquérir cette
forte d'érudition qui est le partage
des *Grammairiens* , qu'il n'en soit
venu à bout , quoique la quantité
des choses , qu'il faut sçavoir pour
cela , soit presque infinies. Par ce
mot de Grammairien , selon la
remarque de M. l'Abbé d'Oliver ,
on entendoit autrefois un Sçavant
qui possédoit tout ce qu'on entend
aujourd'hui par le mot de *Belles-
Lettres*.

Je crois pouvoir dire avec vérité
que la Poësie est celui de tous les
beaux arts , où l'on a le moins de
chefs-d'œuvres : & cependant à
examiner ce que Rome & la Grèce
ont produit dans ce genre la
même , où il est si rare d'exceller ,
on verra qu'il y a encore bien
moins de bons Orateurs que de
bons Poëtes.

Auril , 1744: 705

*data in arte , & multiplici , subtili-
que versantur. Quo tamen in genere
ita multi perfecti homines extiterunt,
ut nemo ferè studuisse ei scientia ve-
bementius videatur, quin, quod vo-
luerit, consecutus sit. Quis Musicis,
quis hoc studio Litterarum, quod
profitentur ii, qui Grammatici vo-
cantur, penitus se dedit, quin om-
nem illarum artium penè infinitam
vim, & materiam, scientia & cog-
nitione comprehenderit?*

*Verè hoc mihi videor esse dicturus
ex omnibus iis qui in harum artium
studiis liberalissimis sint, doctrinisque
versati, minimam copiam Poëtarum
egregiorum extitisse, atque in hoc ipso
numero, in quo per raro exoritur
aliquis excellens, si diligenter, &
ex nostrorum, & ex Græcorum co-
pia comparare voles, multo tamen
pauciores Oratores, quam Poëta
boni reperientur.*

Mais ce qui augmente encore ici la surprise, c'est que pour les autres Sciences, il faut chercher au loin, & creuser profondement : au lieu que l'Orateur n'emploie que des raisons & des expressions, qui appartiennent à tout le monde. Tellement que ce qu'on admire le plus dans les autres Sciences, c'est ce qui est le moins à la portée des ignorans, & le moins intelligible. Qu'en matière d'éloquence au contraire, le plus insigne défaut est de ne pas parler comme les autres, & pour se faire entendre de tous.

En voilà assez pour faire sentir combien cet Ouvrage peut être utile pour former tout à la fois l'esprit & le cœur des enfans. On ne sçauroit de trop bonne heure les prémunir contre les mauvais exemples qu'on leur met souvent devant les yeux ; mais sur-tout contre ce mépris des bien-séances qui ne vient qu'après un long oubli des devoirs, & qui met com-

Avril , 1744. 797

Quod hoc etiam mirabilius debet videri , quia cæterarum artium studia fere reconditis atque abditis è fontibus oriuntur : dicendi autem omnis ratio in medio posita , & communi quodam in usu atque in hominum more & sermone vertatur : ut in cæteris id maximè excellat , quod longissime sit ab imperitorum intelligentia , sensuque disjunctum : in dicendo autem vitium vel maximum si à vulgari genere orationis atque à consuetudine communis sensus abhorrere.

me le sceau à la dépravation. On peut assurer avec l'Auteur que les mesures qu'on prendroit aujourd'hui pour détourner une contagion pareille , ne viendroient pas d'une terreur panique ni d'un zèle prématuré.



LA RELIGION CHRETIEN.

NE éclairée des lumieres de l'intelligence , par le dogme & par la Prophetie. A Paris , rue de la Harpe, chez la veuve de la Tour, aux trois Rois. 1744. in - 12. 2 vol. le premier de 405 , & le second de 266 pages.

LE premier Volume est précédé d'un discours préliminaire, dans lequel l'Auteur expose les principes qui doivent servir de fondement à l'Ouvrage. Ce Discours est partagé en trois Dissertations. Il établit dans la premiere que toutes les démonstrations & toutes les preuves que l'on peut donner de la Vérité & de la Divinité de la Religion Chrétienne , ne militent qu'en faveur de la seu'e Eglise Catholique Romaine. Comme son but est de convaincre » l'Hérétique & » l'impie de la liaison qui est entre » les Dogmes & les Mysteres que » l'Eglise professe , il espere que ce

Avril , 1744- 709

» bel'accord répandra sur toute la
» Religion les lumieres de l'intelli-
» gence ; il a donc cru pouvoir in-
» tituler cet Ouvrage , *la Religion*
» *Chrétienne éclairée des lumieres de*
» *l'intelligence par le Dogme.*

Dans la seconde Dissertation qui a pour but de démontrer *que la foi élève la raison à l'intelligence divine.* L'Auteur montre quel est l'avantage qu'on peut tirer des Hérésies , & de quel usage peut être la Physique par rapport à la Religion.

Enfin dans la troisième , où il traite de *la Divinité des Saintes Ecritures , & des Clefs qui peuvent en ouvrir l'intelligence.* Il fait voir que ces Clefs sont premièrement la foi , secondement la science & la piété.

Ces Dissertations sont suivies d'un Traité sur la Divinité , Il commence par une Introduction dans laquelle on expose les fausses & vraies méthodes employées pour démontrer l'existence de Dieu & de ses perfections.

Ce Traité qui remplit le reste de ce Volume & le second tout entier est diviisé en 7 Chapitres : il s'agit dans le premier de l'existence & de l'unité du Souverain Etre. Dans le second de l'Eternité & de la puissance divine. Dans le troisième de Dieu considéré comme le Créateur de toutes les choses visibles & invisibles. Dans le quatrième de la Sagesse & des volontés divines. Dans le cinquième de la Science infinie, & de l'immensité de l'Etre Suprême. Dans le sixième de la manifestation des divines perfections par les œuvres de la Création, & par l'œuvre de la réparation. Dans le septième & dernier du Culte qui est dû à la Divinité, & qui lui a été rendu dès les premiers tems du monde.

L'Auteur dans la vûe de pressentir le public sur une si grande entreprise, ne publie aujourd'hui que ces deux Volumes, il en promet une suite considérable, si le succès répond à ses esperances. » Si divers

Avril , 1744. 711

» Auteurs ont , *dit-il* , déjà réussi
» dans le même dessein , les ré-
» ponses faites aux objections des
» Hérétiques & des impies n'ont
» pas épuisé tout ce qu'on peut
» dire pour l'intelligence & pour
» la deffense du Dogme. En tra-
» vaillant sur le même fonds , on
» ose le promettre d'en élever l'E-
» difice à la faveur de ce qu'on
» ajoutera de nouveau aux dé-
» monstrations , & aux preuves
» déjà données.

DISSERTATIONS SUR
l'Histoire Ecclesiastique & Civile
de Paris , suivies de plusieurs é-
claircissmens sur l'Histoire de
France. Ouvrage enrichi de figu-
res en taille-douce. Par M. l'Ab-
bé le Bœuf , Chanoine , & Sous-
Chantre de l'Eglise d'Auxerre ;
in-12. Tom. II. A Paris , rue S.
Jacques , chez Lambert & Du-
rant , Libraires , à la Sageffe
& à Saint Landry. 1741.

Second Extrait de la Dissertation

2 G vj

*sur l'état des Sciences en France
depuis la mort du Roi Robert ar-
rivée en 1031 jusqu'à celle de
Philippe le Bel arrivée en 1314.*

T R A D U C T I O N S.

ON commença vers le regne
de Louis VII. à faire beau-
coup de Traductions en Langue
vulgaire ; les Pays du Nord de la
France furent ceux où les pre-
miers Traducteurs parurent, sans
doute parce que le Langage vul-
gaire s'y éloignoit davantage du
Latin que dans les Pays méridio-
naux. Les Traductions faites en
Normandie au xi.^{me} siècle consis-
toient en quelques Vies des Saints,
qu'un Poëte mit en vers vulgaires.
On voit dans quelques Bibliothé-
ques de Paris des Traductions des
Livres des Rois, du Livre de Job
& des Dialogues de S. Gregoire
qui paroissent aussi être de la fin du
xi.^{me} siècle ou du commencement

Avril, 1744. 713

du *xiii^{me}*. D'où M. l'Abbé le Beuf conclut que Genebrard s'est trompé quand il a écrit dans sa Chronique qu'aucun Livre n'avoit paru dans le Royaume en Langue Française avant le regne de Philippe Auguste. Un Comte de Guines fit faire au *xix^{me}* siècle un grand nombre de Traductions de toutes sortes de Livres, Landry de Villanis, un nommé Godefroy & Simon de Boulogne furent les Auteurs dont il se servit. La Traduction du Lapidaire de Marbode de Rennes est d'une antiquité si reculée qu'elle pourroit bien être de l'un de ces Auteurs.

au *xiii^{me}* siècle on fit beaucoup de Traductions en vers, de là vinrent tous ces pieux Romans, toutes ces Vies des Saints que l'on qualifia du nom de Mystères, on ne fut pas heureux dans le choix des Histoires que l'on traduisit, au lieu de s'attacher à des Histoires sérieuses, on traduisit les Fables de Turpin, un peu avant dans le

714 *Journal des Sçavans*,
XIII^{me} siècle l'Histoire Sacrée fut
traduite en prose par Guiard des
Moulins Chanoine d'Aire en Ar-
tois, sur l'extrait qu'en avoit fait en
Latin Pierre le Mangeur Doyen de
Troyes. Un Jacobin nommé Lau-
rent Confesseur du Roi Philippe
le Hardi traduisit en 1279 les Epi-
tres & les Evangiles de tout le
Missel, & ce Volume fut appelé
la Somme du Roi. La Règle de S.
Benoît fut aussi traduite vers le
même tems pour la commodité
des Freres Lays & des Religieuses.
Henry de Gand célèbre Ecrivain
Flamand fit & presenta au Roi
Philippe le Bel la Traduction du
Livre de Regimine Principum. On
ne fut pas long-tems sans s'apper-
cevoir que les Traductions en
Langue vulgaire produisoient plu-
sieurs mauvais effets. Le Chapitre
général des Dominiquains de l'an
1242 fit défense aux Confesseurs
de Religieuses de traduire en Fran-
çois aucuns Sermons, aucunes
Conferences, ni autres Ouvrages.

GRAMMAIRE.

Suivant M. l'Abbé le Beuf, la Grammaire ne fut cultivée que très - superficiellement durant les trois siècles qu'il examine, on se contentoit de l'élémentaire que rédigea Papias en 1053. On expliquoit aussi Hérodien, & Priscien que plusieurs Auteurs entreprirent de commenter, mais il paroît qu'on passoit fort légèrement sur toutes les parties de la Grammaire. Le Latin de ces siècles en est une bonne preuve. On lit dans Matthieu Paris une des raisons pour lesquelles la Grammaire étoit alors si fort négligée, c'est que de toutes les études c'étoit celle qui étoit la moins lucrative.

P O E S I E.

Quoique les siècles précédens eussent été très-féconds en Poètes, il paroît qu'il y en eut encore da-

vantage dans ceux dont nous parlons , & principalement dans le *xii^{me}*. Les uns s'exercerent sur des sujets pieux ou composerent des Eloges. D'autres écrivirent sur des matieres indifferentes & purement historiques , d'autres enfin donnerent dans la Satyre , ou s'exercerent sur des Fables & sur des inventions de leurs esprits. Il y eut des Tragédies & des Pieces Comiques, on vit des faiseurs de Chansons Latines ou de prose rimée , des Compositeurs de vers héroïques, &c. La Poésie se trouva employée par-tout , point d'inscriptions qui ne fussent en vers , on en trouvoit sur les sceaux ou cachets , sur les anneaux , sur les vases sacrés & prophanes , sur le verre , sur le cuivre , sur l'airain , sur les pavés , sur les murs, dans les Cartulaires pour désigner les biens des Eglises , dans les Nécrologes & les Chroniques pour marquer le jour de la mort des bienfaiteurs. Les formules même de permission pour

certaines fonctions étoient souvent en vers , aussi-bien que les Antien-
nes & les Répons du Breviaire. Les
Auteurs de prose ne manquoient
guères de mettre des vers à la tête
& à la fin de leurs Ouvrages. M.
l'Abbé le Beuf parle de trois fa-
meuses Satyres composées par des
Moines , l'une sur la fin de l'on-
zième siècle , un autre environ
cent ans après. Et une troisième in-
titulée : *Speculum Stultorum*. Il re-
marque après du Boulay que Ber-
nard de Cluny écrivit vers le mê-
me siècle une Satyre en vers hexa-
mètres contre la Cour de Rome.
M. l'Abbé le Beuf fait ensuite con-
noître quelques Poëtes des plus
célèbres de ces tems - là , tel que
Fulcoius de Beauvais , Marbode de
Rennes , Hildebert du Mans , Ar-
nould Evêque de Lizieux , Gautier
de Lisle , Alain aussi de Lisle , de
Hauteville surnommé l'*Archibrenius* , parce qu'il gémit amère-
ment dans ses Ouvrages sur la cor-
ruption de son siècle. Pierre de Ri-

ga Chanoine Regulier de S. Denis de Reims qui mit en vers une partie de la Bible. Gilles de Paris , Thomas Moine de Froimont. Tous ces Poëtes vécutent dans le douzième siècle , & au jugement de notre Auteur , furent fort supérieurs aux Poëtes du treizième & même du quatorzième siècle. Dans ce dernier siècle jusqu'à la mort de Philippe le Bel on ne peut citer qu'un Guillaume Forestier Moine du Mont S^{te} Cathérine qui fit en vers l'Eloge des premiers Abbés de ce Monastere. M. l'Abbé le Beuf avance & prouve que la rime s'étoit introduite dans les vers Latins long-tems avant que d'être employée dans les vers François , & que l'on faisoit des vers rimés Latins dès le vii^{me} ou viii^{me} siècle. On avoit même pris tant de goût à la rime que l'on ne se contentoit pas de faire rimer les dernieres syllabes des vers Latins , on vouloit que les hémistiches rimassent aussi , on appella cette sorte de

vers *Leonins* , on fit aussi des proses rimées, d'abord pour les Eglises, ensuite on en composa sur des sujets profanes. M. l'Abbé le Beuf finit l'article de la Poésie en faisant voir que notre Poésie en Langue vulgaire est d'une plus ancienne date qu'on ne le croit communément , il cite plusieurs Ouvrages en vers François composés long-tems avant la premiere Croisade; il en conclut que Maître Eustache n'est pas le plus ancien Poète François comme l'a écrit Fauchet.

D I A L E C T I Q U E.

Les siècles d'ignorance n'ont pas été ceux où l'on ait moins aimé la dispute. Comme il ne falloit pas faire de longues études pour être en état de pousser des argumens de pure Métaphysique , les siècles dont il est ici question fournirent des Dialecticiens en abondance. Leurs disputes frivoles dégénere-

720 *Journal des Sçavans* ,
rent en animosités & en guerres
très-vives , ils se partagerent en
deux Sectes principales, dont l'une
fut celle des Nominaux & l'autre
celle des Reaux. Ces deux Sectes
furent encore divisées chacune en
différentes petites Sectes. La gran-
de question qui les divisoit étoit de
sçavoir si il y a réellement des uni-
verseaux dans la nature , ou bien
s'ils n'existent que dans la pensée,
& ne sont que de pures dénominations.
Ces subtilités Scolastiques
poussées à l'excès furent la princi-
pale occupation des Sçavans des
douzième , treizième & quatorzième
siècles. Ils infecterent de leurs
questions abstraites & de leur jargon
barbare toutes les autres Facultés ,
la Théologie sur-tout , & jusqu'à la
Réthorique & à la Poésie même qui
auroit dû se sembler se préserver de
cette contagion. Cette barbarie s'est
perpétuée jusques & encore après la
renaissance des Lettres.

R E T H O R I Q U E.

Ce que nous avons dit d'après M. l'Abbé le Beuf de l'état de la Poësie en France au douzième siècle, & aux deux suivans, doit nous faire juger de ce que c'étoit que la Rétorique de ces tems-là ; on trouve il est vrai que dans quelques Ecoles on enseignoit Cicéron & Quintilien , mais on ne suivoit guères les principes & les règles que ces Auteurs prescrivent. Les Ecrivains d'alors peuvent se partager en deux classes principales , les uns étoient plats , rampans & grossiers. Les autres qui se piquoient de bien écrire gâtoient leurs styles par des ornemens bizarres & de mauvais goût. On aimoit les pensées recherchées , les jeux de mots & les pointes, on affectoit de faire rimer les divers membres d'une période , & pour y parvenir on étoit souvent obscur & confus. Au reste la Poësie , la

722 *Journal des Sçavans*,
Dialectique & la Rétorique for-
moient ce qu'on appelloit alors
Trivium.

M. l'Abbé le Beuf traite ensuite
du *Quadrivium* qui étoit un Cours
d'Arithmétique, d'Astronomie, de
Géométrie & de Musique, il par-
le de chacune de ces Sciences en
particulier, il nomme ceux qui
s'y sont le plus distingués, & fait
connoître leurs différens Ouvra-
ges. De ce que dit là-dessus notre
sçavant Auteur, il résulte que les
trois premières de ces quatre scien-
ces n'étoient pas totalement né-
gligées, mais qu'on n'y étoit
pas fort habile, on cultivoit
sur-tout l'Astronomie par rap-
port au *Compt* ou *Comput* Ec-
clesiastique, & aussi par rapport
à l'Astrologie Judiciaire qui étoit
fort en vogue. M. l'Abbé le Beuf
nous apprend qu'on connoissoit en
France les chiffres arabes dès le
dixième siècle, mais ils furent as-
sez long tems sans être en usage,
la Sphère de Jean de Sairbois, en

Latin (*) de *Sacro-Bosco* passe pour être le premier Ouvrage où on les ait employés, bien - tôt après on s'en servit assez fréquemment , & enfin ils devinrent d'un usage plus commun que les chiffres Romains; notre Auteur observe encore que dans ces siècles d'ignorance on étoit déjà fort curieux de la décoration des Livres & qu'il y avoit déjà des gens qui se piquoient beaucoup plus d'avoir des Livres bien conditionnés que de s'en servir pour s'instruire , il en juge par des Traités de Géométrie manuscrits du tems de S. Louis qu'il a trouvé remplis de mignatures & de vignettes très-riches & dont toutes les figures sont en or.

On s'apperçoit avec plaisir à l'article qui regarde la Musique que l'Auteur en parle non - seulement en homme érudit , mais encore en grand Musicien : aussi-tôt, dit-il , que la nouvelle méthode de

(*) Il fut enterré chez les Mathurins de Paris en 1236.

724 *Journal des Sçavans*,
Guy Aretin fut connue & adoptée
en France, les progrès de la Musi-
que y devinrent plus sensibles, ce
ne fut cependant guères que vers
la fin du onzième siècle, que la
méthode de noter le chant sur une
espèce d'échelle de quatre cordes
commença à être employée. Vers
le même tems quelques Monaste-
res de Normandie commencerent à
avoir des Orgues qui leur vinrent
d'Angleterre. Cet Instrument y
étoit fort commun, la facilité d'y
avoir du plomb y faisoit fabriquer
des Orgues d'une grosseur prodi-
gieuse. Baudri de Bourgeuil en
avoit vu à Fecamp par lesquelles
on réunissoit trois sons ensemble,
le grave, l'aigu & le moyen, mais
pour un seul & même chant. Ce
qui ne prouve point, suivant no-
tre Auteur, que la Musique à trois
parties eût lieu alors; ce n'étoit,
selon lui, qu'un même chant à
l'octave & à la double octave.

Lorsque les Orgues furent deve-
nuës plus communes on essaya sur
cet

cet Instrument les accompagnemens à la tierce dont auparavant on n'avoit donné que de foibles échantillons dans les versets des Graduels & des *Alleluia* de la Messe & des Répons des Vêpres. Le Poète Alain de l'Isle a fait de la Musique de son tems une description qui ne laisse aucun doute qu'on ne chanta alors à plusieurs parties. Plusieurs manuscrits, qui paroissent du treizième siècle en donnent des règles. Après qu'on eut introduit les accompagnemens à la tierce, on ne tarda guères de se servir de l'accord à la quinte, & dès l'an 1300 on voyoit plusieurs pieces de chant notées à trois parties; M. l'Abbé le Beuf entre ici dans le détail de plusieurs Ouvrages composés sur la Musique dans le onzième, le douzième, & le treizième siècles, il en porte son jugement en homme habile & versé dans cet art.

Voici, par exemple, comme il

Avril.

2 H

726. *Journal des Sçavans ;*
parle du Traité sur la Musique d'un
certain Jérôme de Moravie qui
étoit en réputation vers l'an 1260.
» Son Ouvrage fut trouvé si bon
» par Pierre de Limoges qu'il le
» légua à la Chapelle du Collège
» de Sorbonne pour y rester enchaî-
» né. L'Auteur y fit gloire d'omet-
» tre tous les termes grecs & les
» figures; en quoi peut-être eut il
» tort, puisqu'il auroit dû plutôt
» les expliquer que les ensevelir
» dans l'oubli. L'on apprend par
» la Table de son Livre qu'il avoit
» lû Boece sur la Musique. Il y
» donne des règles pour la compo-
» sition du pleinchant, pour celle
» du déchant qui étoit la Musique
» à parties, & il marque que dès
» son tems il y avoit dans les Hor-
» loges un nombre de cloches par
» le moyen desquelles on formoit
» des chansons. Ceci me rappelle les
» miniatures que j'ai vûes du mê-
» me siècle en differens manuscrits
» ou parmi les differens instrumens
» qui environnent un Musicien de

» ces tems - là , on le représenté
 » frappant sur quatre petites clo-
 » ches avec un marteau dans cha-
 » que main. Cela prouve claire-
 » ment l'usage qu'on faisoit alors
 » du Tétrachorde des Grecs , d'où
 » est venu l'usage & le nom de car-
 » rillon.

M. l'Abbé le Beuf fait ensuite
 l'énumération des principaux Com-
 positeurs de Musique qui ont vécu
 durant les siècles dont il a à parler,
 ces Compositeurs ont été pour la
 plupart des personnages fort illus-
 tres , plusieurs d'entr'eux même
 ont été ou Abbés ou Evêques. No-
 tre Auteur ne parle jusqu'ici que
 de la Musique d'Eglise , il finit cet
 article par dire quelque chose des
 chants prophanes. » Quoique, dit-
 » il, il y en ait eu de tems immémo-
 » rial, nous ne voyons point qu'ils
 » aient été écrits avec la même
 » méthode d'Arétin que dans le
 » douzième & le treizième siècle,
 » & je n'en connois point de plus
 » ancienne écriture du onzième, &

» en caractères antérieurs à l'usage
» de l'Echelle , que ceux qui con-
» tiennent la Fête du Chantre
» qu'on solemnisoit à S. Martial de
» Limoges. On voit par de sem-
» blables chants notés au treizié-
» me siècle suivant la méthode d'A-
» retin qu'ils n'étoient guères mé-
» lodieux , ou qu'on laissoit bien
» des agrémens à suppléer au
» Chantres , c'est beaucoup s'ils
» approchoient de ceux du Psau-
» tier de Marot. Toutes les Chan-
» sons Françoises de ces tems-là
» n'étoient que comme du chant
» Gregorien , & pour marque de
» cela il y en a qui sont notées du
» septième mode qui est le plus
» ingrat de tous les modes pour le
» doux & pour le tendre & qui
» n'a que la gravité en partage.
» Fauchet n'a produit aucun Au-
» teur de Chançons en Langue
» vulgaire plus ancien que Thi-
» baut Comte de Champagne.
» Cependant Gautier de Coincy
» Moine de S. Médard , qui vivoit

Avril ; 1744. 729

» sous le regne de Philippe Au-
» guste & sous celui de Louis VIII.
» avoit composé un grand nombre
» de Chansons qui se trouvent en-
» core dans quelques Bibliothé-
» ques de Paris & qui méritoient
» bien d'être citées non-seulement
» à cause de leur antiquité, mais
» aussi à cause de leur agrément.

La suite de cet extrait se trouve-
ra dans le Journal prochain.

L A T I N I S E R M O N I S
Exemplaria è Scriptoribus pro-
batissimis , &c. Lutetiæ Parisio-
rum , apud Fratres Guerin, viâ
Jacobæâ, sub Signo S. Thomæ
Aquinalis , 1744.

C'est-à-dire : *Modeles de la plus
pure Latinité , tirés des meilleurs
Auteurs.* A Paris , chez les Fre-
res Guerin , rue S. Jacques , à
S. Thomas d'Aquin , 1744. 4-
vol. in-12.

D E P U I S un siècle on a beau-
coup travaillé pour aider les
jeunes gens dans leurs études , &

730 *Journal des Sçavans*,
pour leur applanir les difficultés qui
s'y rencontrent ; on a sur-tout ex-
trêmement multiplié les méthodes
pour apprendre les Langues & en
particulier le Latin. Cependant
personne jusqu'ici n'avoit pensé à
ce que vient d'exécuter l'Auteur
du Livre que nous annonçons. Il
y a long-tems que l'on s'est apper-
çû que les Livres qui nous restent
de l'ancienne Rome n'étoient
pas pour la plus grande partie fort
à la portée des enfans. Ces anciens
Ouvrages sont souvent ou trop
longs, ou traitent de matières trop
sérieuses, & qui surpassent de beau-
coup les forces de l'esprit & les
connoissances des enfans. On a
cherché à remédier à ces inconvé-
niens, les uns ont cru bien faire
de composer eux-mêmes en La-
tin des Discours dont le sujet, & le
tour des phrases fussent propor-
tionnés à la capacité de leurs E-
coliers. Mais est-il bien possible de
puiser le vrai goût de la Langue
Latine ailleurs que dans les bons

avril, 1744.

280

Auteurs Latins; présenter d'autres modèles aux enfans n'est-ce pas leur faire perdre leur temps, & même les détourner du bon chemin. D'autres conservant scrupuleusement tous les mots dont se servent les anciens Auteurs Latins se font avisés d'en changer l'arrangement, & de ramener les phrases latines à notre construction François. Mais l'expérience a fait voir que des enfans exercés pendant des années entières dans cette espèce de Latin factice, & barbare n'acqueroient aucune connoissance de la vraie Langue Latine, & que si ensuite on leur mettoit en main un Auteur Classique, quelque facile qu'il fût, ils ne pouvoient l'entendre, & que c'étoit pour eux un nouveau pays, une nouvelle Langue. Ces raisons ont fait naître l'idée à Monsieur Ch. de choisir dans les meilleurs Auteurs tant de prose que de vers, ce qu'il a cru de plus propre à faciliter aux Ecoliers l'intelligence de la Langue Latine. Il a observé de

a H iij

732 *Journal des Sçavans* ,
disposer ses extraits de sorte que
l'Etudiant passa de degré en degré
du plus aisé au plus difficile. Par-
tout il a conservé le Texte dans
toute sa pureté , & s'est mis au-
tant qu'il a pû à la portée des en-
fans en choisissant des choses
qu'ils pussent entendre , & aus-
quelles ils pussent prendre plaisir ;
il a eu soin encore de choisir des
endroits où se trouvent en plus
grand nombre les règles de Gram-
maire qu'il est important d'incul-
quer davantage aux Ecoliers , &
qu'on ne reverroit que de loin à
loin si l'on vouloit expliquer de
suite le Livre entier , il s'est aussi
proposé de conserver certains
tours dont il n'est pas possible de
bien sentir la juste valeur si ce
n'est dans la place qui leur est na-
turelle ; lorsqu'il a fallu ajoûter
quelques mots pour réunir les cir-
constances d'un fait on n'en n'a
pas employé d'autres que ceux de
l'Auteur même , & pour en avertir
on les a renfermés entre des cro-
chers ou parenthèses.

Avril, 1744. 733

Le premier Volume de prose contient dans la premiere Partie des extraits d'*Entropé*, d'*Aurelius-Victor*, de *Cornelius-Népos*, de *Justin*, de *César*, de *Quint-Curse*, & de *Saluste*.

La seconde Partie est composée d'extraits de *Florus*, de *Velleius-Paterculus*, de *Tite-Live*, de *Tacite*, de *Valere-Maxime*, & de *Cicéron*; ces deux premieres Parties forment le premier Recueil des Auteurs de prose.

Le premier Volume des Extraits des Poëtes est aussi partagé en deux Parties, la premiere est tirée de *Plaute* & de *Terence*, la seconde de *Phédre*, d'*Ovide*, de *Virgile*, & d'*Horace*.

A l'égard des Comédies de *Plaute* & de *Terence*, mais sur-tout de *Plaute*, il a fallu non seulement retrancher des vers & des Scènes, mais même des Actes entiers, parce que souvent le sujet de la Piece est de nature à ne pouvoir être expliqué dans une Ecole. Les jeu-

» nes gens , dit *M. Ch* sont pus
» portés à rire qu'à examiner avec
» attention la conduite d'une Co-
» médie , lors donc qu'en rappro-
» chant quelques Scènes des plus
» agréables & des plus gayer il en
» a résulté un petit intérêt avec
» un dévouement tel quel , nous
» n'en avons pas cherché d'avan-
» tage.

Ces extraits n'étant point confondus les uns dans les autres , chacun aura la facilité de les disposer comme il le jugera plus à propos pour l'avancement de ses Ecoliers. Chaque partie est accompagnée d'un petit Vocabulaire qui suffit pour mettre un enfant en état d'essayer d'expliquer seul & sans le secours du Maître. Il consiste à donner en François la signification des mots les moins communs , & à fixer celle de plusieurs autres mots qui ont différens sens. Dans ces Vocabulaires, on ne doit point s'attendre à trouver toutes les significations des mots , on n'y

Avril, 1744. 735

trouvera que celles qui ont rapport
aux differens morceaux de ce Re-
cueil.

On a inferé encore dans ces Vo-
cabulaires le précis de la Vie des
Auteurs dont on a fait des extraits,
& dans le Vocabulaire qui est à la
suite des Poètes on a donné une
courte exposition de l'intrigue de
chacune des Comédies de Plaute
ou Terence dont on a fait usage
dans ce Recueil.



NOUVELLES LITTERAIRES.

I T A L I E.

DE VENISE.

ON a donné ici depuis peu un Recueil de « diverses Fables » dessinées & gravées en tailles- » douces sur de beau papier royal, » par le Sieur George Fossati Architecte civile, *in-4^o*. Tome I. Ce Volume contient trente planches enluminées, avec des Inscriptions Italiennes & Françoises tirées des Auteurs les plus accrédités.

Le vingt-neuvième Volume della *Raccolta di opuscoli scientifici e Filologici* paroît depuis peu chez Simon Occhi. 1744. *in-12*.

Etienne Monti & N. N. Compagno, Imprimeur-Libraire de cette Ville ont publié une nouvelle Edition des *Œuvres de Torquato Tasso*, accompagnée de toutes les Pièces

Avril , 1744. 737
qui ont été faites pour & contre la
Jerusalem délivrée de cet Auteur.
1743. in-4°. 12 vol.

DE LUCQUES.

Le Tome quinzième des Annales Ecclesiastiques du Cardinal Baronius , avec la Critique du Pere Antoine Pagi & des remarques de l'Editeur ; vient de paroître chez Léonard Venturini. Ce Volume va depuis 864. jusqu'à l'année 932. fol. 1744.

DE PADOUE.

On travaille actuellement ici à donner une nouvelle Edition de l'Ouvrage du Pape Benoît XIV. intitulé : *De Servorum Dei Beatificatione , & Beatorum Canonizatione*. On marque que cette Edition sera plus correcte que celle que nous avons ; qu'on y fait des additions considerables ; & qu'à l'égard de l'impression & du papier qu'on y emploie , on a épargné

728 *Journal des Sçavans* ;
rien pour la rendre aussi parfaite
qu'il est possible. Cette Edition se
fait au Seminaire.

Voici les titres de deux Ouvra-
ges que Jean Carnino , Impri-
meur - Libraire de cette Ville , a
imprimés & publiés depuis quel-
ques tems :

*Joannes Antonius Vulpinus de uti-
litate Poëticae ; adduntur in calce
Orationes tres pro Litteris humanio-
ribus adversus earum contemptores ,
ab ipso habita in Gymnasio Patavino.
Patavii. 1743. in-8°.*

*Marci Antonii , Joannis Antonii,
& Gabrielis Flaminiarum Foro-
Corneliensium Carmina. Patavii.
1743. in-8°.*

DE PALERME.

M. François Testa Chanoine de
l'Eglise de Palerme , & Vicaire
général de l'Archevêque , a donné
une nouvelle Edition du Recueil
des Loix , Statuts , Coûtumes , &
Usages du Royaume de Sicile sous

Avril, 1744. 739

le titre suivant : *Capitulum Regni Siciliæ qua ad hodiernam diem lata sunt, adnotationibus illustrata. Panormi, excudebat Angelus Felicella in-fol.* Cette Edition, qui forme deux Volumes dont le premier parut en 1741. & le second a été publié tout récemment, est belle ; & outre qu'elle est accompagnée d'observations, elle est encore enrichie d'un grand nombre de figures gravées en cuivre, qui représentent suivant l'ordre chronologique tous les Rois de Sicile.

Le même Auteur avoit donné quelque tems auparavant un autre Ouvrage touchant les Droits de son Chapitre pendant la vacance du Siege Archiepiscopal, sous ce titre : *De Jure Capituli Majoris Ecclesiæ Panormitanæ confereudi sede vacante virandas, & alia beneficia, qua ad Archiepiscopi collationem pertinent juxta consuetudinem 68. hujus Urbis, &c. Panormi, ex Typographiæ Regalis Collegii Borbonici Nobilium RR. PP. Teatini,*

740 *Journal des Sçavans*,
apud Antonium Gramignani. 1736.
in-folio.

DE FLORENCE.

On a publié ici tout nouvellement un Programme, par lequel on donne avis au public, qu'on va dessiner & graver en cuivre les peintures qui sont sur le platfond de la Gallerie Royale de cette Ville. Chacune de ces peintures sera gravée sur une planche d'environ trois pieds de largeur & d'un peu plus de deux pieds de hauteur. On y employe les meilleurs Graveurs d'Italie, & le plus beau papier royal. A chaque planche on joindra une explication historique du sujet qu'elle représente. La premiere partie qui est actuellement sous la presse, sera achevée dans le courant du mois de Juillet. On n'en tirera que cent cinquante exemplaires. Le prix sera de deux Sequins par exemplaire pour les Souscripteurs, & de

Avril, 1744. 741

trois pour les autres. On n'en délivrera à ces derniers que quand l'Ouvrage sera entièrement achevé.

M^{rs} les Abbés Laurent Tosi, & Antoine-Marie Vannucchi, deux Sçavans de cette Ville, travaillent actuellement à recueillir ce qu'on trouve épars dans divers Auteurs pour & contre la Philosophie de M. Newton. Ils en donneront incessamment un Volume qui sera comme l'Essai de leur dessein, & du plan de cet Ouvrage. Ce premier Volume contiendra en Italien divers Opuscules, dont quelques-uns n'ont point encore été imprimés, avec des remarques au bas des pages. Ce Recueil sera *in-8°*.

A L L E M A G N E.

D E N U R E M B E R G.

Il paroît ici un Ouvrage dans lequel l'Auteur a recueilli avec soin & avec étendue tout ce que

742 *Journal des Savans*,
les monumens anciens, tant écrits
imprimés qu'Inscriptions & Mé-
dailles, nous ont appris des Gaulois
transplantés dans l'Asie sous le
nom de Galates. Il a pour titre :
*Marci Gottliebi Wernsdorffii Fac.
Philos. in Academia Wittembergen-
si assessoris, de Republicâ Galata-
rum Liber singularis, in quo, cum
Gentis origo, status Regiminis, mores
& res gesta fide Scriptorum, &
Numismatum antiquorum exponen-
tur, tum Galatia regio describitur,
adjecta ejusdem Tabula Geographi-
ca, cum Indice locupletissimo. No-
rimbergæ, sumptibus Joh. Jacobi
Cremeri. 1743. in-4°. de 340 pag.*
sans y comprendre la Préface ni
la Table. Ces recherches sont divi-
sées en six Chapitres, qui répon-
dent à pareil nombre de questions
comprises dans le sujet que l'Aca-
démie Royale des Inscriptions &
Belles-Lettres proposa pour le prix
de l'année 1740. Voici les ques-
tions dont l'Académie proposoit
l'examen : » quelles étoient les

» Nations Gauloises qui s'établi-
 » rent dans l'Asie mineure sous le
 » nom de Galates ? en quel tems
 » elles y passerent ? Quelle étoit
 » l'étendue du Pays qu'elles y oc-
 » cuperent ? Leurs mœurs & leur
 » Langue ? La forme de leur gou-
 » vernement ? Et en quel tems ces
 » Galates cessèrent d'avoir des
 » chefs de leur Nation , & de for-
 » mer un état indépendant.

On a publié en cette Ville il y a
 déjà quelque tems un Ouvrage cu-
 rieux de Philologie , dont l'objet
 consiste à faire voir l'unité ou l'har-
 monie & l'union de toutes les
 Langues anciennes & modernes de
 la terre habitée. Comme le titre de
 ce Livre explique le plan & la mé-
 thode de l'Auteur ; le voici en en-
 tier : *Synopsis universæ Philologiæ*
in qua miranda unitas & harmonia
Linguarum totius orbis terrarum oc-
culta è Litterarum , Syllabarum ,
vocumque natura & recessibus erni-
tur ; cum Grammatica Linguarum
Orientalium harmonica , synopticè

744. *Journal des Sçavans,*
tractata ; nec non descriptione orbis
terrarum quo ad Linguarum situm
& propagationem , mappisque Geo-
graphico - polyglottis ; in gloriam
Lingarum conditoris usumque tam
exegeticum , quam Scholasticum , quo
Lingua à studiosâ juventute breviori
negotio disci , et phasésque vocum
uberiori messe colligi possent , ador-
nata à Godofredo Henselio Scholæ
A. C. apud Hirschb Rectore. No-
rimbergæ , in Commissis , apud
Heredes Homanianos. 1741. 8^o.
 Ce Volume contient quatre Car-
 tes , où sont représentées la disper-
 sion & la propagation des Langues
 sur la terre , & plusieurs autres
 planches où sont gravés les divers
 caracteres & les figures qui ont
 été employés pour exprimer les
 Langues.

DE LEIPSICK.

On a donné ici depuis peu une
 nouvelle Edition du Dictionnaire
 de la Langue Hébraïque de Gussset

Avril, 1744. 745

intitulée : *Jacobi Guffetii Bloesensis, Theologia, Philologia, & Hellenismi, in Academiâ Groningensi olim Professoris, Lexicon Lingue Hebraica, in quo præcipua opera impenditur primario significatui vocum, phrasumque accurata investigatione definiendo, homonymiis & interpretationibus vagis, ancipitibus arbitrariis eliminandis; locis insignibus S. S. Scriptura explanandis; parallelis Vet. & Nov. Testamenti tum peculiari discussione, tum collatione mutua, firmandis ac vindicandis. Editio secunda priori auctior & correctior.* Lipsiæ, sumptibus Wolfgangi Deer. 1743. in-4°. L'Editeur a inferé dans le corps de l'Ouvrage aux endroits convenables les additions que l'Auteur avoit mises à la fin, ainsi que les notes marginales qu'il avoit écrites depuis sur son exemplaire. Il a corrigé beaucoup de fautes qui s'étoient glissées dans l'Edition de 1702, il a fait graver en cuivre & placer à la fin de la nouvelle Edition toutes les figures

746 *Journal des Sçavans*,
qui étoient répandues çà & là dans
la premiere, & il a traduit & ajoû-
té en Langue Allemande les en-
droits que l'Auteur avoit éclaircis
par des expressions ou par des
phrases Françaises.

L'Editeur donnera séparément
ses remarques & ses additions par-
ticulieres, soit afin que le Volume
de la nouvelle Edition ne fût pas
d'une grosseur excessive, soit afin
que ceux qui ont déjà la premiere
puissent se passer de la seconde, en
se procurant l'Ouvrage de l'Edi-
teur.

*Gottfridi Olearii S. Theol. in
Academ. Lipsiensi Professoris obser-
vationes Sacra ad Evangelium Mat-
thæi cum privilegio S. R. M. Polon.
& Elect. Sax. Lipsie. Sumptibus
Gotthilff. Theophilus Georg. I.
1743. in-4^e. pag. 776. sans la Préfa-
ce ni les Tables. Ces observations
dont on donne ici une nouvelle
Edition, sont autant de Disserta-
tions sur un grand nombre de su-
jets de l'Évangile de S. Matthieu,*

suivant l'ordre des Chapitres , que l'Auteur examine en Critique & en Philologue. Il y ajoute une démonstration de la Résurrection de JESUS-CHRIST, dont voici le titre : *Demonstratio Apostolica Resurrectionis JESU-CHRISTI, ex I. Cor. xv. 3. & seq. illustranda Evangelistarum ea de re Historie inserviens.*

On trouve chez Jean - Chretien Martin, Imprimeur - Libraire de cette Ville , une Histoire suivie du Méclebourg depuis le tems de Tacite jusqu'après la paix de Westphalie , contenüe en huit Livres sous le titre suivant : *Rerum Meeleburgicarum. Libri octo, quibus, post brevem antiqui Provinciae sub Vandalis: status expositionem, ea, qua sub Divo Carolo Magno, ac ejus successoribus, domi forisque usque ad obitum Adolphi Friderici primi Ducis Meeleburgici, gesta sunt; praeterea origo, status, & forma Serenissima Familiae Meeleburgicae, ejusque ditiones, jura sublimia, territorialia, decora, Regalia, &c.*

748 *Journal des Sçavans*,
tam ex *Historia antiqua*, quam re-
centiori, ex pactis hereditariis Se-
renissimorum Ducum inter se, &
cum Ordinibus, ex jure Saxonico
vetere, statutis & ordinationibus
Provinciae, &c. Summa qua fieri
potuit fide recensentur & illustrantur
à Matthia Johanne Beehr Equite
Meclenburgico. Ex Msslo edidit, &
Praefationem de ratione, qua Ger-
mani merita sua in studium Histori-
cum in posterum amplificare possunt,
vitamque Auctoris pramissi Joannes
Erhardus Kappius Eloquentiae in
Academia Lipsiensi Professor. 1741.
in-folio.

On a publié ici il y a déjà quel-
que tems le premier Volume de
la continuation du Recueil de Pie-
ces de Litterature intitulé; *Mis-
cellanea Lipsiensia nova*, ad incre-
mentum Scientiarum ab iis qui sunt
in colligendis Eruditorum novis aetis
occupati, per partes publicata.
Lipsiae apud Joannem Fridericum
Gleditschium, 1743. in-8°. Cet
Ouvrage périodique interrompu
depuis

Avril, 1744. 749

depuis 1717, a été repris en Avril 1742, & M. Menkenius qui en prend soin, promet qu'il en donnera tous les trois mois douze feuilles qui formeront chaque année un Volume de quarante-huit feuilles d'impression. L'objet de ce travail, ce sont des Dissertations sur la Théologie, sur quelques points de critique & de Philologie, & principalement sur divers endroits difficiles de l'Ecriture Sainte.

DE RATISBONE.

Il paroît ici depuis peu un troisième Volume de la Collection des Ecrivains de l'Histoire d'Autriche intitulé : *Scriptores rerum Austriacarum veteres ac gemini; Tomus tertius, quo Ottocari Horneckii Chronicon Austriacum Rhythmicum ab excessu Friderici II. Imperatoris, hoc est ab anno Christi 1250 ad annum usque 1309 perductum, continetur; ac potissimum Rudolphi I.*

Avril.

750 *Journal des Sçavans ,*
Alberti I. Imperatorum Romanorum
Friderici I. Pulchri Austriaci, gesta,
res etiam Styriacæ , Carinthiacæ ,
Bohemica , Hungarica , Bavarica ,
Salisburgenses , aliarumque Natio-
num enarrantur , nunc primum è
Cod. Msc. Bibliothecæ partim Au-
gustissima Vindobonensis , partim
celeberrimi Monasterii Admontensis
Ord. S. Benedicti in Styria , in lu-
cem publicam vindicatum. Accedit
Glossarium , quo Germanicæ voces
obscuriores ac obsoletæ in hujus auc-
toris opere occurrentes , explanantur.
Edidit R. D. P. Pez Austriacus Yp-
sensis , antiquissimi & exempti
Monasterii Mellicensis Ord. S. Be-
nedicti in Austria inferiore Profes-
sus & Bibliothecarius. Ratisbonæ,
apud Emericum felicem Baderum
Bibliopolam. 1743. fol.

ANGLETERRE.

D'ÉDINBOURG.

Les Ruddimans viennent de

Avril , 1744. 732

publier la seconde partie du cinquième Tome des *Essais de Médecine de la Société d'Edimbourg*, avec une Table pour les cinq Tomes entiers. 1744.

On va imprimer ici par Souscription le Livre d'un Avocat sous le titre suivant: *Theoretico-practicus legum delectus*, &c. c'est-à-dire: *Choix Théorique & Pratique des Loix tirées du Digeste & du Code, dans lequel on expose les fondemens du Droit Romain, les Controverses les plus fameuses, & les questions principales du Barreau.* On y a ajouté diverses observations rangées méthodiquement sur le Droit Canon, sur les Statuts, les Coutumes, & les Droits tant de l'Ecole que des autres Pays où le Droit Romain est encore d'une grande autorité. Cet Ouvrage contiendra environ cinquante feuilles d'impression in-8°. le prix de la Souscription est de dix Shillings dont on payera la moitié en souscrivant & l'autre moitié en

Nov. 1744 715
de l'Histoire de France, ni M.
l'Abbé Lenglet du Fresnoy dans sa
Méthode pour étudier l'Histoire.

Jean Brindley ; Libraire de S.
A. R. M. le Prince de Galles dans
New-bond-Street ; qui a imprimé
par Sousscription Horace ; Virgile ;
Terence ; Juvehal & Perse, comme
il l'a voit annoncé par un Pro-
gramme du 25 Novembre dernier
V. S. & que nous l'avons marqué
dans les Nouvelles du Journal de
Decembre ; vient de publier un
Programme semblable par lequel
il donne avis qu'il achève d'im-
primer & qu'il débitera aussi par
Sousscription les Auteurs Classi-
ques suivans, sçavoir, les Com-
mentaires de César en deux vol.
Saluste, 1 vol. & Cornelius - Né-
pos, 1 vol. Le papier est très-
beau, les caractères neufs & par-
faitement semblables au papier &
aux caractères de l'Horace, du
Virgile, &c. Les conditions sont
les mêmes. Le prix de la Sousscrip-
tion est de dix Shillings pour les

734 *Journal des Sçavans*,
quatre nouveaux Volumes ; on en
payera la moitié en souscrivant &
le reste en retirant les exemplaires.
Ceux qui souscriront pour six
exemplaires en auront un septième
gratuitement. Ces Auteurs se-
ront prêts à être délivrés dans le
courant du mois de Mai de cette
année. On trouvera des Souscrip-
tions chez J. Brindley, & chez les
principaux Libraires de la Ville &
des Provinces.

Outre les huit Volumes dont
nous avons annoncé la Souscrip-
tion, le même Libraire en promet
encore quatre autres qu'il a prépa-
rés, & qu'il mettra incessamment
sous la presse, sçavoir, Ovide en
3 vol. & Catulle, Tibulle & Pro-
perce en 1 vol.

Osborne, Millar, Chapelle &
Dodley Libraires de cette Ville,
ont publié depuis peu une nouvel-
le Traduction Angloise des *Essais*
de Littérature & de Morale de M.
l'Abbé Trublet 1744. in 8°.

On débite ici actuellement le

Avril , 1744. 755

troisième Tome de l'Ouvrage intitulé: *The Annals of Europe for the year. 1741.* c'est-à-dire : *Annales de l'Europe pour l'année 1741.*

» Contenant une Relation exacte
» & méthodique de tous les évènements remarquables qui sont
» arrivés durant le cours de cette
» année dans la Grande Bretagne ,
» & dans les Pays étrangers ; avec
» les Traités & autres Ecrits publics rapportés en substance , un
» précis des brochures intéressantes ; les délibérations & les actes
» du Parlement ; l'élection de Magistrats de Londres , & les affaires du commerce , &c. 1744.
» in-8°.

On continue à débiter chaque semaine par souscription un nouvel Ouvrage de Géographie sous ce titre : *A compleat Systeme of Geography , &c.* c'est-à-dire : *Système complet de Géographie ;* » ou Description de tous les Pays , Isles
» Cités , Ports , Lacs & Rivières..
» du monde connu ; la situation ,

756 *Journal des Sçavans*,
» l'étendue , les productions , le
» climat & le terroir de plusieurs
» Empires ; leur manufactures &
» leur commerce ; leurs mœurs ,
» leur Religion , leur coûtume ,
» les principales Villes & la distan-
» ce qui est entr'elles. Cet Ouvra-
ge qui comprend en quelque sorte
l'Histoire tant ancienne que mo-
derne du monde entier , con-
tiendra au moins deux cens feuil-
les d'impression *in-fol.* & soixante-
dix Cartes. Les Libraires qui ont
entrepris de le publier , en distri-
buent tous les Samedis un cahier
de quatre feuilles couvert d'un pa-
pier bleu pour le prix de six sols ,
& quatre cartes brochées & cou-
vertes de même , pour un Shilling.
Cette Souscription est ouverte de-
puis le mois de Fevrier dernier.

Il paroît ici depuis peu une Tra-
duction Angloise des *Elemens de la*
Philosophie naturelle composés prin-
cipalement pour l'usage des Edu-
ciens des Universités par Pierre Van
Musschembrock , Docteur en Mede-

Avril , 1744. 757

cine & Professeur en Mathématique.
& en Philosophie dans l'Université.
de Leide. M. Colson Membre de
la Société Royale , & Professeur
en Mathématique dans l'Universi-
té de Cambridge , qui a donné
cette Traduction , y a joint des
remarques qui ajoutent encore un
nouveau mérite à l'Ouvrage déjà
fort estimé. 1744. in-4°. 2 vol.

On trouve chez G. Darres &
Claud. Dubosc Libraires de cette
Ville, la nouvelle Edition que M.
Mettaire a donnée des Apophthe-
gmes de Plutarque , avec ce titre :
Πλυταρχῆς Αποφθηγμάτων Βασιλέων καὶ
στρατηγῶν , &c. *Plutarchi Apoph-*
thegmata Regum & Imperatorum ;
Apophthegmata Lacónica ; aliqua
Lacedemoniorum instituta ; Apoph-
thegmata Lacenarum. 1742. in-4°.
L'Editeur a revû le Texte Grec sur
celui de l'Edition de Henry Etien-
ne. Il a employé la version Latine
de H. Etienne en quelques en-
droits, en d'autres celles de Xi-
lander , & quelquefois celle de

758. *Journal des Sçavans*,
Raphael Regius. Il a recueilli &
mis à la fin du Livre les remarques
de H. Etienne, de Xilander & de
quelques autres Auteurs.

Cooper vient de publier le
Commentaire de M. Warburton
de l'Essai de M. Pope sur l'homme.
Ce nouvel Ouvrage est intitulé :
The Essay on man, and : ssay on Criti-
cism, With Commentary and notes
of M. Warburton. C'est-à-dire : Es-
sai sur l'Homme & Essai sur la Cri-
tique, avec le Commentaire & les
remarques de M. Warburton. 1744.
in-8.

Il paroît une Critique de quel-
ques opinions singulieres que M.
Warburton a avancées dans son
Traité de la Mission de Moïse. Elle
est intitulée : *An Examination of the,*
&c. C'est-à-dire : *Examen de la*
seconde proposition de M. Warbur-
ton dans sa démonstration projetée
de la divine Mission de Moïse ; ou
la foi de l'ancienne Eglise Juive,
touchant la doctrine d'un état futur,
est prouvée & défendue contre les ob-

Avril , 1744.

719

tions de cet Auteur ; à quoi on a ajouté un Appendix contenant des réflexions sur le commandement fait à Abraham d'offrir son fils Isaac en sacrifice. 1744. in-8°.

H O L L A N D E.

D' A M S T E R D A M.

Cérémonies & Coutumes Religieuses de tous les Peuples du Monde , représentées par des figures dessinées de la main de Bernard Picard & autres. Avec une explication historique & quelques Dissertations curieuses , Tome septième , seconde partie , qui contient plusieurs Dissertations de Messieurs les Abbés Bannier & le Mascrier , sur des matières qui ont quelque rapport aux Cérémonies Religieuses ; & Tome huitième qui contient un parallèle Historique des Cérémonies Religieuses de tous les Peuples anciens & modernes , & la description de divers usages singuliers prétendus religieux , ou qui ont

760 *Journal des Sçavans ,*
quelque rapport à la Religion, 1743.
in-folio

Il paroît ici il y a déjà quelque
tems une nouvelle Edition de Pé-
trone intitulée : *Titi Petronii Arbi-*
tri Satyricôn quæ supersunt , cum in-
tegris Doctorum virorum Commen-
tariis , & Notis Nicolai Heinsii &
Guilielmi Goesii , antea ineditis ,
quibus addita Peyratii , & auctiores
Bourdelotii ac Rein-sii notæ : adj-
ciuntur Jani Doufa Prædanea ,
D. Jos. Ant. Gonzali de Salas com-
menta , varia Dissertationes & Præ-
fationes , quarum Index post Præfa-
tionem exhibetur , curante Petro
Burmanno , cujus accedunt cura se-
cundæ Editio altera. Amstelæmi ,
apud Janssonio-Waesbergios. 1743.
in-4°. 2 vol. M. Caspar Burmann ,
fils de l'Editeur , nous apprend
dans sa Préface que cette seconde
Edition , la plus belle & la plus
ample qui ait été donnée des Œu-
vres de Pétrone , étoit achevée , &
qu'il y en avoit même déjà quelques
feuilles imprimées , lorsque le cé-

Avril , 1744. 761

lebre Burmann mourut ; qu'on fût obligé d'abandonner le soin de l'impression , & de la correction des épreuves à une personne qui la fort négligée , qui y a laissé beaucoup de fautes , & qui y a même fait des changemens & quelques additions de son chef ; M. Caspar Burmann s'est cru obligé de reparer autant qu'il étoit en son pouvoir , ces défauts & par sa Préface , & par un *Errata*.

DE LA HAYE.

P. Gosse vient de publier un *Examen d'un Livre intitulé : la Métaphysique de Newton, ou parallèle des sentimens de Newton & de Leibnitz, par M. de Voltaire, composé en Allemand par M. L. M. Kable, & traduit en François par M. de Gautier-saint-Blancard. 1744. in-8°.*

La premiere partie du second Tome de la *Sainte Bible, ou du Vieux & du Nouveau Testament,*

762 *Journal des Sçavans ;*
avec un Commentaire Littéral, com-
posé de notes choisies & tirées de di-
vers Auteurs Anglois, paroît de-
puis quelque tems chez Pierre
Paupie, Imprimeur - Libraire de
cette Ville. Ce second Volume
contient l'Exode ou le second Li-
vre de Moïse, avec un Avertisse-
ment, une Table des mesures, des
monnoyes, & des poids qui étoient
anciennement en usage parmi les
Hébreux, une Préface, une Table
Chronologique de l'Exode, avec
la Carte du Voyage des Israélites
dans le Desert. 1743. in-4°.

On trouve chez Jean Néaulme
l'Histoire de l'Empereur Charles VI.
de glorieuse mémoire, contenant ce
qui s'est passé de plus mémorable en
Europe depuis sa naissance jusqu'à
sa mort, tirée des Mémoires & au-
tres piéces authentiques, manuscri-
tes & autres, desquelles on a puisé
des Anecdotes très curieuses, & qui
n'avoient point encore paru. Par le
S^r P. A. la Lande. 1743. in-12. 6.
vol.

Avril, 1744

763

F R A N C E.

D E P A R I S.

Charles-Antoine Jombert, Libraire, Quai des Augustins, debite le Recueil des Opuscules de M. Newton intitulé : *Isaac Newtoni Equitis Aurau Opuscula Mathematica, Philosophica & Philologica accessit Commentariolus de Viri Auctoris*. Lausanne, veniunt, Parisiis apud Carolum-Antonium Jombert, &c. 1714. in-4^o. 3 vol. M. Castilloné, qui est l'Éditeur de ce Recueil, y a rassemblé avec soin les diverses pièces qui la composent ; il a traduit en Latin celles qui n'avoient paru qu'en Anglois ; il y a joint 64 figures gravées en cuivre, assorties à tout l'Ouvrage, avec la Table nécessaire. Il a mis au commencement une Préface & la Vie de M. Newton.

Ce Recueil a été imprimé à Lausanne chez Marc-Michel Bouffquet.

Didot, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or, vient de mettre en vente un Livre qu'on

764 *Journal des Sçavans*,
peut regarder comme la suite de
la Vie de Cicéron publiée chez le
même Libraire l'année dernière,
& qui est de la même main; en
voici le titre : *Lettres de Cicéron à
Brutus & de Brutus à Cicéron avec
une Préface critique, des notes, &
diverses Pièces choisies, pour servir
de Supplément à l'Histoire de la Vie
& au caractère de Cicéron. 1744.
in-12.*

Voici les titres de quelques Ou-
vrages qu'on trouve chez le même
Libraire :

» Dissertation sur l'existence de
» Dieu, où l'on démontre cette
» vérité par l'Histoire Universelle
» de la première antiquité du mon-
» de, par la refutation du Systê-
» me d'Epicure & de Spinoza; par
» les caractères de Divinité qui se
» remarquent dans la Religion des
» Juifs, & dans l'établissement du
» Christianisme. Nouvelle Edition,
» augmentée de la Révélation des
» Livres Sacrés. Par M. Jacquelot.
» in-12. 3 vol.

» Œuvres de Piété de S. Ephrem,

Avril, 1744. 765

» Diacre d'Edesse & Docteur de
» l'Eglise. *in-12. 2 vol.*

» Histoire de la Conquête du
» Mexique, & de la nouvelle Es-
» pagne, par Fernand Cortez, tra-
» duite de l'Espagnol de Dom An-
» toine de Solis, par l'Auteur du
» Triumvirat. *in-12. 2 vol.*

» Œuvres de J. B. Rousseau,
» nouvelle Edition, corrigée, &
» augmentée d'un grand nombre
» de Pièces qui n'ont point encore
» paru. *in-12. 4 vol.*

» Histoire Critique de l'établis-
» sement de la Monarchie Fran-
» çoise dans les Gaules, par M.
» l'Abbé du Bos de l'Académie
» François. Seconde Edition. *in-4°.*
» 2 vol.

» Sermons & Homélies sur les
» Mysteres de N. S. par M. l'Abbé
» Jérôme de Paris. *in-12.*

» Les Mysteres de la Vierge, &
» les Panegyriques des Saints, par
» le même. *in-12. 2 vol.*

» Histoire & Description de la
» nouvelle France, connue sous le
» nom de Canada; avec des figu-

766 *Journal des Sçavans*,
» res & des Cartes Géographiques,
» par le P. de Charlevoix Jésuite.
» in-12. & in-4^o.

» Histoire Sainte des deux Al-
» liances, &c. avec des réflexions
» sur chaque Livre de l'Ancien &
» du Nouveau Testament, & un
» Supplément qui conduit l'His-
» toire des Machabées jusqu'à la
» Naissance de JESUS-CHRIST. Par
» M. de S. Aubin, Bibliothécaire
» de Sorbonne. in-12. 7 vol.

Institutiones Philosophiæ Scholasticæ faciles & breves, sive Elementa Philosophiæ. Paris. apud Gabrielem - Franciscum Quillau. 1744.
in-12.

On trouve chez Pierre - Jean Mariette, Imprimeur - Libraire, rue Saint Jacques, aux Colonnes d'Hercules, l'*Histoire des Guerres & des Négociations qui précéderent le Traité de Westphalie sous le regne de Louis XIII. & le Ministère du Cardinal de Richelieu & du Cardinal Mazarin, composée sur les Mémoires du Comte d'Avaux, Ambassadeur du Roi très-Chrétien dans*

Avril, 1744.

767.

les Cours du Nord, en Allemagne & en Hollande, & Plénipotentiaire au Traité de Munster : & l'Histoire du Traité de Westphalie, ou des Négociations qui se firent à Munster & à Osnabrug, pour établir la paix entre toutes les Puissances de l'Europe, composée principalement sur les Mémoires de la Cour & des Plénipotentiaires de France. Par le Pere Bougeant de la Compagnie de Jesus. 1744. in-4°. 3 vol.

Ce même Ouvrage se débite aussi en six vol. in-12.

M. d'Alembert de l'Académie Royale des Sciences vient de donner au public le *Traité de l'équilibre & du mouvement des fluides*, pour servir de suite à son *Traité de la Dynamique*. Chez David l'aîné, Libraire, rue Saint Jacques, à la Plume d'or. 1744. in-4°.

On vient de publier ici le Recueil des Réglemens pour les Libraires & Imprimeurs de Paris sous le titre de *Code de la Librairie & Imprimerie de Paris; ou Confession du Règlement arrêté au Conseil*

768 *Journal des Sçavans*,
d'Etat du Roi le 28 Fevrier 1723.
& rendu commun pour tout le Royaume,
par Arrêt du Conseil d'Etat du
25 Mars 1744. avec les anciennes
Ordonnances, Edits, Déclarations,
Arrêts, Règlemens, & Jugemens
rendus au sujet de la Librairie & Im-
primerie de Paris 1332 jusqu'à pre-
sent. Au dépens de la Communau-
té. 1744. in-12. Le S^r Saugrain, qui
est à la tête, & Membre de la
Communauté des Libraires & Im-
primeurs de Paris, & qui a eu,
pour ainsi dire, sous la main tous
leurs titres & leurs privilèges,
étoit plus à portée qu'aucun autre
de donner cet Ouvrage. Il y a re-
cueilli avec soin toutes les Pièces
qui regardent l'exercice de cette
double profession, & à l'aide de la
conférence qu'il en a faite avec le
Règlement de 1723. Il les remet
toutes sous les yeux, & par là il
fournit les moyens d'en suivre les
dispositions dans le besoin. Ce Re-
cueil n'est pas moins nécessaire
pour les Provinces du Royaume,
sur-tout pour les Villes qui n'ont

des de Réglemens particuliers, & qui ne peuvent rien faire de plus sage à cet égard, que de se conformer aux Régles qu'elles trouveront dans cette compilation. Ce Code est précédé d'une Table des titres & des Articles du Règlement qui est la base de la Conference; on y voit d'un coup d'œil ce qui en fait l'objet. Il est pareillement suivi d'une Table alphabétique des matières, qui ne peut manquer d'être d'un grand secours par son étendue & par la méthode.

Il paroît depuis peu une nouvelle & belle Edition des *Métamorphoses d'Ovide*, par M. du Ryer, ornée de 132 figures, in-12. 4 vol. On en trouve des exemplaires chez Gifley, rue de la vieille Bouclerie, à l'Arbre de Jessé. 1744.

Le même vient de réimprimer l'*Art de parler Allemand*, Ouvrage très-utile à tous les François qui veulent apprendre l'Allemand & à tous les Allemands qui veulent apprendre le François, par le Sieur Léopold, Interprète du Roi, &

770 *Journal des Sçavans*,
Professeur des Langues Allemande,
Françoise, Italienne & Espagnole,
1744. in-12. 2 vol.

Il a mis aussi en vente une nouvelle Edition des *Lettres de S. Jérôme*, traduites en François sur l'Edition Latine des Bénédictins, avec des Maximes morales & des Remarques sur les endroits difficiles; par Dom Guillaume Roussel, Religieux de la même Congregation de S. Maur. 1744. in-12. 4 vol.

Avis sur l'Ouvrage intitulé: *Dissertations & Consultations de Médecine*, &c. dont l'Extrait est dans le présent Journal, pag. 623.

DEPUIS que l'Impression du Journal de ce mois est commencée, l'Auteur de ce Livre a reconnu, que sur la foi de Mémoires infidèles, il étoit tombé dans une erreur qu'il se fait un devoir de réparer; on l'avoit assuré que c'étoit M. Silva qui en qualité de dernier opinant, avoit conseillé la saignée du pied qui sauva la vie au Roi malade en 1721; mais il a

appris depuis que ce fait n'étoit ni vrai ni même possible , parce qu'il est certain d'un côté, que ce fut M. Helvetius premier Medecin de la Reine qui ouvrit cet avis , & de l'autre , que M. Silva ne pouvoit pas l'ouvrir , puisqu'il n'étoit pas present à la consultation , n'ayant été appelé qu'à celle du lendemain, lors de laquelle la vie du Roi étoit en sûreté , & il étoit même sans fièvre, ce qui engagea M. Silva à opiner le premier pour la putgation , & tous les autres Consultants furent du même avis ; il est donc bien juste de restituer en entier à M. Helvetius l'honneur que des personnes mal instruites avoient voulu faire à M. Silva d'un événement qui a été si salutaire à la France , & l'Auteur du Livre dont il s'agit , très - fâché d'avoir été trompé sur ce fait , ne scauroit trop se hâter de reconnoître publiquement une faute entièrement involontaire; c'est un devoir essentiel qu'on ne remplit jamais avec plus de satisfaction , que lorsqu'on

772 *Journal des Sçavans* ;
s'en acquite a l'égard de personnes
aussi universellement estimées , &
aussi dignes de l'être , que celui à
qui on rend ici la justice qui lui est
dûe.

T A B L E
DES ARTICLES CONTENUS
dans le Journal d'Avril, 1744.

H istoire de l'Académie Royale des Sciences , &c. pag. 581	
Histoire Générale d'Espagne , &c.	605
Dissertations & Consultations Mé- dicinales , &c.	623
L'Esprit de Fontenelle , &c.	649
Traité du Sublime de Denis Longin, &c.	671
Pensées de Cicéron , &c.	689
La Religion Chrétienne éclairée des lumières de l'intelligence , &c.	708
Dissertations sur l'Histoire Ecclesia- stique & Civile de Paris , &c.	711
Modèles de la plus pure Latinité , &c.	729
Nouvelles Littéraires ,	736
Fin de la Table.	

LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,

POUR
L'ANNE'E M. DCC. XLIV.
M A Y.



A P A R I S,.

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des
Augustins, du côté du Pont Saint Michel,
à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XLIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



1. The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions and activities. It emphasizes the need for transparency and accountability in all dealings.

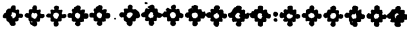
2. The second part of the document outlines the various methods and techniques used to collect and analyze data. It includes a detailed description of the experimental procedures and the results obtained.

3. The third part of the document presents a comprehensive analysis of the data collected. It discusses the trends and patterns observed and provides a clear interpretation of the findings.

4. The fourth part of the document concludes the study and provides a summary of the key findings. It also offers some suggestions for further research and improvement.

5. The fifth part of the document is a list of references, citing the various sources used in the study. It includes books, articles, and other relevant materials.

LE
JOURNAL
DES
SCAVANS.



MAY. M. DCC. XLIV.

NOUVEL ABREGÉ
*Chronologique de l'Histoire de
France, contenant les événemens
de notre Histoire, depuis Clovis
jusqu'à la mort de Louis XIV. les
Guerres, les Batailles, les Sièges,
les Traitez de paix, nos Loix
principales, les Edits importants,
& quelques Conciles; avec un
mot qui en explique l'occasion:
enfin, quelques uns des événemens
les plus marquez de l'Histoire de
Mai.*

2 K ij

l'Europe. On trouve aussi les Femmes de nos Rois, leurs enfans, &c. les Princes contemporains, les Ministres, les Guerriers, les Magistrats, les Sçavans & Illustres, rangez par colonnes, avec la date de leur mort. A Paris, de l'Imprimerie de Prault pere, Quai de Gêvres. 1744. vol. in-8°. de 417. pag. sans l'Avertissement qui en contient viii.

NOUS avons déjà plusieurs *Abrégés de l'Histoire de France.* Dix colonnes in-folio de la *Bibliothèque Historique* du Pere le Long suffisent à peine, pour contenir les simples titres des Ouvrages de ce genre, qui ont été publiez jusqu'à present. Celui dont nous allons rendre compte, si l'on en considère le plan, la forme, l'exécution, n'a presque rien de commun avec tous ces Recueils, connus sous les noms de *Fastes, de Journaux, d'Abrégés & de*

Sommaires , qui ne renferment , pour la plûpart , que *des dates de Naissances , de Mariages , de Batailles , de Morts ;* & dont l'utilité se borne à exercer la mémoire des enfans ; ou à soulager celle des personnes plus instruites ; en apprenant aux premiers , en rappelant aux seconds , un certain nombre de faits choisis , disposez suivant l'ordre des années.

I. Le plan du *nouvel Abrégé Chronologique* embrasse un champ beaucoup plus étendu. Tandis qu'il sera utile à ceux qui ne le consulteront que pour les dates des événemens , des Conciles , des Traitez , des Ordonnances ; d'autres y trouveront les époques des accroissemens successifs de la Monarchie , & des divers changemens arrivez dans la forme du Gouvernement ; l'indication des maximes fondamentales du Royaume , & des vraies sources de notre Droit Public , soit Ecclesiastique , soit Politique , soit Civil ; l'origine des

774 *Journal des Sçavans*,
usages qui sont propres à notre
Nation ; l'établissement & le pro-
grès des grandes Dignitez de l'E-
tat ; l'institution des différens
Tribunaux de la Justice ; la sui-
te des premiers Magistrats ; les
noms des Ministres , des Guerriers,
des Sçavans qui ont illustré notre
pays.

C'est ce que l'Auteur annonce
dans son titre & dans la Préface ;
ou plutôt , c'est le jugement que
porteront de son Ouvrage ceux qui
l'auront lû avec attention. Ils sen-
tiront , à chaque page , que les re-
cherches de l'Historien ont été di-
rigées par les vûes du Magistrat &
de l'homme d'Etat. Nous convien-
drons néanmoins que , pour démê-
ler & pour saisir tant d'objets, ras-
semblez , quoique sans confusion ,
dans un si court espace , il faut
être familiarisé avec ces mêmes
vûes ; & avoir déjà des notions
qui manquent au commun des
Lecteurs. Le connoisseur distingue
dans un raccourci mille traits, que

Mai , 1744. 775

la multitude n'apperoit pas. Aussi, ne craindrons-nous point de dire que , plus on sera versé dans la science de notre Histoire , plus on remarquera dans celui-ci , de choses intéressantes & curieuses , qui échapperont aux personnes médiocrement éclairées.

II. Pour ce qui regarde la forme de l'Ouvrage, voici l'ordre que l'Auteur s'est prescrit. Nous ne saurions mieux faire que d'emprunter ses propres termes.

» La I^{re} Race , dit - il , n'a pu
» être traitée comme les deux autres ; attendu l'usage où étoient
» alors les Rois de partager leur
» succession entre leurs enfans. Et
» pour porter quelque lumière
» dans ce point de notre Histoire ,
» on a rangé par colonnes les Rois
» des différentes parties de la France ; afin que l'on pût appercevoir à la fois tous ceux qui régnoient dans le même tems. « Il est inutile d'avertir que cette disposition par colonnes sert beau-

coup à éclaircir l'Histoire de la 1^{re} Race ; où la pluralité des Rois répand une obscurité , dans laquelle Mézerai s'est perdu ; & que le P. Daniel , aidé de la Critique d'Adrien Valois , a eu la gloire de dissiper presque entièrement.

» L'ordre est différent , *continue*
» *l'Auteur* , par rapport aux deux
» autres Races. Au *folio verso* , on
» trouve une première colonne, où
» est la date de l'avènement du
» Roi à la Couronne , celle de sa
» naissance , de son sacre, &c. Une
» seconde colonne , qui remplit le
» reste de la page , contient par
» années , autant qu'il a été possi-
» ble , les événemens de ce regne.
» La page *folio recto* , qui regarde
» cette première, est divisée en qua-
» tre colonnes : la première con-
» tient les femmes ; la seconde les
» enfans , leurs alliances, les bran-
» ches qu'ils ont faites , les enfans
» naturels , &c. La troisième la
» mort du Roi , son âge , la durée
» de son regne , le lieu de sa sépul-

» ture , &c. La quatrième les Prin-
 » ces contemporains. Le revers de
 » cette page continue les événemens
 » de ce regne ; & la page du *folio*
 » *recto* , qui lui est opposée , con-
 » tient encore quatre colonnes ;
 » sçavoir , celle des Ministres , cel-
 » le des Guerriers , celle des Ma-
 » gistrats , & celle des Sçavans &
 » Illustres.

Telle est la mécanique générale
 de l'Ouvrage.

III. Il ne nous seroit pas égale-
 ment aisé de le faire connoître par
 son côté le plus important ; c'est-
 à-dire , par rapport aux remarques
 de toute espèce , dont il est rempli.
 Si nous osions hazarder d'en don-
 ner une idée , d'après l'impression
 que nous avons reçue en le lisant ;
 nous dirions que ceux qui vou-
 dront désormais faire une étude
 profonde de l'Histoire de France ,
 pourroient le regarder comme une
 préparation infiniment utile à leur
 entreprise. Les indications som-
 maires qu'il contient , touchant les

points essentiels de nos Antiquitez, de notre Gouvernement, de notre Police, seroient pour eux autant d'instructions préliminaires; autant d'avertissemens de ce qui doit être l'objet de leur attention & de leurs recherches, dans la lecture des originaux.

Quelque genre d'étude que l'on choisisse ; rien , peut être , ne seroit plus nécessaire , que d'avoir en commençant , une Table générale , soit des *matieres* qui doivent faire le sujet principal des *remarques*, soit des *difficultez* qui méritent le plus d'être éclaircies. C'est ainsi que pensoit & s'exprimoit le P. Mabillon. Lorsque ce sçavant Religieux traça pour ses confreres ce beau plan d'*Etudes Monastiques* (a), qui excita contre lui le zèle d'un illustre Solitaire (b), dont il réfuta l'Ecrit avec autant de modestie que d'érudition; il n'oublia

(a) *Traité des Etudes Monastiques.*

(b) M. l'Abbé de la Trappe (Rancé).

Mai , 1744.

779

pas d'y joindre une *Liste (c)* des principales difficultés qui se rencontrent dans la lecture des Conciles, des Peres, & de l'Histoire Ecclesiastique, par ordre de siècles.

Un petit nombre d'observations prises au hazard, en parcourant le nouvel *Abrégé Chronologique*, sera la preuve que nous n'avancons rien de trop.

Dès la premiere page, trois lignes nous donnent tout ce qu'il importe de sçavoir sur l'établissement des François dans les Gaules, jusqu'à l'an 488. Si notre Histoire remonte plus haut que Clovis, c'est au regne de ce Prince, qu'elle commence à être appuyée sur des monumens plus certains. Déjà l'autorité s'accroît : quelques Ecrivains ont cru entrevoir l'origine du *Droit de Régale*, dans un Concile tenu à Orléans l'année même de sa mort (en 511). Dès l'an 548 Théodebert son petit-fils prenoit

(c) *Etudes Monastiques*, pag. 373- & 405.

780 *Journal des Sçavans* ;
sur ses monnoies le titre de *Demi-*
nus Noster , qui avoit été jusques-
là réservé aux Empereurs.

Les Maitres du Palais paroissent
pour la premiere fois, sous le règne
de Clotaire II. De Grands Maîtres
de la Maison des Rois (les Maitres,
dans leur institution, n'étoient rien
de plus) ils devinrent leurs Mini-
stres, les Généraux de leurs ar-
mées, les dépositaires de l'autori-
té Souveraine, Souverains eux-
mêmes (pag. 32.) Sous le même
Clotaire, on voit en 616, la pre-
miere mention des *Parlemens*,
nommez *Placita*, d'où nous est
venu le mot de *Plaids*. C'est de ce
Roi qu'est descendue, par Chari-
bert, son second fils, une longue
suite de Princes, ignorez durant
tant de siècles, dont la postérité
s'est perpétuée jusqu'à Louis d'Ar-
magnac Duc de Nemours, tué à
la bataille de Cerignoles en 1503.
Cette curieuse remarque, que l'Au-
teur emprunte du sçavant Histo-
rien du Languedoc, se trouve sous
l'an 630.

Celles qui remplissent la page 32 , & qui terminent l'Histoire de la premiere Race , ne sont pas d'une moindre importance. On y voit que les Rois conféroient les Evêchez , à l'exclusion du peuple & du Clergé. On y apprend à quel titre les Princesses filles & les femmes des Rois possédoient, les unes ce qui leur étoit échu dans la succession de leur père , les autres ce qui leur avoit été constitué en dot.

Une Loi , aussi ancienne que la Monarchie , excluait les filles de la succession au Royaume. Deux mots de la page 33 , fixent la vraie origine de cette Loi , dont le vulgaire cherche inutilement le Texte, dans le *Code Salique* : elle n'est écrite que dans le cœur des François ; mais elle est consacrée par la pratique de tous les tems.

Au mépris d'une autre Loi , non moins inviolable , & dont l'époque n'est pas plus connue, l'ordre de la succession est troublé. De fréquentes Minoritez sembloient avoir accou-

turné la Nation à n'être plus gouvernée par ses Rois : elle en fut plus disposée à favoriser l'usurpation de Pepin. Childéric dernier Roi de la Race Mérovingienne, est déposé vers l'an 750 ; & son fils Thiéri rélégué dans un Monastere, se voit déchu du droit que lui donnoit sa naissance. Cependant l'usurpateur rend lui-même un témoignage solennel à ce droit sacré. Il avoit cherché d'abord à imposer aux peuples, en s'appuyant, non de l'autorité, mais du suffrage d'un Pape : bien-tôt après, il demande à un autre Pape l'absolution du *parjure*, dont il s'étoit rendu coupable envers son Roi légitime, (pag. 31. 36.). Les Ecrivains qui ont soutenu que la Couronne avoit été héréditaire dans la premiere Race, n'ont point employé de preuve plus concluante que celle-ci. L'Auteur épargne à ses Lecteurs toutes les discussions qu'elle suppose, & leur en donne le résultat.

Le Droit héréditaire subsiste , sous la Race Carlovingienne ; qui introduit , d'ailleurs , quelques changemens , dans la forme du Gouvernement. Les assemblées de la Nation ne se tiennent plus au mois de Mars ; elles commencent , dès le tems de Pepin , à se tenir au mois de Mai (p. 38.). On les trouve appellées , tantôt *Synodus* , tantôt *Placitum* ; parce que le concours des deux ordres de l'Etat , pour traiter également des choses Ecclesiastiques & séculières. Les rendoit , dit l'Auteur , & des Conciles & des Parlemens. Là , sont rédigées ces délibérations , qui sont connues sous le nom de *Capitulaires*. (pag. 69. 70.).

Les Conciles n'en étoient pas moins fréquens. Clovis & ses successeurs s'étoient maintenus dans le droit de les convoquer : droit , qui paroissoit alors tellement attaché à leur dignité ; que les Maires du Palais en jouirent , comme de toutes les autres prérogatives de la Sou-

784 *Journal des Sçavans*,
veraineté, qu'ils avoient usurpée.
Quelques Rois de la seconde Ra-
ce souffrirent que les Ministres des
Papes y donnassent atteinte : on
vit des Légats assembler des Con-
ciles Nationaux, indépendamment
des Souverains. (Ibid.).

Charlemagne, l'un de nos plus
grands Rois, &, sans contredit,
le plus puissant, joint au titre de
Roi des François, ceux de Protec-
teur du S. Siège, de Roi d'Italie &
de Patrice de Rome, en 774 ; de
restaurateur des Lettres, en 780 ;
d'Empereur, en 800. Le titre de
Patrice n'étoit pas nouveau pour
nos Rois : Clovis l'avoit reçu en
510, de l'Empereur Anastase. Le
titre de *Protecteur des Lettres* ne
leur est pas plus étranger : la sui-
te nous en offre plusieurs, qui ne
le méritèrent pas moins que Char-
lemagne. L'activité infatigable de
ce Prince & la rapidité de ses con-
quêtes tiennent du prodige : son rè-
gne est un tissu d'événemens mer-
veilleux, & la source d'où nos

premiers Romanciers ont tiré le fond de leurs fictions. Il y avoit peu de chose à y ajoûter , pour les rendre fabuleux. De son tems , il se formoit du Latin corrompu & du Franc, une nouvelle Langue, qu'on nomma *Romance* : elle devint , à la place du Latin , la Langue vulgaire de la France : de son nom est venu celui de *Roman* , que portèrent d'abord tous les Ouvrages écrits en cette Langue , & qui est resté aux seuls Ouvrages de pure fiction (p. 71).

Louis , fils de Charlemagne , Prince timide , foible , superstitieux , quoique sçavant pour le neuvième siècle , est célèbre par ses Capitulaires , & plus encore par ses malheurs domestiques. Le surnom de *Pius* qui lui a été donné par les contemporains , & que l'on a traduit par *Détonnaire* , est-il un reproche ? est-il un éloge ? Pasquier a cru résoudre le problème : (p. 51.) mais l'Auteur nous avertit , dans la Préface , d'être en garde contre l'explication de Pasquier.

Trois observations singulières commencent la dernière page du règne de Louis. 1^o. Parmi les Capitulaires de ce Prince , on lit un Règlement qui assujétit les Monastères aux contributions qu'exigent les besoins de l'État. 2^o. Il rendit au Clergé la liberté des Elections , & se réserva seulement le droit de les confirmer. 3^o. Il souffrit que les Papes prissent possession du Souverain Pontificat, sans attendre sa confirmation. L'Auteur avoit observé , sous l'an 774 , d'après un passage précieux de la Chronique d'Albéric , qu'Adrien I. accorda , dans un Concile , à Charlemagne , le droit d'ordonner de l'élection du Pape & de la confirmer. Il observe , dans la suite , « que le Clergé de Rome fut » déclaré en 1120 , avoir seul le » droit d'élire les Papes , sans le consentement ni la confirmation de » l'Empereur. » (p. 94.).

La mort de Louis le Débonnaire , arrivée en 840 , livre le Royau-

me à tous les défordres , qui naissent du concours des dissensions intestines & des guerres étrangères. Ainsi , se préparoit de loin la grande révolution , qui devoit donner à la France une nouvelle suite de Rois , issus d'ayeux que l'on ne voit dans l'Histoire , qu'auprès du Trône pour en être les appuis , ou assis sur le Trône même.

Vers l'an 863. suivant l'Auteur , (on pourroit remonter plus haut de quelques années) paroît , pour la première fois , Robert *le Fort* : son origine se perd dans la nuit des tems : il n'est connu que par ses exploits & par le titre de *Duc de France*. De lui sont nez deux fils , Eudes & Robert II. tous deux successivement élus Rois , l'un en 888. l'autre en 922. Robert II. est pere d'Hugues *le Grand* , Comte de Paris , qui refuse la Couronne , & la met sur la tête de son beau-frere Raoul. Hugues - Capet , fils d'Hugues le Grand , reçoit en 987. le prix des services que ses peres

788 *Journal des Sçavans*,
avoient rendus à l'Etat. En vain
Charles, Duc de la Basse Lorraine,
fils de Louis d'Outremer & oncle
de Louis V. dernier Roi Carlovin-
gien, réclame les droits de sa nais-
sance : Hugues est élu Roi, du
consentement des Seigneurs assem-
blez à Noyon. (depuis la pag. 54.
jusqu'à la pag. 74.).

Ici commence la troisième Race,
& avec elle, *le tems des grandes*
Polices, comme s'exprime l'Au-
teur, après Mézerai. (p. 73.) *C'est,*
en effet, ajoute-t-il, *sous la troisième*
Race que nos Rois ont recouvré l'au-
torité, qui étoit presque anéantie sous
la fin de la seconde. (p. 73.). » Un
» nouveau genre de possession, dit-
» il, s'étoit établi sous le nom de
» Fief. Les Ducs ou Gouverneurs
» des Provinces, les Comtes ou
» Gouverneurs des Villes, les Of-
» ficiers d'un ordre inférieur, pro-
» fitant de l'affoiblissement de l'au-
» torité Royale, avoient rendu hé-
» réditaires dans leur Maison, des
» titres que jusques-là ils n'avoient

» possédez qu'à vie ; & ayant usur-
 » pé également les Terres & la Ju-
 » stice , ils s'étoient érigés eux-
 » mêmes en Seigneurs propriétai-
 » res des lieux , dont ils n'étoient
 » que les Magistrats , soit militai-
 » res , soit civils ; soit tous les
 » deux ensemble. Par-là, fut intro-
 » duit dans l'Etat un nouveau gen-
 » re d'autorité , auquel on donna
 » le nom de Suzeraineté. « (p.69.)

Bien - tôt les fiefs se multipliè-
 rent : des Provinces , des Villes ,
 des Terres , ce titre se communi-
 qua aux Charges & aux Offices.
 Celui du *Grand Sénéchal* , qui
 avoit succédé au *Comte du Palais* ,
 comme celui-ci avoit remplacé le
Maire , étoit possédé Féodalement,
 par les Comtes d'Anjou , descen-
 dus de Geoffroi Grisegonelle. En-
 fin , *le Royaume fut tenu comme un*
grand Fief. Les *Pairs* de France ,
 dont l'Auteur rapporte l'institu-
 tion au tems d'Hugues Capet , en
 furent les premiers Vassaux : ils
 eurent aussi leur *Cour des Pairs* ,

790 *Journal des Sçavans*,
qui avoient leurs Vassaux, comme
les premiers; & ceux-ci s'en procu-
rèrent de même, en sous-inféodant
les Domaines qu'ils démembroient
de leurs possessions. Un hommage
simple; car l'hommage-lige ne fut
connu qu'en 1137 (p. 95.) lioit à
leurs Seigneurs Suzérains, tous ces
Vassaux de differens ordres. Le
Roi lui-même étoit assujéti à l'hom-
mage, pour les terres qui rele-
voient de ses sujets. Philippe L.
ayant acquis la Vicomté de Bour-
ges, avoüa la tenir du Comte de
Sancerre: & cet abus subsista jus-
qu'au tems de Philippe le Bel, qui
convertit l'hommage en indemni-
té. (p. 88.) L'hommage impo-
soit à tous les Vassaux les mêmes
obligations: la principale étoit de
servir le Seigneur dans ses guerres;
obligation si étroite, qu'ils de-
voient, en certains cas, le suivre
contre le Roi même. (69.).

Ce dernier trait achève de mon-
trer à quel point la Majesté Roya-
le étoit avilie. Louis VI songea, le

premier , à la venger ; en travaillant à retirer l'autorité des mains de ceux qui l'avoient usurpée. Il y parvint, soit par l'établissement des *Communes* , soit par l'affranchissement des Serfs , soit en diminuant la trop grande puissance des Justices Seigneuriales. Le détail où l'Auteur est entré sur ce dernier article , mérite d'être lû dans l'Ouvrage même. (p. 95.).

Son opinion sur l'origine de la Noblesse (sujet si intéressant & toujours traité avec si peu d'exactitude) se trouve indiquée dans ce qu'il a dit du *Droit Féodal*. Puisque les Fiefs n'étoient tenus qu'à condition du service militaire , ainsi que nous l'avons dit , après lui ; & que d'ailleurs les Nobles étoient seuls admis à la milice ; il s'ensuit que les seuls Nobles pouvoient posséder des Fiefs. Par-là , se trouve résolue la question , tant de fois agitée , sur le principe de la Noblesse en France. On ne doit plus demander si elle vient originaire-

ment de la profession des armes , ou de la possession des Seigneuries : ce sont deux sources , qui se confondent en une. Philippe le Bel , ou le IV^{me} du nom , en ouvrit de nouvelles , dans la suite des tems. D'une part , il multiplia les annoblissemens par lettres , (129.) dont les exemples avoient été jusqu'à lui extrêmement rares : d'autre part , il permit aux Roturiers de posséder des Fiefs , achetez à prix d'argent ; (*ibid.*) d'où il arriva que ce qui étoit auparavant le caractère distinctif de la Noblesse , dégénéra en un vil moyen de l'acquérir. Jusqu'alors , la naissance seule avoit fait le *Noble* ; il fut permis de le devenir.

Nous nous sommes permis de paraphraser ici le Texte , dans la vûe de faire mieux sentir avec quelle attention cet Ouvrage doit être lû ; si l'on veut y découvrir tous les trésors cachez qu'il renferme. L'Auteur se contente souvent de jeter , comme au hazard , le germe

me d'une dissertation , même d'un Traité complet , sur quelque point important ou curieux ; & laisse à les Lecteurs la satisfaction de le développer. Il n'y a point de feuillet, qui ne contienne quelque particularité remarquable , dont chacune seroit digne d'un Commentaire.

Philippe, pere de Louis le Gros, est le premier de nos Rois , qui pour autoriser les Chartes & les Lettres , les ait fait sousscrire par les grands Officiers. (88). Au commencement , le *Sénéchal* étoit le premier de tous : (77.) après l'extinction de cet office en 1191 ; celui de *Connétable* , qui étoit connu dès 1060, devint le premier (85).

Albéric Clément est le premier *Maréchal de France* que l'on connoisse : c'est du moins , en sa personne , & vers l'an 1191 , que cette Charge commença d'être militaire : (105) elle fut amovible , jusqu'au règne de Philippe de Valois. Ce Prince écrivant à Bernard

794 *Journal des Sçavans* ;
Sire de Moreuil , lui marque qu'en
lui ôtant l'Office de Maréchal ,
pour le faire Gouverneur de son
fils aîné Jean , Duc de Norman-
die , il ne lui fait aucun préju-
dice en ion honneur & en ses
biens. (145). Jusqu'à Louis XII,
il n'y eut à la fois que deux Ma-
réchaux de France : François I. en
ajouta deux autres : le nombre a
cessé depuis d'en être fixe (207).
Henri II. est le premier de nos
Rois qui ait honoré les Maréchaux
de France du titre de *Cousin*. (225).
Ces faits sont répandus dans le
corps de l'Ouvrage , & placez sous
les années auxquelles ils appartiennent.

Si l'on veut se donner la peine de
rapprocher de même les divers en-
droits qui concernent la Charge de
Secrétaire d'Etat ; il sera aisé de
s'en former une Histoire abrégée.
On peut la commencer au regne
de Philippe le Bel. Entre les *Nota-*
ires ou *Secrétaires* , qui exer-
çoient leurs fonctions à la Cour ,

sous l'autorité du Chancelier , Philippe en distingua quelques-uns qu'il attacha plus immédiatement à la personne : il les nomma *Clercs du Secret* : & ordonna en 1309 qu'il y en auroit toujours trois auprès de lui, ayant sous eux vingt-sept *Clercs* ou *Notaires*. Un *Registre de la Chambre des Comptes* nous apprend qu'on leur donnoit en 1343 , le titre de *Secrétaires des Finances*. En 1413 , Charles VI. voulant empêcher que les Offices de *Secrétaires des Finances* ne se multipliaissent, ordonna que nul n'en pourroit exercer les fonctions qu'il n'eût auparavant été reçu dans celui de *Notaire* : ce qui paroît subsister encore aujourd'hui ; puisque les *Secrétaires d'Etat*, doivent être pourvus d'une Charge de *Secrétaire du Roi*. Le titre de *Secrétaire des Finances* a subsisté jusqu'en 1559 ; que M. de l'Aubespine , l'un des Ambassadeurs du Roi pour le Traité de Catteau - Cambresis , y ayant été qualifié *Secré-*

796 *Journal des Sçavans*,
taire d'Etat, ce dernier a prévalu.
(pag. 221.) Mais ce n'est que de-
puis Charles IX, que les *Secré-*
taires d'Etat ont signé pour le Roi.
(239).

Nous ne finirions pas, si nous
nous laissions entraîner par tous
les objets qui peuvent piquer la
curiosité du Lecteur. Il peut, ce
semble, décider présentement, si
l'Auteur étoit fondé à dire, dans
la Préface, qu'on s'appercevroit
que son Livre devoit être le fruit
d'un plus grand travail; & si nous-
mêmes nous avons eu raison d'an-
noncer que cet *Abrégé* étoit bien
différent de tous les *Recueils* du
même genre, qui ont été imprimez
jusqu'ici. Nous ajoûterons que,
malgré la petitesse du Volume, il
contient des éclaircissemens, qui
manquent dans les Histoires les
plus étendues; quelques-uns même
que l'on chercheroit en vain,
par-tout ailleurs. On y trouve,
par exemple, une suite complète
des *Procureurs & Avocats Géné-*

raux, nommez d'abord, *Procureurs & Avocats* du Roi, que personne n'avoit encore publiée. Mais nous nous arrêterons à deux remarques plus importantes:

1°. Aucun de nos Ecrivains ne nous a donné une idée aussi nette du fameux Traité de Bretigni, conclu en 1360, entre Charles Régent du Royaume, qui regna depuis sous le nom de Charles V, & les Députez d'Edouard Roi d'Angleterre. Si l'on en croit l'Historien Rapin Thoyras, Charles étant monté sur le Trône, manqua de bonne foi; viola le Traité; & fut le seul auteur de la rupture, qui ralluma la guerre entre les deux Couronnes. Six ou sept lignes, qui renferment la substance d'un long Mémoire, détruisent cette fausse imputation. L'Auteur fait voir que Charles ne s'étoit engagé à renoncer à la Souveraineté de la Guyenne, qu'autant qu'Edouard de son côté renonceroit à ses prétentions à la Couronne de France, à la

798 *Journal des Sçavans*,
Normandie, &c. & que le Roi
d'Angleterre n'ayant point rempli
la condition qui avoit été expresse-
ment stipulée ; l'obligation con-
tractée sous cette condition, n'a-
voit pas dû subsister. (p. 252).

2°. C'est l'opinion commune de
tous nos Ecrivains, & le Pere Da-
niel l'a suivie ; qu'après la mort de
François II. la Régence fut déferée
à Catherine de Médicis. L'Auteur
nous apprend (p. 230) que Char-
les IX, alors âgé d'environ dix
ans, *supplia* la Reine sa mere,
de prendre en main l'administration
du Royaume, comme principale
Ministre, *avec le sage Conseil &*
avis du Roi de Navarre, qui n'eut
pas non plus le titre de *Régent*.
C'est le premier exemple que no-
tre Histoire nous fournisse, d'une
Minorité sans Régence, & d'un
Roi Mineur, nommant lui-même
ses Ministres. (d).

Nous n'avons point parlé des

(d) Mém. de Condé in-4°. Tom. II.
pag. 212.

Portraits de plusieurs de nos Rois, & de quelques-uns de leurs Ministres , dont cet Ouvrage est enrichi. De pareils morceaux ne doivent être ni divisés, ni abrégés : c'est de l'assemblage de tous les traits, & de leur juste proportion, que résulte la ressemblance qu'on y cherche. Nous ne pouvons que les indiquer ; en avertissant, qu'ils deviennent plus fréquens, comme aussi les détails historiques deviennent plus étendus, à mesure que nous approchons de notre tems.

» Les faits qui sont le plus près de
 » nous , *dit l'Auteur* , nous inté-
 » ressent davantage , & l'on en
 » peut tirer plus d'utilité ; parce
 » que les exemples sont plus sem-
 » blables à nos usages & à nos
 » mœurs. On ne sera donc pas
 » surpris que, suivant cette propor-
 » tion , nous ayons donné tant
 » d'étendue aux règnes de Louis
 » XIII. & de Louis XIV. « Ces
 deux règnes, en effet, remplissent au
 moins le tiers du Volume.

Il ne seroit pas étonnant que dans le nombre presque infini de dates & de noms propres, dont cet Ouvrage est chargé, il se fût glissé quelques fautes. Nous en avons remarqué quelques-unes; mais qui, pour la plupart, tombent sur des faits si connus, qu'elles ne peuvent induire en erreur; & qu'on sent bien qu'elles ne doivent être imputées qu'à des méprises de Copistes ou d'Imprimeurs.

On lit à la page 21. Chilperic... est mis à mort par son ordre, lisez par l'ordre de son oncle.

On lit à la page 34. Robert le Fort... Trisayeul de Hugues Capet, il faut lire: Bisayeul, conformément à la page 74. où on lit: Hugues-Capet, arrière petit-fils de Robert.

On lit à la page 192. André Paléologue... ce la tous ses droits sur l'Empire de Constantinople au Roi Charles VIII. cette Donation fut faite à Rome en présence du Car-

Mai, 1744. 301

dinal de Guise, *lisez* du Cardinal de Gurce (Raimond Péraud , Evêque de Gurce en Allemagne , & Cardinal).

On lit à la page 193. Que les Présidens en titre d'Office du Grand - Conseil furent supprimés en 1740 , *lisez* en 1738.

On lit à la page 234. sous l'année 1563. Edit de Pacification..... (en faveur des Huguenots) ce fut le premier Edit par lequel l'exercice de leur Religion leur fut permis, *effacez toute cette phrase, qui devoit être placée après l'Edit de Janvier de 1562.*

On lit à la page 302. Sous l'an 1640. Naissance de Gaston frere de Louis XIV. *lisez* Naissance de Philippe.

On lit à la page 311. Louis XIV meurt âgé de 77 ans , moins 18 jours, *il faut lire:* moins cinq jours; ainsi qu'il résulte des deux dates de la Naissance & de la mort de ce Prince , pag. 310 & 311.

On lit page 312. Sous l'année

• 802 *Journal des Savans* ,
• 1645. le Vicomte de Turenne mé-
• rita le Bâton de Maréchal de Fran-
ce à 24 ans , lisez , à 32 ans [il
étoit né en 1611].

• On lit à la page 345 que la Rei-
ne Anne d'Autriche étoit fille de
Philippe IV au lieu de Philippe III.
comme il est dit à la page 271 , &
sœur de Charles II ; il faut effacer
ces derniers mots qui se retrouvent à
la page 311. après le nom de Marie
Thérèse d'Autriche.



INTRODUCTIO IN NOTI-
TIAM rerum naturalium & ar-
 te factarum , quarum in com-
 muni vita , sed præcipuè in Me-
 dicina usus est , exponens mate-
 riam Medicam , seu Historiam
 simplicium , Medicamenta
 composita , eorumque compo-
 nendorum rationes , & thera-
 peuticas remediorum classes ,
 una cum terminis apud Botani-
 cas , Chemicos , & Pharmacopæos vulgò receptis. Per alpha-
 beti ordinem digessit JOANNES-
 CHRISTOPHORUS RIEGER Rie-
 senburgo Prussus. Hagæ-Comi-
 tum , apud Petrum Gosse , Bi-
 bliopolem. 1743.

*C'est à-dire ; Introduction à la con-
 noissance des productions de la Na-
 ture & de l'Art , qu'on emploie
 dans l'usage ordinaire de la vie ,
 & sur-tout en Medecine , où l'on
 trouve la matiere medicinale , ou
 l'Histoire des Médicamens sim-
 ples , les compositions , & la ma-*

niere de les faire , la distribution des médicamens suivant leurs vertus , & les termes & dénominations d'usage chez les Botanistes, les Chimistes, & les Pharmaciens; rangée par ordre alphabétique par JEAN-CHRISTOPHE RIEGER de Riesembourg en Prusse. A la Haie, chez Goffe, Libraire, & se trouve à Paris, chez Constelier, Quai des Augustins. 2. vol. in-4°. divisés chacun en deux Parties, dont le premier qui contient la lettre A, est de 1102 pp. & le second qui contient les lettres B & C est de 1130.

ON ne sçauroit trop cultiver la Physique, dit l'Auteur dans sa Préface. Il n'y a point de Science plus utile à la vie. Il seroit à souhaiter que tous ceux qui cultivent quelque art fussent Physiciens, pourvû cependant qu'on étudiât la nature dans elle-même, & non dans les Systèmes; autre-

ment on risqueroit de multiplier les erreurs au lieu de les détruire. On ne doit même regarder comme certaines que les propriétés que les sens nous ont découvertes dans chaque corps en particulier. Qui ne seroit persuadé, par exemple, que l'esprit de vin, cette liqueur si combustible, prendroit feu en tombant sur un fer rouge ? Qui ne croiroit que l'huile étherée de térébenthine, cette huile si inflammable, s'allumeroit en y laissant tomber un charbon ardent ? l'expérience en ces articles est pourtant contraire au raisonnement, tout judicieux qu'il paroît.

La vraie Physique est la connoissance de chaque corps en particulier. Mais comment l'acquérir ? La plupart des Artisans ne connoissent que la mécanique de leur Art, & les Artistes font mystère de la Théorie. Il n'y a donc que les expériences qui puissent mettre à découvert les propriétés des corps.

Ce raisonnement conduit naturellement l'Auteur à faire l'éloge des Souverains qui ont fondé des Académies pour perfectionner la Physique, ou la connoissance de l'Histoire naturelle. Nous ne le suivrons pas dans le détail qu'il fait de ces sçavantes Compagnies, à la gloire desquelles il associe les Compagnies particulieres, comme les Medecins de Copenhague, de Berlin, &c. les Auteurs particuliers qui ont fait des compilations dans ce genre, & même ceux qui ont écrit seulement des Lettres sur la même matiere, comme on en voit dans l'*India Litterata* de Valentini.

Si l'observation est si necessaire pour perfectionner la Physique en général, combien ne l'est-elle pas encore plus quand il s'agit d'employer les corps naturels, à retablir la santé, ou entretenir la vie des hommes ? C'est avec raison que Sanctorius a dit qu'un Medecin étoit un Artiste judicieux, & que

M. Rieger ajoute qu'il ne lui est pas permis de rien employer dont il ne soit pas sûr. Il est vrai qu'il n'y a gueres de corps dans la nature dont il ne soit parlé dans quelque Ouvrage de Medecin. Mais combien de détails faux, ou du moins suspects! Combien la crédulité & la superstition n'y ont-elles pas fait couler d'inepties, & de faussetés?

Ces réflexions avoient fait naître à l'Auteur le dessein de composer un Traité sur les erreurs communes concernant l'Histoire naturelle; mais l'étendue immense de cet Ouvrage l'a épouvanté, & il a trouvé qu'il seroit beaucoup plus court de réunir en un corps les vérités constantes. Il s'est donc mis à rassembler, & à lire, tous les Auteurs qui ont écrit sur l'Histoire naturelle d'après leurs expériences & observations. Ces connoissances augmentées par les expériences que l'Auteur a faites par maniere de recreations, par celle qu'il a acquise dans l'Histoire naturelle, la Chimie, & la Phar-

marcie , dans le tems que la Czarine lui confia dans tous ses Etats l'inspection sur tout ce qui avoit rapport à la Medecine , la comparaison des Ouvrages des anciens Naturalistes avec ceux des modernes , ont produit l'Ouvrage qu'il offre aujourd'hui au Public. Il ne se flatte point qu'il n'y aura rien à desirer. Peut-on tout lire ? & d'ailleurs une étude qui, comme celle de l'Histoire Naturelle, se perfectionne tous les jours , n'ôte-t-elle point l'esperance de donner jamais rien de parfait dans ce genre ?

L'Auteur donne au terme de *productions de la Nature* plus d'étendue qu'on ne fait communément. Car il ne suit pas la division ordinaire en trois regnes, minéral, végétal, animal; il distingue les corps en terrestres , aquatiques , & aériens ; ce qui fait que son plan comprend tout ce qui est contenu dans ces trois élemens , sans en exclure l'air , le feu , &c. Quant à ce que l'Auteur nomme *produc-*

tions de l'Art, il entend principalement les compositions des médicamens, dont il rapporte les vertus & l'usage, comme il le fait pour les médicamens simples. Les médicamens composés qui tirent leur nom de quelque médicament simple, se trouvent dans l'article de ce dernier, & ceux qui ont une dénomination étrangere se trouvent dans des articles à part; quant aux parties de l'homme employées pour les usages médicaux, il faut les chercher par le nom de la partie. L'Auteur à chaque article rapporte le nom Grec, François, Anglois, & Allemand.

L'explication qu'il donne des vertus des mixtes n'est point déduite de la configuration des molécules dont ils sont composés. Cette connoissance est plus curieuse qu'utile. Or l'étude de la Physique ne peut avoir que deux objets raisonnables, celui d'élever l'ame à la connoissance de l'Auteur de la Nature par la considération des

810 *Journal des Sçavans* ,
merveilles qu'il y a répandues avec
tant de profusion ; & la Physique,
considérée sous ce point de vûe, a
produit une quantité de Traités
également curieux & utiles. Le se-
cond objet est l'utilité qu'on peut
retirer des corps dont la nature est
composée ; & c'est celui que l'Au-
teur s'est proposé.

Quant à la *distribution* des mé-
dicamens par classes suivant leurs
vertus , il n'est question que de
chercher dans le Dictionnaire la
dénomination de quelqu'une de
ces vertus , & l'on trouvera dans
cet article tous les remèdes qui lui
appartiennent : ainsi en cherchant
le mot *Abstergentia*, qui revient à
notre mot *détergers*, on trouvera
tous les remèdes qui sont dotés
de cette qualité , & les doses aus-
quelles on les donne ordinaire-
ment.

On y trouvera de même les re-
mèdes appelés spécifiques , soit
pour certaines parties du corps ,
comme les céphaliques , stomachi-

ques , &c. ou pour certaines maladies , comme les fébrifuges , anti-épileptiques , &c.

L'Auteur a fait encore entrer dans son Dictionnaire les poids & mesures anciennes & modernes , les propriétés particulières des corps , comme d'être acides , alcalins , amers , &c. l'usage des corps pour servir à la nourriture , les différentes espèces d'alimens , de boissons , & même les choses qui sont connues sous le nom de non naturelles , comme le bain , la friction , &c. & les découvertes qui peuvent favoriser les progrès des Arts mécaniques ; enfin les termes employés par les Botanistes , Chimistes , & Pharmaciens , avec les termes techniques , & leur explication.

Le stile de l'Auteur est fort simple. Ses articles sont souvent composés de passages extraits mot pour mot des Auteurs , afin qu'on ne lui reproche pas de leur faire tenir un langage différent du leur. Ra-

rement il porte un jugement sur leur doctrine, à moins que la comparaison des expériences, ou observations, ne lui ait donné des lumières nouvelles; mais quand il s'écarte du sentiment de quelqu'un, c'est toujours avec les ménagemens qui caractérisent le galant homme.

Telle est l'idée que l'Auteur donne de son Ouvrage dans la Préface qu'il a mise à la tête. Elle est suivie d'une longue Liste alphabétique des Auteurs & Traités qu'il a cités. Chacun de ces articles commence par l'abregé des noms & titres auquel l'Auteur s'est assujetti dans tout le cours de l'Ouvrage, & contient l'Edition que l'Auteur a suivie. Dans ses citations il a poussé l'exactitude jusqu'à citer la page.

Il nous reste, pour mettre le Lecteur entierement au fait, de lui donner l'extrait de quelques articles de differens genres.

ABSTERGENTIA, vel detergentia,

ἀποκαλύζοντα, ῥυπτικά, Gal. *déterfifs*,
 Angl. *abstergent or absterfives me-*
dicines, Germ. *Reinigende - mittel*.
 Les déterfifs font des remedes qui
 font sortir les liqueurs vilqueu-
 ses, & les solides à demi corrom-
 pus, des parties auxquelles ces
 corps font attachés, fans blesser
 ces parties. La vertu de ces reme-
 des vient de ce qu'ils font en même
 tems resolutifs, & capables de se
 mêler avec les substances aqueuses,
 ce qui fait qu'on leur donne aussi le
 nom de délaïans. Les déterfifs font
 tous les remedes délaïans, resolu-
 tifs, savoneux, lixiviels fixes, &
 ceux où entrent le miel & le vinaï-
 gre. Ceux qui font tirés du regne
 végétal font les capillaires, l'aigre-
 moine, le pied de lion, le becca-
 bunga, la pasquerette des prés, la
 betoine, la bourrache, &c. les
 gommes ammoniacque, galbanum,
 &c. Ces remedes s'emploient ex-
 terieurement & interieurement;
 dans les obstructions considerables,
 les ulceres gluans & sales; les

bleffures, dont le fond est sale, ou contient des chairs spongieuses qui empêchent la génération d'un poulx louable, & la consolidation; dans les abscess ouverts du poulmon, les aphthes, les inquietudes, la suppuration de la petite vérole. On se sert sur-tout pour l'usage interieur de l'eau d'orge édulcorée avec quelque sirop. Lorsqu'il s'agit de déterger des plaies, ulceres, ou fistules, circonstances où les détersifs se nomment aussi *mondificatifs*, on emploie utilement à l'exterieur des digestifs un peu forts & acres, qui contiennent quelque chose de savoneux, & d'aromatique, comme l'aloës, le miel, la térébenthine. C'est ainsi qu'en ajoutant un peu de myrrhe à l'onguent basilicon, qui est un fort bon digestif, on en fait un bon détersif. Les détersifs exterieurs les plus forts sont les déssiccatifs chirurgiques, dont il est parlé sous ce

o. c.

Après ces détails, que nous

Mai , 1744.

815.

avons fort accourcis M. Rieger donne des exemples de compositions détersives, & parle d'après Fr. Hoffmann de l'essence mondificative pour les ulceres , d'une composition détersive de M. Boerhaave , de deux autres du même pour les fistules , des trochisques détersifs de Pasion , des pilules détersives de Cortesius , de l'onguent modificatif de Stahl, propre, après les préparations convenables, pour les efflorescences de la peau , celles sur-tout qui sont sèches & causent de grandes démangeaisons, soit en l'appliquant sur l'endroit malade, soit en en frottant de tems à autre les jointures des mains & des bras.

Nous ferons suivre un exemple de la maniere dont l'Auteur a traité les trois regnes , & nous allons commencer par le mineral.

ÆRUGO seu *Æruca* ; *viride aris* ; *as viride* ; *flos aris* ; *viride griseum aris* ; ἴς nempε χαλκῦ , id est *flos aris* ; Gal. *verdet* , *vert de gris* ,

816 *Journal des Sçavans*,
Angl. *verdegrease*; German. *Grünspan*, *Kupfer-Grün*, *Kupfer-Rost*.
Ce n'est proprement qu'une efflorescence verte qui se fait sur le cuivre dissout par un acide, de la même maniere que la rouille s'engendre sur le fer. M. Rieger après avoir remarqué que le cuivre se dissout par tous les acides, ce qui donne plusieurs moiens de faire le verd de gris, donne le procédé qu'on suit pour la confection à Montpellier. Cette preparation dissoute dans le vinaigre distillé, se philtre par le papier gris, & évaporée aux trois quarts donne la teinture de cuivre, *tinctura aris*, qui sert à animer, resserrer, desseicher, mondifier, les ulceres humides, coulans, lâches, sanieux, virulens. On trouve ensuite la maniere de preparer l'huile caustique de verd de gris, l'usage du même composé pour la peinture, & la teinture, pour les remedes corrosifs qu'on applique aux hommes & aux quadrupèdes, & sur-tout
quand

quand il faut manger le cal des fistules. On prévient le Lecteur qu'on n'en fait gueres usage interieurement , parce qu'il est trop acre , & que c'est un purgatif & émetique très - violent ; bien que quelques - uns s'en servent avec succès contre les maladies vénériennes. L'Auteur passe ensuite à la maniere de preparer les cristaux de verd de gris , l'esprit de verd de gris qu'on en tire , le même esprit composé , autrement nommé esprit asthmaticque de Michaël , qu'on donne depuis dix jusqu'à trente gouttes dans des eaux pectorales , quand il est question d'inciser , & de desobstruer ; & finit par l'usage des cristaux de verd de gris pour la peinture , & pour la Chirurgie , lorsqu'il s'agit de mondifier les ulceres.

Nous ne dirons rien d'une autre espece de verd de gris naturel , nommée *Ærugo nativa* ; Gal. *verdet naturel* , *verd de montagne* , *verd de Hongrie* ; Germ. *Berggrün* ,

818 *Journal des Sçavans*,
Steine-grün, *Schieter-grün*, *Kupfer-
grün*; pour donner l'analyse de l'ar-
ticle du cuivre, dont le precedent
n'est qu'une partie que l'ordre al-
phabetique a obligé de transposer.
ÆS quod etiam cuprum, & *venus*
dicatur; χαλκός; Gal. *airain*, *cui-
vre*; Angl. *copper*; German. *kup-
fer*.

Cet article est divisé en douze
paragaphes. Le premier contient
la description du cuivre, appelé
Venus par les Chimistes, parce
que les Anciens se sont imaginés
que ce métal recevoit, & concen-
troit les influences de cette Plane-
te. Les Chimistes ont surnommé
leur Venus la *Luxurieuse*, parce
qu'elle se laisse entamer par les sels
de toute espece.

Le second paragraphe parle des
endroits d'où se tire le cuivre. Le
meilleur venoit autrefois de l'Isle
de Chypre, ce qui lui a fait, à ce
qu'on croit, donner le nom de *cu-
prum*, il se trouve aujourd'hui en
abondance dans la Suede, la Hon-

grie, la Siberie, l'Allemagne, la Norwege, toujours si adherent à la mine, qu'il faut lui faire souffrir le feu quatorze fois, avant de l'avoir pur. La mine de cuivre est de bien des sortes. Il y en a de tout pur; il se trouve dans des marcaffites de plusieurs couleurs, seul, ou mêlé avec d'autres métaux, & sur-tout avec l'argent, dont on trouve quelquefois un ou deux marcs sur un cent de cuivre. Il y en a au Japon, & à la Chine; mais ce dernier est fort aigre. Le meilleur des Chinois nommé *Tin-tenague*, qu'on apporte rarement en Europe, entre, dit-on, dans la composition du *Tambac*. Il en vient aussi du Perou, qui est le meilleur de tous quand il a été bien purifié.

Le cuivre (§. III.) demande beaucoup de preparations avant qu'il soit pur. On peut les voir dans l'Auteur. Il n'y a que celui qu'on tire des eaux vitrioliques cuivreuses par le moyen du fer qu'on y fait tremper, qu'on peut employer

sans aucune purification. On peut voir dans le même §. ce que c'est que le cuivre de *Rosette*, & la *bronze*. La litharge est une écume de cuivre, consistante principalement en plomb, qui, suivant sa couleur jaune, ou blanchâtre, se nomme *litharge d'or*, ou *d'argent*.

Le cuivre (§. IV.) est composé d'une terre rouge vitrifiable, & d'une substance huileuse & inflammable, que le feu des fourneaux consume ; puisque le cuivre est d'autant plus aigre, qu'il a souffert une plus longue fusion. Il reprend aisément le phlogistique du charbon qui le touche. Ainsi les coupelles sont les instrumens les plus propres à sa vitrification. Sa limaille soufflée à la chandelle donne une flamme verte, & bleuâtre. Son ame, suivant Kunckel, qu'on appelle aussi son feu, est jaune ou rouge.

Une lessive de sel commun, d'alun, & de tartre (§. V.) dissout très-bien le cuivre, & fournit une

maniere d'éprouver les mines de ce métal par voie humide , en les réduisant en poudre , & les faisant bouillir dans cette lessive. Le cuivre a moins d'affinité avec l'esprit de nitre , ou l'eau forte , à qui il donne une teinture verte, que n'en a le fer. Aussi ce dernier le précipite-t-il , ou du moins le cuivre dissout s'y attache-t-il , de maniere à faire croire que le fer a été changé en cuivre. C'est par un procédé analogue que se font les prétendues transmutations du premier de ces métaux en ce dernier , dont on voit des exemples dans une source cuivreuse de Hongrie. On y met tremper des morteaux de fer , & au bout de quelque tems , on les retire changés en cuivre , parce que l'esprit vitriolique que ces eaux contiennent corrodant continuellement le fer , précipite les parties cuivreuses qu'elles tiennent en dissolution dans la place de celles qui se détachent du fer. A ces observations l'Auteur en joint plu-

822 *Journal des Sçavans*,
sieurs autres sur la maniere de
blanchir le cuivre, & de le jaunir ;
sur le tambac, le métal de prince,
l'airain de Corinthe, & la bron-
ze. On peut le consulter sur ces
sujets, comme sur un procedé cu-
rieux pour donner au cuivre la
couleur de l'or, & qui est décrit
dans le §. VI.

On trouve dans le paragraphe
suivant ce que c'est que la chaux
de venus ; son safran, simple, &
preparé ; ses cristaux, ou vitriols ;
sa fleur ; son feu ; son mercure,
qui est un mercure courant qu'on
extrait du cuivre ; son mercure
diaphoretique, d'usage dans les
maladies vénériennes ; son huile,
qui suivant Juncker, change l'ar-
gent en or, sinon avec profit, du
moins bien réellement ; mais dont
cet Artiste n'a pas donné la manie-
re de se servir ; le regule de venus ;
son esprit, appelé autrement *ace-
tum e/urinum* ; son soufre, si vanté
par les Alchimistes, mais qui ne
s'en sépare pas si aisément, & qui

n'a pas dans un si haut degré. qu'ils le pretendent , la vertu de teindre l'argent en or , si l'on en croit Juncker ; & auquel on attribue de grandes vertus pour operer des cures magnetiques.

Le paragraphe VIII. traite des teintures de Venus, liqueurs colorées de vert , ou de bleu , que produit la solution du cuivre. Telle est la teinture smaragdine de Basile ; la teinture bleue de venus décrite dans la Chimie de Boerhaave, utile contre l'épilepsie des enfans produite par le relâchement des fibres , & les vers ; la teinture alcaline de venus , décrite par le même Auteur, qui est un diurétique puissant , dont l'operation est très-prompte , qui ouvre , divise , échauffe , & guerit quelquefois l'hydropisie en excitant un flux d'urine très-abondant ; la teinture célèbre en Hollande sous le nom d'Helvetius , teinture bleue , bonne contre l'épilepsie des enfans , la suppression des règles , l'atrophie ,

324 *Journal des Sçavans*,
les vers ; une autre de couleur verte décrite dans le Dispensaire de Brandebourg ; une teinture bleüe, mal à propos nommée *teinture de lune*, parce qu'on la prepare avec l'argent, mais dont la couleur & les vertus viennent du cuivre qui y est allié ; les teintures de Merret, dont l'une est bleüe, & l'autre d'un beau vert de mer. Le paragraphe finit par des experiences curieuses sur la prodigieuse divisibilité du cuivre, sur l'effet de l'air sur ses teintures, qui produit leur couleur ; sur les changemens de couleur & de consistance qui arrivent aux teintures de cuivre, lorsqu'on y mêle différentes liqueurs.

Il est parlé dans le §. IX. du vitriol naturel & factice de venus, du verre de venus, & du cuivre brûlé ou chaux de venus, appelé par les Latins *as ustum*, & par les Allemands *Gebrannt-kupfer*. On trouve différentes manieres de faire cette preparation, qui doit être rouge, & donner une couleur de

Mai, 1744.

825

cinnabre, quand elle est reduite en poudre. Celle qui est noire est trop brûlée. La meilleure chaux de venus se tiroit autrefois de la Ville de Memphis, puis de Chypre. On en fait en Espagne, qui peche pour être trop noire, & dont on se sert pour donner cette couleur aux cheveux. La chaux de cuivre sert à fonder, aux cémentations, à exalter la couleur de l'or, à teindre les verres. On l'emploioit autrefois interieurement pour faire vomir, resserrer, dessécher; exterieurement pour mondifier les ulceres, & les cicatriser, corriger les vices des yeux, & empêcher les excroissances des chairs. On ne l'emploie plus aujourd'hui que dans les maladies externes, seule, ou mêlée aux onguens mondificatifs & détersifs. Elle mange très-bien les bords calleux des fistules.

Le cuivre en general (§. X.) est dangereux pour l'usage interieur, par son acreté, sa vertu corrosive, & son éméticité. Aussi devient-il

un poison , quand il n'est pas employé avec beaucoup de précautions, & sur-tout quand il est marié avec les acides. Il y a mille exemples des mauvais effets produits par les ustenciles de cuisine mal étamés. Cependant, suivant Lefmery, pourvû que l'eau bouille toujours dans un vaisseau de cuivre, fut cependant vingt-quatre heures, elle n'en contractera aucune mauvaise qualité. On ne doit l'employer pour les maladies des yeux que lorsqu'on a besoin d'acres & de dessiccatifs. Prosper Alpîn rapporte qu'une infusion cuivreuse a guéri de vieilles obstructions à la rate & au foie, qui avoient été rebelles à tous autres remèdes. Un grain de vitriol de venus purgera, & fera vomir, avec inquietudes & oppressions, l'homme le plus vigoureux; mais délaïé dans vingt onces d'eau, dont on donnera tous les jours une once, il fait des merveilles dans les maladies chroniques, sans causer de vomissement.

Outre les usages du cuivre dans la vie civile qui ont été précédemment rapportés, l'Auteur comprend les suivans dans le XI^{me} & dernier §. Il sert à faire divers ustenciles & instrumens, des chordes de Musique, des planches pour graver. On l'allie à l'or & à l'argent monnoïés; il entre dans la composition des caractères d'Imprimerie, dans les cloches, statues, & autres ouvrages de bronze, dans le potin, mélange de plomb & de cuivre, ou de cuivre & de laiton; on le file pour en faire des galons; on le dore, on l'argente; il sert aux verriers à colorer les verres, aux essaieurs à purifier l'argent de l'étain, aux cémentations pour exalter la couleur de l'or trop pâle. Le fond des salieres d'argent qu'on met sur les tables, devient noir; ce qui prouve que le cuivre dissout par le sel a pénétré l'argent; & cette pénétration en change une petite partie en or; ce qui n'est pas inconnu aux

328 *Journal des Sçavans ,*
Orfèvres intelligens.

Voici un exemple tiré du regne
animal.

CRANIUM, seu *calva*, *calva-*
ria; κράνιον, quod cerebrum inte-
gat quasi κράνιον & galea; Gal. *crâne*;
Angl. *Skull*; Germ. *Hirn - schale*,
Hirn - schedel.

Le crâne est trop connu pour
nous arrêter à sa description. On
a attribué de grandes vertus à ce-
lui de l'homme. De l'eau simple
bue dans un crâne, guérit, dit-on,
l'épilepsie. Il en est de même si on
le porte en amulette. Sa vertu,
suivant Sala, vient de la conden-
sation qu'il cause aux esprits trop
vifs qui irritent le cerveau; sui-
vant Lesmery, du sel volatil qu'il
contient. Mais il y a d'autres habi-
les Medecins qui ne le regardent
que comme un absorbent qui n'a
point de privilège sur les autres os
des hommes, ou même des quadra-
pedes. D'autres enfin le dépouil-
lent de toutes vertus, & l'aban-
donnent aux Anthropophages.

Quoiqu'il en soit il faut toujours avoir soin de n'en employer que provenant d'un homme bien sain ; de peur de causer une maladie en voulant donner la santé.

Les préparations de crâne humain put sont la solution ; la calcination ; la préparation simple , qui n'est autre que la réduction en poudre ; la calcination philosophique , ou sans feu ; son magistère , qui se prepare de plusieurs manieres ; son extrait , ou sa teinture ; son magistère , ou esprit réduit en essence ; son huile distillée , son esprit , & son sel volatil. Toutes ces préparations sont fort estimées pour l'épilepsie & les convulsions , par les Auteurs qui les ont imaginées. Borrichius vante extrêmement l'huile , & le sel volatil , d'après ses expériences , & celles de Sennert.

Le crâne n'a pas été regardé seulement comme un remede par lui-même ; on lui a fait communiquer la vertu salutaire à la mousse qui

830 *Journal des Sçavans ;*
croit quelquefois dessus. On la
nomme *usnea* seu *muscus* , aut *flos*
cranii humani , Gal. *Usnée* , ou
mousse de crâne humain , Germ.
Mooss von-Menschen hirn-scha'en.
Elle est de deux espèces ; l'une
ressemble à la mousse qui naît sur
les pierres , l'autre à celle que les
Botanistes nomment *Lichen saxa-*
tilis. On préfère cette dernière
qu'on regarde comme spécifique
contre l'épilepsie , les maladies de
la tête , les hémorrhagies , les
dysenteries, prise intérieurement ,
ou appliquée extérieurement, seu-
le ou mêlée avec d'autres remèdes,
& même en amulette. Elle arrête
les hémorrhagies en la tenant
seulement dans la main , au rap-
port de Boyle. Des Auteurs veu-
lent qu'on la ramasse sous certains
aspects des Astres , d'autres qu'elle
soit crüe sur le crâne d'un pen-
du ; d'autres estiment autant celle
qui naît sur celui d'un roué. On
peut voir chez notre Auteur à quoi
on attribue les vertus de cette

Mai, 1744. 831

, & combien elles paroissent
aspects à d'autres. Il y en a
a regardent uniquement com-
un astringent, mais qui ajoû-
nt que la Medecine en connoît
de bien plus efficaces. On peut lui
substituer la mousse qui naît sur les
thuyes, & l'Auteur rapporte le
moien d'en faire végetter sur le
crâne d'un pendu.

Nous finirons cet extrait par ce
que M. Rieger dit du CHAMEDRYS.

Il en distingue trois especes,
dont il nomme la premiere *Chama-*
dris minor, repens, B. *Chamedrys*
vulgo vera existimata; *Quercula*;
Trissago, vel *Trixago*; *χαμαίδρυς*,
αμαίδρυς, *χαμαίδρυς*; Gal. *German-*
drée, *Chenette*, *petit chesne*; Angl.
Common Germander; Germ. *Ge-*
manderlein, *Klein Batengel*, *Erde-*
Weirauch. Il donne sa description
en Botaniste, puis ses vertus d'a-
près Discoride, qui dit que la dé-
coction de cette plante fraîche est
bonne en boisson pour la toux, la
dureté de la rate, la difficulté d'uri-

ner, les hydropisies commençantes, les suppressions des règles, l'accouchement difficile, les poisons des Serpens appliquée extérieurement & prise intérieurement, les vieux ulcères qu'elle mondifie en la mêlant avec le miel, pour les brouillards des yeux en les en frottant avec de l'huile. Elle est donc, dit M. Rieger, irritante, détersive, resolutive ; & c'est avec raison qu'on la compte parmi les aperitifs, diaphoretiques, & antiscorbutiques doux. Tournefort la regarde comme aromatique, fébrifuge, stomachique, aperitive, diaphoretique. On en conseille surtout l'usage contre la goûte & le rhumatisme. Hoffmann la regarde comme apéritive, & bonne contre l'ictère & l'hydropisie. Alpinus dit qu'on vante beaucoup en Egypte les vertus de cette plante contre la fièvre intermittente. On en donne un gros en décoction ou en poudre, une heure avant l'accès. Il n'est pas le seul Auteur qui ex-

alte sa qualité fébrifuge. Ruel dit que les Toscans la mangent en salade pour se préserver de la peste; Ray, qu'on en fait grand usage en Angleterre dans les suppressions des règles, & douleurs de l'utérus; Tournefort en recommande l'infusion à froid dans le vin blanc le matin à jeun dans les cachexies des filles. On a employé la même décoction contre les écrouelles, au rapport de Ray. On l'emploie à l'extérieur contre les ulcères courans, les douleurs d'hémorrhoides, la galle & la démangeaison, pour dessécher les catarrhes. Theophraste dit que sa graine fait sortir la bile, & fortifie la vûe. Saracine est diuretique, selon Etmuller. On en fait une eau distillée; un extrait, une conserve, & un sirop, donc on peut voir les usages & les doses dans l'Auteur.

Il nous paroît que ces differens exemples suffisent pour mettre le Lecteur en état de porter son jugement sur l'Ouvrage de M.

Rieger. Il n'y a point d'apparence qu'il lui soit défavorable.

*DISSERTATION SUR LA
Conquête de la Bourgogne par les
fils de Clovis Premier , & sur les
accroissemens que reçut le Royaume
de Soissons sous Clotaire premier. A
quoi l'on a joint des recherches sur
la confirmation que Justinien donna
aux Rois Francs de la cession ,
que leur avoient fait les Ostro-
goths ; & sur quelques autres
points de l'Histoire du grand Clo-
vis : Ouvrage qui a remporté le
premier prix au jugement de l'A-
cadémie de Soissons en 1743. Par
M. l'Abbé FENEL , Chanoine de
l'Eglise Métropolitaine de Sens.
A Paris, chez Chaubert , à l'en-
trée du Quai des Augustins ,
1744. in-12. pag. 107.*

E plan de cette Dissertation
est de répondre de suite aux
questions proposées dans le
programme de l'Académie Fran-
çoise de Soissons.

Première Question. La Conquête de la Bourgogne entreprise en 532. par Childebert & par Clotaire fut-elle achevée dans la même année, & partagée seulement par ces deux Rois ? Ou ne le fut elle qu'en 534. par les mêmes Rois aidés des forces de Théodebert leur neveu, & si ce dernier partagea ces déponilles avec ses oncles.

Seconde Question. Si cette guerre de Clotaire & de Childebert contre la Bourgogne ne fut terminée qu'en 534. quelles en furent les actions & les circonstances principales depuis 532 ?

Troisième Question. Quels étoient ceux que Gregoire de Tours appelle Leudes, & qui deffendirent le jeune Théodebert contre les intrigues & les efforts de Childebert & de Clotaire ?

Quatrième Question. Quelles Provinces, Cités ou Places furent ajoutées successivement au Royaume de Soissons & en quelles années, 1°. par la conquête de la Thuringe. 2°.

836 *Journal des Sçavans ;*
Par le partage du Royaume d'Or-
léans 3°. Par la Conquête de la
Bourgogne. 4°. Par la Cession des
Ostrogoths. 5°. Par la mort de Théo-
debalde Roi d'Austrasie. 6°. Quelle
étoit l'étendue du Royaume de Sois-
sons ou de Clotaire lorsqu'il eut réu-
ni en sa personne tout l'Empire Fran-
çois ?

Cinquième Question. La Cession
faite aux Rois François par l'Empe-
reur Justinien doit-elle s'entendre de
toutes les Gaules ou simplement de la
Provence , qui leur avoit été cédée
par les Ostrogoths ?

Pour résoudre la première ques-
tion , M. l'Abbé Fenel rapporte
deux passages , l'un de Marius Evê-
que d'Avanches , & l'autre de
Gregoire de Tours , les deux plus
anciens Auteurs qui ayent parlé
de la Conquête de la Bourgogne.
Ces deux Ecrivains ne sont d'ac-
cord en apparence ni sur l'année
que cette Conquête fut faite , ni
sur la personne des Rois qui l'en-
treprirent. Gregoire de Tours

dit que les Rois Childebert & Clotaire ayant résolu de s'emparer de la Bourgogne inviterent leur frere Théoderic à se joindre à eux, que celui-ci refusa de prendre part à cette expédition, mais que les sujets ayant désapprouvé ce refus, il les appaisa en leur proposant de reprendre l'Auvergne que Childebert lui avoit enlevé pendant qu'il étoit occupé à faire la guerre en Thuringe. Gregoire raconte ensuite comment les deux Rois Clotaire & Childebert entreurent dans la Bourgogne, assiégèrent Autun, chassèrent le Roi Godemar, & se rendirent maîtres de tout le Royaume. Cet Historien ne date ni le commencement ni la fin de cette expédition, mais la circonstance de la guerre d'Auvergne qu'il a rapportée au même tems, a donné lieu à d'habiles Chronologistes d'en fixer le commencement à l'année 532.

Marius au contraire place cet événement dans l'année 534, & il

dit que les deux Rois Clotaire & Childébert furent aidés des forces de Théodebert leur neveu , & que ces trois Princes partagerent entr'eux le Royaume de Bourgogne.

M. F. concilie les témoignages de ces deux Auteurs , en disant que Gregoire de Tours n'a parlé en détail que du commencement de cette guerre , & qu'il y a joint en deux mots seulement l'issue qu'elle a eue , sans en détailler les circonstances & sans en marquer le tems , au lieu que Marius n'a raconté que la fin & la suite de cette guerre , sçavoir le partage de la Bourgogne entre Clotaire , Childébert , & Théodebert.

Et afin que l'on ne croye pas que cette conciliation soit sans fondement , M. F. fait observer la brièveté & le peu d'exactitude avec laquelle Marius & Gregoire racontent les faits les plus remarquables : il rapporte quelques circonstances arrivées pendant le cours de cette expédition , que l'un & l'autre de

ces Historiens ont également passé sous silence. Ni Marius, ni Grégoire de Tours ne disent pas que Théodéric, qui d'abord avoit refusé d'entrer dans cette guerre, changea de sentiment peu de tems après & joignit ses forces à celles de ses freres & mourut avant la fin de cette expédition: deux circonstances importantes que des Historiens exacts n'auroient point omises. M. F. les a tirées d'une Lettre du Recueil de Cassiodore; on y voit que les Goths d'Italie liés d'intérêts avec les Bourguignons dans la guerre que ceux-ci soutenoient contre les Frâncs, se réjouissoient de la mort du Roi Théodéric comme d'un événement très-heureux. Or cette Lettre a dû être écrite avant la chute totale du Royaume de Bourgogne.

Il résulte de tous ces monumens °. que la guerre contre la Bourgogne fut entreprise en 532 par Hildebert & Clotaire sans le secours de Théodéric leur frere,

2°. Que ce frere se joignit ensuite avec eux dans cette guerre , & qu'il mourut avant que la Bourgogne fût entièrement reduite.

3°. Que ce Royaume fut partagé entre les deux freres Childebert & Clotaire & leur neveu Théodebert.

On ne peut pas déterminer au juste quelles furent les portions de ce Royaume qui tomberent en partage à Clotaire & à Childebert. Mais on voit par les souscriptions d'un Concile tenu en Auvergne en 535 que Théodebert en eut la partie qui confinoit à l'Italie & notamment le Diocèse de Vindonissa.

Il nous reste si peu de monumens de ce qui s'est passé sous le regne des enfans de Clovis , & les Historiens de ces tems-là s'expliquent avec tant de brieveté & en termes si obscurs , que nous ne devons pas esperer de grands éclaircissemens sur les circonstances de la conquête de la Bourgogne

gne qui font le sujet de la seconde partie de cette Dissertation.

Pour montrer en quoi consistoit cette conquête, M. F. a tâché de fixer l'étendue du Royaume de Bourgogne avant qu'il fût envahi par les Francs, & pour y parvenir il a employé l'unique moyen qui puisse nous conduire aujourd'hui à ces sortes de découvertes, à savoir les souscriptions des Conciles. C'étoit une coutume constante & régulièrement observée dans ces tems-là, que les Evêques n'alloient point aux Conciles assemblés dans les Etats des Rois voisins sans des raisons particulieres, que l'on avoit soin de marquer très-exactement. Ils n'assistoient qu'à ceux que leurs Souverains permettoient qu'on assemblât dans leurs propres Etats. Or on trouve dans les Souscriptions du Concile d'Epaone tenu en 517 les noms de vingt-cinq Evêques qui gouvernoient les Eglises suivantes, sçavoir, Vienne, Lyon, Châlon sur Saone; Vaison,

Valence, Sisteron, Grenoble, Belançon, Langres, Autun, Martigny, Embrun, Monstier en Tarentaise, Geneve, Windisch, Die, Carpentras, Gap, Orange, Saint Paul-trois-Châteaux, Cavaillon, Viviers, Apt, Nion & Avignon. Il faut joindre à ces Villes Avanches, Augst, Belley, & Macon, qui étant plus proches du centre du Royaume de Bourgogne que quelques-unes de celles que nous venons de nommer ont dû par conséquent y être comprises.

Telle étoit l'étendue du Royaume de Bourgogne en 517. Mais il ne demeura pas long tems dans ce même état, le Concile d'Arles tenu en 524 montre que les Ostrogoths en avoient dès lors conquis plusieurs Villes. En effet on voit assister à ce Concile par la permission de Théodoric Roi d'Italie quatre Evêques qui avoient souscrit au Concile d'Epaone, c'étoient ceux de S. Paul-trois-Châteaux, Carpentras, Cavaillon, & Apt,

Excepté ces Diocèses & quelques autres Villes situées à l'entour d'Avignon tout l'ancien Royaume de Bourgogne étoit sous la domination du Roi Godemar lorsque les Rois des Francs vinrent l'attaquer en 532. Les Sousscriptions des Evêques de Vienne , d'Autun & d'Augst au Concile assemblé à Orléans en 533 nous font connoître que les Francs avoient déjà subjugué ces Villes & nous montrent en même tems jusqu'où les vainqueurs avoient dès lors porté leurs conquêtes.

Mais le monument dont M. F. a fait le plus d'usage & qui contient le plus de circonstances touchant cette guerre , c'est la Lettre de Cassiodore , dont nous avons déjà fait mention. Elle a été écrite sous le regne d'Arhalaric fils de Théodoric Roi d'Italie & sous la Régence d'Amalasonthe sa mere peu de tems après la mort de Théodéric fils du grand Clovis. Elle nous apprend que les Goths profi-

844 *Journal des Sçavans ;*
terent de l'Invasion des Francs
pour redemander au Roi Godemar
certaines terres qu'ils prétendoient
leur appartenir , & que sur le re-
fus de ce Prince ils lui firent la
guerre & pénétrèrent bien avant
dans son pays. Les Bourguignons
attaqués des deux côtés par de
puissans ennemis prirent le parti
de se reconnoître *fendataires* & dé-
pendans des Goths à condition que
ceux-ci leur rendroient ce qu'ils
leur avoient pris , & qu'ils les
aideroient à repousser les Francs.
Les Goths acceptèrent cette pro-
position & d'ennemis qu'ils étoient
des Bourguignons ils devinrent
leurs protecteurs. Ayant joint
leurs armes ensemble ils suspen-
dirent pendant quelque tems la
rapidité des victoires des Francs :
ils présenterent le combat dans
des circonstances qui leur étoient
avantageuses , mais les Francs ne
voulurent pas l'accepter. Ceux-ci
agirent en cette occasion avec plus
de prudence que leur naturel &

leur maniere de faire la guerre ne sembloient le comporter ; mais retirèrent ils bien-tôt après le fruit de leur prudence , car ayant fait prendre leur avantage ils battirent l'armée des alliés & firent la Bourgogne sans retour malgré les efforts que firent les Goths pour la deffendre.

Voilà tous les événemens de cette guerre que M. F. a pu découvrir dans les Auteurs contemporains. En faisant usage de la Lettre de Cassiodore il en a cité les propres termes pour mettre le Lecteur à portée de juger de l'exactitude de son interprétation. Il a de plus rapporté la traduction qu'en a faite M. l'Abbé du Bos dans son Histoire critique de la Monarchie François. Il montre avec quelle liberté ce sçavant Abbé avoit coutume de traduire , & combien il s'est éloigné en cet endroit du vrai sens de l'original. Comme le stile de Cassiodore ressemble à celui de tous les Ecrivains

346 *Journal des Sçavans*,
de son siècle, c'est-à dire qu'il est
recherché, précieux, entortillé,
& obscur, il est nécessaire en l'ex-
pliquant d'y suppléer beaucoup de
choses, » ce qui n'a pas peu servi,
» dit notre Auteur, à M. l'Abbé du
» Bos pour y trouver tout ce qui lui
» étoit nécessaire afin d'établir son
» Système.

M. F. explique ensuite ce que
l'on doit entendre par les *Leudes*,
qui défendirent Théodebert contre
les intrigues & les efforts des Rois
Clotaire & Childebert. Il observe
que par tout où Gregoire de Tours
emploie le mot de *Leudes*, il veut
désigner des hommes d'une grande
naissance, en un mot les plus
grands Seigneurs de l'Etat. Ce ter-
me se trouve synonyme avec celui
de *fidèles* dans l'Edit du Roi Clotai-
re second qui est à la fin du cin-
quième Concile de Paris, & ces
deux termes joints ensemble sig-
nifient des *Fendataires* (1), c'est-

(1) On ne sçait si l'Auteur auroit de
quoi justifier l'emploi qu'il fait des ter-

à-dire , » des gens qui tenoient en
 » Fief de la Couronne des biens à
 » la charge d'un certain service en-
 » vers leur Roi & leur légitime
 » Seigneur. « On donnoit aussi le
 nom de *Leudes* aux Ministres d'E-
 rat & aux Ambassadeurs par la rai-
 son qu'on les choisissoit commu-
 nément parmi les principaux Feu-
 dataires de la Couronne. Frédégaire met les *Leudes* en parallèle
 avec les Evêques dont on sçait que
 la puissance étoit excessive sous la
 première Race de nos Rois, & il les
 confond avec ceux que l'on appel-
 loit *Proceres* , il dit qu'ils étoient
 particulièrement obligés au service
 militaire , & que leur premier
 devoir étoit de défendre l'Erat
 contre ses ennemis , & contre les
 rebelles qui en vouloient troubler
 le repos.

• Tous ces témoignages réunis
 » font voir , dit M. F. , que l'illus-
 » tre Jérôme Bignon a eu raison de
 mes de Feudataires & de Fief en parlant
 d'un tems si reculé.

848 *Journal des Sçavans* ,
» décider , que par les *Leudes* nos
» Rois entendoient leurs Vassaux
» immédiats , qui ne relevoient
» que d'eux seuls. Il faut néan-
» moins convenir que dans quel-
» ques occasions ce nom a été
» donné à tous les sujets en géné-
» ral , & qu'on s'en est même ser-
» vi pour distinguer les Laïques
» d'avec les Prêtres, mais il est ra-
» re de le trouver dans ces deux
» dernières acceptions , & d'ail-
» leurs il n'est pas douteux que
» dans le passage de Grégoire de
» Tours , dont il s'agit dans la
» question présente il ne signifie
» les Vassaux immédiats du Roi.

M. F. ne s'arrête point à cher-
cher l'étymologie de ce mot dans
les Langues du Nord, il remarque
seulement que l'usage s'en est per-
du peu à peu , & qu'insensible-
ment celui de *Fidèles* a pris sa pla-
ce.

Pour bien traiter la quatrième
question il faudroit entreprendre
d'expliquer ce qui a toujours été

regardé comme le point le plus difficile de l'Histoire de France, c'est-à-dire, les passages qui se firent successivement du Domaine François en plusieurs Royaumes sous la première Race de nos Rois de marquer exactement les bornes de chacun de ces Royaumes, mais le défaut de monumens rend cette entreprise si impraticable que tous les Sçavans qui l'ont tentée, l'ont bien-tôt après abandonnée. M. F. déclare que s'il entreprend de traiter cette question c'est moins dans l'espérance de la résoudre que pour satisfaire à l'obligation qu'il a contractée en commençant cet Ouvrage.

Avant d'entrer dans le détail des accroissemens que reçut successivement le Royaume de Soissons, il fait quelques observations propres à éclaircir cette matière très-obscur par elle même. Il remarque 1^{re}. que quoiqu'il y eut une règle de succession établie parmi les Rois Français, cette règle étoit

850 *Journal des Sçavans*,
néanmoins à tout moment violée
par la cupidité des Princes & par
le peu d'égard qu'ils avoient pour
un droit que le tems n'avoit pas
suffisamment affermi.

2°. Il observe que les trésors,
amassés par les Rois Francs fai-
soient une portion considérable de
leur succession, qu'ils étoient
même regardés comme des im-
meubles & des biens de la Cou-
ronne, qu'il n'étoit pas permis
d'aliéner; que les Rois Francs fai-
soient entrer dans leurs partages
les vases précieux, l'or & l'argent
monnoyé, &c. en équivalent des
terres, en sorte que celui qui avoit
beaucoup de terres, avoit peu, ou
n'avoit point du tout de part aux
trésors & *vice versa*.

Cette remarque leve une des
plus grandes difficultés que l'on
apperçoit dans les partages de
ces Princes. Gregoire de Tours dit
formellement qu'on faisoit leurs
parts égales, *æqua lance, æquabi-
litate habita*. Cependant à bien

considerer les territoires assignés à chacun d'eux il est évident qu'ils n'étoient rien moins qu'égaux.

Ces observations faites , M. F. passe aux questions proposées par l'Académie , & il examine d'abord ce que le Royaume de Soissons acquit en particulier par la conquête de la Thuringe.

L'Histoire nous apprend bien , que Clotaire aida son frere Théodéric dans cette conquête , mais elle ne dit pas que ces Princes ayent fait entr'eux aucun partage du pays conquis. Il y a apparence qu'ils établirent un Prince tributaire pour gouverner la Thuringe , & qu'ils se contenterent d'en emporter beaucoup de butin. On trouva parmi les captives la Princesse Radegonde. Clotaire en devint éperdument amoureux. M. F. fondé sur la Vie de S^{te} Radegonde par Fortunat, présume que Théodéric, Prince très-rusé & très - attentif à ses interêts , fit bien valoir à cet amant la cession qu'il lui fit de cette Princesse.

A l'égard de ce qui revint à Clotaire de la succession de Clodomir, Roi d'Orléans, de la conquête de la Bourgogne, & de la cession faite par les Ostrogoths, nous renvoyons le Lecteur curieux de s'en instruire à la Dissertation même. Comme les Historiens ne sont entrés dans aucun détail sur ces partages, M. F. a été obligé de recourir aux conjectures, aux Souscriptions des Conciles & à la méthode que les Mathématiciens appellent des exclusions (2).

On connoît plus clairement les augmentations que reçut le Royaume de Clotaire par la mort de son petit neveu Théodebalde. Tous les anciens Auteurs s'accordent à dire que Clotaire recueillit seul cette grande succession. Chil-

(2) Il explique ce terme par cet exemple : si on pouvoit s'assurer de tout ce que Childebert a recueilli de la succession de Clodomir, on pourroit conclure que tout le reste vint au pouvoir de Clotaire.

debert ne survécut pas long-tems à Théodebert, sa mort rendit Clotaire seul Souverain de tout ce que les Francs avoient conquis depuis environ 70 ou 80 ans.

Cet Empire comprenoit généralement tout ce que les Romains appelloient les Gaules, c'est-à-dire ce qui est entre le Rhein, les Alpes, les Pyrenées, l'Océan & la Méditerranée, à l'exception de la Septimanie dont les Wisigoths d'Espagne conservoient la Souveraineté. Outre cela les Francs étoient maîtres de leur ancienne patrie, & ils tiroient des tributs de differens peuples de la Germanie.

Si on desire de connoître d'une manière plus précise quelle étoit la portion de la Germanie, qui obéissoit aux Rois Francs, on peut consulter la Dissertation même. M. F. y discute scavamment tout ce qui a rapport à cette question.

Il nous reste un mot à dire sur la Cession faite aux Rois François par l'Empereur Justinien. M. l'Abbé

Fenel prétend que le passage de Procope, où il est parlé de cette Cession ne doit pas s'entendre des Gaules entieres, mais seulement de la Provence qui est la partie des Gaules que les Ostrogoths avoient cedée aux Francs. Il combat le sentiment de M. l'Abbé du Bos qui veut que cette Cession comprenne généralement toutes les Gaules. Il donne dans cette partie de sa Dissertation comme dans tout le reste des preuves du discernement & de la justesse de son esprit.

On trouve dans le même Volume une autre Dissertation sur le même sujet par Monsieur Gouye de Longuemare, Greffier de la Prévôté de l'Hôtel, qui a remporté le second prix proposé par l'Académie François de Soissons en 1743. Un court Avertissement qui est à la tête du Livre rend raison de ces deux prix distribués en une même année; il dit que l'Académie n'ayant point donné de prix en 1742 & que s'étant trouvé

Mai , 1744.

855

en 1743. deux Dissertations , qui ont paru chacune mériter d'être couronnées, M. le Duc de Fitzjames, Evêque de Soissons , a bien voulu donner une nouvelle preuve de sa libéralité envers les Gens de Lettres en faisant distribuer deux prix.

Comme cette Dissertation est peu différente quant au fond de celle dont nous venons de rendre compte , nous n'en donnerons point d'extrait. Nous remarquerons seulement que l'Auteur est d'un sentiment contraire à celui de M. F. sur la signification du mot *Loudes*. Il prétend que dans le passage de Gregoire Tours ce mot signifie tous les Sujets du Roi. Théodebert , & qu'il n'a point eu d'autre acception dans le commencement de la Monarchie , & que ce ne fut , selon lui , que longtemps après , que l'on en fit l'application aux seuls Barons & aux Nobles François.

Le public est averti, que s'étant glissé plusieurs fautes d'impression dans l'une & l'autre de ces Dissertations.

856 *Journal des Sçavans*,
tations, on a imprimé un *Errata*
pour chacune, que l'on trouvera
chez *Chaubert*.

JOHANNIS BERNOULLI
Opera omnia in quatuor
Tomos distributa.

C'est-à-dire : *Tous les Ouvrages de*
Jean Bernoulli, partagés en qua-
tre Volumes in-4°. Ils se vendent
à Lausanne, à Genève, & à Pa-
ris, chez Ch. Jombert, David, &c.

L'ON a renfermé dans la Col-
lection des Ouvrages de M.
Jean Bernoulli tout ce qui avoit
déjà paru dans les *Actes de Leip-*
sic, dans les *Journaux des Sçavans*;
plusieurs morceaux ont été tirés
des *Mémoires de l'Académie des*
Sciences, quelques-uns des mé-
langes de la *Société de Berlin*, &
un assez grand nombre avoit vû le
jour dans les *Mémoires de Péters-*
bourg; car notre Auteur est
Membre de toutes ces Académies.
On y a ajouté diverses Pièces qui
n'avoient point été imprimées, &
entr'autres des Leçons sur le cal-

cul intégral que l'Editeur appelle : *Lectiones Parisiæ alim in usum nabi-*
lissimæ Archiepiscopalis Hospitalis conf-
criptæ : ces Leçons étoient depuis
long-temps entre les mains de quel-
ques personnes , mais elles n'a-
voient point encore paru. On a
aussi rassemblé plusieurs Pièces ,
auxquelles on donne le titre de
juvenilis Bernoulli. Lector autem isti-
bus Bernoulli juvenuam agnosce.
De pareils Essais ne sont guères
communs dans la jeunesse , & ils
annoncent les grands Hommes qui
paroissent communément de bonne
heure. On verra que ces jeux ou
ces diversifsemens auxquels M. B.
s'occupoit dans sa jeunesse peuvent
encore faire l'occupation de ceux
qui voudront être versés dans l'étu-
de des Mathématiques. Quelques
Lecteurs auroient peut-être sou-
haité qu'on eût rangé les divers
morceaux que ces Volumes con-
tiennent , de manière que les
matieres eussent eu entr'elles quel-
que rapport & eussent été éclair-
cies l'une par l'autre , mais outre

que l'exécution en auroit été très-difficile , c'est que l'Auteur a souvent repris & quitté le même sujet qu'il avoit embrassé ; il y étoit comme forcé par les fréquentes disputes qui se sont élevées au commencement de ce siècle , & a la fin du dernier : rien n'étoit alors plus commun que de voir des Sçavans se défier & se proposer une espèce de cartel. On a vû même l'intérêt quelquefois s'en mêler , & l'on attachoit une somme d'argent à la solution d'un problème , mais ordinairement c'étoit la gloire qui étoit le partage du vainqueur, d'autant plus flatteuse qu'elle n'étoit due qu'à lui seul & que le hazard n'y avoit point de part. Le public gagnoit toujours à ces combats littéraires , parce qu'il en profitoit. Au reste les Editeurs ont jugé à propos de ranger ces divers morceaux suivant le tems qu'ils ont été composés & ils ont préféré l'ordre chronologique à celui des matieres.

D'un autre côté si ces matieres étoient peu susceptibles d'arrangement & d'une espèce de liaison, on verrait ce que notre sçavant Géomètre étoit capable de produire lors même qu'il étoit encore fort jeune & on pourra le comparer avec ce qu'il nous a donné dans un âge plus avancé. N'est-ce pas examiner les progrès d'une science que de connoître ceux d'un homme qui l'a beaucoup perfectionnée.

On pourroit même dire qu'il y a un avantage à avoir suivi l'ordre des tems ; on a par ce moyen l'Histoire de la Géométrie du tems où les plus belles méthodes ont été données par Messieurs Newton & Leibnitz, & auxquelles Messieurs Bernoulli ont eu tant de part que s'ils n'ont pas été les inventeurs, on peut dire qu'il suffisoit qu'ils entendissent parler d'un calcul pour se pénétrer & se le rendre familier.

Le premier Volume de cet Ouvrage contient tout ce que l'Au-

860 *Journal des Sçavans*,
teur a écrit ou fait imprimer depuis les années 1690 jusqu'à 1713, le second comprend différentes Pieces depuis l'année 1714 jusques en 1726, le troisiéme Tome renferme ce que M. Bernoulli a donné au public depuis 1727 jusqu'aujourd'hui. Enfin on a recueilli dans le quatrième & dernier Volume plusieurs morceaux qui sont annoncés ici sous le nom d'*Anecdotes*, c'est-à-dire, pieces qui n'ont point encore paru.

Cet excellent Ouvrage est dédié à Ch. *Frédéric* Roi de Prusse; l'Épître Dédicatoire est des freres Mare & Michel Bousquet. Nous trouvons à la suite une Lettre de l'Auteur adressée aux Editeurs par laquelle il paroît qu'il n'a eu d'autre part à cette Edition que de consentir à l'impression, il semble même que s'il en avoit été le conducteur, il auroit retravaillé quelques morceaux avant que de les faire imprimer.

Il nous faut avertir, pour mettre

les Lecteurs au fait , que les Editeurs ont joint plusieurs Pièces des Auteurs auxquels M. Bernoulli adressoit ses réponses , & en même tems celles qu'on lui faisoit ; l'on n'a rapporté que celles qui étoient absolument nécessaires , parce que les Volumes seroient devenus trop gros , & l'on seroit tombé dans un Inconvénient peut-être plus grand que celui de l'obscurité qu'on vouloit éviter. On trouve ici quelques Dissertations particulières écrites en François ; on s'est déterminé à les laisser dans la Langue dans laquelle M. Bernoulli a écrit ; quoique la Langue Française soit presque devenue universelle dans toute l'Europe , cependant la Latine l'est encore davantage pour les Sçavans , ainsi les Éditeurs ont abandonné le dessein de traduire en François le grand nombre des Pièces qui sont ici en Latin. Il seroit à souhaiter pour le progrès des Sciences qu'on eut conservé exactement cet usage , les gens de

362 *Journal des Sçavans*,
Lettres seroient exemts d'appren-
dre tant de Langues vivantes.

Il est aisé de voir que c'est une en-
treprise pour un Journaliste que de
rendre compte au public d'un Ou-
vrage aussi considerable que celui-
ci, mais on apperçoit en même
tems que ce détail doit interesser
tous les Géomètres d'un ordre su-
périeur, puisqu'ils comptent avec
raison M. Bernoulli comme un de
leurs plus grands Maîtres.

La famille de Messieurs Ber-
noulli si illustre par les grands Ma-
thématiciens qu'elle a fournis de-
puis plus de 60 ans tire son origine
d'Anvers, elle occupoit dès le
16^m siècle les Charges de Maires
& d'Echevins espèce de Magis-
trature qui n'est accordée qu'à une
probité exacte & reconnue par le
suffrage unanime des concitoyens;
source de la vraye noblesse si l'a-
mour de la justice & de l'équité
obtiennent le premier rang. Les
troubles de Religion très-fréquens
dans ces tems obligerent cette fa-
mille à quitter sa patrie, & par la

suite un des descendans qui fut le
 pere de nos célèbres Géomètres ,
 fixa sa demeure à Bâle où il est
 mort assesseur à la Chambre des
 Comptes. Il laissa trois garçons.
 Les deux puînés *Jacques & Jean* sont
 ceux qui se sont distingués dans
 les Mathématiques, ils ont un ne-
 veu nommé *Nicolas* , qui s'y est
 rendu fort célèbre , & dont il est
 fait mention dans ce Recueil. Il
 est actuellement Professeur en
 Droit. Jacques , dont nous par-
 lerons souvent à cause des Let-
 tres fréquentes qu'il adressoit à son
 frere Jean est mort en 1705 Pro-
 fesseur de Mathématiques à Bâle.
 Celui-ci n'a point laissé d'enfans
 qui se soient appliqués aux Scien-
 ces dans lesquelles leur pere avoit
 brillé ; mais Jean a semblé com-
 muniquer le génie qu'il avoit pour
 les Mathématiques à sa famille ,
 il a eu trois garçons tous trois cé-
 lèbres. L'aîné est mort Professeur à
 Pétersbourg. Nous avons souvent
 été témoin de la facilité pour re-

834 *Journal des Sçavans* ,
foudre une question de Géométrie.
Les deux derniers, Daniel & Jean,
se sont fait connoître par d'excel-
lentes Pieces qui ont remporté le
prix à l'Académie des Sciences.
Ils ont en ce point imité leur pere.
Daniel est Professeur en Botani-
que & en Anatomie , & Jean oc-
cupe une Chaire d'Eloquence ; car
il semble que Messieurs Bernoulli
ne peuvent se renfermer dans une
seule Science.

Jean Bernoulli , ainsi que Jac-
ques , furent choisis par l'Acadé-
mie des Sciences en 1699 pour as-
sociés étrangers , & ils le furent
tous deux , de celles de Berlin en
1701 : c'étoit M. Leibnits qui étoit
le Directeur de cette Académie
que l'Electeur de Brandebourg
avoit établie. Il a toujours régné
une vive émulation entre ces deux
freres , les mêmes goûts , les mê-
mes études , & la même facilité
ne pouvoient que contribuer à
augmenter cette passion qu'ils
avoient l'un & l'autre pour les
Mathématiques ;

Mathématiques. En 1684 la Géométrie changea tout d'un coup de face , & quoiqu'elle eût été déjà bien brillante par les découvertes que l'illustre Descartes avoit faites , & l'ordre qu'il avoit mis dans l'Algèbre ; on étoit cependant resté à calculer les grandeurs finies. Enfin si Descartes avoit commencé où les anciens avoient fini , & s'étoit si fort élevé au-dessus d'eux ; on l'imita , & on le laissa , si on peut le dire d'un tel homme , de beaucoup en arriere.

Ce fut dans cette année 1684 qu'on vit paroître des premiers Essais sur le calcul différentiel & proposés par M. Leibnits ; ce qui en avoit été donné alors par Newton , un des inventeurs , n'étoit pas encore connu. Ces Essais attachèrent , animèrent Messieurs Bernoulli , les deux freres s'associerent pour travailler de concert , ils se com-

866 *Journal des Sçavans* ,
communiquerent leurs lumières
réciproquement pour développer
ce qu'on leur propoſoit , mais
ſous un air de myſtère. La France
ne vint à jouir de ces découvertes
que quelques années après , & les
pays étrangers étoient en poſſeſſion
de certaines connoiſſances qu'ils
nous avoient peut-être enlevées,
parce qu'ils avoient ſçu mieux que
nous puiser chez les Descartes &
les Fermat. Enfin nous ignorions
l'uſage du calcul différentiel lorſ-
que M. le Marquis de l'Hôpital
qui ſe fait honneur dans ſa Préfa-
ce d'avoir profité des lumières de
Messieurs Bernoulli , donna en
1696 le fameux Ouvrage intitulé
les infinimens petits , & ce qui n'a-
voit été qu'un rayon de lumière
pour quelques-uns devint une
clarté, un jour parfait pour tous
les Géomètres. Il nous falloit
mettre notre Lecteur au fait de ce
dont il entendra parler ſi ſouvent.
Entrons en matière.

Le 1^{er} morceau qui s'offre à nous dans ce Recueil est une Dissertation sur l'effervescence & la fermentation. Par cette effervescence nous n'entendons pas celle que produit cette passion qui cause tant de ravages dans l'ame & la fait sortir de cette égalité si desirable. Nous voulons parler de celle qui occasionne à un corps un mouvement plus fort que celui qui étoit apperçu auparavant. Voici comme M. B. définit l'effervescence dont il s'agit. *Irregularis & intestinus partium corporis mixti motus, solito intensior, nonnunquam cum, nonnunquam sine caloris sensu perceptibilis.* Au sens de la définition le corps qui doit fermenter doit être mixte, car, selon l'Auteur, la fermentation est le mouvement d'un corps, or un corps simple ne pouvant se donner le mouvement à lui-même, doit être uni à quelqu'autre qui lui en communique. Or quelle espèce de mé-

l'ange peut-on faire. Prenons les choses dans leur état le plus simple, & imitons la méthode des Méchaniciens qui ne commencent pas par examiner la roideur des cordes ni leurs pesanteurs, pour estimer la force des corps mis en mouvement, ils en font abstraction. La fermentation ou l'effervescence qui ne diffère que du plus ou du moins se distingue en trois espèces, 1°. le mélange peut se faire ou de deux liquides, 2°. d'un liquide & d'un solide, 3°. de deux solides.

La Chimie n'étant pas aussi parfaite dans le tems dont il s'agit qu'elle l'est actuellement. M. B. a été obligé de refuter ce qu'on appelle antipathie & sympathie, & autres qualités occultes encore satisfaisantes pour quelques-uns. On n'étoit pas alors bien persuadé que ces mots ne dussent pas être accompagnés d'un sens & d'idées réelles, c'étoit un mérite de les sçavoir employer à propos. M.

Bernoulli les heurte de front, il ne laisse qu'à l'ame ces qualités de haine & d'amour, il n'épargne pas davantage ces termes peut-être encore trop révéérés chez les Chimistes, tels sont ceux d'*alkali* & d'*acide*, mots, dit-il, qui ne signifient rien, & qui ont sans doute retardé les progrès de cette Science, parce qu'on étoit satisfait lorsqu'on les avoit appris, sans que le raisonnement eut fait un pas en avant.

Voici les principes que notre Auteur adopte & qu'on pourroit appeller des *Postulata*, car chaque Science a les siens, quoique d'un genre différent de celui où les Géomètres les employent; aussi y a-t-il diverses espèces de démonstrations. On prend donc comme reçu de tous les Physiciens que l'air est très fluide, qu'il est doué d'une force élastique, que l'air comprimé fait un effort violent pour s'étendre & occuper un plus grand espace; il n'est pas moins certain

que l'air contenu dans une liqueur cherche à s'évaporer & à s'élever en haut sous la forme de bulle. On admet que dans chaque corps , ainsi que dans ses plus petites parties , il y a un air renfermé & comprimé ; enfin que la chaleur est excitée par le mouvement des parties. On suppose encore que les corps qui doivent produire l'inflammation sont de figures différentes , par exemple , que les particules d'un corps qu'on nommera *agent* est une espèce de tétraèdre semblable à un coin , & que celles d'un autre contre lequel le premier fera son action , à cause de quoi il sera nommé *patient* , seront composées de plusieurs angles solides , présentant leurs pointes alternativement à peu-près comme les dents d'une roüe : si l'on veut donc attacher quelque idée à ce mot *acide* ce sera ici celui qu'on a appelé *agent* , & l'alkali sera celui qui a été nommé *le patient*.

... Faisons presentement l'applica-

tion des suppositions de l'Auteur pour concevoir comment peut se former la fermentation par la mixtion de deux liquides, dont les parties ont par elles-mêmes un mouvement dont il ne s'agit pas ici d'assigner la cause. Imaginons un de ces tetraédres présentant sa pointe comme une espèce de coin, & cherchant à entrer dans les dents, ou parties intermédiaires du corps *patient*, l'entrée doit en être facile par la structure de l'un & de l'autre corps: ce dernier ne pourra résister à l'effort, il sera obligé de céder, ou plutôt de se rompre par l'intime introduction de l'un dans l'autre. Mais l'air que ce corps renferme suivant la disposition sortira de cette espèce de prison, & fera une explosion à cause de la compression où il étoit tenu. Par sa légèreté il s'élèvera en bulle de manière qu'on appercevra une fumée; en sorte qu'on pourra même éprouver un sentiment de chaleur, puisque le mouvement vie-

lent peut en être la cause productrice. Ce dernier effet n'en est pas cependant inséparable, car si le liquide ne contenoit que de seuls alkalis, où qu'ils y dominaissent, il n'y auroit peut-être point d'ébullition; car il faut toujours une assez grande quantité d'acides pour procurer une fermentation violente.

Il arrive rarement, après une première effervescence qu'une seconde succede, toutes les parties alkalines doivent être rompues, brisées, & par cette rupture avoir donné issue à l'air, s'il en étoit autrement c'est que toutes les parties n'auroient pas été totalement émoussées.

Venons presentement au second genre de fermentation celui d'un liquide & d'un solide, & tâchons d'en développer la cause. Il est évident que le principe du mouvement est dans le liquide, pui que l'autre corps est mû, poussé, soulevé. Or par l'intime pénétration des parties & à l'aide des mêmes

suppositions, on fera les mêmes raisonnemens que dans le premier cas.

Celui qui souffre le plus de difficulté est le mélange de deux solides; comment concevoir la fermentation de deux corps qui par eux-mêmes n'ont point de mouvement, qui ne sont doués d'aucune force interne, dont toutes les parties sont dans un repos parfait. Car celle qu'on appelle *force d'inertie* n'est pas une puissance motrice. Il est nécessaire cependant que les parties se broient & se réduisent dans la plus petite poussière de manière que les unes soient mêlées dans les autres; quel sera donc ici le corps que nous avons nommé l'*agent*. Ayons recours aux mêmes loix mécaniques, cherchons hors du corps une cause qu'il ne contient pas, & attribuons le principe du mouvement à des corps étrangers; n'est-il pas aisé d'apercevoir que l'air environnant, pénètre tous les corps, qui lui sont

874 *Journal des Sçavans*,
exposés, les expériences de Physique ne nous prouvent-elles pas que les particules d'air qui en contiennent d'autres, & sans doute favorables à la fermentation, s'insinuent à travers les parties solides, en faut-il davantage pour commencer à écarter, puis rompre, briser, broyer, & ensuite dissoudre; ne sera-ce pas là le corps acide qui procure la fermentation, la preuve devient complète lorsqu'on voit qu'après quelque tems il n'y a plus de bouillonnement lorsque le corps étranger est dissipé. Tout alors reste dans une parfaite tranquillité.

Mais, dira quelqu'un, les suppositions de M. Bernoulli sont purement gratuites: qui a démontré que les acides & les alkalis ont les figures qu'il leur assigne, que l'air a une aussi grande élasticité que celle qu'il lui attribue. Notre Auteur a voulu sans doute prévenir cette objection, lorsqu'il a dit qu'il étoit permis d'imiter les Astronomes, à qui on n'a jamais re-

fusé de faire des hypothèses pour expliquer les mouvemens célestes, quoique la nature soit fort éloignée de les suivre. Mais il y a plus, on peut appuyer ces mêmes suppositions d'expériences; ne juge-t-on pas par le goût que les acides & les alkalis doivent avoir une figure à peu-près semblable à celle que l'Auteur leur a donnée, & le ressort de l'air n'est-il pas assez prouvé par divers effets. Rien ne repugne donc au Système de l'Auteur.

M. B. a fait quelques applications de ses principes à des cas particuliers; par exemple, il nous explique l'effet surprenant de la poudre à canon; il regarde le feu comme contenant des parties acides qui sont dans un mouvement perpétuel, & qui s'introduisent comme autant de petits coins dans les parties alkales de la poudre. Par cette pénétration elles sont rompues avec d'autant plus de violence que l'air est renfermé dans

876 *Journal des Sçavans ;*
des patois fort étroites.

Les précipitations chimiques sont un corollaire de l'Hypothèse de notre Auteur : il suppose que la matiere qui vient à se précipiter est remplie d'air, qu'elle nage dans la liqueur où elle est submergée, & que par la grande fermentation, il arrive que l'air se dissipe & se porte en enhaut, le corps qu'on peut regarder comme solide étant donc plus pesant que la liqueur, est obligé de se précipiter ; ce sont les parties alkalines qui se précipitent : s'il arrive qu'il ne se fasse point de précipitation, c'est que les parties propres à la fermentation sont totalement brisées & sont devenues si déliées que leur volume, eu égard à leur masse, ne leur permet pas de tomber à cause de leur trop grande légèreté.

Ces mêmes raisons nous fournissent encore l'explication du changement de couleur dans la fermentation & la précipitation qui en

Mai , 1744.

877

résulte. Ne sçait-on pas que la différence de la figure , de la situation & de la texture produisent diverses couleurs.

Nous continuerons l'extrait de cet excellent Recueil en faisant l'énumération de toutes les Pièces, & en parlant avec quelque étendue de celles qui nous paroîtront les plus essentielles.



HISTOIRE DU TRAITE' DE Westphalie , ou des Négociations qui se firent à Munster & à Os-nabrug pour établir la paix entre toutes les Puissances de l'Europe , composée principalement sur les Mémoires de la Cour & des Plé-nipotentiaires de France , par le P. Bougeant de la Compagnie de Jesus. in-12. 4. vol. Tom. I. pag. 306. Tom. II. pag. 493. Tom. III. pag. 457. Tom. IV. pag. 510. A Paris , chez P. J. Mariotte , rue Saint Jacques , aux Colonnas d'Hercule. 1744.

CETTE Histoire est une suite de celle que le même Auteur publia en 1727 sous le titre d'*Histoire des Guerres & des Négociations qui précéderent le Traité de West-phalie sous le Regne de Louis XIII. & le Ministère du Cardinal de Richelieu & du Cardinal Mazarin.* Quoique cet Ouvrage ait été très-bien reçu du public, & qu'il soit

compté parmi les meilleurs qui
 aient paru en ce genre , on n'en a
 cependant fait aucune mention
 dans nos Journaux. Mais comme
 il est nécessaire de le connoître ,
 pour lire non-seulement avec plai-
 sir , mais même avec fruit celui
 que nous annonçons aujourd'hui ;
 nous ne pouvons nous dispenser
 d'en parler , & de donner du
 moins une idée des guerres & des
 Négociations qui précéderent le
 Traité de Westphalie; Traité d'au-
 tant plus fameux qu'il a toujours
 été comme la base de ceux qui ont
 été faits depuis , & qu'il changea,
 pour ainsi dire , la face d'une
 grande partie de l'Europe.

Pour mettre dans tout son jour
 une négociation si importante , le
 P. Bougeant s'est cru obligé de re-
 monter dans les deux premiers
 Volumes de cette Histoire , jus-
 qu'aux premières causes de la
 guerre , qui avoit armé les Puis-
 sances les plus redoutables de
 l'Europe les unes contre les au-

380 *Journal des Sçavans* ;
tres ; & de suivre l'origine & le
progrès de cette funeste division ,
jusqu'au moment que la négocia-
tion commença.

» L'Hérésie , dit-il , avoit allu-
» mé le flambeau de la guerre ,
» mais bien-tôt l'interêt politique
» prévalut sur celui de la Religion ,
» & l'on vit les Protestans s'unir
» aux Catholiques & les Catholi-
» ques combattre sous les ensei-
» gnes des Protestans. La Suède
» vouloit se faire un établissement
» en Allemagne ; l'Espagne rede-
» mandoit les Provinces que la re-
» volution des Pays - Bas avoit
» soustraites à sa domination ; la
» France vouloit mettre des bornes
» à l'énorme puissance de la Mai-
» son d'Autriche & augmenter la
» sienne ; enfin les Provinces & les
» chefs d'Allemagne cherchoient à
» profiter d'une circonstance si fa-
» vorable pour soutenir & pour
» étendre les droits de la liberté
» Germanique.

L'Auteur montre comment l'a-

glitation que l'Hérésie de Luther causa dans l'Allemagne, se communiqua à tous les États qui l'environnoient ; par quelle suite d'évenemens, de ce centre de l'Europe, le feu de la guerre pénétra jusqu'aux extrémités ; avec quelle promptitude on vit en même tems toutes les puissances armées pour se secourir, ou pour se détruire mutuellement. Il développe avec netteté les intérêts qui les faisoient agir, entre dans le détail le plus exact des Traités & des Négociations par lesquelles les différens partis essayèrent plutôt de se surprendre réciproquement que de se réunir de bonne foi, jusqu'à ce qu'enfin se trouvant presque tous épuisés par une si cruelle guerre, l'intérêt particulier les contraignit à concourir au bien général, & à envoyer enfin des Plénipotentiaires à Munster & à Osnabrug, pour travailler solidement à une paix durable.

Aussi à mesure que le P. Bou-

geant approche de ce terme, c'est à-dire vers la fin du premier Volume de son Histoire, les négociations deviennent la principale matière de son Ouvrage. Ce qu'il en dit est d'autant plus intéressant, qu'il a travaillé d'après les Mémoires du Comte d'Avaux qui lui furent communiqués par feu M. le Président de Mêmes.

Pour nous faire mieux connoître cet illustre Négociateur, qui joue un si grand Rôle dans toute la suite de cette Histoire, il nous en donne le portrait, & il en use de même lorsqu'il introduit sur la Scène quelque personnage distingué. Ces morceaux qui sont travaillés avec autant de soin que de génie, font un des principaux ornemens de l'Ouvrage.

Il avertit cependant que « rien » n'est si incertain que les jugemens » que l'on fonde sur ces sortes de » portraits. Les Historiens, dit-il, » en embellissent souvent leurs Ouvrages aux dépens de la vérité.

» On est sur-tout presque sûr de se
 » tromper , lorsqu'on s'en rappor-
 » te à des Auteurs étrangers , ra-
 » rement assez instruits , & plus
 » rarement encore assez exempts
 » de partialité & de jalousie de na-
 » tion. « Aussi prétend-il avec rai-
 son que le simple récit des négocia-
 tions du Comte d'Avaux , le fera
 mieux connoître que toutes les
 couleurs dont il auroit pû embellir
 son portrait.

Depuis que ce Comte , malgré
 les intrigues des Impériaux , fut
 venu à bout de conclurre pour
 trois ans un nouveau Traité d'al-
 liance qui fut signé le 6 Mars 1648
 entre la France & la Suède ; les
 premiers redouterent tellement
 son habileté qu'ils firent , mais in-
 utilement , les plus grands efforts
 pour le faire exclurre des négocia-
 tions entamées à Hambourg. Les
 Ministres de la plupart des Princes
 qui étoient en guerre s'y trou-
 voient alors assemblés pour tra-
 vailler aux préliminaires de la paix

884 *Journal des Sçavans* ,
en conséquence d'un projet formé
dès l'an 1637 par le Pape , le Roi
de Danemarck, & les Vénitiens. On
étoit convenu que les Plénipoten-
tiaires des Puissances Catholiques
se rendroient à Cologne , & ceux
des Etats Protestans à Lubec. Mais
la difficulté que faisoit l'Espagne
d'accorder aux Hollandois des
Saufs-conduits où leurs Ministres
fussent qualifiés d'Ambassadeurs
des Etats généraux des Provinces
des Pays-Bas , engagea la France ,
qui ne croyoit pas qu'il fut de son
intérêt de commencer à traiter
avant leur arrivée , d'empêcher
qu'on n'assignât un jour pour l'ou-
verture des Congrès de Lubec & de
Cologne , comme l'Empereur , le
Roi de Danemarck , & la Reine de
Suède le desiroient.

La forme des Sauf-conduits que
demandoient les différentes Puil-
sances qui devoient entrer dans ce
Traité , fut une longue source de
contestations qu'il faut lire dans
l'Ouvrage même. Elles furent

d'autant plus longues que l'Empereur n'incidentoit sur ce point que dans la vûe de laisser la patience des Suédois, afin de les engager à traiter séparément avec lui, sans que la France fût comprise dans leur Traité.

Mais au fonds, comme notre Historien le remarque, les négociations qui se faisoient, & les mouvemens que toutes les parties se donnoient de part & d'autre pour s'unir plus étroitement, ou pour diviser leurs ennemis, marquoient beaucoup moins de disposition à la paix que d'inclination à continuer la guerre. Elle étoit en effet également vive dans toutes les parties de l'Europe.

La supériorité que prirent les armes de la France, sur-tout en Allemagne depuis la mort du Duc de Weimar; le soulèvement de la Catalogne, la révolution de Portugal, & plusieurs autres événemens que le P. Bougeant raconte, comme étant nécessairement liés à

son sujet, mirent la Maison d'Autriche dans la nécessité de desirer sincèrement la paix. L'Empereur se rendit moins difficile sur l'article des Sauf-conduits, & la France affecta de vouloir seconder les bonnes intentions de ce Prince; mais au fonds il s'en falloit beaucoup que le Cardinal de Richelieu pensât à terminer la guerre. Il n'étoit pas de son intérêt que le Royaume fut tranquille dans un tems, où le Roi dégoûté de ce Ministre, sembloit souhaiter d'en être défait. La paix auroit achevé sa disgrâce en le rendant moins nécessaire.

Cependant, comme la Ville de Lubec étant toute Protestante, le Légat du Pape n'auroit pû y faire les fonctions de Médiateur, & que d'ailleurs la Maison d'Autriche pouvoit profiter de l'éloignement où cette Ville étoit de Cologne pour diviser la France de ses alliés, il fut arrêté que les conférences pour la paix, au lieu de se tenir dans

ces deux Villes, se tiendroient à Osnabrug pour les Puissances Protestantes, & à Munster pour les ordres de l'Empire & les autres Etats Catholiques. Les François auroient souhaité qu'on n'eût fait qu'une seule assemblée, mais les Suédois s'y opposerent constamment; & une de leurs principales raisons étoit qu'ils ne vouloient point céder le pas aux Ambassadeurs François, & à plusieurs autres qui croyoient avoir droit de le prendre sur eux. Il ne restoit plus que l'article des Saufconduits à régler, & à fixer le jour de l'ouverture des conférences; mais ces deux points furent une source de contestations d'autant plus difficiles à terminer, qu'elles étoient formées avec une égale affectation par les deux parties.

La France enflée de la prospérité de ses armes, & conduite par le Cardinal de Richelieu, qui voyant la santé du Roi s'affoiblir de plus en plus, s'imaginait que la continuation de la guerre pouvoit seule

lui frayer le chemin à la Régence du Royaume , songeoit beaucoup plus aux moyens d'éloigner la paix qu'à l'avancer. La Maison d'Autriche étoit dans de semblables dispositions : elle se flattoit que la mort de Louis XIII. qui ne paroissoit pas éloignée, causeroit dans le Royaume quelque grande révolution dont elle pourroit profiter. Le Roi d'Espagne vouloit avant que d'entrer en négociation , reconquérir du moins une partie des Domaines qu'il avoit perdus. Ainsi toute l'habileté des Négociateurs des différens partis , ne tendoit qu'à montrer un zèle apparent pour la conclusion du Traité , & à faire en même tems tous leurs efforts pour l'éloigner ; mais de maniere que tout ce que ces retardemens avoient d'odieux tombât sur leurs adversaires.

C'est ce que le P. Bougeant développe avec étendue dans le recit des négociations qui se firent à Hambourg sous la médiation du Roi

Roi de Danemarck entre le Comte d'Avaux , Salvius Ambassadeur de Suède , & le Baron de Lutzu Envoyé de l'Empereur pour la conclusion du Traité préliminaire , où il étoit question de régler tout ce qui regardoit les conférences qui devoient se tenir à Osnabrug & à Munster.

Ce Traité fut enfin signé dans cette Ville le 25 Décembre de l'année 1641 après cinq ou six ans de négociations & de longueurs affectées. Il portoit que les conférences s'ouvriroient le 25 Mars de l'année suivante. Il y fut arrêté » que la » France traiteroit à Munster & » la Suède à Osnabrug , & que » chacune des deux Couronnes auroit un résident dans la Ville , » où l'autre auroit ses Plénipotentiaires , afin de se communiquer » mutuellement leurs résolutions ; » que les deux Traités ne seroient » regardés que comme un seul , que » l'un ne seroit censé terminé que » conjointement avec l'autre , &

» que l'une des deux Couronnes
» ne se tiendroit satisfaite, que lorsqu'
» que l'autre auroit reçu une égale
» satisfaction.

C'est ainsi que ce Traité préliminaire parut finir, car il étoit encore fort éloigné de la fin, ainsi que le Comte d'Avaux l'avoit prévu. En effet, dit notre Historien,
» au lieu que les Ministres employent ordinairement leur habileté à écarter les difficultés qui retardent la conclusion des Traités, ils se servirent dans celui-ci de toute leur adresse pour en faire naître sans cesse de nouvelles.

Comme les Suédois avoient seuls agi de bonne foi dans cette négociation, ils furent aussi les seuls qui s'applaudirent sincèrement du succès. Ils s'ennuyoient de plus en plus de la guerre, & le mauvais état de leur armée depuis la mort du Général Banier leur faisoit desirer la paix. Quoique le Comte d'Avaux entraîné par les circonstances, eut été forcé d'aller

Mai, 1744. 891

un peu plus vite dans cette affaire qu'il ne l'eût souhaité, la Cour de France approuva & loua fort sa conduite. La droiture & la vivacité avec lesquelles il avoit paru agir persuaderent à toute l'Europe que la France vouloit sincèrement la paix, dissipèrent les ombrages des alliés, & firent cesser les reproches & les invectives dont la Maison d'Autriche accabloit le Roi & ses Ministres. Il n'en fut pas de même de l'Empereur; il fut très-mécontent que le Baron de Lutzu se fût si fort pressé de conclurre le Traité. Il revoqua ce Ministre & le Comte d'Auersberg qui fut nommé pour le remplacer, ne fut pas plutôt arrivé à Hambourg, qu'il déclara que Lutzu avoit passé ses pouvoirs, & que l'Empereur ne pouvoit consentir à ratifier ce Traité. Ce refus donna lieu à de nouvelles négociations; le Comte d'Avaux prévoyant qu'elles seroient longues, laissa M. de S. Romain à Hambourg

892 *Journal des Sçavans*,
pour les entretenir, & obtint la
permission de revenir à Paris.

Le P. Bougeant reprend ici la
suite des événemens de la guerre,
qui continuoît toujours avec vi-
gueur. Ces événemens entrent
d'autant plus naturellement dans
l'Histoire du Traité préliminaire
de la paix de Munster, que ce fut
principalement aux victoires des
alliés qu'on fut redevable de la
conclusion de cette grande affaire.

La Maison d'Autriche consternée
des pertes continuelles qu'elle fai-
soit, & désabusée des esperances
qu'elle avoit formées sur une pro-
chaine révolution dont elle s'étoit
flattée à la mort du Cardinal de
Richelieu, voyant que la Cour
agissoit toujours sur le même plan,
envoya enfin la ratification du
Traité de Hambourg. » Négocia-
» tion pénible & ennuyeuse, dit le
» P. Bougeant, & d'autant plus
» désagréable à ceux qui en furent
» chargés, que toutes les contesta-
» tions n'y furent souvent que des

» chicanes puériles , & ne roule-
 » rent que sur des termes & des
 » formalités , avec peu de gloire
 » pour les uns & pour les autres ;
 » parce que la gloire des Négocia-
 » teurs se mesure ordinairement
 » par les avantages solides qu'ils
 » procurent à leurs Princes. Quoi-
 qu'il en soit , la publication de ce
 Traité fit un extrême plaisir à tous
 les peuples , qui crurent enfin tou-
 cher au moment heureux , qui de-
 voit mettre fin à la cruelle guerre,
 qui désoloit l'Europe depuis tant
 d'années.

La mort de Louis XIII. qui attri-
 va peu de tems après la ratification
 de ce Traité , & qui fut suivie du
 gain de la bataille de Rocroy, n'ap-
 porta aucun changement au Trai-
 té de Hambourg. La Reine Ré-
 gente le confirma & nomma pour
 Plénipotentiaires le Comte d'A-
 vaux qu'elle fit en même tems Sur-
 intendant des Finances , & M. de
 Servien Conseiller & Secrétaire
 d'Etat , qui avoit exercé ces deux

Charges sous le Cardinal de Richelieu. Mais quelque habiles que fussent ces deux Ministres, la Reine soit pour éloigner de la Cour un Prince dont elle appréhendoit l'esprit inquiet, soit pour donner plus d'autorité à l'Ambassade, nomma pour en être Chef le Duc de Longueville, & l'obligea malgré les repugnances à accepter cet emploi.

Les autres Cours de l'Europe intéressées au Traité, désignèrent aussi leurs Plénipotentiaires. Ceux de l'Empereur, qui étoient le Comte de Nassau & le Docteur Volmar à dessein de faire valoir le zèle de leur maître pour la paix auprès des Etats de l'Empire, furent les premiers à se rendre à Munster, quoiqu'ils n'y arrivèrent qu'au mois d'Août de l'Année 1643, c'est-à-dire un mois après le terme fixé pour l'ouverture des conférences. Mais les autres se pressèrent d'autant moins de suivre l'exemple des Impériaux, qu'on sçavoit que ceux-ci

Mai, 1744.

895

n'avoient pas encore reçu de Vienne leurs instructions. Comme c'étoit sur tout aux Médiateurs à se rendre les premiers, ceux que le Roi de Danemarck avoit nommés pour cet emploi, arriverent de bonne heure à Osnabrug, & longtemps avant que l'Ambassadeur de Venise & le Nonce du Pape parussent à Munster. Les Plénipotentiaires d'Espagne affecterent aussi beaucoup de diligence par le même principe que les Imperiaux; mais il parut bien dans la suite que le Roi d'Espagne ne les avoit fait partir si-tôt que pour en imposer & faire croire qu'il souhaitoit la paix; car ces prétendus Plénipotentiaires n'avoient ni pouvoirs ni instructions. Enfin Salvius nommé Plénipotentiaire de Suède, conjointement avec le Comte d'Oxienstiern fils du célèbre Chancelier, ayant avis que les Plénipotentiaires de France étoient partis de Paris, arriva à Osnabrug, où le Baron de Rorté qui depuis long-

896 *Journal des Sçavans* ,
tems étoit le Résident de France
en Suède , se rendit aussi avec la
même qualité , & il assura que les
Plénipotentiaires de France se-
roient à Munster le premier Jan-
vier 1644.

Mais l'ordre qu'ils reçurent de
passer d'abord par la Haye & de
s'y joindre à M. de la Thuillerie ,
pour y renouveler le Traité d'al-
liance avec la République d'Hol-
lande , les empêcha de tenir cette
parole. Le Cardinal Mazarin que
la Régente avoit rendu dépositaire
de toute l'Autorité Royale , vou-
loit conformément au projet du
Cardinal de Richelieu , engager
les Etats Généraux à seconder de
tous leurs efforts les demandes de
la France dans le Traité de Paix ,
comme la France consentoit elle-
même à soutenir toutes leurs pré-
tentions aussi-bien que celles de la
Suède & des autres ennemis de la
Maison d'Autriche.

Ce renouvellement d'alliance
ayant été enfin conclu , mais après

Mai, 1744.

897

de grandes difficultés dont le détail est très-intéressant, les deux Plénipotentiaires François arrivèrent à Munster au mois de Mars de l'année 1644. & deux jours après le Seigneur Chigi fit aussi son entrée dans cette Ville, pour y faire les fonctions de Médiateur avec la qualité de Nonce du Saint Siège, en attendant la venue d'un Légat, dont le choix n'étoit pas encore réglé. Les Conférences furent aussitôt ouvertes, & la négociation commença. Nous en rendrons compte en donnant dans le Journal prochain l'Extrait des quatre Volumes que nous venons d'annoncer.

525252

5252

52

2 P 7

AD CLARISSIMUM VIRUM

Claudium Botium Regiæ Parisiensis Academiæ bonarum Litterarum antea Secretarium, nunc Directorem Epistola Angelî-Mariæ Sanctæ Ecclesiæ Romanæ, Cardinalis Quirini Bibliothecarii Apostolici & Episcopi Brixienfis.

C'est-à-dire : Lettre de Son Eminence Monseigneur le Cardinal Quirini, Evêque de Brescia, & Bibliothécaire du Vatican à M. de Bosc, ci-devant Secrétaire de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, & aujourd'hui Directeur de la même Académie. in-4°. de 27 pages.

M ONSIEUR le Cardinal Querini parvenu au comble des honneurs cultive toujours les Lettres, & continue à mériter ses dignités comme s'il ne les avoit pas encore obtenues. L'Académie Royale des Inscriptions l'ayant

Mai , 1744.

899

nommé à une place d'Académicien honoraire étranger, il n'étoit point obligé de partager les travaux de cette Compagnie, cependant il s'occupe des mêmes recherches, & il a bien voulu rendre compte de ses occupations à l'Académie dont il est Membre. C'est dans cette vue qu'il a écrit à M. de Bose la Lettre dont nous allons parler.

Après avoir remercié M. de Bose de l'Extrait qu'il a fait d'une Lettre précédente écrite par M. le Cardinal Querini, Extrait inséré dans le Journal d'Août 1743. Son Eminence dit que depuis quelques mois qu'elle est à Rome, elle a pris soin de faire continuer l'Edition des Ouvrages de Saint Ephrem; qu'elle a déjà présenté au Pape le quatrième & le cinquième Tome, & que tout est prêt pour l'Edition du sixième qui sera le dernier. Nous avons déjà rendu compte de l'importance & de la difficulté de cette nouvelle Edition. M. Cardinal Querini ajoute dans

900 *Journal des Sçavans*,
la Lettre qu'après s'être appliqué à
l'Édition des Ouvrages de Saint
Ephrem, il a fait faire une Collec-
tion des Lettres du Cardinal Polus.
La singularité du caractère de ce
Cardinal, l'élevation de son esprit,
les Relations qu'il avoit avec d'il-
lustres Personnages, les circon-
stances critiques dans lesquelles il
a vécu sous le regne de Henri VIII.
Roi de la Grande Bretagne, sont
sans doute autant de raisons pour
desirer de connoître ces Lettres.
Nous n'en avons que la troisième
ou quatrième partie recueillie par
Schanatus, & le reste alloit être
reduit en poussiere dans la Biblio-
thèque du Vatican.

M. le Cardinal Querini dit qu'a-
près avoir employé tous ses soins à
faire une Collection complete des
Lettres du Cardinal Polus, il a
déjà fait mettre sous la Presse la
premiere partie du 1^{er} Volume qui
contiendra quelques préliminaires,
sçavoir une Vie du Cardinal Polus
traduite en Latin de l'Italien de

Louis Beccatelli , différentes Préfaces d'un Ouvrage sur l'unité de l'Eglise , & enfin une Lettre Apologétique au Parlement d'Angleterre. La seconde partie de ce Volume contiendra les actions remarquables du Cardinal Polus depuis 1519 jusqu'en 1539. La troisième partie sera composée des Lettres écrites ou reçues par ce Cardinal pendant 20 ans avec des notes , le premier Volume sera suivi de deux autres.

M. le Cardinal Querini se propose de faire voir que tout ce que le célèbre M. Burnet a écrit du Cardinal Polus est absolument faux. Voilà ce que Son Eminence annonce en général à M. de Bosc , & ce qu'elle explique d'une manière plus détaillée dans une Lettre du mois de Mars dernier adressée au Supérieur général de la Congregation de S. Maur. Par cette Lettre on voit que M. le Cardinal Querini s'engage à prouver contre M. Burnet , 1°. que le Car-

902 *Journal des Sçavans,*
dinal Polus quittant l'Angleterre
pour la première fois à dix-neuf
ans, ne vint point en France,
mais qu'il alla en Italie où il resta
cinq années.

2^o. Qu'on impute faussement au
Cardinal Polus d'avoir eu part au
Schisme d'Angleterre & d'avoir
donné sa voix en faveur du Roi
dans l'assemblée qui lui défera la
qualité de Chef Suprême de l'Egli-
se Anglicane. Qui croira, dit M.
le Cardinal Querini, que le Cardi-
nal Polus qui presenta son Ouvra-
ge à Henri VIII. depuis cette assem-
blée eut osé écrire & tonner con-
tre ce Prince; une foule d'Héréti-
ques qui écrivirent contre le Car-
dinal auroient-ils manqué de re-
torquer contre lui-même l'accu-
sation qu'il formoit contr'eux, &
de lui rappeler le suffrage qu'il
auroit donné, si véritablement il
avoit été au nombre de ceux qui
défererent au Roi la qualité de
Chef de l'Eglise d'Angleterre.

Henri VIII. auroit-il eu besoin

de lui demander ensuite son sentiment sur cette nouvelle qualité, & supposé que le sentiment du Cardinal eût été favorable au Roi, le Roi n'en eût-il pas fait une mention authentique.

M. le Cardinal Querini prétend faire voir dans M. Burnet une contradiction manifeste. M. Burnet commence par convenir que l'on ignore absolument dans quelle forme s'assembloit le Clergé d'Angleterre avant la prétendue réformation. Et il finit par dire que dans le tems antérieur à cette prétendue réformation, le Clergé s'assembloit dans une certaine forme.

En relevant cette contradiction, M. le Cardinal Querini prétend détruire l'unique fondement sur lequel M. Burnet a supposé que le Cardinal Polus avoit assisté comme Doyen d'Exeter à l'assemblée qui défera au Roi la qualité de Chef de l'Eglise Anglicane.

Le Cardinal Polus (ajoute le

904 *Journal des Sçavans*,
Cardinal Querini) a soutenu dans
son Ouvrage qu'il avoit refusé en
presence du Roi de souscrire à sa
nouvelle dignité , & il a déclaré
qu'il n'avoit point été dans l'assem-
blée où l'on a déferé à Henri le ti-
tre d'honneur dont il s'agit. Si ce-
pendant il y avoit été & qu'il eût
nié le fait , les Hérétiques qui ont
écrit contre lui avec tant d'ardeur,
auroient - ils manqué à lui en faire
les reproches les plus vifs.

M. le Cardinal Querini annonce
qu'il prouvera les faits avancés par
le Cardinal Polus , & qu'il trouve
ses preuves dans les témoignages
de Duthitias & de Beccatelli com-
temporains du Cardinal Polus , &
dans les Lettres de Polus même au
Roi Edoüard & au Parlement
d'Angleterre. Le Cardinal Polus
parlant par ces Lettres à Edoüard
& à toute la Nation produit pour
témoins de ce qu'il dit le frere d'E-
doüard même , le Duc de North-
folc , le Docteur Fox & donne
ainsi aux faits qu'il expose toute

L'autorité possible en pareille matière.

M. le Cardinal Querini fait un détail intéressant des différens autres genres de preuves qu'il compte employer contre M. Burnet, & qu'il avoit annoncés en général dans la Lettre à M. de Boze. Cette Lettre nous apprend que le Pape a pressé Son Eminence d'achever son entreprise au sujet du Cardinal Polus ; ce qui donne occasion au Cardinal Querini de faire l'éloge du S. Pere.

Malgré les soins infinis attachés au Souverain Pontificat, Benoît XIV , dit Son Eminence, vient d'augmenter les Ouvrages qu'il avoit composés il y a long-tems sur la Béatification & la Canonisation des Saints , Ouvrages estimés par les Hérétiques même.

D'ailleurs une connoissance profonde & immense des Auteurs Sacrés n'empêche point le S. Pere d'avoir un goût exquis pour les Belles - Lettres , & de conserver

906 *Journal des Sçavans*,
dans sa mémoire les plus beaux
endroits des Auteurs Profanes.

Son Eminence finit sa Lettre par
rappeller ses liaisons avec Monsei-
gneur le Chancelier.

C'est avec un plaisir extrême,
dit M. le Cardinal Querini, que je
me souviens des conversations que
j'ai eues avec Mgr le Chancelier
de France, je n'ai point oublié que
la première fois que j'allai à Frê-
nes, ce grand Homme étant alors
Procureur Général, je lui dis : « me
» voici dans le Château où l'on
» forge les foudres contre le Vati-
» can, & qu'il me répondit : par-
» donnez-moi, ce sont les boucliers
» contre les foudres du Vatican
» que l'on forge dans cette Mai-
» son.

Cette Lettre est du 20 Décembre,

1743.



ESSAI SUR LES HIEROGLYPHES des Egyptiens , où l'on voit l'origine & le progrès du Langage & de l'Ecriture , l'antiquité des Sciences en Egypte & l'origine du Culte des Animaux. Traduit de l'Anglois de M. Warburthon, avec des Observations sur l'antiquité des Hieroglyphes scientifiques & des Remarques sur la Chronologie & sur la premiere Ecriture des Chinois. A Paris , chez Hippolyte Louis Guerin , rue Saint Jacques , vis-à-vis les Mathurins , à Saint Thomas d'Aquin , 1744. 2. vol. in-12. pag. 675.

ON trouve à la tête du Livre un Avertissement du Traducteur , dans lequel il dit , que cet Essai sur les Hieroglyphes n'est qu'une Section d'un Ouvrage plus considerable de M. Warburthon , intitulé : *la Mission Divine de Moïse* Comme cette Section pouvoit aisément se détacher & former un

Ouvrage à part , le Traducteur s'est exercé à la rendre en François en attendant qu'il puisse traduire l'Ouvrage tout entier & le donner au public.

Le but principal de l'Auteur est de prouver par les Hieroglyphes l'antiquité des Egyptiens & de détruire la fausse idée que le P. Kircher s'est formée sur l'invention & la destination de l'Ecriture Hieroglyphique. Ce sçavant Jesuite établit dans son *Theatrum Hieroglyphicum* comme une vérité constante , que les Prêtres Egyptiens n'ont inventé les Hieroglyphes que pour cacher leur Science au vulgaire. Il pose pour principe que la doctrine des Egyptiens renfermée dans les Hieroglyphes & gravée sur les Pyramides , les Obélisques & les autres monumens ne roule que sur les idées que les Prêtres Egyptiens avoient de la Divinité , des Anges , des Démons , & des autres puissances qui président au gouvernement du monde.

Cette opinion n'est pas particuliere au P. Kircher , c'est celle de tous les anciens Auteurs , & elle a été suivie presque par tous les modernes. M. W. entreprend de la refuter , & il croit qu'il est d'autant plus important d'en montrer la fausseté , qu'elle est plus généralement répandue & qu'elle jette une grande obscurité sur cette partie de l'ancienne Littérature. Il se propose donc de montrer que les Hieroglyphes sont une des plus anciennes méthodes que les hommes aient imaginé , soit pour communiquer leurs pensées aux personnes éloignées d'eux , soit pour les transmettre à la posterité , que si l'Ecriture Hieroglyphique a servi à voiler les connoissances de la Philosophie & les mystères de la Théologie Egyptienne , ce n'est que bien long-tems après son invention qu'elle a été employée à cet usage. Il fait voir aussi que les caractères hieroglyphiques sculptés sur la pierre ne contiennent

210 *Journal des Sçavans* ,
pour l'ordinaire rien moins que ce
que le P. Kircher a prétendu de-
voir y être exprimé.

Pour nous instruire plus ample-
ment du dessein de l'Auteur , le
Traducteur rapporte dans son A-
vertissement un passage extrait de
l'Ouvrage sur la Mission Divine de
Moïse , où M. W. déclare qu'il
n'auroit pas donné tant d'étendue
à ce Traité sur les Hieroglyphes ,
s'il eut uniquement voulu s'en ser-
vir comme d'une preuve pour éta-
blir la grande antiquité des Eryp-
tiens ; mais qu'il a porté plus loin
ses vûes. » Cet Ouvrage , dit-il ,
» facilitera l'intelligence de l'an-
» cien Langage des Orientaux sur
» lequel l'écriture hieroglyphique
» a tant influé & en fera connoître
» le génie & l'énergie. Ce prélimi-
» naire , ajoute-t-il , convient à
» l'examen que j'ai entrepris de la
» Religion & de la forme du Gou-
» vernement des Juifs. Enfin l'Au-
teur a pour but de lever les obsta-
cles qui ont empêché jusqu'ici d'a-

voir une notion exacte de la Littérature Egyptienne & qui viennent de l'erreur générale touchant l'origine , l'usage , & les diverses espèces d'écritures hieroglyphiques. Et si la route qu'il trace ne conduit pas les amateurs de l'Antiquité à la parfaite intelligence de l'ancienne sagesse des Egyptiens , elle les menera du moins à un terme aussi important , qui sera de mieux comprendre celle des Grecs.

L'Ouvrage est orné de plusieurs monumens d'écriture hieroglyphique gravés sur six planches dont l'explication se trouve au commencement du Livre après la Table des Sommaires. Il est accompagné de notes où l'Auteur explique plus au long ce qu'il n'a fait que toucher légèrement dans le Texte. Le Traducteur en a ajouté un petit nombre de sa façon sur les endroits où il les a cru nécessaires , & il a eu soin de les marquer par le mot *addition* , afin qu'on ne les confondît pas avec celles de l'Auteur.

Ce Traité est divisé en trois parties. La première est employée à rechercher l'origine & les progrès de l'écriture. M. W. s'est attaché dans cette recherche à suivre l'analogie qu'il a cru voir entre les différentes espèces d'écriture , il détermine leur antiquité relative par leur degré de simplicité & le plus ou moins d'art, qui les accompagne. La première façon d'écrire a dû être, selon lui, la plus simple & celle qui se présente le plus naturellement à l'esprit. Suivant ce principe il croit que la première écriture consistoit à dessiner les images des choses dont on vouloit conserver la mémoire. S'agissoit-il d'exprimer l'idée d'un homme ou d'un cheval ? on traçoit la forme de l'un & de l'autre , en sorte que l'écriture dans son commencement n'étoit qu'une simple peinture. M. W. trouve chez les Mexicains une preuve de son opinion. La façon d'écrire de cette Nation , au rapport de Careri-Gemelli

melli & du P. Acoſta Jeſuite étoit de repréſenter les choſes corporelles par leurs propres figures & d'employer des caractères *ſignificatifs* pour les choſes qui n'ont point de corps. On conſerve à la Bibliothèque du Roi un monument de cette écriture, qu'un Méxicain a compoſé & qu'il a expliqué lui-même en ſa Langue après que les Eſpagnols lui eurent appris les Lettres ; & la première planche du Livre contient un morceau de cette écriture, dont on peut voir l'explication dans les notes.

L'écriture eſt toujours demeurée dans cet état de ſimplicité chez les Méxicains. Cette Nation groſſière & peu propre à la culture des arts n'a rien imaginé pour la perfectionner. Mais il n'en a pas été de même des Nations plus ingénieufes. Elles ſentirent bien tôt les inconvéniens de cette méthode. Le tems conſidérable qu'il falloit employer à tracer les figures, & l'énorme groſſeur des Volumes que

cette peinture produisoit les porterent d'abord à chercher des méthodes plus abrégées. La plus célèbre de routes est celle que les Egyptiens ont inventée, à laquelle on a donné le nom d'*Hieroglyphes*. M. W. la regarde comme la seconde espèce d'écriture qui ait été en usage parmi les hommes. Elle conserva une grande ressemblance avec la première, elle étoit une peinture comme l'écriture Méxicaine, mais au lieu de peindre les objets mêmes, elle peignoit des figures & des marques qui caractérisoient ces objets, de manière qu'elle étoit peinture & caractère tout ensemble.

M. W. observe qu'il y avoit trois façons d'écrire avec les caractères hieroglyphes, & il conjecture par le plus ou moins d'art de chaque méthode qu'elles n'ont été trouvées que par degré & en trois tems différens.

La première méthode consistoit à employer la principale circon-

tance d'un sujet pour tenir lieu du tout. Ainsi pour représenter une bataille, les Egyptiens peignoient deux mains dont l'une tenoit un arc, & l'autre un bouclier, s'il s'agissoit d'exprimer un siège, ils peignoient une échelle à escalader.

Il y avoit un peu plus d'art dans la seconde méthode, elle consistoit à substituer l'instrument réel ou métaphorique de la chose à la chose même. C'est ainsi qu'un oeil & un sceptre représentoient un Monarque, & un vaisseau avec un pilote le Gouverneur de l'Univers.

La troisième méthode montrait encore plus d'art. Elle consistoit à faire qu'une chose occupe la place d'une autre & la représentât par des traits de ressemblance vrais ou imaginaires, tirés soit des observations de la nature, soit des traditions superstitieuses des Egyptiens. Aussi l'univers étoit représenté par un serpent roulé en forme de cercle & les taches du serpent déli-

916 *Journal des Sçavans*,
gnoient les étoiles. Une personne
initée aux Myſteres & par confé-
quent obligée au ſecret étoit re-
présentée par une ſauterelle , par-
ce que l'on croyoit que cet inſecte
n'avoit point de bouche. M. W. ap-
puye cette diſtinction de méthodes
par pluſieurs autres exemples d'hie-
roglyphes qu'il a tirés d'Horus
Apollo, des Stromates de S. Clé-
ment d'Alexandrie , de Plutarque
& de Jamblique.

Mais afin que l'on ne croye pas
qu'il n'a été fondé que ſur l'analogo-
gie de la choſe pour dire que les
hieroglyphes ſont un raffinement
d'une écriture en peinture uſitée
auparavant chez les Egyptiens &
ſemblable. Obelle des Américains ,
il montre que c'eſt un fait attesté
par l'Histoire ancienne , il cite un
paſſage du Fragment de Sancho-
niaton , où il eſt dit » que le Dieu
» Taautus ayant imité l'art d'écri-
» re en peinture d'Ouranus traça
» les portraits des Dieux Chronus
» & Dagon & deſſina les Caracté-

res Sacrés , qui formoient les élémens de cette sorte d'écriture. Il paroît par ce passage qu'Oura-nus avoit fait usage d'une sorte d'écriture en peinture que Taaurus perfectionna. Ce Taaurus ou Thot est le Mercure Egyptien auquel on a attribué l'invention de l'écriture. Or l'écriture perfectionnée par Taaurus telle que Sancho-niaton la décrit ne differe pas des hieroglyphes dont nous avons parlé , & celle dont il dit , qu'Oura-nus s'étoit servi ressemble à la simple peinture qui étoit en usage chez les Américains.

M. W. conclut de tout ce qu'il vient de dire sur les hieroglyphes , qu'il est évident que cette espèce d'écriture ayant été destinée à conserver la mémoire des actions & des pensées des hommes , elle n'a pas été inventée dans la vûe d'en faire un secret , comme on l'a cru jusqu'à présent , qu'au contraire c'est la nécessité qui l'a fait imaginer pour l'usage du peuple.

L'obscurité qui resoltait du petit nombre de caractères hieroglyphiques jointe aux autres inconvéniens inséparables de l'écriture en peinture a produit un troisième changement dans cet art, dont nous trouvons un modèle chez les Chinois. Cette Nation a retranché dans son écriture la peinture des images, & elle n'a conservé que les marques caractéristiques & abrégées de l'ancienne écriture, qu'elle a multipliées jusqu'à un nombre prodigieux. Chaque idée a sa marque distincte dans l'écriture Chinoise, ce qui fait qu'elle continue aujourd'hui d'être commune aux Nations voisines de la Chine, quoiqu'elles parlent des Langues différentes, comme l'étoit le caractère universel de l'écriture en peinture.

La figure des caractères Chinois quelque déguisée qu'elle soit presentement découvre néanmoins l'origine qu'ils tirent de la peinture & des figures, comme on peut

Mai . 1744.

212

le voir en jetant les yeux sur la Table que le P. Kircher nous en a donnée , & quand l'inspection de ces caractères ne nous en convaincroit pas , nous en sommes assurés par le témoignage unanime des Auteurs qui ont le mieux traité des arts & des mœurs des Chinois. Ils nous apprennent comment l'écriture dont se peignoit le Sert aujourd'hui provenant du hiéroglyphe plus ancien , dérive de la première méthode de peindre les idées humaines. M. W. rapporte en cet endroit tout ce que le Pere Kircher , le P. la Comte , le Pere du Halde racontent de l'ancienne écriture des Chinois , & pour donner une preuve sensible de ce qu'il avance, il a fait graver plusieurs caracteres Chinois , où l'on reconnoît les vestiges de l'ancienne écriture en peinture.

Voilà l'Histoire générale de l'écriture conduite par une gradation simple , depuis l'état de la peinture jusqu'à l'état de la

920 *Journal des Sçavans*,
lettre. Des caractères Chinois aux
lettres alphabétiques il n'y a qu'un
pas à faire. Si nous en croyons M.
W. & l'invention admirable de
l'alphabet n'a été occasionnée que
par le grand embarras, que cau-
soit le nombre prodigieux des Ca-
ractères. Comme chaque chose
demandoit son caractère particu-
lier, le nombre s'en est tellement
multiplié que l'on en compte au-
jourd'hui plus de 30000 dans l'é-
criture Chinoise. Le peu de com-
merce que la Nation Chinoise a
eu de tout tems avec les autres
peuples, son génie peu inventif &
l'attachement qu'elle a toujours eu
pour les anciennes coutumes &
en particulier pour les caractères
de son écriture l'ont empêchée de
trouver le secret d'abrégér ces
marques par le moyen des lettres
alphabétiques. C'est à l'ancienne
Monarchie des Egyptiens si bien
policee & si favorable aux arts &
à l'industrie, que l'on a l'obliga-
tion d'avoir suivi la peinture dans

Mai, 1744.

921

tous ses progrès & d'avoir fait l'admirable découverte de l'alphabet. M. W. ne doute pas que lorsque l'on inventa les lettres, on les composa des plus fameux caractères qui étoient alors en usage, il en apporte pour preuve la forme & le nom que les lettres conservent encore aujourd'hui dans les Alphabets de diverses Nations. L'Alphabet Ethiopien, par exemple, tient encore des Hieroglyphes, comme l'assure M. Fourmont, que M. W. appelle le plus habile des modernes. Et les mots qui dans les Langues anciennes servent à signifier les lettres ou l'écriture en lettres montrent encore que la figure des lettres provient des Hieroglyphes. Ainsi les mots *ομῆια* & *ομῆια* veulent également dire images des choses naturelles & marques ou caractères artificiels; & *γραφε* signifie peindre & écrire.

Après avoir suivi l'écriture dans ses divers changemens, & après

922 *Journal des Sçavans*,
avoir montré que c'est la nature &
la necessité & non pas le choix &
l'art qui ont produit les diverses
especes d'écritures hieroglyphi-
ques. M. W. examine l'origine &
les progrès de l'art de la parole.
Son dessein est de comparer l'inven-
tion & les progrès de l'un & de
l'autre de ces arts, & de répandre
par cette comparaison un plus
grand jour sur tout son Systême. Il
suppose que le Langage a été d'a-
bord extrêmement grossier, stérile
& équivoque, & que les hommes
se trouvant dans l'embarras à cha-
que nouvelle idée & à chaque cas
extraordinaire pour se faire enten-
dre les uns aux autres, la nature les
porta à suppléer au défaut d'ex-
pressions par des signes convena-
bles & par des actions; il rapporte
différens exemples de ce langage
mêlé de paroles & d'actions qu'il a
tirés de l'Ecriture Sainte & des Au-
teurs Prophanes. Il compare la
maniere d'exprimer les pensées
par des actions avec celle de les

Mai , 1744.

223

conserver par la peinture , & il
fait voir qu'il y a un accord par-
fait entr'elles. Il ajoute que lorsque
le Langage vint à être cultivé ,
cette façon grossière de s'enoncer
par action s'adoucit & se polit
sous la forme d'Apologue & de
Fable. Celui qui avoit à parler ou à
persuader quelque chose , racon-
toit une histoire *familière* qu'il
avoit inventée , dans laquelle il
entremêloit des circonstances pro-
pres à faire pleinement connoître
& goûter ce qu'il avoit en vûe ; le
Langage étoit alors encore trop
borné & les esprits trop peu fa-
çonnés pour se servir uniquement
du raisonnement abstrait & du tour
direct. Telle est l'origine de l'apo-
logue , genre de discours qui ré-
pond à tous égards à l'écriture hie-
roglyphique , l'un & l'autre étant
le symbole d'une chose différente
que l'on sous entend.

Mais quand le Langage fut de-
venu un art, l'Apologue se réduisit
à une similitude. On chercha par-

2 Qv

224 *Journal des Sçavans*,
là à rendre le discours plus concis
& plus court. En effet comme dans
la similitude le sujet est toujours
present, il n'est plus necessaire de
faire les applications qu'exige l'A-
pologue. M. W. poursuit sa com-
paraison, & il dit que la similitu-
de répond aux marques ou carac-
tères de l'écriture Chinoise & que
comme ces marques ont produit
la méthode abrégée des lettres
alphabétiques, de même aussi pour
rendre le discours plus coulant &
plus élégant, la similitude a pro-
duit la métaphore qui n'est autre
chose qu'une similitude en petit.

De tous les rapports qu'il a re-
marqués entre les progrès de la
parole & de l'écriture, il en con-
clut que l'une & l'autre n'ont été
trouvées que par nécessité, & que
par conséquent rien n'est moins
fondé que l'opinion des anciens
& des modernes, qui ont pensé
que les Egyptiens n'ont inventé les
Hieroglyphes que pour cacher
leur science & la rendre myste-

ieuse ; cependant comme il est certain que cette Nation s'en est servi à la fin pour cet usage , M. W. examine dans la seconde partie de sa Dissertation comment il est arrivé qu'une méthode d'écrire extrêmement simple dans son principe , a été changée en une autre très-composée & très-difficile.

Pour mieux faire entendre comment ce changement s'est fait, l'Auteur rappelle tout ce qu'il a déjà dit touchant la distinction & l'usage des différentes espèces d'hieroglyphes. Outre les hieroglyphes propres & symboliques qui consistoient en des marques ou caractères qui tenoient lieu des choses & non des mots , il distingue d'après Porphyre & Clément d'Alexandrie deux autres espèces d'écritures en usage chez les Egyptiens , sçavoir, l'Epistolique ainsi appelée parce qu'on ne s'en servoit que dans les affaires civiles , & l'Hierogrammatique qui n'étoit d'usage que dans les choses de la

Religion. Ces deux dernières écritures tenoient lieu de mots & étoient formées avec les lettres d'un Alphabet. Après cette idée générale des différentes écritures Egyptiennes, il explique l'usage de chacune en particulier. L'Hieroglyphe propre étoit employé à faire connoître nuement & simplement les loix, les réglemens, les usages publics & l'Histoire. Nous en avons une preuve dans les Obélisques, les seuls monumens qui nous restent de l'ancienne Sagesse Egyptienne. Celui de Rameffès aujourd'hui placé devant l'Eglise de S. Jean de Latran à Rome, qui fut construit anciennement pour orner la Ville d'Héliopolis, est plein de caractères hieroglyphiques. Ammien - Marcellin nous a conservé une partie de la Traduction qui en avoit été faite en Grec par Hermapion, & elle nous apprend que l'Écriture de cet Obélisque ne contenoit autre chose qu'un panégyrique de Rameffès &c.

une Histoire de ses conquêtes. Hérodote, Diodore, Strabon, Proclus, Tacite & Plinè nous donnent la même idée des Inscriptions des Obélisques & des Pyramides, mais tous ces témoignages & ces autorités n'ont pas été capables de faire changer de sentiment au Père Kircher. Ce sçavant homme trop attaché à ses opinions, a mieux aimé traiter d'imposteurs les plus graves Auteurs de l'Antiquité que de renoncer à la gloire dont il s'étoit flatté de découvrir dans les monumens anciens la profonde sagesse des Egyptiens.

L'Hieroglyphe symbolique doit sa naissance à la difficulté d'exprimer les idées abstraites de la Philosophie. Les spéculations les plus sublimes ne pouvoient être rendues par des caractères ordinaires, il a donc fallu en emprunter des qualités des choses naturelles les plus cachées, il a fallu même en composer de l'assemblage de différentes choses, qui réunies ensemble formoient

928 *Journal des Sçavans* ;
comme des espèces d'énigmes.
Cette écriture fut employée au se-
cret , & elle y étoit extrêmement
propre par l'élégance & la hardies-
se de ses figures recherchées & peu
à la portée du vulgaire.

On dessina d'abord avec exacti-
tude les animaux , les plantes & les
autres figures qui entroient dans
la composition des symboles hie-
roglyphiques , mais on se relâcha
bien-tôt sur ce point , & il arriva
de ce relâchement une alteration
qui forma une autre espèce d'écri-
ture. Lorsque l'étude de la Philoso-
phie qui avoit occasionné l'écriture
symbolique eut porté les Sça-
vans de l'Égypte à écrire beaucoup
& sur divers sujets , ce dessein
exact multipliant trop les Volumes
& prenant trop de tems leur parut
ennuyeux. Ils se formerent donc
insensiblement un autre caractère ,
que l'on peut appeller *l'écriture
courante* des Hieroglyphes. Il res-
sembloit aux caractères Chinois ,
& après avoir été formé d'abord

du seul contour de chaque figure ,
il devint à la longue une sorte de
marque. Or l'usage de ces *marques*
produisit avec le tems un effet sin-
gulier , & cependant naturel , qui
fut de diminuer beaucoup de l'at-
tention que l'on donnoit au sym-
bole & de la fixer à la chose signi-
fiée. Par ce moyen l'étude de l'é-
criture symbolique se trouva fort
abrégée , n'y ayant alors presque
autre chose à faire qu'à se rappeler
le *pouvoir* de la marque symboli-
que , au lieu qu'auparavant il fal-
loit être instruit des propriétés de
la chose ; en un mot cela reduisit
cette sorte d'écriture à l'état où est
presentement celle des Chinois. .

Ce caractère courant est propre-
ment celui que les anciens ont ap-
pellé *Hierographique* : c'est lui qui
occasionna , comme nous l'avons
déjà dit , l'invention de l'Alphabet
ou de l'écriture Epistolique , pour
parler le langage de Porphyre & de
Clément d'Alexandrie. Il ne faut
pas oublier que tous les anciens

conviennent qu'elle a été trouvée par le Secrétaire d'un Roi d'Egypte, cette circonstance ne nous aidera pas peu à découvrir les causes de son origine. Voici comment M. W. l'expose.

» Toutes les espèces d'écritures
» hieroglyphiques, quand il falloit
» s'en servir dans les affaires publi-
» ques pour envoyer les ordres du
» Roi aux Généraux d'armées &
» aux Gouverneurs des Provinces
» éloignées, étoient sujettes à l'in-
» convenient inévitable d'être im-
» parfaitement & obscurément en-
» tendues. Je crois donc que no-
» tre Secrétaire, en y cherchant
» un remede, inventa un Alpha-
» bet, dont il fit servir les lettres à
» exprimer des mots & non des
» choses. Par ce moyen on évitoit
» tous les inconvéniens si préjudi-
» ciables dans ces occasions, &
» l'Ecrivain rendoit ses instructions
» avec la plus grande clarté & la
» plus grande précision. Cette mé-
» thode eut encore cet avantage,

» que comme le Gouvernement
 » chercha fans doute à tenir l'in-
 » vention ſecrete, les *Lettres d'E-*
 » *tar* furent pendant du tems por-
 » tées avec toute la ſureté de nos
 » chiffres modernes. C'eſt ainſi
 » que l'écriture en lettres appro-
 » priée d'abord à un pareil uſage
 » eut le nom d'Epistoſique. Du
 » moins je n'imagine pas qu'on
 » puiſſe donner une meilleure rai-
 » ſon de cette dénomination.

» Le Lecteur voit par-là, *ajou-*
 » *te M. W.*, que l'opinion com-
 » mune, qui veut que ce ſoit (*)
 » la premiere écriture hieroglyphi-
 » que & non pas la premiere écritu-

(*) Il paroît que le Traducteur n'a pas bien rendu la penſée de M. W. en cet endroit. Nous n'avons pas le Texte original entre les mains pour vérifier notre conjecture, mais nous croyons que M. W. a voulu dire, que l'opinion commune qui veut que ce ſoit l'écriture hieroglyphique, & non pas l'écriture en lettres qui ait été la premiere inventée pour le ſecret, eſt oppoſée à la vérité, &c.

» ture en lettres qui ait été inven-
» tée pour le secret, est précisé-
» ment opposée à la vérité, ce qui
» n'empêche pas que dans la suite
» elles n'ayent changé naturelle-
» ment leur usage. Les lettres sont
» devenuës l'écriture commune, &
» les hieroglyphes une écriture se-
» crette & mystérieuse.

» Cet Alphabet, que l'on peut
» appeller *politique* occasionna
» bien-tôt l'invention d'un Alpha-
» bet sacré, car les Prêtres Eryp-
» tiens ayant part au Gouverne-
» ment, connurent sans doute de
» bonne heure le secret de cet Al-
» phabet, & étant alors plongés
» dans l'étude de la Philosophie &
» dans des spéculations profondes,
» ils s'en servirent pour cacher
» leurs doctrines. Mais les divers
» usages auxquels cet Alphabet se
» trouva employé dans le civil ne
» permirent pas long tems d'être
» un secret, & quand il fut connu
» les Prêtres en inventerent un au-
» tre pour eux. L'expérience de son

» utilité jointe à la nécessité de
 » trouver une méthode qui expri-
 » mât avec précision leurs idées
 » abstraites , ne souffrit pas qu'ils
 » demeurassent davantage sans un
 » Alphabet qui leur fût propre ,
 » on l'a appelé *Hierogrammatique*
 » à cause de ceux qui l'ont inven-
 » té & de l'usage auquel ils l'ont
 » approprié.

La distinction de l'Alphabet sa-
 cré & vulgaire en usage chez les
 Egyptiens est fondée sur le témoi-
 gnage formel d'Hérodote. M. W.
 observe que quoique l'on eût trou-
 vé les lettres alphabétiques , on
 ne discontinua pas pour cela de
 faire usage des Hieroglyphes ,
 qu'on s'en servit même long-tems
 après , particulièrement sur les
 monumens de pierre , & que c'est
 pour cette raison que nous n'en
 trouvons aucun qui soit inscrit
 avec d'autres caractères. Ce n'est
 pas cependant que les lettres ne
 soient extrêmement anciennes , la
 preuve de leur grande antiquité est

934 *Journal des Sçavans*,
que l'on en a attribué l'invention
aux Dieux à qui les anciens n'ont
jamais attribué l'invention d'au-
cune chose dont l'origine leur
étoit connue.

Il résulte de ce qui a été dit que
les Prêtres Egyptiens avoient plu-
sieurs manieres de tenir leurs con-
noissances cachées, & cependant
de les transmettre à la posterité,
ils avoient entr'autres celle des
symboles hieroglyphiques & celle
d'un Alphabet sacré, & nous
voyons comment il est arrivé que
ce qui devoit son origine à la ne-
cessité a été dans la suite du tems
employé au secret & a été cultivé
pour l'ornement.

Comme le but de tout ce dis-
cours sur l'origine, l'usage & la
nature de l'écriture hieroglyphique
est particulièrement d'en tirer une
preuve de la grande antiquité des
Sciences en Egypte M. W. resume
dans la 3^{me} partie de cet Ouvrage
tout ce qu'il a dit dans les préce-
dentes pour prouver cette antiqui-
té.

Voici en peu de mots comment
il raisonne.

Les Sciences que les Sages de
la Grèce allerent anciennement
étudier en Egypte pour en faire
part à leur propre pays étoient
toutes contenuës dans les Hiero-
glyphes suivant le témoignage
unanime des Auteurs. Or l'écriture
hiéroglyphique a été inven-
tée & ensuite perfectionnée par
les Egyptiens comme un moien
propre à transmettre leur pro-
fonde sagesse long - tems avant
qu'ils eussent découvert les let-
tres alphabétiques , & cepen-
dant les lettres sont si anciennes
que quelques personnes se sont
laissées aller à croire qu'elles
étoient antérieures aux Hiero-
glyphes. Donc , &c.

Il prouve encore sa proposition
par un autre argument tiré de l'O-
neirocritie , c'est-à-dire de l'inter-
prétation des songes , qui étoit en
usage chez les Egyptiens , dès la
plus haute antiquité. Il raisonne

936 *Journal des Sçavans* ,
ainti. » Les Onecrocritiques ont
» emprunté des symboles hiero-
» glyphiques leur art de déchiffrer
» & d'interpréter les songes. Cela
» n'a pû arriver qu'après que les
» Hieroglyphes furent devenus
» sacrés , c'est-à-dire , *le véhicule*
» *mysterieux de la Théologie* des
» Egyptiens, car les Hieroglyphes
» n'auroient pas eu *auparavant*
» une autorité assez grande pour
» engager à admettre de pareilles
» interprétations lorsque les
» Hieroglyphes devinrent sacrés ,
» les Egyptiens étoient très - sça-
» vans. Or les Hieroglyphes
» étoient déjà devenus sacrés du
» tems de Joseph , comme on le
» voit par l'usage qui subsistoit
» alors d'interpréter les songes re-
» lativement à ces symboles. Donc
» la Science des Egyptiens est de
» la plus haute antiquité.

Enfin il apporte pour dernière
preuve de son sentiment le culte
des Animaux , dont il prouve que
les Hieroglyphes ont été la vraie
source

source. Voici son raisonnement.

» Tout le monde convient que les
 » Hieroglyphes appelés symboli-
 » ques renfermoient l'ancienne
 » Science des Egyptiens. Les pro-
 » priétés les moins connues des
 » êtres employées dans ces Hiero-
 » glyphes furent cause, comme
 » nous l'avons observé qu'ils vin-
 » rent à être la *marque* d'autres
 » idées, soit idées de substances,
 » soit idées de modes, & il est
 » clair que ces *adaptations* analo-
 » giques sont une preuve que les
 » Egyptiens cultivoient les con-
 » noissances physiques. Ces mêmes
 » Hieroglyphes, disons-nous, ont
 » été la source du culte des ani-
 » maux en Egypte. Or le culte des
 » animaux subsistoit du tems de
 » Moïse, comme il est évident
 » par le Livre de l'Exode. Donc les
 » Sciences en Egypte sont aussi
 » anciennes que nous l'avons dit.

Il prouve la première partie de
 sa proposition par plusieurs rai-
 sons qu'il seroit trop long de rap-

938 *Journal des Sçavans*,
porter ici. Il refute ensuite six opi-
nions différentes sur l'origine du
culte des animaux. Cette discus-
sion est si étendue qu'elle ne peut
pas trouver place dans cet Extrait,
nous renvoyons au Livre même le
Lecteur curieux de s'en instruire.

Il regne une si belle analogie
dans le Système de M. W. & tou-
tes les parties tiennent les unes aux
autres par un lien si naturel, qu'on
est porté à croire que l'origine &
les progrès de l'écriture & du Lan-
gage ont été tels qu'il les a décrits.

Le public doit avoir bien de l'o-
bligation au Traducteur de lui
avoir fait connoître un Ouvrage si
curieux, mais il auroit été à sou-
haiter pour rendre la lecture de
sa Traduction plus agréable qu'il
ne se fût pas si fort attaché à ren-
dre mot à mot le Texte Anglois.

L'Ouvrage dont nous venons de
rendre compte est contenu tout
entier dans le premier Volume. On
trouvera dans le second des obser-
vations de l'Editeur sur l'antiqui-

Mai , 1744. 939

té des Hieroglyphes scientifiques
& des Remarques de M. Freret
sur la Chronologie Chinoise avec
les sentimens de M. Bianchini sur
les Obélisques. Quelques-unes de
ces pieces contiennent des opi-
nions contraires à celles de M. W.
L'Editeur a jugé à propos de les
joindre à l'Essai sur les Hierogly-
phes afin que le Lecteur fût
mieux en état de porter son juge-
ment sur cet Ouvrage.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

I T A L I E.

D E R O M E.

ON débite ici presentement la
Harangue que le P. Mamachi Professeur de Philosophie pro-
nonça à l'ouverture de son École,
à la fin de l'année dernière ; elle
est intitulée : *Patris Thomæ Ma-*
riæ Mamachii Chii Ordinis Præli-
catorum in Collegio Urbano de Pro-
paganda fide Philosophiæ Lectoris
Oratio de ratione tractanda Philoso-

240 *Journal des Sçavans* ,
phia designatis Orthodoxa Religionis
Propagatoribus , *habita in eodem*
Collegio , &c. *Romæ* , 1744. Cette
Harangue qui est dédiée au Pape ,
roule sur la maniere d'enseigner la
Philosophie à ceux qu'on destine
pour les Missions étrangères. L'Au-
teur y fait voir la nécessité où ils
sont de posséder parfaitement cette
Science , ainsi que les Mathémati-
ques , soit pour exposer la Doctri-
ne des Chrétiens , soit pour la dé-
fendre contre ses ennemis.

DE FLORENCE.

Il paroît une Lettre du P. Loddi
Dominicain , dans laquelle il com-
bat l'opinion que M. Brocchi a em-
ballée dans son Histoire de la Vie
des Saints de Florence , touchant
la généalogie de S. Antonin Arche-
vêque de la même Ville ; elle a
pour titre : *Risposta del P. Lettore*
fra Stephano Maria Loddi de Pre-
dicatori a un amico suo in ordine
alla genealogia di S. Antonino Ar-
civescovo di Firenze da lui già data
alla luce. In Firenze , 1744. in-4°.

Mai , 1744.

941

ANGLÈTERRE.

DE LONDRES.

Jean & Paul Knapton , Imprimeurs - Libraires dans Ludgate-Street , impriment & débitent actuellement par Souscription la continuation de l'Histoire d'Angleterre de M. Rapin de Thoyras , en Anglois , depuis la révolution arrivée en 1688 jusqu'à l'avènement du Roi Georges II ; à quoi on ajoutera un ample Sommaire ou Epitome de toute cette Histoire , depuis la descente de Jules-César en Angleterre jusqu'à la mort de Georges I. Par M. Tindal M. A. &c. Cet Ouvrage qu'on imprime *in-fol.* & *in-8°.* est orné des estampes des Rois , des Reines , & de plusieurs grands Personnages , gravées par M. Houbraken , & par d'autres habiles Maîtres , avec des Cartes , des Médailles & d'autres tailles-douces. On en débite chaque Semaine un cahier de quatre feuilles pour six sols. Les estampes gravées par M. Houbraken sont payées

2 R iiij

942 *Journal des Sçavans*,
sur le pied de six sols chacune; les
Cartes & les autres tailles-douces
en coûtent trois. Ce débit est ou-
vert du premier Samedi de Mai de
cette année & continuera jusqu'à
ce que l'Ouvrage soit achevé.

L'Histoire entière de cet Au-
teur traduite en Anglois, se dé-
bite aussi chez les mêmes Libraires
avec les estampes, les Cartes
Geographiques, & les autres or-
nemens qui l'accompagnent.

Il a paru en cette Ville depuis
quelque tems des Ouvrages sur
la Religion, dont voici les titres.

1°. *The Resurrection of Jesus Con-
sidered in answer to the trial of the
witnesses &c.* c'est-à-dire: *La Ré-
surrection de JESUS-CHRIST conside-
rée, pour répondre à L'examen des
Témoins, par un Philosophe Moral.*
1744. in 8°.

2°. *The Evidence of the Resur-
rection cleared from the exceptions
of the moral Philosopher &c.* c'est-
à-dire: *L'Evidence de la Resurrec-
tion éclaircie contre les objections ou*

Mai , 1744. 943

les réponses de l'Auteur du *Philosophe Moral*. 1744. in-8°.

3°. *The Evidence of the Resurrection of Jesus Vindicated , &c.* c'est-à-dire : *l'Evidence des preuves de la Resurrection de J. C. défendue contre les Chicannes d'un Philosophe Moral, proposée en forme de réponse à l'examen des Témoins ; » où l'on » découvre les bévûes & les fautes » de ce Traité , & où l'on démon- » tre que tous les raisonnemens sur » lesquels il appuye son opinion , » sont frivoles & défectueux.*
» 1744. in-8°.

4°. *The Witnesses of the Resurrection of Christ reexamined , and their testimony Shewn to be entirely consistent , &c.* c'est-à-dire : *Les Témoins de la Resurrection de JESUS-CHRIST entendus de nouveau ; & on démontre que leurs témoignages s'accordent parfaitement entr'eux , &c.*
1744. in-8°.

On trouve chez Thomas Osborne , & J. Robinson , Imprimeurs Libraires de cette Ville , di-

244 *Journal des Sçavans*,
verses Pièces fugitives intitulées :
*Harleian Miscellany: Or the Col-
lection*, &c. c'est-à dire : *Recueil
de morceaux de Littérature & de
Mémoires*, rares, curieux & inte-
ressans qui ont été trouvés dans la
Bibliothèque du feu Comte d'Oxford,
avec des *Remarques Historiques*,
Critiques & Politiques 1744.

Th. Osborne a encore imprimé
& débite presentement pour le
prix d'une guinée un autre Ou-
vrage intitulé : *Carribeana, contain-
ing Letters and Dissertations*, to-
gether With *Poetical Essays*, &c.
c'est-à dire : *Recueil de Pièces de
Littérature contenant des Lettres*,
des Dissertations, & *des Essais de
Poësie composés* par divers Auteurs
en différentes occasions, rassem-
blés en deux Volumes in-4°. dans
lesquels sont compris plusieurs
papiers qui regardent le commer-
ce, les Loix & les Réglemens qui
ont été faits pour les Colonies
Angloises destinées pour les Ma-
nufactures de Sucre, particuliere-

Mai, 1744. 945

ment dans l'Isle des Barbades ; à quoi l'on a joint beaucoup de choses touchant le caractère de quelques Personnages distingués qui sont morts , & d'autres pieces qui n'ont pas encore vû le jour.

Le même Libraire imprime aussi en cinq Volumes pour le prix d'une guinée onze schellings six sols , un autre Ouvrage qui traite généralement de tous les travaux qu'il est nécessaire de faire à la campagne pour la culture des terres , il est intitulé : *The modern Husbandman* , &c. c'est-à-dire : *Le nouveau fermier parfait , ou le moyen de tirer le meilleur parti qu'il est possible d'une Ferme* , &c. Par Guillaume Ellis. 1744. in 4°.

Jean. Nourse , Imprimeur-Libraire, à l'Agneau , près du Temple-Bar , a publié depuis peu un Recueil de *Lettres , Négociations & Pieces Secrettes* , pour servir à l'Histoire des Provinces-Unies & de la Guerre présente , & de suite on de confirmation aux Lettres de S.^t E. M.

246 *Journal des Sçavans*,
Van Hory Ambassadeur de L. H.
P. à la Cour de France, lesquelles
ont été publiées chez Nourle dans
le courant de l'année dernière. Ce
nouveau Recueil est donné comme
une seconde Edition de celui qui
parut l'année dernière en deux
Volumes in-8. & qui a été annon-
cé dans les Nouvelles du Journal
du Mois d'Octobre 1743. sous le
titre de *Recueil de Pièces secrètes*
& intéressantes tirées des Registres
des Etats Généraux d'Hollande. &c.
Mais il est accompagné de plu-
sieurs Pièces nouvelles & de re-
marques. 1744. in-8°.

A new improvement in the art
of making the true volatile spirit of
Sulphur, c'est-à-dire : *Nouvelle*
Méthode pour faire l'esprit de souf-
fre, si simple, si aisée, & à si bon
marché, que toute personne, sans
même sçavoir la Chimie, pourra
faire la preparation de cet excellent
remède pour son usage particulier.
Par Monsieur Ephraim Rinhold-
Sechl; à Londres, chez J. Robin-

Mai, 1744. 247

son, au Lion d'or, dans Ludgate-Street. in-8°. 1744.

An Enquiry into the exility of the vessels in a human body, &c. c'est-à-dire : *Recherches sur la petitesse des vaisseaux du corps humain, où l'on prouve qu'il n'y a pas deux corps humains qui se ressemblent parfaitement.* Par M. Clifton Wintringham de la Société de Londres : à Londres, chez Thomas Osborne, dans Gray's Inn. in-8°. 1743.

Siris: A chain of Philosophical Reflexions and inquiries concerning the virtues of tar Water, &c. c'est-à-dire : *Recherches sur les vertus de l'eau de goudron, & plusieurs autres sujets liés ensemble.* Par M. Georges Berkeley, Evêque de Cloyne, Auteur du petit Philosophe, seconde Edition, revue, & corrigée par l'Auteur : à Londres, chez W. Innys & C. Hicels, dans Pater-noster-Row, & C. Davis, dans Holbourn. in-8°. 1744.

HOLLANDE.

DE LA HAYE.

On a omis de marquer dans le Journal du mois de Mars dernier à l'article des Nouvelles de la Haye, que l'Ouvrage qui y est annoncé sous le titre de *Recherches Philosophiques sur la nécessité de s'assurer par soi-même de la vérité*, &c. est de M. de S. Hyacinthe, connu depuis long-tems dans la Republique des Lettres par d'excellens Ouvrages. Son nom ne peut que prévenir favorablement le public pour ce Traité de Philosophie.

DE LEYDE.

Il paroît depuis peu une troisième Edition des Elémens de Philosophie de M. ^sGravesande sous ce titre : *G. J. ^sGravesande Philosophia Newtoniana institutiones in usus Academicos, Editio tertia auctior. Leide, apud Joh. Arn. Lange-rak, Joh. & Herm. Verbeek Bibl. 1744. in-8°. 2 vol. M. Allamant,*

Mai , 1744. 949

qui étoit intime ami de M. 'sGravefande , a pris soin de cette Edition ; il l'a rectifiée en plusieurs endroits , & augmentée considérablement. Il n'a rien négligé pour faire cet abrégé avec toute la fidélité & l'exactitude possibles. A l'égard des corrections & des additions qu'il y a faites , il les a puisées dans les manuscrits mêmes de l'Auteur ; & la liaison particulière qu'il a eue avec cet habile Philosophe , l'a mis à portée de savoir mieux qu'aucun autre, ce qu'il vouloit faire entrer dans sa nouvelle Edition des Elémens de Philosophie , & de suivre religieusement ses principes & son esprit.

F R A N C E.

D E S O I S S O N S.

» L'Académie de Soissons ayant
» jugé à propos de varier les sujets
» des prix qu'elle annonce pour
» chaque année , donnera alterna-

950 *Journal des Sçavans* ,
» tivement un sujet d'Eloquence ,
» & un sujet tiré de l'Histoire.

» Dans l'assemblée publique
» qu'elle tiendra le 26 Avril 1745
» elle délivrera le prix qui sera une
» Médaille d'or de la valeur de 300
» liv. donnée par Monseigneur le
» Duc de Fits-james, Pair de Fran-
» ce, Evêque de Soissons , elle pro-
» pose pour sujet d'Eloquence l'in-
» utilité de la dispute pour ramener
» les hommes à l'unité d'opinions.

» Et pour donner plus de facili-
» té & de loisir aux Auteurs qui
» travailleront sur l'Histoire , elle
» propose pour sujet de la Dissert-
» ation de 1746:

» De fixer l'Epoque du commen-
» cement & de la fin du regne de
» chacun des derniers Rois de la pre-
» miere Race , tant sur le Royaume
» de Bourgogne & de Neustrie , ou
» sur celui d'Austrasie , que sur tou-
» te la Monarchie , à commencer
» après la mort de Dagobert I que
» l'on suppose être arrivée l'an 638.
» jusqu'à l'élection & couronnement

» de Pepin Chef de la seconde Race.

» Comme le but de cette Dissert-
» tation est de procurer de nouvel-
» les découvertes ou de nouveaux
» éclaircissemens sur cette partie
» de la Chronologie de notre His-
» toire, qui n'a commencé à être
» développée que depuis un certain
» nombre d'années; les Auteurs
» sont priés lorsqu'ils suivront une
» opinion généralement reçue, ou
» déjà discutée par d'autres, sans
» avoir rien de nouveau à donner
» de leur part, d'abrégér leurs
» preuves, ou de renvoyer aux
» Auteurs qui les ont déjà mises
» au jour, afin de ne pas donner
» trop d'étendue aux Dissertations.

» Ceux qui enverront des Dis-
» sertations Latines, auront soin de
» mettre en marge les noms fran-
» çois des personnes, ou des lieux
» dont ils feront mention.

» Le Discours d'Eloquence sera
» d'une demie heure ou trois
» quarts d'heure de lecture au plus,
» & la Dissertation Historique, d'u-

» ne heure ou une heure & demie
» au plus.

» On adressera à M. de Beyne,
» Président au Prélidial de Soissons
» & Secrétaire perpétuel de l'Aca-
» démie, les Ouvrages destinés au
» concours, port franc & avant le
» premier Fevrier, sans quoi ils
» ne seront pas retirés.

» Ils seront écrits liblibement &
» sans abbréviations, les Auteurs
» ne mettront point leurs noms
» au bas, mais seulement une sen-
» tence; ils indiqueront une adres-
» se à laquelle M. le Secrétaire
» puisse leur faire tenir son récé-
» pissé.

» On les prie de prendre les
» mesures nécessaires pour n'être
» point connus jusqu'au jour de la
» décision, de ne point signer les
» Lettres qu'ils pourroient écrire à
» M. le Secrétaire, ou à tout autre
» Académicien, les avertissant que
» s'ils sont découverts par leur
» faute, ils seront exclus du con-
» cours.

Mai , 1744. 953

» L'Auteur qui aura remporté
» le prix d'Eloquence viendra
» le recevoir dans la Séance pu-
» blique du 26 Avril 1745 , sinon
» il enverra à une personne con-
» nue sa procuration , pour être
» remise à M. le Secrétaire avec le
» récépissé de l'Ouvrage.

» M. Gouye de Longuemarre ,
» Greffier de la Prévôté de l'Hôtel ,
» est Auteur de la Dissertation à
» laquelle a été adjugé le prix de
» 1744. Elle s'imprime actuelle-
» ment chez *Chaubert* , Libraire à
» Paris , Quai des Augustins , à la
» Renommée & à la Prudence.

» Comme l'Académie fait im-
» primer tous les ans l'Ouvrage
» qui remporte le prix , elle exi-
» ge des Auteurs qu'ils ne les fas-
» sent point imprimer de leur côté
» que six années révolues après la
» date de l'impression que l'Aca-
» démie en aura fait faire.

D E P A R I S.

On trouve chez *Briasson* , Li-
braire , rue S. Jacques , le Catalo-

954 *Journal des Sçavans*,
gue d'une Bibliothèque de Livres
très rares ; l'on a mis plusieurs re-
marques curieuses sur les Editions
de ces Livres. Cette Bibliothèque
est à vendre à Basle. Voici le titre
de ce Catalogue : *Bibliotheca selec-*
tissima , sive Catalogus Librorum
in omni genere Scientiarum rarissi-
morum , quos maximis sumptibus
summoque studio ac curâ per pluri-
mos annos collegit, nunc verò venum
exponit Samuel Engel ex Rep. Helv.
Bernensi Bullioth Primarius , qui
& huncce Catalogum ordine alpha-
betico concinnavit simul ac notis
perpetuis illustravit 1-43. in - 8^o.
Cette Bibliothèque se vendra en
gros ou en détail avant le mois
d'Octobre 1744.

Le 7^{me} & le 8^{me} Volume de la
Collection des Œuvres de M. Bos-
suet Evêque de Meaux paroissent
depuis peu chez le Mercier, la Veu-
ve Alix , Barois fils, & Boudet, Li-
braires de cette Ville. 1744. fol Le
7^{me} Volume contient les Ecrits que
M. Bossuet a donnés a l'occasion

Mai, 1744.

955

des disputes qui se sont élevées au
sujet du Livre des *Maximes des
Saints*. La politique tirée des pro-
pres paroles de l'Ecriture Sainte,
& son Traité sur la Comédie. Le
8^{me} comprend le Discours sur l'Hi-
stoire Universelle, une Lettre au
Pape Innocent XI. avec la répon-
se, les Oraisons Funébres, le Dis-
cours que M. Bossuet prononça,
lorsqu'il fut reçu à l'Académie
Françoise.

P. G. le Mercier Libraire, rue
S. Jacques, au Livre d'or, vient
de publier un Commentaire sur
les Pseaumes de la Pénitence, sous
ce titre : *Explanatio in Septem
Psalmos Poenitentiales, cum ver-
sione Gallica. 1744. in - 8°. Cette*
explication qui est Littérale &
Morale en même tems, a été
donnée comme un Essai pour sou-
der le goût du public, si elle est
reçue favorablement, l'Auteur
continuera son travail sur tous les
Pseaumes.

Il paroît chez le Clerc au Palais,

956 *Journal des Sçavans*,
& Prault fils, à la descente du
Pont-Neuf, une nouvelle Edition,
revûë, corrigée & augmentée du
*Mémorial de Paris & de ses envi-
rons à l'usage des Voyageurs*, par
M. l'Abbé Antonini. 1744. in-12.

*Description du Ventilateur par le
moyen duquel on peut facilement re-
nouveler, & en grande quantité,
l'air des mines, des prisons, des
Hôpitaux, des Maisons de force &
des Vaisseaux; où l'on fait voir son
utilité, pour préserver toute sorte
de grains d'humidité & de corrup-
tion, pour les garantir des calen-
dres, soit dans les greniers, soit
dans les Vaisseaux, & pour con-
server plusieurs autres marchand-
ses; comme aussi pour secher le
bled, la Drêche, le houblon, la
poudre à canon, &c.* Ouvrage lû
à la Société Royale en 1741, par
M. Hales Docteur en Théologie,
& de la Société Royale; & traduit
de l'Anglois par M. Demours Doc-
teur en Medecine. Chez Charles-
Nicolas Poirion, rue S. Jacques, à

Mai, 1744.

957

l'Empereur, 1744. in - 8°.

Charles-Jean-Bapt. Delespine & Jean-Thômas Herissant, Libraires, rue S. Jacques, viennent de publier un Programme raisonné pour annoncer au public qu'ils ont mis sous la Presse l'*Histoire d'Allemagne avant & depuis l'établissement de l'Empire jusqu'à l'Empereur à présent regnant*; par le P. Barre Chanoine Régulier de la Congregation de France, en dix Volumes in 4°. proposées par souscription. L'Auteur, après avoir fait une étude particulière pendant près de vingt années, comme il le dit lui-même, de tous les Monumens Historiques qui regardent l'Allemagne, & de tous les Auteurs qui en ont écrit, a entrepris d'en composer une Histoire suivie depuis la première origine des différens peuples qui ont formé le Corps Germanique jusqu'à notre tems. Par-tout il joint l'Histoire Ecclesiastique, & les Généalogies des Maisons les plus illustres, à l'Histoire Civile & Militaire. Il rapporte les Erections

958 *Journal des Sçavans* ;
des Evêchés , & leurs privilèges ;
les établissemens des Universités
& des Académies ; l'Histoire du
Collège Electoral , & celle des
Principautés particulières. Il a mis
au commencement une Disserta-
tion préliminaire contenant un
examen critique & impartial des
Auteurs & des monumens dont il
a fait usage. A l'égard des faits &
des points importans qui se sont
rencontrés dans le cours de la
narration, & qui demandoient plus
de discussion , il les éclairecit ou
par des remarques critiques ou par
des Dissertations. Outre le frontis-
pice , les plans de batailles , les
vignettes , & les autres tailles-
douces , dont cette Histoire sera
ornée ; on y trouvera trois Cartes
Géographiques enluminées ; la
première pour la Germanie , telle
qu'elle étoit sous les Romains ; la
seconde la représentera sous Char-
le-Magne , & la troisième repre-
sentera l'Allemagne moderne.

Cette Histoire formera dix vol.
in-4^o chacun d'environ 750 pages,

Mal., 1744.

959

imprimés sur du papier & en caractères aussi beaux que ceux du Programme, & parfaitement semblables. Le prix de la Souscription est, pour le petit papier, de 72 liv. payables, la moitié en souscrivant, & l'autre en retirant les exemplaires; & pour le grand papier, de 120 liv. qu'on payera pareillement en deux payemens égaux. Cette Souscription sera ouverte jusqu'au dernier de Décembre de cette année. Les Libraires avertissent que l'Ouvrage sera en état d'être délivré en 1746, & que le premier paiement de la Souscription sera perdu pour les Souscripteurs, s'ils ne retirent pas leurs exemplaires six mois après la publication. Ceux qui n'auront pas souscrit payeront l'exemplaire en petit papier 120 l. relié, & 170 liv. en grand papier aussi relié.

Gabriel Martin, Libraire, rue S. Jacques, à l'Etoile, débite actuellement le *Catalogue des Livres de feu M. Danty d'Isnard Medecin, ancien Professeur Royal des Plantes au Jardin du Roi, & de l'Académie*

960 *Journal des Sçavans ;*
Royale des Sciences, dont la vente
 se fera en détail le Lundi 20 Juillet
 1744 & jours suivans , en la mai-
 son où il est décedé , rue du Paon,
 Quartier S. Victor. On suivra exact-
 tement l'ordre des Listes qui se-
 ront distribuées chaque Semaine.

T A B L E
 DES ARTICLES CONTENUS
 dans le Journal de Mai, 1744.

Nouvel *Abrégé Chronologique*
de l'Histoire de France ; &c.
 pag. 771

Introduction à la connoissance des
productions de la Nature & de
l'Art ; &c. 803

Dissertation sur la Conquête de la
Bourgogne par Clovis l' premier ,
&c. 834

Tous les Ouvrages de Jean Bernoul-
li , &c. 856

Histoire du Traité de Westphalie ,
&c. 878

Lettre du Cardinal Querini , &c. 898

Essai sur les Hieroglyphes d'Egypte ,
&c. 907

Nouvelles Littéraires , 939

Fin de la Table.

LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,

POUR
L'ANNEE M. DCC. XLIV.
J U I N.

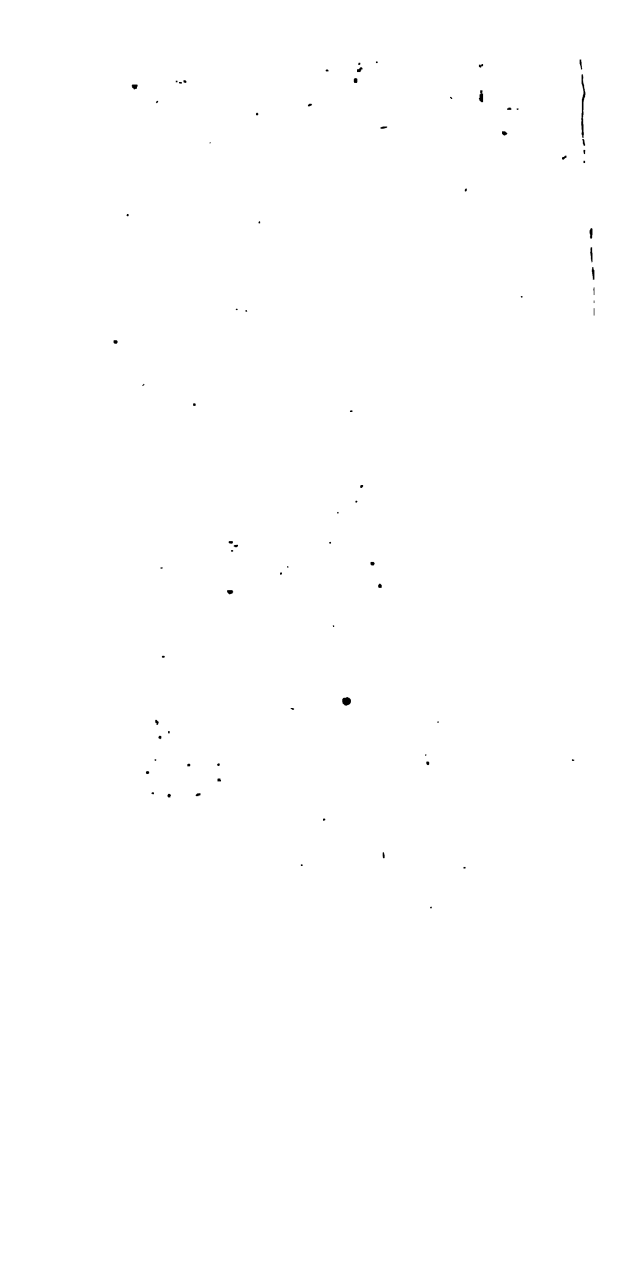


A P A R I S,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des
Augustins, du côté du Pont Saint Michel,
à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XLIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



LE
JOURNAL
DES
SCAVANS

JUN, M. DCC. XLIV.
HISTOIRE GÉNÉRALE
d'Espagne, traduite de l'Espagnol
de Jean de Ferreras, enrichie de
Notes Historiques & Critiques,
de vignettes en taille douce, & de
Cartes Géographiques. Par M.
d'Hermilly. Tome IV. pp. 609,
non compris la Préface, & les
différentes Tables qui en contiennent
109. A Paris, rue S. Jacques,
chez Charles Osmon,
Jacques Cloufier, Louis-Etienne
Ganeau. 1744. in-4°.

Juin.

2 Sij

LA Préface que le Traducteur a mise à la tête de ce Volume est encore , comme celle du précédent , une assez longue Dissertation. Dans celle-là, ayant, comme il s'en flatte , prouvé d'une manière incontestable , qu'avant l'année 857 de J. C. la Navarre ne formoit point un Royaume particulier , il avoit insinué que le País de Sobrarves n'avoit point encore eu alors de Rois propres. Mais comme il n'a traité que légèrement ce dernier point , il lui a paru qu'il ne seroit pas inutile d'entrer dans une nouvelle discussion à ce sujet. Il fait donc voir que c'est sans aucun fondement que plusieurs Ecrivains s'obstinent à soutenir, que le Royaume de Navarre doit son origine à celui de Sobrarves , & que quelques-uns d'entr'eux parmi lesquels se trouve M. de la Martiniere , le font commencer du tems que Dom Pélage regnoit dans les Asturies.

Du reste pour montrer le peu de fonds qu'il faut faire sur la plupart des anciens monumens qui nous restent de l'Histoire d'Espagne, & avec quelle précaution on doit en faire usage, il cite un long morceau tiré de l'Histoire du Royaume de Navarre par le Pere Abarca Jesuite, dont l'Ouvrage, quoique très-estimé en Espagne, est peu connu des Sçavans de France. Ce morceau dont nous allons donner l'Extrait, sera, comme le remarque M. d'Hermilly, un préservatif assuré contre les faussetés introduites, ou adoptées par plusieurs Historiens Espagnols; s'il est permis, dit-il, de donner ce nom à ceux qui sacrifient tout à la prévention, ou à une envie déordonnée d'illustrer leur patrie.

Le Pere Abarca, après s'être plaint que, quelques recherches qu'on ait faites jusqu'à présent, il a été impossible de s'assurer de la vérité des événemens arrivés en Espagne dans les premiers siècles

966 *Journal des Sçavans*,
qui suivirent la destruction de la
Monarchie des Goths par les Sara-
zins, & sur-tout de ce qui s'est
passé alors dans l'Arragon & la Na-
varre, s'exprime ainsi :

» On ne peut travailler à l'His-
» toire de ces tems sans se trouver
» enveloppé de ténèbres épaisses, &
» sans être arrêté à chaque pas par
» différentes questions sur lesquel-
» les il y a tant de confusion, de
» contradiction, & même de pas-
» sion parmi les Ecrivains Natio-
» naux, qu'à peine y remarque-t-
» on autre chose. . . . Tout le fruit
» d'une étude infatigable se réduit
» à faire le triste, mais nécessaire
» aveu, qu'il n'est point d'Auteur
» qui s'accorde avec un autre. Les
» personnes des Rois, leurs noms,
» leur nombre, leur ordre, leur
» succession; le tems, le lieu où
» ils ont régné, le titre qu'ils ont
» porté, enfin tout est marqué dif-
» féremment.

Il parcourt ensuite les différen-
tes causes des erreurs dans lesquel-

Ils tombent ceux qui entreprennent d'écrire sur l'Histoire ancienne d'Espagne. Ces causes sont l'ignorance , la crédulité , la vanité , la mauvaise foi de la plupart des Auteurs , aussi-bien que de leurs Copistes. Les injures que le tems a faites aux anciens Manuscrits , la difficulté de les lire , & sur-tout la confusion qui s'est glissée dans les chiffres, principalement dans ceux qui sont en caractères Lombards ou Gothiques , l'embarras où l'on est pour distinguer les Ouvrages supposés d'avec ceux qui sont véritables ; embarras dont on ne peut , selon le P. Abarca , presque sortir, sur-tout lorsqu'il est question des autorités qu'on tire des Chartres & des privilèges que les Eglises & les Monasteres se vantent de posséder ; pieces , dit - il , dont la plupart doivent être rejetées , ou plutôt qui sont presque toutes indignes de fournir matiere à la dispute.

De-là vient , continue-t-il , que

» Mariana indigné de trouver par-
 » tout tant d'obscurité & de con-
 » tradiçtion n'a pû s'empêcher de
 » dire que les Histoires de Navar-
 » re sont farcies de fables & de
 » contes de bonnes femmes. Et
 » quoique je dise seulement avec
 » Garibay , *continue le P. Abarca,*
 » qu'elles sont pleines de confusion
 » & de doutes , j'avoüerai qu'elles
 » laissent à la fin le Lecteur aussi
 » incertain & aussi mécontent que
 » les fables & les contes de vieilles
 » femmes pourroient faire. Com-
 » me l'Arragon a eu presque le
 » même sort dans ces siècles d'igno-
 » rance , c'est - à - dire depuis le
 » commencement ou environ du
 » 8^{me} siècle jusque vers la fin du
 » 10^{me} ; on admire , quoiqu'avec
 » douleur , le jugement profond
 » & sain de Zurita , qui le fait pas-
 » ser d'un vol rapide les trois cens
 » premières années de ses Annales
 » en moins de six feuillets , disant
 » que vouloir s'appesantir sur un
 » prodigieux nombre de faits si an-

» ciens , c'est construire un édifice
» sur un fondement ruineux.

Le Pere Abarca remarque cependant que ce même Zurita, qu'il appelle le plus célèbre des Historiens Espagnols modernes , s'est évidemment trompé aussi - bien que Don Roderic Archevêque de Toléde, un des meilleurs Ecrivains anciens , dans la Chronologie & la succession des premiers Rois.

Un témoignage si éclatant de l'incertitude & de l'obscurité qui regnent dans les anciens monumens de l'Histoire d'Espagne , suffira pour faire voir combien la Dissertation préliminaire que nous venons d'annoncer , a dû coûter de recherches au Traducteur ; nous nous contenterons de dire qu'il recule l'origine du Royaume de Sobrarve & de Ribagorce jusqu'à l'an 1035 , & qu'il entreprend de prouver que ce Pays , après avoir jusqu'alors porté le titre de Comté , dut celui de Royaume à l'enrie qu'eut Sanche le grand de lais-

970 *Journal des Sçavans* ;
ser une couronne à chacun de ses
quatre enfans. Don Gonçale , qui
hérita de celle de Sobrarve , ayant
péri malheureusement , les Etats
reconnurent pour Souverain Don
Ramire Roi d'Aragon , & cesse-
rent pour toujours d'être un
Royaume particulier , après avoir
eu cette gloire seulement durant
trois ans.

M. d'H. est persuadé que c'est
là tout ce qu'on peut dire de plus
sur au sujet du Royaume de So-
brarve à cause du silence des mo-
numens & des Historiens anciens.
Cependant pour ne rien laisser à
desirer , il marque comment cet
Etat & celui de Ribagorce passerent
à Don Sanche le Grand Roi de Na-
varre ; mais en donnant , dit - il ,
toujours quelque chose à la con-
jecture & à la probabilité pour les
points historiques sur lesquels les
Ecrivains ne s'expliquent pas posi-
tivement.

Nous venons maintenant à la
sixième Partie de cette Histoire par

laquelle commence ce Volume. Il comprend l'Histoire de ce qui s'est passé en Espagne dans le cours du treizième siècle. Sans suivre l'Auteur pas à pas , vû la multiplicité & la diversité des faits qu'il fait entrer dans cette . Histoire : nous nous contenterons , comme nous l'avons fait dans nos Extraits précédens , de remarquer quelques-uns des traits qui nous ont paru les plus propres à donner une idée de ses recherches & du caractère qui le distingue des autres Ecrivains qui ont couru la même carrière.

Nous observerons d'abord que Don Ferreras se trouve assez souvent en contradiction avec les nouveaux Ecrivains de l'Histoire de Languedoc. Ainsi tandis qu'il prétend que Don Pédre Roi d'Aragon fit la guerre aux habitans de Montpellier pour les punir du zèle avec lequel ils avoient pris contre lui les intérêts de Doña Maria sa femme & héritière du Comte de

972 *Journal des Sçavans ;*
Montpellier. Ces Historiens soutiennent que le Roi d'Arragon vivoit encore pour lors en parfaite union avec cette Reine , & que la guerre que ce Prince fit aux habitans de Montpellier , avoit tout un autre objet , comme on le peut voir par ce que M. d'Hermilly rapporte d'après eux , dans une assez longue note , où cependant il ne prend aucun parti entre l'Historien Espagnol & ces Auteurs.

Don Ferreras fixe au premier Fevrier 1207 la naissance de Don Jayme qui succeda au Roi Don Pédre dans le Royaume d'Arragon ; mais il observe que tous les Historiens sont d'autant moins d'accord sur ce point , qu'il y avoit près d'une année que le Roi qui poursuivoit à Rome la cassation de son mariage avec cette Princesse , ne vivoit point avec elle ; il présume que dans l'esperance de les reconcilier , on ménagea entre eux quelque entrevûe dans laquelle le Doña Maria devint enceinte. Du

reste je m'en rapporte , dit Don Ferreras , à de plus grands éclaircissements.

On les trouvera dans une note du Traducteur ; il nous apprend que ce point historique & critique est parfaitement discuté dans la nouvelle Histoire de Languedoc. Il y est , selon lui , solidement démontré que la naissance de Don Jayme tombe en l'année 1208.

Ce Prince fut ainsi nommé ,
 » parce que la Reine sa mère vou-
 » lant lui faire prendre le nom
 » d'un des douze Apôtres , fit allu-
 » mer douze cierges d'un égal
 » poids & d'une égale grosseur , à
 » chacun desquels on attacha le
 » nom des mêmes Saints , afin de
 » lui donner celui de l'Apôtre dont
 » le cierge brûleroit plus long-
 » tems , & que celui qui avoit le
 » nom du glorieux Apôtre S. Jac-
 » ques finit le dernier. C'est là ce
 » que signifie *Jayme*. Quoique l'Au-
 » teur n'en dise rien , il n'est pas
 » inutile d'avertir ici que cette pra-

274 *Journal des Sçavans*,
que étoit en usage dans ces tems
en pareilles occasions.

Les Auteurs de la nouvelle Histoire du Languedoc sont encore ici en contradiction avec Ferreras, ils placent la mort de cette Princesse en 1213, au lieu que notre Auteur, appuyé sur l'autorité de Zurita, la fait vivre jusqu'en 1219, année dans laquelle, selon lui, elle mourut en odeur de sainteté à Rome, où elle s'étoit renduë pour soutenir la validité de son mariage. M. d'Hermilli se contente de dire ici, qu'il laisse aux Critiques plus éclairés que lui à décider, qui l'on doit préférer dans cette conjecture de la nouvelle Histoire de Languedoc, ou de l'autorité citée en marge, ou de Zurita. Il en use ordinairement avec la même retenue dans la plupart des difficultés sur lesquelles les Historiens & les Chronologistes se trouvent partagés.

Don Jayme qui en vertu d'un *Traité* avoit été remis au Comte

Simon de Montfort , succeda par l'entremise du Pape au Roi Don Pédre son pere tue à la bataille de Muret que ce Comte gagna contre le Comte de Toulouze au secours duquel le Roi d'Aragon avoit cru devoir marcher. Le Comte de Toulouze étant regardé comme le chef des Albigeois, Simon de Montfort se servit de ce prétexte pour refuser de rendre ce jeune Prince à ses sujets ; mais en reconnaissance de ce que Don Pédre , en se faisant sacrer à Rome, avoit rendu son Royaume tributaire au S. Siège d'une redevance annuelle & perpétuelle de 250 doubles , redevance contre laquelle les Etats du Royaume protesterent , sous prétexte, dit Ferreras , que le Roi n'avoit pû s'y engager sans leur consentement ; le Pape Innocent agit si puissamment par le Cardinal Bonaventure son Légat , que Simon de Montfort fut obligé de remettre Don Jayme entre les mains des Aragonnois , & des Catalans.

qui le reconnurent pour leur Souverain sous la tutelle de Don Sanche son oncle Conte de Roussillon auquel on donna deux Collègues, dont l'un devoit régler avec lui les affaires d'Aragon, & l'autre celles de la Catalogne; mais en même tems la personne & l'éducation du jeune Roi furent confiées au grand Maître du Temple qui eut ordre de le garder dans le Château de Monçon. Cette précaution étoit d'autant plus nécessaire que Don Sanche entreprit, mais sans succès, d'enlever le Roi son pupille. Plusieurs autres tentatives que le Comte de Roussillon fit encore contre la personne & contre les Etats de Don Jayme, ne lui ayant pas mieux réussi, on lui fit enfin de si grands avantages qu'il renonça aux droits qu'il pretendoit sur la Couronne d'Aragon, & qu'il prêta serment de fidélité au jeune Roi.

Nous remarquerons que Ferreras en racontant les victoires que

les differens Rois d'Espagne remporterent sur les Mahométans, leur donne presque toujours l'épithète *demiraculeuse*. Ainsi en parlant de la bataille qu'un des Généraux de Don Jayme Roi d'Arragon, qui n'avoit que 2000 Fantassins & 200 chevaux, gagna contre Zaen Roi Mahométan de Valence, dont l'armée étoit forte de 40 mille hommes d'Infanterie, & de 600 de Cavalerie, il s'exprime ainsi : » On croit que le » Glorieux S. Georges combattoit » visiblement pour les Chrétiens, » parce que la victoire parut d'autant plus miraculeuse, qu'outre » leur infériorité en nombre aux » Mahométans, on assure qu'elle » ne leur coûta que trois hommes. » Toute la petite Armée Chrétienne » remercia Dieu d'une faveur si signalée, reconnoissant qu'elle en » étoit redevable à l'intercession » de la S^{te} Vierge & de S. Georges » leur Protecteur.

» Mariana, dit *M. d'Hermilly* » sur cet endroit, raconte aussi

» comme un fait douteux le se-
» cours visible qu'on dit que Saint
» George donna aux Chrétiens
» dans cette occasion. Ferreras ne
» l'assure pas non plus ; il se con-
» tente de dire , qu'on le croit ,
» d'où l'on paroît être en droit de
» conclurre que s'il parle de cette
» particularité , c'est moins pour
» la faire recevoir aveuglément ,
» que pour ne pas blesser la pieuse
» crédulité des peuples , dont il
» décrit l'Histoire , & qui sont de
» même que ceux des autres pays ,
» toujours attachés à leurs pre-
» miers préjugés, & portés à regar-
» der comme merveilleux ce qui
» semble surpasser les forces natu-
» relles.

Au reste , Ferreras , à l'exemple
des autres Historiens Espagnols ,
raconte une infinité d'apparitions
semblables , s'étend sur un grand
nombre de découvertes d'Images
miraculeuses & de Reliques , don-
ne le détail de différens prodiges ,
tels que des Hosties baignées de

sang & changées en chair, & de
 plusieurs autres événemens non
 moins merveilleux, dont il assure
 qu'il y en a un très-grand nom-
 bre qui peuvent soutenir l'examen
 de la Critique la plus exacte; ne
 pourroit-on pas dire que Dieu se
 feroit plu à signaler les effets de
 sa toute-puissance dans un pays où
 ils étoient d'une si grande utilité,
 pour soutenir la foi des Chrétiens
 répandus parmi les Mahométans,
 & pour inspirer à ceux-ci du respect
 pour une Religion qui n'auroit pu
 se conserver au milieu de tant de
 persécutions, si Dieu ne lui avoit
 donné de fréquentes preuves d'une
 protection particulière.

On ne peut s'empêcher de la
 reconnoître dans les conquêtes
 que Ferdinand Roi de Castille mis
 depuis au nombre des Saints; fit
 dans ce siècle sur les Mahométans.
 Il leur enleva les Royaumes de
 Cordoue, de Jaën & de Séville,
 & obligea le Roi de Grenade à se
 déclarer son Vassal. Ferreras s'é-

980 *Journal des Sçavans*,
tend assez au long sur les vertus de
ce grand Prince, il s'en excuse
même en ces termes : » quoique
» cet éloge soit infiniment inté-
» rieur à son grand mérite, peut-
» être me reprochera-t-on de m'y
» être trop arrêté, & m'être par-
» là écarté des bornes que je me
» suis prescrites ; mais outre que
» c'est l'effet de ma grande devo-
» tion pour ce saint Monarque,
» l'honneur que j'ai d'être né son
» Pays suffit pour me disculper.

Don Alphonse fils aîné de Saint
Ferdinand, lui succéda, & fut
proclamé à Séville. Il fut sur-
nommé *le Sage* à cause de sa
Science & de son amour pour les
Belles - Lettres. » Ce Prince,
» dit notre Historien, fut malheur-
» reux, non pas tant pour la va-
» rieté des événemens de son re-
» gne que par la malice & l'igno-
» rance de son Chroniqueur, qui a
» renversé l'ordre de ses véritables
» actions, & a laissé sa mémoire
» en mauvaise odeur à la postérité

» par les calomnies qu'il a débi-
 » tées contre lui. Il faut voir dans
 l'Ouvrage même avec quel zèle il
 entreprend de réhabiliter la mé-
 moire de ce Roi. » Toujours va-
 » leureux , *continue t-il* , ainsi que
 » toutes ses actions le publient. Il
 » ne fut pas moins magnifique &
 » amateur de la gloire , pour la-
 » quelle il se montra même si pro-
 » digue, que par sa profusion il s'a-
 » liena l'esprit & le cœur de ses
 » Sujets.... Ce qui fut la cause des
 » troubles dont son regne fut agi-
 » té. Quelques-uns assurent qu'il
 » s'enorgueillit si fort de sa science,
 » qu'il dit , que s'il devoit faire le
 » monde , il auroit observé un or-
 » dre beaucoup plus beau ; ce qui
 » lui attira le châtement du Ciel ,
 » mais je tiens ceci , *dit-il* , pour
 » un conte fait à plaisir.

Dans sa jeunesse il s'appliqua
 avec beaaucoup de soin aux Lettres
 Sacrées & Profanes , & sur-tout à
 l'Astronomie , & à l'Histoire. Il mit
 la dernière main au Livre de la

Compilation des Loix intitulé : *las sete Partidas* , les sept Parties. Il fit achever à grands frais les Tables Astronomiques appellées de son nom *Alfonsiennes*. On lui a pareillement obligation de l'Histoire d'Espagne en Langue vulgaire. Il ordonna qu'elle seroit dans la suite la Langue ordinaire de tous les Tribunaux & de tous les Actes publics , au lieu que jusqu'alors ils se faisoient en Latin.

Dans la septième & dernière Partie de cette Histoire , par laquelle finit ce Volume , Don Ferreras a renfermé les événemens arrivés pendant le 14^{me} siècle. Un des plus célèbres furent les poursuites qu'on y fit contre les Templiers. Don Ferreras , sans entrer dans le détail de cette affaire ni des crimes qu'on leur imputoit , se contente de dire qu'ils ne furent pas mieux traités en France qu'en Arragon , que tous les Châteaux , toutes les Places & généralement tous les biens qu'ils y possédoient, furent au

Junin , 1744.

983

commencement de Décembre de l'année 1307 confisqués par le Roi Don Jayme à la sollicitation du Pape ; que plusieurs de ces Chevaliers prirent la fuite , & que d'autres demeurèrent sur leur parole.

Il paroît qu'on n'en usa pas si rigoureusement avec eux en Castille. Comme on avoit découvert en France , dit Ferreras , les crimes des Templiers , le Pape , soit qu'il crût que les Chevaliers de cet Ordre en Espagne étoient infectés de la même contagion , soit qu'il le craignît , écrivit à tous les Rois de cette Peninsule de mettre en sequestre tous les biens que les Templiers possédoient jusqu'à ce qu'on eût pleinement instruit leur affaire , & sur la sommation que le Roi de Castille en fit en 1308 au grand Maître du Temple , il remit , avec l'agrément du Roi Ferdinand , toutes les places qui appartenoient à l'Ordre entre les mains de l'Infant son frere , qui s'engagea de les gar-

der ; il ne paroît pas cependant qu'on fit aucunes procédures contre les Chevaliers.

Mais le peuple qui les regardoit comme des Hérétiques , les accablant de mauvais traitemens, pour se garantir de ses insultes , ils se refugioient dans leurs Forteresses. Sans nous apprendre comment les Templiers purent y entrer , puisque , selon lui , en Arragon le Roi s'étoit emparé de toutes leurs Places , & que dans la Castille elles avoient été mises en sequestre , Ferreras dit simplement qu'à cette occasion le vulgaire ignorant se persuada que ces Chevaliers se revoltoient ; que le Roi Don Jayme , trompé par ces faux bruits , alla pour les y assieger. Que le Chevalier qui commandoit dans la premiere Place devant laquelle ce Prince se presenta , la lui remit en lui disant, que la seule nécessité de se mettre à couvert des persécutions du peuple , avoit obligé ses confreres à s'y fortifier ; qu'il le supplioir

supplioit en leur nom de les faire juger à toute rigueur ; mais qu'il n'étoit pas juste avant ce tems là de les confondre avec quelques-uns ou plusieurs des Chevaliers de leur Ordre , qui avoient été convaincus en France des crimes qu'on leur imputoit ; & que Don Jayme touché de ces remontrances , après s'être fait livrer tous les Châteaux & toutes les forteresses que les Chevaliers possédoient , rendit un sévère Edit par lequel il deffendit sous de rigoureuses peines de faire à ces Chevaliers la moindre insulte , ni de les taxer d'hérésie , permettant toutefois de déposer contre eux , mais avec menaces de faire éprouver un rude châtiment à quiconque ne prouveroit pas le fait dont il les auroit chargés. Par-là , dit l'Historien , les Chevaliers furent délivrés des persécutions du peuple.

Il auroit été à souhaiter que Don Ferreras se fût un peu plus étendu sur une affaire qui n'a encore jamais été bien éclaircie. Peut-être

que dans les Volumes suivans dont M. d'Hermilly promet de nous donner la Traduction , cet Historien aura supplée à ce qu'il auroit dû naturellement dire à ce sujet.

En voilà assez pour donner une idée de ce 6^{me} Volume & pour faire voir , qu'on peut en général regarder cet Ouvrage plutôt comme un exact & laborieux assemblage d'excellens Materiaux pour composer l'Histoire d'Espagne , que comme une excellente Histoire en elle-même.

BIBLIOTHEQUE FRANCOISE , ou *Histoire de la Littérature Française , dans laquelle on montre l'utilité que l'on peut tirer des Livres publiés en François depuis l'origine de l'Imprimerie pour la connoissance des Belles-Lettres , de l'Histoire, des Sciences & des Arts ; & où l'on rapporte les jugemens des Critiques sur les principaux Ouvrages en chaque genre, écrits dans la même*

Jun , 1744.

987

*Langue ; par M. l'Abbé Goujet,
Chanoine de S. Jacques de l'Hô-
pital. in-12. Tome VII. pp. 448.
& Tome VIII. pp. 473. A Pa-
ris , rue S. Jacques , chez Pierre-
Jean Mariette , & Hyppolite-
Louis Guerin. 1744.*

MONSIEUR l'Abbé Goujet rend compte dans la plus grande partie du 7^{me} Volume des Traductions Françoises des Poëtes Latins modernes ; mais au lieu que son premier dessein étoit de faire précéder la Notice historique & critique des Poëtes qui ont écrit en notre Langue, de la Notice des Traités qui concernent l'Histoire de notre Poësie , il nous apprend dans une courte Préface , placée à la tête de ce Volume, qu'il a changé son plan sur l'avis de quelques personnes , dont le goût est reconnu pour sur ; ainsi il a fait suivre dans ce Volume les Traductions des Poëtes Latins modernes

988 *Journal des Scavans*,
de celles des Poëtes étrangers,
c'est-à-dire des Italiens, des Espa-
gnols, des Portugais, & des An-
glois.

Il lui a paru qu'il étoit dans l'or-
dre de parler des sources avant que
de faire connoître ceux qui y ont
puisé. Or personne n'ignore que
nos plus grands Poëtes se sont non
seulement formés par la lecture
des anciens Poëtes Grecs & Latins,
mais qu'ils se sont encore enrichis
chez les Poëtes modernes qui par-
mi nos voisins ont excellé dans
leur genre. » Dante & Pétrarque,
» Arioste & le Tasse n'ont pas,
» dit il, été inutiles à plusieurs de
» nos Poëtes; & l'on sçait que
» quelques uns de nos Poëtes Co-
» miques & de nos Tragiques les
» plus fameux, ont souvent pris
» les sujets & le plan de leurs Pie-
» ces dans les Poëtes Espagnols &
» Italiens, & si ces propositions
» avoient besoin de preuves, « il
assure qu'on en trouvera plus d'une
dans ces deux Volumes & dans les

6
Juin, 1744.

98

suivans. C'est pour cette raison
qu'il termine ces deux Volumes
par la Notice des Traitez qui re-
gardent l'Histoire de notre
Poësie ; & il renvoye nos Poëtes
François aux Tomes suivans.

Il a mis à tête de celui-ci quel-
ques additions & quelques correc-
tions qui serviront de Supplément
aux deux derniers. Ces additions
font une nouvelle preuve de la
candeur & du zèle avec lesquels
Monsieur l'Abbé Goujet cherche
à rendre son Ouvrage utile au pu-
blic. Plus sévère pour lui-même
que pour les autres, il ne sort
jamais dans le jugement critique
qu'il fait de leurs Ouvrages des
règles que la modération prescrit
à ceux qui n'ont en vûe que l'a-
vantage des Lettres ; mais sans
exiger pour lui la même attention,
il assure que comme en général il
y a toujours à profiter dans la
censure, de quelque manière
qu'elle soit faite, il profitera avec
reconnoissance des critiques qui

2 T iii

990 *Journal des Sçavans* ;
paroîtront contre son Ouvrage.

Il remarque dans le Chapitre premier de la 6^{me} partie par laquelle commence ce Volume , que quelques Critiques ont pensé qu'il auroit dû se resserrer un peu davantage & passer sous silence differens Traducteurs de nos anciens Poëtes , peu connus , & qui , selon eux , méritent peu de l'être. Il reconnoît que la curiosité même la plus louable a necessairement des bornes. Mais » cette curiosité,
» dit - il , ne reçoit pas quelque-
» fois moins de satisfaction à exa-
» miner d'anciennes ruines qu'à
» contempler de superbes édifices
» nouvellement construits ; les
» goûts sont differens , » & il cite pour appuyer le sien , la décision d'un Critique, qui a eu la bonne foi d'avouer qu'une *Histoire de la Litterature Françoisse* telle que celle que M. l'Abbé Goujet a entreprise , » n'est qu'un Catalogue raisonné (c'est-à-dire historique & critique) de tous les Ecrits en

» tout genre publiés dans cette
 » Langue. Qu'ainfi il falloit pour
 » remplir le devoir d'un Historien
 » exact , *n'omettre aucun de ces*
 » *Ecrits* , & faire mention de tous
 » les Auteurs anciens & moder-
 » nes, bons & mauvais. « Il est vrai
 qu'il avertit que comme ce Cri-
 tique ne se pique pas d'une scru-
 puleufe conftance dans fes princi-
 pes , il a combattu ailleurs fes
 premieres décifions.

Avant que de parler des Tra-
 ductions des Poëtes Latins moder-
 nes qui font l'objet de ce premier
 Chapitre , notre fçavant Biblio-
 thécaire demande la permission de
 revenir fur fes pas , pour parler de
 la Traduction du feul Poëme de
 Juvencus qui nous reffe , & qu'il
 avoit oubliée , parce qu'il ne s'é-
 toit point rappellé qu'il avoit été
 traduit.

Cet ancien Poëte Ecclefiaftique
 vivoit fous les regnes des Empe-
 reurs Constantin & Conftance ; il
 ne nous eft connu aujourd'hui que

292 *Journal des Sçavans* ;
par son Poëme de la Vie de J. C.
divisé en quatre Livres , & com-
posé en vers Hexamètres ; il ne
fait , selon M. l'Ab. Goujet , pres-
que que rendre mot pour mot le
Texte des Evangelistes. Ses vers ,
dit-il , n'ont rien d'élevé ; quand
on supposeroit que Juvenus ,
quoique d'ailleurs capable d'ap-
procher du sublime de la Poësie ,
en auroit exprès négligé les orne-
mens, pour ne point dépouiller la
vérité de sa simplicité naturelle ,
pourroit-on excuser par la même
raison ses fautes de quantité & ses
termes peu latins. Pour moi je se-
rois bien tenté de croire , ajoute-t-
il , qu'il n'a pas mieux réussi , que
parce qu'il n'étoit pas capable de
mieux faire.

Son Poëme de la Vie de J. C.
n'a eu qu'un seul Traducteur , qui
est Pierre Tamisier l'réfident en
l'Electiön du Maconnois. Il a ren-
du assez fidèlement & assez littéra-
lement son Auteur. Sa versifica-
tion qu'on trouvera dure & un

peu barbare en beaucoup d'endroits, ressemble par ces défauts à celle de son original. C'est le dernier Ouvrage de Tamisier dont notre Auteur nous a déjà fait connoître la Traduction de l'*Anthologie* & de quelques autres Ouvrages des anciens.

M. l'Abbé Goujet vient ensuite aux Poètes Latins qui parurent dans le 15^{me} siècle, quoique ce ne fût, selon lui, que dans le 16^{me} que la Poësie Latine commença à se montrer dans tout son lustre. Ces Poètes sont Maphæus-Végius, dont l'Ouvrage le plus connu est le 13^{me} Livre qu'il eut la présomption d'ajouter à l'Enéide de Virgile; Michel Verin, né à Florence, qui composa des Distiques moraux, que leur utilité jointe à un style naturel & facile a rendus célèbres. Fausto-Andrelini, dont il nous reste aussi des Distiques moraux; ce Poète quitta l'Italie pour venir en France, & l'on prétend que sa Muse faisoit autrefois les

994 *Journal des Sçavans*,
délices de Charles VIII, de Louis
XII, & de François I. Paroissent
ensuite Simon Nanquier, surnom-
mé *le Coq* ou *du Coq*; Jean Ti-
xier, Seigneur de Ravisy, connu
des Sçavans sous le nom de Ra-
vifius - Textor, Henry Bébelius,
Elisio-Calentio Napolitain, dont
notre Auteur est surpris que M.
Baillet n'a point fait mention,
quoiqu'il valût bien ceux qu'on
vient de nommer. Nous avons de
Calentio quelques Elégies & di-
verses autres Pieces en vers, entre
autres un Poëme plus imité que
Traduit d'Homère sur le combat
des Rats & des Grenouilles. Le
dernier des Poëtes mentionnés
dans ce Chapitre est Philippe Bé-
roald, qui a trouvé jusqu'à six Tra-
ducteurs François, parmi lesquels
on compte Clément Marot.

M. l'Abbé Goujet, ainsi qu'il en
a usé dans les Volumes précédens,
nous apprend d'abord les princi-
pales circonstances de la vie de ces
différens Auteurs, entre dans le

détail de leurs Ouvrages , donne ensuite le précis des jugemens que les Sçavans en ont portés , & finit par les Traductions Françoises qu'on en a faites.

Il parle dans le Chapitre second des Traductions du Mantouan , de Sannazar & de Palingenius; dans le 3^{me} de celles de Marc-Antoine-Flaminius , de Jean second , Jean Vouté , Salmon-Macrin , Etienne Dolet , Jean Olivier , Pierre Couftau , Guillaume de la Perriere , André Alciat , & Gabriel Faerne.

Il est question dans le 4^{me} des Traductions de Jérôme Vida , de Georges Fabrice , de Jacques Meier , de Joachim du Bellay , de Louis Vivés , de Cornelius Gemma , & de Michel de l'Hôpital. M. l'Ab. G. s'étend particulièrement sur le dernier , qu'on peut appeller à juste titre l'ornement & la lumière de son siècle. » Il fut ,
 » dit-il , nommé Chancelier dans
 » le tems des plus grands troubles
 » du Royaume , mais l'opinion

» qu'on avoit de la vertu & de la
» fermeté étoit si grande que les
» fauteurs mêmes de nos divisions,
» ne purent lui refuser leurs suffra-
» ges. L'envie qui s'attache tou-
» jours à la vertu, s'opposa à ses
» desseins : il lutta long-tems con-
» tre elle avec un courage invinci-
» ble, & l'on peut dire, qu'il lui ce-
» da plutôt en vainqueur qu'en
» vaincu : car ayant pris le parti de
» vivre tranquille dans sa maison,
» il y passa le reste de ses jours dans
» un repos glorieux.

Nous devons le Recueil que nous
avons des vers de cet illustre Ma-
gistrat aux soins de Guy du Faur,
pour qui il eut toute sa vie une
amitié particulière ; l'Auteur qui
négligeoit les sortes de produc-
tions, les avoit dispersées de tous
côtés ; du Faur les rassembla, &
les mit en ordre avec le secours de
Scevole de S^{re} Marthe. M. de Thou
ajoute, qu'il les aida aussi autant
qu'il put pour l'arrangement de
ces Pièces, qui sont, dit-il, com-

parables pour la pureté, l'élégance, la finesse, & la solidité des pensées à tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus parfait en ce genre. » On ne peut faire un plus grand éloge de ces Poésies, mais
» je le croirois, dit notre Auteur,
» un peu outré; elles approchent
» des meilleurs modèles; c'est trop
» dire qu'elles les égalent dans ce
» que ceux-ci ont de plus parfait.
Ce qui en a été traduit est peu propre, selon lui, à nous satisfaire; il ne connoît d'ailleurs que deux Pièces du Chancelier de l'Hôpital, à qui l'on ait entrepris de faire parler le langage de notre Poésie; son *Epître au Cardinal de Lorraine sur le Sacre de François II.* & sur la manière dont ce Prince devoit gouverner son Royaume, & l'*Epître* que M. de l'Hôpital adressa à ses amis, dans laquelle il se peint lui-même, & qui paroît avoir été une des dernières productions de sa Muse. Cette *Epître* a été traduite en vers par Nicolas Rapin, l'un

998 *Journal des Sçavans ;*
des Auteurs de la Satyre Menippée:

La premiere a eu trois Traducteurs qui l'ont rendue en vers François, ſçavoir, Joachim du Bellay, Claude Joly Chanoine de Paris ſi connu par le nombre de ſes Ouvrages, & Charles Perraut de l'Académie François.

Le Chapitre 5^{me} où l'on trouvera quelques anecdotes très-curieufes, ainſi qu'en pluſieurs autres endroits de cet Ouvrage, renferme ce qui regarde les Traductions de Buchanan, de Muret, de Dorat, de Turnébe, de Joachim du Bellay, &c. On en peut dire autant du 6^{me}, où il s'agit des Traductions de Paſſerat, de Béze, de Bonnefons, d'Owen, & de M. de Thou. Ce dernier, dit M. l'Ab. G. » conſideré comme Poëte eſt » fort différent d'Owen. Celui-ci a » plus d'une fois violé dans ſes » Epigrammes le reſpect dû à la » vérité, & à la ſageſſe des mœurs; » M. de Thou n'a compoſé la plus » grande partie de ſes vers, que

» pour louer & faire honorer l'une
 » & l'autre... On ne lit aucune de
 » ses poësies , où l'on n'admire en
 » même tems l'homme de génie &
 » l'Ecrivain Religieux, Formé sur
 » les grands modèles de l'Antiqui-
 » té , doüé d'une imagination aussi
 » belle que féconde, il est presque
 » aussi grand Poëte que grand Hi-
 » storien. Il est étonnant qu'au mi-
 » lieu des troubles , où il a vécu ,
 » des chagrins qu'on lui a susci-
 » tés , des affaires importantes &
 » presque continuelles , dont il
 » s'est vû chargé une grande partie
 » de sa vie , des recherches, & des
 » soins que son Histoire ont dû
 » lui coûter , il ait trouvé assez de
 » loisir pour composer un si grand
 » grand nombre de vers , & assez
 » de ressources dans son esprit ,
 » pour surpasser souvent & tou-
 » jours pour égaler les meilleurs
 » Poëtes de son siècle.

Pour abrégé , nous ne dirons
 rien du Chap. 7^{me} qui traite des
 Traductions des Poësies de M^{rs} de

rono *Journal des Sçavans* ,
S^{te} Marthe , de Nicolas Bourbon ,
d'Herman Hugon , de Jacques
Regnier , de Hugues Grotius , &
de plusieurs autres qui ont fleuri
au commencement du dernier siècle.
L'Auteur avertit que comme
ou ne met pas au rang des Poètes
ceux qui n'ont composé qu'une ou
deux Pièces fugitives peu conside-
rables par leur étendue , & qu'on
se contente de dire, qu'ils auroient
pû y tenir une place distinguée ,
s'ils s'étoient livrés à leurs talens ,
il n'a pas cru devoir parler des
Traductions Françoises qui ont été
faites de quelques - unes des ces
Pièces, son dessein n'ayant été que
de faire entretenir ici les Traductions
de ceux qui font , pour ainsi dire ,
corps avec les Poètes.

Tels ont été , dit - il , dans le
dernier siècle & dans le nôtre ces
habiles Jesuites , Lucas , Commi-
re , Rapin , de la Rüe , Sanadon ,
Brumoy , Vanieres & Oudin ; tels
ont été M. Huet , & le célèbre
Santeuil ; & avant eux Alphonse

du Fresnoy par lequel il commence le 8^{me} Chap. sans prétendre cependant décider du rang & de la supériorité du mérite d'aucun de ces Poètes; ce Chapitre contient quelques particularités assez intéressantes, dont la plupart avoient échappé à ceux qui ont le plus cultivé cette partie de la Litterature, & renferme en même tems une infinité de principes aussi utiles à ceux qui s'appliquent à la Poésie Latine, qu'à ceux qui veulent en juger avec goût & avec discernement.

C'est par ce Chapitre que finit tout ce qui regarde les Traductions des Ouvrages des Poetes Latins modernes. » Quelque plaisir, » dit *M l'Ab G* que l'on ait en » entendant parler de tant de beaux » génies, quelque louable qu'il » soit de vouloir au moins connoître une partie de leurs productions, je sens qu'un détail où » l'on ne peut éviter une certaine » sécheresse, a toujours besoin » d'un Lecteur indulgent, comme

1002. *Journal des Sçavans*,

» il a fallu pour le faire un Ecri-
» vain complaisant. Car c'est ce-
» lui-ci qui sent le premier l'ennui.
» & le dégoût. Au reste s'il n'a pû
» prendre l'un & l'autre tout en-
» tier sur lui, sans les partager
» avec ses Lecteurs, il les prie de
» ne point oublier qu'il fait les
» fonctions de Bibliothécaire, &
» qu'on a exigé de lui qu'il les
» exerçât. Il sera libre de passer lé-
» gèrement sur tout ce qu'il vient
» de dire, & de se contenter d'y
» avoir recours lorsque la nécessité
» ou le desir de connoître quelques-
» unes des Traductions dont il a
» fait mention, obligera d'y faire
» une attention expresse.

Il se flatte qu'on sera peut-être
plus satisfait de l'examen qu'il fait
dans le Chapitre suivant des Tra-
ductions des Poètes qui nous sont
étrangers, c'est-à-dire, des Ita-
liens, des Espagnols, des Portu-
gais & des Anglois; la matiere est
plus nouvelle, & offre plusieurs
choses, sinon plus dignes, du

Juin , 1744. 1003

moins plus capables d'exciter la curiosité de ceux qui aiment la Litterature. Avant que de parler des Poëtes Italiens, il a cru qu'il ne seroit pas inutile pour l'intelligence de ce qu'il en dira dans ce Chapitre , de toucher en passant les règles de leur Poësie & de leur versification d'après le Traité que nous en a donné M. l'Abbé Antonini.

De - là il passe aux Traductions du Dante , de Pétrarque , & de Bocace. Poëtes , dit-il , qui ont si bien possédé leur Langue , & l'ont parlé avec tant d'élégance , qu'encore aujourd'hui en Italie , c'est-à-dire , après plus de 400 ans, leurs Ecrits sont encore règle.

Il remarque cependant que le Dante appartient autant au 13^{me} siècle qu'au suivant , puisqu'il naquit à Florence en 1265 , & qu'il mourut à Ravenne en 1321. Le plus fameux de tous ses Ouvrages est la *Comédie de l'Enfer , du Purgatoire , & du Paradis*. Il l'hono-

1004 *Journal des Sçavans*,
roit du titre de Poëme Epique ou
Héroïque ; & c'est ainsi que l'ont
qualifié après lui Castelvetro ,
l'Auteur de la Grammaire Italien-
ne de Port-Royal & plusieurs au-
tres, quoiqu'il ne tienne nullement
de ce genre de Poësie.

» Le titre de *Comédie*, qu'on lui
» donne dans toutes les Editions
» qui en ont été faites , ne lui con-
» vient, qu'en ce que le Poëte amene
» sur la scène un grand nombre de
» personnes de tout état , à qui il
» dispense à son gré la louange ou
» le blâme , peut être plus souvent
» selon ses préventions que selon
» la vérité ; c'est une espèce d'His-
» toire des siècles passés & de celui
» où vivoit l'Auteur , dont le but
» politique est de sapper la puissan-
» ce des Guelphes ; aussi les met-
» il presque tous dans l'Enfer avec
» leurs partisans.

M. l'Abbé Goujet refute ensuite
l'opinion du P. Hardouin qui com-
prenant le Dante dans la Liste de
ses prétendus Auteurs supposés , a

essayé de prouver que le Poëme dont il est question , étoit d'un faussaire qu'il ne nomme point, & qu'il place au commencement du quinziesme siècle. Mais c'est une discussion qu'il faut lire dans l'Ouvrage même , aussi - bien que tout ce qui regarde les Traductions Françoises qui ont été faites des Ouvrages du Dante , de Pétrarque & de Boccace ; ce dernier a plus écrit en prose qu'en vers , & tout le monde convient qu'il n'étoit pas excellent Poëte. Cependant il fut un des Triumvirs , ou des trois Princes des Poëtes de ce siècle-là. Il est vrai que l'on s'accorda à ne lui donner que le dernier rang de ce Triumvirat Poétique.

Enfin M. l'Abbé Goujet a rassemblé dans le 10^{me} & dernier Ch. qui termine ce Volume , ce qui concerne les Traductions du Boiardo , & de l'Arioste , du Sannazar, du Tansillo & du Trissin. Tous Poëtes qui vécurent dans le 16^{me} siècle & sur lesquels l'Auteur entre

1006 *Journal des Sçavans* ;
 dans des détails qui nous ont paru
 aussi curieux qu'instructifs ; c'est
 ce que nous ferions voir avec plai-
 sir , si les bornes qui nous sont
 prescrites ne nous obligeoient de
 finir ici cet Extrait. Nous donne-
 rons celui du 8^{me} Volume dans le
 Journal suivant.

QUÆSTIO MEDICO - CHI-
 RURGICA. . . . discutienda in
 Scholis Medicorum. . . . Præsides
 M. JACOBO BENIGNO VINSLOW,
 Doctore-Medico , Regiæ Scien-
 tiarum Academiæ Socio Anato-
 miæ & Chirurgiæ in Horto Re-
 gio Professore , Linguarum Da-
 nicæ , Suecicæ , Germanicæ , &
 Belgicæ interprete Regio , &c.
*An ad servandam præ fœtu ma-
 trem obstetricium hamalile minus
 anceps & æque insons , quam ad
 servandum cum matre fœtum sectio
 Cæsarea.*

C'est-à-dire : *Thèse de Chirurgie ;
 soutenue dans les Ecoles de la Fa-
 culté de Médecine sous la Prési-*

dence de M. JACQUES-BENIGNÉ WINSLOW, Docteur de cette Faculté, de l'Académie Royale des Sciences, Professeur d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin Royal, Interprete du Roi pour les Langues Danoise, Suedoise, Allemande, & Hollandoise, &c. sur la question, si l'usage du Crochet est moins dangereux, & aussi innocent pour sauver la mere préféablement à l'enfant que l'opération Césarienne pour sauver l'un & l'autre. in-4°. pag. 8.

ON ne reprochera point à M. Winslow d'occuper ses Lecteurs de discussions purement curieuses, ou amusantes. Ce deffaut seroit aussi peu assorti à son caractère, & à ses vûes, qu'à l'étendue de ses connoissances. Il discute dans la presente Thèse deux questions extrêmement importantes de la Chirurgie des actouchemens; & fixe les idées qu'on doit se faire

1008 *Journal des Sçavans* ,
de l'usage du Crochet, & de l'opération Césarienne.

Les obstacles qui empêchent l'accouchement sont de deux sortes (§ I.). Ils viennent de la part de l'enfant, qui est d'un volume trop considérable, hydropique de la tête ou du bas-ventre, monstrueux par la multiplicité des parties les plus grosses, &c. ou de la part de la mere, quand elle a les os innominés mal conformés, les symphyfes des os du bassin trop dures; le coccyx trop courbé en dedans, l'orifice de l'uterus trop étroit, le passage rétréci par des tumeurs contre nature, &c. Ne croiés point, ajoute M. Winslow, que ce soit à tort que je parle ici des obstacles que forme la dureté des symphyfes des os innominés. Il en appelle à tous les accouchemens & Sages-femmes; il cite entre les Anatomistes modernes M. Bouvard qui dans une Thèse & une dissection publique a démontré cette vérité. Il cite Riolan qui a remarqué

remarqué que ces symphyfes étoient plus épaisses & plus molles avant l'accouchement , & fait voir plus de trente fois à des Medecins & Chirurgiens presens à ses dissections un écartement sensible, non-seulement des os pubis , mais des os ilium & de l'os sacrum. Or dans ces circonstances fatales , le crochet ou l'operation césarienne sont les deux seuls moiens auxquels on puisse avoir recours.

M. Winslow (§ II.) fait l'énumération des différentes espèces de crochets inventés par differens Auteurs , & de quelques autres expediens imaginés pour parvenir à l'extraction de l'enfant. Puis , parlant de l'operation césarienne, dont le nom , suivant Schmit , Auteur Allemand , vient d'un Cordonnier , nommé *César* , qui le premier en fit l'épreuve avec succès sur sa femme qui étoit prête à mourir , il fait le dénombrement des Instrumens de Chirurgie qui y servent , & ne sont pas dif-

1010 *Journal des Sçavans*,
différens de ceux qu'on emploie
ordinairement pour les blessures
des tégumens du bas-ventre.

Le crochet ne s'emploioit dans
son institution (§ III.) que pour
faire l'extraction d'un fœtus mort,
& l'on s'en servoit avantageuse-
ment, quand il étoit manié par
une main habile, versée dans la
pratique des accouchemens, &
guidée par une connoissance ana-
tomique des parties au milieu des-
quelles l'Opérateur est obligé de
travailler. Mais combien de fem-
mes ont été les victimes de la té-
merité & de la maladresse ! com-
bien de fois l'utérus, la vessie, le
rectum, & toutes les parties du
voisinage, déchirés, ou blessés,
n'ont-ils point causé la mort aux
mères ! combien d'enfans encore
vivans dans le tems de l'opération
n'ont point été privés du baptême !
Aussi le célèbre Heister ne veut-il
pas qu'on emploie cet Instrument
meurtrier, sans qu'on soit sûr de
la mort de l'enfant ; & à quels si-

Juin , 1744.

1011

gnes certains , ajoute le Docteur Allemand , peut - on la connoître lorsqu'il est encore dans la matrice? Aussi avoue - t - il avec autant de candeur que Peu , l'un de nos plus fameux Accoucheurs , qu'après toutes les attentions possibles , il a eu le désagrément de tirer avec le crochet des enfans qui sont venus en vie. Donc les signes de la mort de l'enfant étant équivoques, & le crochet leur étant souvent funeste , & blessant la mere , il est évident que c'est un secours non-seulement hazardeux , mais bien éloigné d'être entierement innocent. Il est vrai qu'il y a des Instrumens moins dangereux , par exemple , le crochet odontoïde (*) de Peu. Mais si les enfans pour lesquels on l'a employé n'ont gueres survécu plus d'une semaine à l'opération , est-il permis de s'en servir ? Quant aux cuilliers imaginées par Palfin , perfectionnées avec

(*) C'est-à-dire , de la forme d'une dent.

assez peu de succès par M. Heister, leur secours est incertain ; mais M. Gregoire leur a donné une forme nouvelle dont les avantages sont constatés par plus de soixante & dix opérations, toutes faites heureusement ; & ceux que M. Mesnard a fait dessiner, leur sont fort inférieurs de tous points.

L'opération césarienne (§ IV.) a été tentée originairement dans l'esperance de sauver la vie à un enfant après la mort de sa mere. L'événement heureux d'une opération faite au hazard, ayant fait faire de justes réflexions, les Législateurs deffendirent d'enterrer aucune femme grosse, sans avoir fait cette opération. Car comme le principe de la vie de l'enfant est indépendant de celui de sa mere, on conclut avec raison qu'il pouvoit lui survivre. Mais pour plus de sureté M. Heister veut qu'on fasse une Loi non-seulement pour obliger d'ouvrir toutes les femmes grosses, avant de leur donner la

sépulture , mais de leur faire cette operation le plutôt qu'il sera possible.

C'est sans contredit un grand avantage de l'opération césarienne de sauver la vie à l'enfant ; mais des réflexions judicieuses ont fait penser à des Auteurs qu'elle réussiroit sur des femmes vivantes , & d'autres plus hardis l'ont entreprise avec succès. M. Winslow cite en preuve les Histoires rapportées par Roussel , & fait voir , contre le sentiment de M. Bianchi que nous avons rapporté dans notre Journal du mois d'Octobre 1742 , que la cinquième Histoire racontée par Roussel ne laisse aucun doute que l'uterus n'ait été incisé aussi-bien que les tégumens. Mais ce qui acheve de démontrer l'erreur de M. Bianchi, c'est l'exemple de cette operation pratiquée avec succès en 1740 par M. Soumain, Chirurgien de Paris, en presence de plusieurs de ses Confreres , & dont l'Histoire fut imprimée dans le tems.

Et , ce qu'il y a de remarquable , c'est qu'elle causa beaucoup moins de douleurs à la femme , qu'elle n'en avoit eues dans une fausse couche antérieure , & dans le travail qui avoit précédé l'opération. Il faut encore remarquer qu'il ne se fit pas une effusion de sang plus considérable qu'il n'en arrive communément aux femmes dans un accouchement ordinaire. Aussi toute délicate qu'étoit la malade , & même mal conformée , se retablit-elle parfaitement. Pour l'enfant il vint dans le meilleur état qu'on peut souhaiter. On peut voir dans la Thèse pourquoi les douleurs de l'opération césarienne sont si supportables , & pourquoi l'épanchement du sang est si peu considérable. M. Winslow conclut de ces observations , & de plusieurs autres qu'il pourroit citer , que l'opération césarienne est moins hazardeuse qu'innocente.

Avec quelque esperance raisonnable de succès qu'on puisse prati-

Juin , 1744. 1015

quer l'operation césarienne, M. Winslow (§ V.) n'a garde de prêter des armes à la témérité, ou à la politique. Comme l'Ecriture nous apprend qu'il ne faut pas faire mourir le juste & l'innocent , Exod. 23. on ne peut risquer la vie de la mere pour sauver celle de l'enfant, ni risquer celle de l'enfant pour sauver la mere. Ce n'est donc que dans le cas de necessité qu'il faut avoir recours à l'operation césarienne, & l'objet que M. Winslow s'est proposé est de prouver cette proposition de Helvétius premier Medecin de la Reine , qu'on a des esperances fondées dans l'operation césarienne entreprise au deffaut de toute autre ressource. Nous finirons en rapportant un Decret du Sénat de Venise qui ne veut pas qu'on fasse une incision cruciale aux femmes grosses mortes, ou réputées telles; mais veut qu'on se contente d'une simple incision, comme il se pratique quand on fait l'operation césarienne aux femmes vivantes , afin qu'il soit plus aisé

1016 *Journal des Sçavans ;
de conserver & de guerir la femme ;
si de hazard elle venoit à donner des
signes de vie. .*

DISSERTATIONS SUR
*l'Histoire Ecclesiastique & Civile
de Paris , suivies de plusieurs
éclaircissemens sur l'Histoire de
France. Ouvrage enrichi de figu-
res en taille-douce. Par M. l'Ab-
bé LE BEUF , Chanoine , & Sous-
Chantre de l'Eglise d'Auxerre ,
in - 12. Tom. II. A Paris , rue
S. Jacques , chez Lambert &
Durand , Libraires , au Griffon ,
& à Saint Landry. 1741.*

*Troisième Extrait de la Dissertation
sur l'état des Sciences en France
depuis la mort du Roi Robert ,
arrivée en 1034 jusqu'à celle de
Philippe le Bel arrivée en 1314.*

T H E O L O G I E.

A LAIN de Lisle plaçoit la
Théologie au-dessus de tou-
tes les Sciences dans une espee de

Juin , 1744.

1017

firmament , où il la faisoit arriver dans un char dont les roues étoient les sept Arts Libéraux. Ce n'est pas pour se conformer à cette pensée que M. l'Ab. le Beuf traite de la Théologie immédiatement après avoir traité des sept Arts Libéraux, mais c'est pour suivre l'ordre des études que l'on observoit dans les Ecoles. On vit, dit M. l'Ab. le B., arriver à la Théologie ce qui étoit arrivé à la Philosophie. Comme il y eut une Logique de Platoniciens, une de Péripatéticiens, & une troisième de faux Dialecticiens & de grands parleurs, de même il y eut des Théologiens qui s'en tinrent comme leurs prédécesseurs à l'Ecriture S^{te} & aux Peres, d'autres y mêlerent un peu des principes d'Aristote, & d'autres enfin employerent par-tout le langage de ce Philosophe, ne connoissant qu'à peine les sources de la vraie Théologie, & y mêlant beaucoup de questions purement philosophiques. Ce desordre

1018 *Journal des Sçavans ;*
vint par degrés , on gardoit enco-
re quelque rerenuë dans le onzié-
me siècle , mais au douzième on
franchit toutes les barrières.
Ce fut encore pis dans le trei-
zième siècle , on ne s'occupoit
presque plus que de questions fri-
voles , & la maniere dont on s'ex-
primoit étoit si barbare que la plû-
part des Docteurs d'alors n'étoient
guères moins ridicules qu'insensés.
La question de l'Eucharistie occu-
pa la fin de l'onzième siècle ; quel-
ques Ouvrages de S. Anselme oc-
casionnerent aussi d'autres dispu-
tes , les erreurs d'Abailard , de
Gilbert de la Porée , de Pierre
Lombard & de Pierre de Poriers
firent beaucoup de bruit , on vit
vers ce tems-là mettre en question
si J. C. comme homme étoit quel-
que chose , ceux qui disoient qu'il
n'étoit rien furent appelés *Nihi-*
lianistes. Jean de Sarisbéry ne pou-
voit souffrir qu'on mît en question
si Dieu existe , s'il est bon , sage ,
&c. Il traitoit ces questions d'irré-

Juin , 1744.

1019

ligieuses , & il auroit voulu qu'on eût puni ceux qui les propofoient, c'est une preuve qu'elles étoient nouvelles au milieu du douzième siècle. La Théologie d'Abailard fut justement qualifiée de *Frivologia* par Hugues Métellus ; la plupart des Sommes que l'on composa au treizième siècle ne méritoient pas une dénomination plus honorable & le desordre alloit en s'augmentant malgré les plaintes des gens pieux & éclairés. En 1228. le Pape Gregoire IX. écrivit aux Docteurs de Paris qu'ils eussent à enseigner la Théologie dans la pureté , sans aucun mélange de science prophane, & sans corrompre la parole de Dieu par des fictions philosophiques. On se flatta que la Somme de Pierre Lombard dégoûteroit de ces vaines subtilités, on croyoit que le nombre & le poids des autorités qu'il avoit rassemblées dans cet Ouvrage l'emporteroit sur de frivoles raisonnemens , mais la méthode de ce

Théologien déplut bien - tôt , on voulut faire parade de son esprit, & l'on en revint à la Dialectique. Il est vrai cependant que Pierre Lombard ne fut pas le seul qui lût les Peres & qui s'attachât à leur autorité. M. l'Ab. le B. nomme plusieurs Ecrivains de ce tems-là qui avoient aussi composé des Ouvrages assez solides , tels sont Lambert Abbé de S. Ruf de Valence, Arnould Abbé de Bonneval, Guillaume de Champeaux , Alulfe Moine de S. Martin de Tournay , Garnier Sousprieur de S. Victor , &c.

La Somme de Pierre Lombard l'emporta néanmoins à la fin sur toutes les autres , on le citoit communément & on l'expliquoit dans les Classes de Théologie; comme les Livres couïtoient alors beaucoup , on étendoit sur les murs des Ecoles de grands parchemins , sur lesquels on representoit en forme de Tables ou d'arbres ce que l'on vouloit enseigner. Sur les uns , par

exemple , étoient représentées les Histoires & les Généalogies de l'Ancien Testament , on voyoit sur d'autres le Catalogue des vertus & des vices , &c. On peut voir un modèle de ces sortes de placards dans les Œuvres de Hugues de S. Victor. Pierre Lombard avoit , à ce que l'on croit , établi dès le milieu du douzième siècle plusieurs sortes de degrés en Théologie à l'imitation de ceux de Boulogne qui venoient d'être institués , ce qui produisit à Paris un grand nombre de Professeurs en Théologie , mais parce que plusieurs d'entre eux furent soupçonnés d'être dans les erreurs des Albigeois , le Pape Innocent III. les réduisit à huit. M. l'Ab. le Beuf remarque que Guillaume d'Auxerre , Professeur à Paris , s'est servi le premier des termes de *Materia & forma* dans le sens qu'ils sont employés au Traité des Sacremens. S. Louis ne goûtoit pas beaucoup les Scholastiques de son tems , *non libenter*

1022 *Journal des Sçavans* ,
legebat , dit Godefroy de Beaulieu,
in Scripturis Magistralibus , *sed in*
Sanctorum Libris autenticis & pro-
batis. On sçait néanmoins quel fut
son zèle pour la saine Théologie ,
il fit faire des recherches des Livres
du Talmud & ordonna que de tout
le Royaume on les apportât à Pa-
ris pour les brûler. L'année de sa
mort (1270) il y eut une assemblée
chez l'Evêque de Paris , où entre
autres choses il fut deffendu aux
Professeurs de Philosophie de trai-
ter d'aucune matiere de Théologie.
Ce fut alors qu'on vit paroître de
tous côtés des Sommes qu'on ap-
pelloit *Quodlibetiques*, parce qu'on
y traitoit de toutes sortes de que-
stions , mais la Somme de S. Tho-
mas d'Aquin prit bien-tôt le dessus
dans les Ecoles sur tous les autres
Ouvrages de Théologie , parce
qu'on reconnut qu'il n'y avoit
point de Corps de Théologie tant
pour le fonds que pour la forme
qui fût comparable à cette Somme.

Jun, 1744.

1023

*Etat de la Science de l'Ecriture
Sainte & de celle de la
Liturgie, &c.*

Quoique les Docteurs de Paris se fissent appeller *Magistros in Sacra Pagina*, aussi-bien que *Docteurs en Divinité*. Les études qu'ils faisoient au onzième, douzième, & treizième siècle ne pouvoient pas les rendre fort habiles dans l'intelligence des Saintes Ecritures. Aussi s'appliquoient-ils plutôt à subtiliser sur des mots & en inventer tous les jours de nouveaux; il y eut pourtant toujours quelques Commentateurs de la Bible, & des personnes qui travaillèrent à en rendre les exemplaires exacts. M. l'Ab. le B. parle de ces Commentateurs qui sont en petit nombre & peu importants. Etienne Abbé de Citeaux fit corriger le Texte de l'Ancien Testament, de la Bible de son Monastere; & se servit pour ce travail de Juifs versés dans l'Hébreu.

1024 *Journal des Sçavans*,
breu & le Chaldaïque. Hugues de
S. Cherfs ou de Vienne, Cardinal
de l'Ordre de S. Dominique, au
13^{me} siècle, ayant revû & corrigé
la Bible en entier, & mis en mar-
ge les variantes des manuscrits
Hébreux, Grecs & anciens Latins
écrits sous Charlemagne, fit travail-
ler à la concordance de tous les
Textes par des Religieux du Cou-
vent de S. Jacques de Paris, ce
qui fit appeller cette Concordance
Concordantia Sancti Jacobi. Dès le
siècle précédent on avoit une Con-
cordance des quatre Evangelistes,
les Sçavans ne sont point d'accord
sur l'Auteur du partage de la Bible
en Chapitres, sans quoi il est im-
possible de faire une Concordance.
Génébrard croit que ce partage
s'est fait au 13^{me} siècle. M. l'Ab. le
B. observe que presque dans tous
les siècles on s'est cru proche du
tems de l'Antechrist. Cette opi-
nion ne fut pas si commune dans
l'onzième qui suivit immédiate-
ment l'époque que l'on avoit cru

devoir être la fin du monde , mais dès le douzième & dans le suivant on recommença à dire que l'Antechrist alloit paroître , & on interprétoit l'Ecriture conformément à cette opinion. Ce qu'on appelloit *Sortes Sanctorum & Judicia Dei* furent fort communs dans ces siècles. On comprend aisément que les prédications n'étoient pas d'un fort bon goût , on prêchoit dans un style bas & rampant , & on s'imaginait que l'arrangement méthodique des divisions & des sousdivisions étoit toute l'éloquence. Un Dominiquain dressa des *Canevas* de toutes sortes de Sermons. Plusieurs Evêques rédigerent alors eux-mêmes leurs Sermons par écrit & les léguerent à des Abbayes dont les Bibliothèques étoient célèbres. La Théologie Morale suivit le sort de la Théologie Scolastique. M. l'Ab. le B. remarque qu'elle fut sur-tout cultivée à l'Abbaye de S. Victor de Paris ; pour ce qui est des Auteurs

1026 *Journal des Sçavans* ,
de Liturgie , le plus considerable
de ceux qui parurent dans l'onzième
siècle fut Jean Evêque d'Avran-
che , il s'attache à la lettre , & n'a
pas recours à des raisons mysti-
ques , la plûpart faulles ou arbi-
traires qu'employent presque tou-
jours les Auteurs du xii^{me} & du
xiii^{me} siècle. Les principaux de ces
Auteurs sont l'Abbé Rupert , Hu-
gues de S. Victor , Belet , Pierre
Chancelier de Chartres , Guillau-
me d'Auxerre , Durand de Mende
& Gilbert de Tournay. On disputa
beaucoup sur les Rites pendant
les trois siècles que nous venons de
nommer , une question assez singu-
liere qui fut beaucoup agitée fut de
sçavoir s'il étoit permis de dédier
des Eglises sous le titre du S. Esprit.
Les Breviaires ou Extraits des Li-
vres de Chœur connus dès avant
l'onzième siècle se multiplierent
extrêmement dans les siècles sui-
vans.

*Connoissance de l'Histoire , état de
la Critique, Science des Antiques.*

Il y a eu un grand nombre d'Historiens pendant les siècles dont traite M. l'Ab. le B. une infinité de Moines se sont attachés à écrire l'Histoire de leur Monastere , de leurs Abbés, de leurs Saints ; quelques Ecclesiastiques ont rédigé des Annales de leurs Princes & de leurs Eglises ; au xi^{me} siècle Foulque Comte d'Anjou travailla lui-même à une Histoire , & au xii^{me} siècle Lambert Prêtre d'Ardre écrivit l'Histoire des Comtes de Ghines. Les Religieux de S. Benoît sur Loire & ceux de S. Denis écrivirent les événemens de leurs tems & les actions de nos Rois, & on peut compter sur leurs Ecrits , il n'en n'est pas de même de quantité d'autres Historiens qui ont rempli leurs narrations de fables & de puerilités , telles sont celles de Césaire d'Heisterbach & de

1028 *Journal des Sçavans*,
Thomas de Cantimpré. M. l'Ab.
le B. estime cependant que ces His-
toires, toutes fabuleuses qu'elles
sont, peuvent être lûes avec utili-
té, parce que leurs Auteurs en
rapportant des faits fabuleux n'ont
pû se dispenser de les revêtir de
circonstances qui indiquent les
usages de leurs tems. Quant à
l'Histoire ancienne on en avoit une
très-médiocre connoissance. Il y
eut cependant quelques Auteurs
qui donnerent des preuves qu'ils
avoient du jugement & quelque
critique, M. l'Ab. le B. cite entre
autres Gérard Evêque de Cambray.
Robert du Mont S. Michel, Ro-
bert d'Auxerre, Abaillard, Sa-
risberi; ce dernier, par exemple,
regarda l'Histoire de S. Eustache
comme une Histoire pieuse, mais
non autorisée, & rejeta le Livre
intitulé *Conjectorium Danielis*. Gui-
gues Général des Chartreux sçut
discerner les vraies Lettres de S.
Jerôme d'avec les fausses, mais les
exemples de fausse critique & de

méprises insignes furent bien plus communs sans comparaison. Les Sçavans du onzième & du douzième siècle exercèrent quelquefois heureusement leur critique sur des fausses Bulles de Pape ou sur des Chartes des Rois ou des Seigneurs, Dom Mabillon a fait observer que dans l'xi^{me} siècle on ne se laissoit plus surprendre par les faussaires. M. l'Ab. le B. rapporte en effet plusieurs exemples de suppositions & de fabrications de titres découvertes & punies vers ce tems-là. On n'eut pas moins de vigilance sous le regne de Philippe Auguste qui concourut avec le Pontificat d'Innocent III. Ce Pape donna des règles suivant lesquelles on pouvoit reconnoître les faux titres. Sous le regne de S. Louis & sous ses Successeurs on devint encore plus clairvoyant, la coutume de s'assurer par les sceaux de la vérité des Traités faits entre les Communautés & les Seigneurs ne s'introduisit que peu à peu dans les siècles dont

1030 *Journal des Sçavans* ,
il est ici question , & comme on
en abusa encore , on inventa les
contre-seaux , dont les plus an-
ciens sont du douzième siècle.
Comme on étudioit peu alors l'an-
tiquité , il n'est pas étonnant qu'on
négligeât aussi les antiques ; ce que
M. l'Ab. le B. dit à ce sujet se re-
duit à fort peu de choses & ne re-
garde que la découverte de Mé-
dailles ou de statues dont on n'esti-
moit que la matiere.

G E O G R A P H I E.

La Géographie fut une des Scien-
ces les plus négligées dans l'onzième
siècle & les deux suivans: alors
on ne sçavoit pas trop si la Terre
étoit ronde ou quarrée. Le même
goût pour le fabuleux & pour l'ex-
traordinaire qui regnoit dans l'Hi-
stoire regnoit aussi dans la Géogra-
phie. Sous le regne de S. Louis on
connut un peu mieux le Globe
terrestre. Par le moyen des Croisa-
des & des Missions , on eut d'af-

Jun , 1744. 1031

sez bons Mémoires sur les pays d'Orient , sur l'Arménie , sur les Indes & sur la Tartarie , cependant lorsqu'on entreprenoit de dresser des Cartes Géographiques on y réussissoit très-mal , on peut consulter l'*Image du Monde* écrite en vers François par Gautier de Metz l'an 1245. Cet Ouvrage est orné de figures du Globe du Monde & des différens peuples barbares , sauvages, & monstrueux qu'il place tous dans les Indes. Il fait aussi mention d'autres Provinces , mais par rapport aux animaux extraordinaires & aux plantes qu'on y voit ; il dit , en parlant de l'Isle de Meroés , qu'en plein midi il n'y a point d'ombre ; il donne le nom de *Quanonille* à celle où il y a six mois de jour & six mois de nuit, il n'oublie pas l'Isle *Perdue* trouvée , à ce qu'il dit , par S. Brendan : & en traitant de l'Irlande il y place sérieusement le Purgatoire de S. Patrice. M. l'Ab. le B. finit cet article en rapportant les con-

1032 *Journal des Sçavans*,
testations qui s'éleverent en France
au sujet des limites de quelques
Diocèses.

P H Y S I Q U E.

On ne parla guères de Physique dans le onzième siècle, mais dès le douzième & encore plus dans le treizième siècle on commença à devenir un peu plus curieux, les questions de Physique devinrent à la mode, & on fit plusieurs Livres sur cette maniere; aujourd'hui ces Livres nous paroissent pitoyables & on ne daigne pas les lire, autrefois on les regardoit comme des merveilles, & leurs Auteurs passaient pour des prodiges de science. Les principaux Ouvrages de Physique dont parle M. le B. sont les Questions Physiques d'un nommé *Adelard* Anglois, celles du Docteur *Alain*, la Physique de *Garnier de S. Victor*, le Traité d'un nommé *Guillaume* qui a pour titre : *Microscopographie*, les
Traités

Jun , 1744.

1033

Traité d'Albert le Grand , de
Scientiâ Falconum secundum anti-
quos , de Anatomiâ , de Insectis ,
Arboribus , Herbis. Saint Thomas
n'écrivit pas seulement sur le
Ciel & sur le monde , & sur le
corps humain ; il traita encore de
la construction des canaux & ac-
queducs. Pierre d'Auvergne son
Disciple acheva ses Livres sur la
Physique d'Aristote & sur les mé-
téores qu'il avoit laissé imparfaits.
Gervais de Tillebery vers la fin du
regne de Philippe-Auguste ramassa
tout ce qu'il put trouver de prodig-
ieux & d'extraordinaire en fait de
Physique , sur-tout dans les Pro-
vinces méridionales de la France.
Voici quelques-uns de ces prodiges
que nous avons copiés d'après M.
le B. & qui feront connoître quel
étoit le goût de ce siècle. Il parle au
Chap. 9. d'une fenêtre du Prieuré de
S. Michel de Camissa proche Greno-
ble, où quelque grand que soit le vent
il ne peut éteindre une chandelle.

Au Chap. 20. d'une Tour du châ-
Jun.

1X

1034 *Journal des Sçavans ,
seau dit Livornis au Diocèse de Val-
lence , ceux qui y couchent se trou-
vent descendus insensiblement du
haut en bas durant la nuit.*

*Chap. 22. d'un Rocher d'Embrun
qu'on fait remuer du bout du doigt.*

*Chap. 122. de la Vallée de Len-
tuschle dans les Alpes , où lorsque l'on
tousse ou que l'on crie on fait détacher
des monceaux prodigiens de neige.*

*Chap. 129. d'une Fontaine du
Diocèse d'Uzer qui change de place
lorsqu'on y jette quelque chose de
sale.*

Les Historiens de ces tems - là
racontent de même une infinité de
prodiges & de choses monstrueuses
que l'on croyoit voir communé-
ment durant ces siècles d'ignoran-
ces , que personne ne revoquoit
alors en doute & qui ne reparois-
sent plus depuis que la Physique
s'est perfectionnée.

M E D E C I N E.

M. le B. nomme plusieurs Me-

decins célèbres du ^x^{me} siècle, il en trouve encore un plus grand nombre dans le douzième & le treizième siècle. Il paroît qu'alors les Medecins étoient tous ou Ecclesiastiques Séculiers , ou Moines , ou Juifs. Tout le monde s'en servoit & tout le monde en parloit fort mal ; on disoit que leurs remèdes renfermoient toujours beaucoup de malignité, & qu'ils produisoient de très-mauvais effets lors même qu'ils paroissent faire du bien: que pour eux c'étoient des Charlatans qui ne cherchoient qu'à en imposer par leur extérieur grave & sérieux & par leurs discours emphatiques. Qu'ils sçavoient à merveille s'attribuer la guérison des maladies que la seule nature avoit operée & que pour les mauvais succès ils ne manquoient pas de les rejeter sur la conduite des malades. Que n'ayant dans leur art aucune connoissance assurée ils débitoient des espèces d'oracles , c'est-à-dire de ces discours ambigus dont ils ti-

1036 *Journal des Sçavans*,
roient avantage quelque issue
qu'eût la maladie ; qu'une marque
évidente qu'ils n'avoient aucune
règle certaine , c'est que si on en
faisoit venir trois ou quatre les
uns après les autres pour voir un
malade , ils n'étoient jamais du
même sentiment ni sur la cause du
mal, ni sur le remede. Voilà ce que
l'on disoit des Medecins de ce tems-
là. M. le B. rapporte les décisions
de plusieurs Conciles qui défen-
dent aux Moines l'exercice de la
Medecine , mais il ne paroît pas
que ces défenses ayent été obser-
vées. Notre sçavant Auteur pense
qu'il n'y a point eu d'Ecole de
Medecine à Paris avant le treizié-
me siècle , il pense aussi que la
plûpart de ces Medecins étoient
en même tems Chirurgiens & A-
poricaïres. On mettoit souvent à
la tête des Calendriers des recep-
tes de santé. M. le B. a copié une
de ces Listes de Règles pour la
conservation de la santé pour cha-
que mois de l'année écrite vers la

Juin , 1744

1037

fin du treizième siècle , nous y renvoyons nos Lecteurs , ils y verront clairement en quel état étoit la Médecine sous le fils & le petit-fils de S. Louis.

Etat de la Science du Droit Canon.

Ce fut vers la fin de l'onzième siècle que l'on reconnut de plus en plus combien il étoit utile de réunir en un corps les Décretales des Papes & les Conciles. Hugues Evêque de Grenoble ramassa les Décretales d'Urbain II. dans les premières années du douzième siècle ; Yves de Chartres fut un des plus grands Canonistes de son tems , & on ne lut pendant longtemps dans les Ecoles que son Decret & l'abrégé qu'il en fit. Mais depuis que Gratien, Moine Italien, eut rédigé son Decret sous le titre de *Concordia Discordantium Canonum* , & qu'on eut commencé à l'enseigner à Boulogne , on l'étudia bien-tôt après à Paris. Cette étude

1038 *Journal des Sçavans* ;
du Droit Canon s'y accrédita beaucoup, & les Livres sur cette science se multiplièrent à l'infini , mais les mêmes défauts qui s'étoient introduits dans la Philosophie & dans la Théologie se glissèrent aussi dans l'étude du Droit Canon , on voulut subtiliser , non seulement dans la spéculation , mais encore dans la pratique. Les Professeurs ajoutèrent Concordance sur Concordance & rendirent l'étude du Droit Canon d'une extrême difficulté , M. le B. nous instruit en peu de mots des principaux Ouvrages que l'on fit vers le douzième & le treizième siècle sur cette Science.

DROIT CIVIL.

Dans l'onzième siècle il n'y avoit point en France de Maître pour le Droit Civil , il falloit aller l'étudier en Italie où on avoit découvert depuis peu les Instituts de Justinien , & même après que l'on

Jun ; 1744. 1039

eut établit en France des Ecoles de Droit , on ne cessa pas pour cela de passer les Monts pour aller l'étudier sous les Maîtres célèbres qui se succederent à Pise & ailleurs. Tels furent, entr'autres, Irnere ou Wernier au xii^{me} siècle, & au xiii^{me}. Accurse & Odofred de Benevent. M. le B. après avoir remarqué les principaux abus qui s'introduisirent alors dans l'étude Droit Civil & cité les Loix tant Ecclesiastiques que Civiles qui tendoient à les reformer , finit ainsi cet article.

» Si quelqu'un souhaite de sça-
» voir jusqu'où les plus laborieux
» Jurisconsultes François pouffe-
» rent leurs travaux sous Philippe
» le Hardi & Philippe le Bel , il
» peut consulter la Liste des Ou-
» vrages de Pierre de Belle-Parole
» qui devint Doyen de l'Eglise de
» Paris , puis Evêque d'Auxerre. Il
» connoît par là l'immensité de cette
» étude, & il apprendra avec com-
» bien de raison le Maître Vacca-
» rius Anglois avoit entrepris l'an

» 1149 en faveur des pauvres Eco-
» liers un extrait en neuf Livres
» des endroits du Code & du Di-
» geste qui se voyoient plus com-
» munément aux Ecoles. Ce Livre
» passa bien-tôt en France, & les
» Légistes l'enseignèrent avec suc-
» cès sous les regnes des prédeces-
» seurs de S. Louis & de ses succes-
» seurs.

*Remarques sur l'Architecture , la
Peinture, l'Osèvrerie & autres Arts.*

La plûpart des Architectes du
xi^{me}, du xii^{me} & du xiii^{me} siècle
étoient des Moines , ils étoient
même souvent Maçons. On lit
dans Yves de Chartre , que cer-
tains Moines s'étoient engagés à
fermer eux-mêmes de murs le
Bourg de Courville. Les Ouvrages
du xi^{me} siècle & du commence-
ment du xii^{me} étoient plus grossiers
que ceux que l'on fit depuis , on
faisoit alors entrer dans le chapi-
teau d'un pilier une ou plusieurs

Histoires sculptées ou au moins des
payfages. Ensuite on plaça ces Hi-
stoires dans des endroits moins
resserrés comme aux portiques des
Eglises & aux vitrages. On y re-
présenta souvent le Jugement der-
nier & la Resurrection des morts à
cause des Hérésies qui s'éleverent
dans ces tems-là ; on n'observoit
guères les proportions dans les
statuës. Sous le Roi Henri I. les
Eglises de pierre étoient rares dans
la campagne. Mais elles s'y mul-
tiplièrent bien-tôt après, & dans
le *xiii^{me}* siècle, quoiqu'on ne con-
nue pas les règles de la belle ar-
chitecture ancienne, on bâtit de
grands Edifices avec beaucoup de
goût & de délicatesse. Un grand
nombre d'Eglises construites vers
ce tems-là en font une bonne preu-
ve, telles sont les Cathédrales
d'Amiens, de Bourges, de Beau-
vais, d'Auxerre, de Nevers, de
Troyes, la 5^{te} Chapelle de Paris,
&c. On bâtit aussi un grand nom-
bre de Palais & de Châteaux.

La Peinture ne se perfectionna pas au même point que l'Architecture. Cependant il y avoit beaucoup de Peintres, on peignoit à fresque les murs des Chœurs & des Chapelles, on peignoit aussi les vitres & on embellissoit les Livres de miniatures. C'étoit pour la plûpart des Moines ou des Ecclesiastiques qui faisoient ces sortes d'ouvrages, qui tous étoient fort grossiers, Geoffroy de Champaleman, Evêque d'Auxerre, avoit destiné des prébendes de sa Cathédrale pour des Ecclesiastiques dont l'un seroit Peintre, l'autre Vitrier & le 3^{me} Orfèvre. Sous le regne de Philippe-Auguste parut un Peintre qui eut beaucoup de réputation. Mais comme il fut convaincu d'hérésie, il fut brûlé à Braine en Soissonnois, on ne voit pas non plus qu'il y eut en France des Orfèvres fort habiles dans les temps dont nous parlons. L'Abbé Suger fit venir de Lorraine les sept Orfèvres qu'il employa à faire son

grand Crucifix , & Yves de Chartres parlant d'un Vase *Crismal* qu'un Evêque d'Angleterre lui avoit envoyé , dit qu'il étoit d'un travail inconnu aux Ouvriers de France. On peut dire en général que presque tous les Arts étoient à peu-près sur le même pied.

M. le B. finit cette longue & sçavante Dissertation en observant qu'il auroit pu encore parler des femmes lettrées qui ont brillé dans le *xi^{me}* , le *xii^{me}* & le *xiii^{me}* siècle , comme de *S^{re} Hildegarde* , d'*Héloïse* , de Margueritte de Lyon , Prieure des Chartreuses de Poletin , qui composa des Ouvrages de piété , d'Isabelle sœur de S. Louis qui écrivit une infinité de Lettres en Latin , d'Agnès d'Harcourt Religieuse de Longchamp , qui écrivit la Vie de cette même Isabelle , &c. Mais il n'a pas voulu rendre sa Dissertation d'une longueur excessive , & il a mieux aimé réserver pour un autre Ouvrage les recherches qu'il

1044 *Journal des Sçavans ;*
a faites sur toutes ces Femmes sça-
vantes,

TRAITE DES MOYENS DE
dissoudre la pierre , & de guerir
cette maladie, & celle de la goutte
par le choix des alimens ; par
M. THEOPHILE LOBB , Docteur
en Medecine , de la Societé Roya-
le de Londres ; traduit de l'An-
glois par M. T. A. A Paris, chez
Durand , rue S. Jacques , à S.
Landry & au Griffon. 1744. vol.
in-12. de 501 pag. y compris la
Table des matieres , & non
compris la Préface & la Table
des Chapitres qui en contien-
nent 17.

ON a vû dans ce Journal diffé-
rens Traités qui indiquent
des moiens pour guerir les mala-
des attaqués de la pierre ; mais
les uns épouvantent les malades
par des douleurs qu'ils s'imaginent
être plus cuisantes que celles qu'ils
souffrent ; tels sont les Traités sur

Juin, 1744.

1045

les operations chirurgicales pour l'extraction de la pierre; d'autres les rebutent par la longueur du tems qu'il en faut faire usage, & par le dégoût que causent les remèdes qu'il faut employer; le Traité que nous annonçons aujourd'hui n'est sujet à aucun de ces inconveniens. Il faut user d'alimens pour entretenir sa vie; il suffit de les choisir d'un certain caractère pour dissoudre la pierre. Cela s'appelle conduire à la santé par un chemin semé de fleurs; avantage rare en Medecine!

M. Lobb fut déterminé à approfondir la matiere des dissolvans de la pierre par quelques attaques de néphretique dont il appréhendoit les suites. Mais il ne trouva dans les Livres rien de ce qui peut dissoudre la pierre qu'on pût faire entrer sans risque dans le corps; & ce qui pouvoit y entrer lui paroïssoit devoir perdre sa vertu dissolvante par les alterations qu'il devoit necessairement souffrir a-

1046 *Journal des Sçavans*,
vant que de parvenir aux reins, ou
à la vessie. Fesant ensuite réflexion
que la pierre est produite par quel-
que espèce d'alimens, il trouva
vraisemblable que quelque autre
aliment pût la dissoudre.

Il paroît par les expériences de
l'Auteur que le vin n'en est point
a cause, mais plutôt l'usage de la
chair des animaux, & le deffaut
d'exercice. Il ne faut pourtant pas
conclurre de-là que ceux qui ne
vivent que de végétaux en soient
exempts; l'expérience prouve le
contraire; mais il faut en conclur-
re que ceux qui en sont atteints ont
usé de végétaux de vertu pétrifiant-
te, ou d'une eau ainsi constituée.
L'Auteur préfere celle de rivière à
toute autre.

La pierre & la goutte étant deux
compagnes assez communément
unies, il n'est pas étonnant que les
remedes qui dissolvent la première
soient salutaires à la seconde. Mais
l'Auteur ne s'est point borné à ces
deux maladies. Il fait voir que

Juin, 1744.

1047

alimens lithontriptiques , ou dissolvans , peuvent conduire à la guérison des catarrhes, fièvres, squinancies, toux, asthmes, coliques, maux d'estomac, constipations, maladies nerveuses, cachexies, icteres, hydropisies, enflures, scorbut; avertissant pourtant qu'ils n'excluent pas les remèdes propres à ces maladies.

Telle est en général l'idée de l'Ouvrage de M. Lobb, Ouvrage adopté par la Société Royale de Londres, dans les assemblées de laquelle on en a lû la meilleure partie. Nous allons tâcher de le faire connoître plus en détail.

Les pierres de la vessie sont composées de beaucoup d'air, de beaucoup de sel alcali volatil, de quelques parties d'huile, & d'un peu de terre. On est sujet à cette maladie dans les pays où il n'y a pas d'eaux pétrifiantes, quand on use de vin pur, ou trempé; mais comme dans les pays dont le vin est la boisson ordinaire il devroit y avoir

beaucoup plus de pierreaux qu'il n'y en a , si la force pétrifiante n'étoit contre-balancée par quelque aliment lithontriptique ; l'Auteur commença ses expériences par le jus de limons , dont on fait grand usage , ainsi que du vin , en Espagne & en Italie.

Pour juger de la qualité dissolvante en général , il l'essaia d'abord sur des morceaux de pierres fossiles , qui furent dissouts très-promp-tement. Il n'en fut pas de même des pierres tirées du corps humain ; cependant elles y devinrent extrêmement friables , ou elles y perdirent leur dureté , & se réduisirent comme en gelée. La raison qui déterminâ l'Auteur à tenter ces expériences avec le suc de limons , est que la pierre contenant beaucoup d'alcali , & croissant par l'addition de matieres homogènes , les alimens doüés d'une qualité opposée doivent être propres à en diminuer le volume , & à la dissoudre par degrés. Il n'y avoit

Jun , 1744.

1049

qu'une difficulté à surmonter, c'est l'alteration que les alimens souffrent dans les premières voies & le sang, avant que d'arriver à la vessie. Mais on a l'exemple de plusieurs alimens & remèdes dont les vertus y parviennent sans être altérées. Il faut pourtant remarquer que le jus de limon ne dissout pas également toutes les pierres, & qu'il communique sa vertu lithontriptique aux liqueurs dans la composition desquelles il entre, comme le punch, bien qu'elle y soit plus foible. Il suit de ces expériences que pour que les alimens puissent dissoudre la pierre, il faut qu'ils communiquent à l'urine une qualité dissolvante.

M. Lobb fit ensuite des expériences avec le suc de rhue, & de raves, le cidre de pommes, & le suc exprimé des pommes cuites, dont le résultat est que la rhue, malgré ses parties extrêmement délicées & pénétrantes, est incapable de dissoudre la pierre, pendant

1050 *Journal des Sçavans* ;
que les raves , le pommé , & le suc
de pommes , la dissolvent assez
promptement.

Les expériences qu'il fit avec le
suc de mures réussirent encore bien-
mieux , & tout ce qui étoit compo-
sé du même suc avoit de même
un effet assez prompt sur les pier-
res de toute espèce ; d'où l'Au-
teur conclut que la mure , & tout
ce qui en est tiré , est un aliment
fort utile aux calculeux.

Mais , s'objecte-t-il , le sang ne
donne jamais aucun signe d'acidité ;
il en est de même de l'urine ; il n'est
donc pas possible que les acides
communiquent à l'urine leur qua-
lité lithontriptique.

A cela l'Auteur répond que
quoique l'acide soit tellement ab-
sorbé dans les premières voies ,
qu'il ne donne dans le sang aucune
marque de son existence , l'altera-
tion qu'il cause au chyle rend cette
liqueur dissolvante ; ce qui se prou-
ve par l'effet des acides sur un sang
épais & visqueux , & sur le sang

Juin , 1744.

1051

oëſneux qu'on tire dans certaines
maladies , & qui a toujours été
fondu par l'usage des acides ; &
ce qui se confirme par les maladies
colliquatives que produisent les
alimens acides à ceux qui en font
excès pendant l'été ; d'où l'Auteur
conclut que bien que les acides ne
passent pas dans le sang tels qu'on
les a avalés , ils donnent au chyle
une qualité dissolvante. Or si cela
est , pourquoi l'urine ne l'auroit-
elle pas ?

Il résulte des expériences que
l'Auteur a faites sur l'eau - de - vie
de fraises , l'esprit de fraises pur ,
& mêlé avec l'eau , sur le vinaig-
re , le suc de baies de sureau , les
bergamottes , le raisin , le vin rou-
ge de montagne , ou de Porto ,
l'hydromel , l'eau de riviere , que
les fraises sont lithontriptiques , &
que leur esprit mêlé avec l'eau l'est
dans un degré éminent ; qu'il en est
de même du vinaigre , des baies
de sureau , des bergamottes , du
raisin blanc , de l'hydromel , mais

1052 *Journal des Sçavans* ;
foiblement, mais que les vins rouges, & l'eau de rivière ne l'ont pas; bien qu'on donne à la liqueur un degré de chaleur égal à celui du sang; ce qui augmente pourtant l'énergie de toutes les liqueurs lithontriptiques.

L'asperge, le jus de feuilles & de racines de persil, ont la même vertu, mais ces derniers n'opèrent pas à froid, & ne touchent pas à certaines pierres. L'Auteur passe ensuite en revûe plusieurs sortes de pommes, dont les unes sont totalement dénuées de vertu dissolvante, & d'autres en ont un peu; mais il remarque que la décoction de tous les fruits qui ont cette vertu, est beaucoup plus efficace que leur infusion, ou leur suc; d'où l'Auteur conclut que les décoctions de toutes les parties des végétaux employés dans la Médecine pourroient produire des effets que leur simple infusion ne produiroit pas, & par conséquent méritent la préférence. Il ajoute que les pommes mêmes

Juin , 1744.

1053

qui n'ont pas de vertu lithontrip-
tique sont un aliment avantageux
aux calculeux , en diminuant la
quantité des alcalis qui fournissent
des accroissemens aux pierres.

Il paroît par les expériences que
l'Auteur a faites sur le pain , la
biere , le thé , le café , le choco-
late , le coco , le lait , que la ver-
tu dissolvante est dans un degré
éminent dans le pain , & l'eau
panée ; qu'elle ne se trouve pas
dans la biere , ni dans le thé verd ,
ni dans le café , bien que ce der-
nier , en empêchant l'adhésion
des parties qui composent la pier-
re , puisse en empêcher l'accroisse-
ment ; que le chocolat , le coco ,
& le lait , ont la vertu lithontrip-
tique , qu'on ne s'attendroit pas
d'y trouver , sur-tout dans le der-
nier.

Les choux , le persil , les carot-
tes , les concombres , les groseil-
les , passent ensuite en revue. Le
choux ordinaire ne dissout que foi-
blement , le rouge est plus effica-

1054 *Journal des Sçavans*,
ce, quoiqu'il n'agisse pas sur toutes les pierres ; le panais est foible, le persil vaut mieux ; les concombres sont fort efficaces ; le jus & le vin de groiseilles sans vertu ; mais il y en a dans les petits raisins passés. Entre les laitues la pommée est celle qui agit le plus puissamment, bien qu'elle ne dissolve pas toutes les pierres. Les poireaux produisent cet effet avec force, mais leur décoction est plus efficace, que leur suc. Leur infusion à la maniere de thé fait aussi fort bien. L'oignon fait de même, mais son jus opere foiblement, & son infusion à la maniere du thé est sans vertu.

Les expériences que l'Auteur a faites sur le jus & la décoction de carottes, de persil, de topinambours, de pois, & de raiforts de jardin, prouvent que la carotte dissout certaines pierres, & que son jus a plus de vertu que celui des autres végétaux ; que la décoction de la racine de persil fait le

même effet ; que la décoction de ses feuilles a plus d'efficacité que l'infusion ; que les topinambours sont lithontriptiques ; ainsi que le raifort de jardin ; car le sauvage n'a pas la même vertu , non plus que les pois.

Il paroît par les expériences faites avec de gros raisins passés , des figues , des épinars , de l'oseille , & des oranges, que les deux premiers sont dissolvans ; d'où il suit qu'ils doivent être d'excellens pectoraux, comme on l'observe , puisqu'il est plus aisé de dissoudre la lymphe que les pierres. Quant aux épinars , ils ne sont pas dissolvans, mais l'oseille l'est dans un degré éminent , soit qu'on emploie son suc , ou sa décoction. Il en est de même de l'alleluia ; mais les oranges douces ne sont propres qu'à dissoudre certaines pierres.

L'Auteur a trouvé , en essayant la mauve , l'avoine , l'orge perlé , le froment , le ris , le millet , l'orge , le marc, ou la décoction d'or-

ge préparée comme il faut pour faire la biere, le houblon ; qu'ou-
tre le bien que la mauve peut fai-
re aux calculeux en relâchant les
conduits urinaux , elle peut être
utile en dissolvant certaines pierres ;
que la décoction d'avoine est inuti-
le dans ce point de vûë ; que celle
d'orge perlé a quelque vertu ; que
celle de ris la possède dans un plus
haut degré ; que le froment & la
graine de millet n'y font rien ; qu'il
en est de même du marc de l'orge,
& que le houblon a une vertu
puissante & bien averée pour dis-
soudre la pierre.

Quant aux vins rouges de Por-
to , de Tinto ; de Madere , des
Canaries, blanc de Porto, du Rhin,
de Montagne , de baies de sureau ,
de raisins passés , & aux différen-
tes sortes de cidre ; il paroît que
le vin rouge de Porto dissout cer-
taines pierres mêlé avec l'eau ; qu'il
en est de même de celui de Tinto,
de celui de Madere , & de celui
des Canaries ; que le blanc de Por-

Juin , 1744.

1057

to est plus efficace que les précédens; que celui du Rhin l'est moins qu'aucun de ceux dont on vient de parler; que celui de Montagne ne touche pas à un grand nombre de pierres; que le vin de pafses dissout la pierre, mais plus efficacement quand il est trempé de trois quarts d'eau; que le vin de sureau trempé a la même vertu; que le pommé dissout un grand nombre de pierres, bien qu'il ne les dissolve pas toutes, & que sa boisson est avantageuse aux calculeux, pourvu qu'ils n'aient point de douleurs néphrétiques. Car le cidre picotte certaines personnes. Au reste tous les pommés n'ont pas une égale vertu; & par conséquent il y a du choix.

M. Lobb interrompt ici la suite de ses expériences pour faire quelques observations sur le vin, le cidre, & l'eau-de-vie.

Il est persuadé que le vin ne contribue pas à la formation de la pierre, parce qu'il y en a des es-

Juin.

2 Y

pèces qui la dissolvent , & qu'il ne contient pas ni l'alcali, ni le soufre animal , qui entrent dans la composition. Au reste le vin est une liqueur acide, qui peut faire du bien quand le sang regorge d'alcalis , & par conséquent empêcher l'augmentation de la pierre. Aussi l'Auteur regarde-t-il l'usage de la viande comme propre par les principes dont elle est composée à la génération des élémens pierreux , & veut-il que ceux qui sont attaqués de pierre, ou de goutte, s'en abstiennent , du moins jusqu'à ce qu'ils soient guéris. Mais il prétend que le vin est utile à ceux qui ne vivent que de végétaux , pour leur donner des forces. A ce titre il est également bon aux convalescens , & à ceux qui sont fatigués.

Pour connoître la vertu du cidre en général, il suffit de connoître celle des pommes. Outre les expériences de l'Auteur qui établissent leur qualité dissolvante, il rapporte des observations qui prouvent

Jun , 1744.

1059

qu'elles font beaucoup de bien
asthmaticques soit hommes, ou che-
vaux, qu'elles font bonnes pour
la phthisie, & pour les maladies
produites par un sang visqueux,
ou alcalin. D'où il conclud que le
cidre a les mêmes vertus. Il donne
la préférence à celui qui est fait, &
cependant doux, & prouve qu'il
doit être salutaire aux icteriques,
& aux mélancholiques, parce que
chez les premiers la bile, & chez
les autres le sang, peche par son
épaisseur.

Quant à l'eau-de-vie, l'Auteur
blâme ceux qui en font habituelle-
ment usage, mais il la regarde
comme fort utile dans plusieurs
cas, comme les fievres accompa-
gnées de lienterie, ou de flux col-
liquatifs, & dans les alterations
considerables, quand on a l'esto-
mac relâché par les acides, ou que
des suc de cette nature y croupis-
sent. Alors on met dans une quan-
tité de bonne eau, ce qu'il faut
d'eau-de-vie pour en faire une li-

queur aussi forte que la bierre légère ; & suivant ce procédé , on n'en a point de retour fâcheux à craindre. L'Auteur applique à toutes les liqueurs analogues à l'eau-de-vie ce qu'il dit de celle-ci.

Nous voici aux dernières expériences de l'Auteur sur les dissolvans alimenteux de la pierre. Il en résulte que le verjus n'a point de qualité dissolvante ; que le gruau d'avoine froid en a ; qu'il en est de même du lait , comme on l'a déjà vû ; que la solution du sel d'absynthe est sans vertu dissolvante, mais que le jus de limons qu'on y mêle la lui communique ; que ce suc produit le même effet détrempé dans l'eau ; que c'est le levain qui la donne au pain, puisque le froment ne l'a pas ; que la solution de sel marin ne dissout pas la pierre ; que la simple infusion de thé n'a pas plus de vertu , mais que sa décoction en a , ce qui est confirmé par la maniere dont Kempfer raconte qu'on prend le thé au Japon & à la

Jun , 1744. 1061

Chine ; que l'eau de chaux ne dissout pas la pierre ; qu'il en est de même de l'eau de savon, & de celle où l'on a mêlé l'esprit de corne de cerf, ou de sel ammoniac.

Les expériences que nous avons rapportées donnent lieu à M. Lobb de faire plusieurs réflexions que nos Lecteurs verront avec plaisir.

Il y a, dit-il, quatre substances qui entrent dans la composition des pierres du corps humain, l'air, le sel alcali, le soufre, & la terre. Tout ce qui sera propre à détacher une de ces parties pourra donc être regardé comme dissolvant de la pierre. On a vu dans les expériences de M. Hales rapportées dans notre Journal du mois de Janvier 1743 ce qui en détachoit l'air ; il y a lieu de croire que les acides qui ont réussi dans les expériences précédentes ont attaqué la partie alcaline de la pierre ; que la partie sulfureuse a été dissoute par les poireaux, les oignons, les choux, & autres substances analogues. Quant

1062 *Journal des Sçavans ;*
à la partie terreuse, l'Auteur dit
seulement qu'il faudroit trouver un
dissolvant capable d'agir pour leur
désunion plus fortement qu'elles
ne s'attirent. Si le hazard, ou les
recherches, produisent cette dé-
couverte, à la bonne heure ; mais
on peut être content si l'on a des
dissolvans pour les autres parties.
L'auteur a fait suivre cette discus-

M. Lobb fait suivre cette discus-
 sion d'une autre fort importante.
 Il examine si la prudence veut
 qu'on emploie pour dissoudre la
 partie des végétaux qui lui con-
 viennent le plus active, & il conclut pour
 la potasse, à moins qu'on ne soit
 obligé d'employer d'autres sels
 pour la dissolution de la partie
 la plus résistante, comme la
 partie ligneuse, &c.

reduisent la pierre successivement en farine. Mais il observe que comme il y a des pierres de plusieurs natures, il n'est pas possible, à moins d'en avoir déjà rendu des morceaux, de sçavoir qu'elle est celle de la pierre dont on est attaqué. On ne peut donc parvenir à cette connoissance qu'en tâtonnant.

On peut regarder comme purement spéculatif tout ce que M. Lobb a rapporté jusqu'à présent sur les dissolvans de la pierre. Car de ce que la vertu de quelques alimens passe dans le sang sans alteration, on n'oseroit en conclurre qu'il en soit de même de tous. Il étoit donc à desirer que des observations sur l'effet des alimens reconnus lithontripriques vinssent lever tous les doutes ; & c'est de ces observations que le reste de l'Ouvrage est presque entierement composé.

La premiere observation est celle d'un homme de qualité de la

Province de Kent, observation attestée par M. Mortimer, qui ne voulant point souffrir une seconde fois l'opération de la pierre qu'on lui avoit faite dans l'enfance, prenoit de deux jours l'un jusqu'à une chopine de jus d'oignons, qui le soulagea tellement qu'en l'espace de six ou sept ans il ne fut pas obligé de garder le lit pendant deux ou trois jours, bien qu'il sentit toujours une pierre dans sa vessie. Ce remede étoit aidé par un régime fort exact. La réflexion de M. Lobb est que ce malade auroit mieux réussi, suivant ses expériences, s'il eut délaïé son jus d'oignons avec deux fois autant d'eau, & qu'il auroit pu prendre la même quantité tous les jours, sans crainte de s'échauffer.

La seconde est d'un enfant âgé de neuf ans qu'on étoit prêt à tailler de la pierre, & à qui l'eau d'oignons l'a dissoute, si l'on en juge par la cessation des symptomes.

La troisième est d'une personne

qui fut foulagée des douleurs de néphrétique en prenant une bouchée de pain sec à déjeuner , & la mâchant jusqu'à ce qu'elle fût bien détrempée de la salive avant que de l'avaler. Huit ou dix jours de l'usage de ce remede calmerent les douleurs , & les ressentimens qui survinrent cederent au même secours. Cette observation est confirmée par plusieurs autres dans la seule Ville de Bristol , & le succès du remede a été le même dans toutes les circonstances.

Nous avons déjà remarqué que la goutte & la pierre se réunissent assez ordinairement pour le supplice des malades ; M. Lobb observe que la seule difference qu'il y ait entre les concrétions plâtreuses des gouteux , & les concretions calculeuses , est que les premieres sont empreintes d'un peu plus de lympe ; ce qui doit donner encore une entrée plus facile aux dissolvans ; d'où il conclut que les lithontriptiques peuvent aussi , &

doivent être des remèdes contre la goutte. Une preuve générale de cette vérité est que plusieurs personnes s'en sont guéries en se réduisant tout simplement aux végétaux, sans aucun choix. Que ne seroit-il pas arrivé, s'ils eussent préféré ceux dont la vertu dissolvante est certaine ? mais voici des détails plus convainquans que ces généralités.

M. Lobb rapporte 1°. la guérison d'une personne qui, après avoir laissé prendre assez de force à sa maladie pour avoir des accès de trois mois, se sévra de toutes espèces de viandes, & après avoir continué ce régime pendant deux ans & demi, sans faire aucun choix des végétaux dont il usoit, fut guéri de la goutte, & d'une tumeur, ou concrétion plâtreuse, qu'il avoit au coude. Mais la goutte revint quelque tems après qu'il eut repris l'usage de la viande.

La seconde Histoire est celle d'un homme perclus de goutte, &

Juin , 1744.

1067

qui ne s'exposoit jamais à l'air sans en avoir des ressentimens , lequel a été guéri par l'usage des végétaux pris indifferemment , & qui fut perclus d'un accès de goutte pour avoir repris l'usage de la viande.

Le célèbre M. Desaguliers , de la Societé Roïale de Londres , est le Héros de la troisième Histoire. Il y fait celle de sa goutte qui étoit parvenue jusqu'au point d'en avoir neuf à dix attaques par an , qui se reduisirent à un simple ressentiment par l'usage des végétaux , qu'il ne quitta qu'à cause de deux attaques de paralysie qu'il en accusa. Depuis qu'il a repris au diner le genre de vie ordinaire , continuant toujours au souper l'usage du lait & des végétaux , il a eu une attaque de goutte qui n'a pas eu de suites considerables , la partie s'étant promptement enflée.

La quatrième concerne un Officier des Gardes du Roi d'Angleterre , qui , après avoir inutilement

1068 *Journal des Sçavans*,
essaié de beaucoup de remèdes
qu'on lui indiquoit pour le guérir
d'une colique gouteuse d'estomac
invétérée, au lieu d'aller, comme
on le lui conseilloit, prendre les
eaux d'Aix la Chapelle, se mit aux
végétaux, & fut parfaitement
guéri depuis le 24 Juillet 1724 jus-
qu'à la fin de Novembre de la mê-
me année. Il mangeoit sur-tout
beaucoup de pommes, ce que M.
Lobb a soin de remarquer de plu-
sieurs des malades dont il a préce-
demment raconté les Histoires.

Ce n'est pas assez de connoître
les remèdes & leurs effets; une
application aveugle pourroit les
rendre inutiles. Pour prévenir ce
malheur, voici les attentions qu'il
faut faire, il faut 1°. changer la
qualité, & diminuer la quantité des
sels alcalis du sang; à quoi les li-
queurs acides, ou qui tirent à l'a-
cide, sont propres; 2°. augmenter
la force des fibres, lorsqu'elles
sont trop foibles; c'est ce que le
vin & les aromates opereront: 3°.

diviser les liqueurs visqueuses ; ce que feront les liqueurs légèrement acides ; 4°. détruire l'assemblage des parties qui forment les concrétions gouteuses ; c'est à quoi l'on réussira par l'usage des lithontriptiques végétaux.

Un régime convenable contribuera aussi beaucoup à la dissolution de la pierre. M. Lobb le réduit à quatre observations, I. de faire tous les matins un peu d'exercice ; II. de ne point user, ou de n'user que peu, des alimens propres à augmenter la pierre, ou l'humeur gouteuse ; III. d'user des alimens lithontriptiques propres au tempéramment du malade ; IV. de s'abstenir même de ces alimens, s'ils causent quelque incommodité, ou douleur.

Dans le dernier Chapitre l'Auteur entre dans le détail du régime convenable pour guérir, & prévenir la pierre & la goutte. Voici le précis de ses règles.

I. Le déjeuner ne doit être com-

posé que d'alimens legers qui puissent contribuer à la guérison de la goutte & de la pierre. Tel est le lait de vache chaud avec la mie de pain. L'Auteur fait sur le lait bien des observations utiles, qu'il faut lire dans l'Ouvrage même. Il y remarque entre autres propriétés qu'il fait beaucoup de bien aux épileptiques. Tel est le pain & le beurre, en buvant du thé vert ou du miel, ou de la limonade, ou de l'eau dans laquelle on aura mis du jus d'oranges de Portugal; du chocolate au lait, &c. choisissant dans les alimens lithontriptiques ceux qui conviennent à la disposition du sang, & du tems.

II. Au diner, il faut se retrancher absolument toute la viande, ou si on ne le fait tout à coup, le faire insensiblement; & si on ne peut s'y résoudre, se reduire à la moindre quantité, comme de quatre onces, & substituer les alimens qui ont une vertu dissolvante

comme le ris , le gruau d'avoine , l'orge mondé , &c. qui commenceront le diner ; manger avec la viande des feuilles de raves de jardin , de senevé , de cresson à la noix , de laitue , de persil , d'oseille , &c. des salades de laitue pommée , de concombre au vinaigre. Au dessert on mangera des tourtes , ou compotes de pommes , des cerises , fraises , framboises , mures , raisins , &c. Les boissons seront de la limonade , de l'eau d'oranges , de l'eau de pommes , de fraises , de mures , de miel , de figues , de raisins , &c. du lait coupé plus ou moins , selon le goût ; ou quelques liqueurs chaudes , comme le vin blanc de Porto , &c. se réglant sur la température de l'air , & le temperamment des personnes.

III. Le souper doit être composé de lait chaud sans avoir bouilli , de pommes cuites , de fraises , de salade de concombre , de marmelade de pommes , de compotes de

1072 *Journal des Sçavans* ;
pommes , d'asperges , de pain &
de beurre , de gruau d'avoine , de
petits raisins cuits , d'une rotie de
pain avec du miel étendu dessus ,
&c. avec quelque boisson conve-
nable.

L'usage des alimens végétaux ex-
pose certains temperamens à
deux inconveniens , à la lienterie ,
& aux coliques venteuses. Au pre-
mier cas il faut s'abstenir de tous
végétaux acides , & leur substituer
des dissolvans d'une autre espece ,
tels que les farineux ; boire quel-
ques verres de vin de Porto , &
même les animer avec quelques
aromates. Quant aux vents, ils
demandent l'abstinence des fruits
d'été , l'usage du vin pur , ou de
l'eau chaude , & si cela ne suffit
pas une demi cueillerée d'eau-de-
vie , ou autre liqueur forte dans un
demi-septier d'eau chaude.

Nous ne suivrons pas l'Auteur
dans le détail des observations
qu'il a faites sur l'usage avantageux
des alimens lithontriptiques dans

Juin, 1744.

1073

toutes les maladies où nous avons dit ci-devant qu'il les jugeoit salutaires. Il faut recourir à son Ouvrage pour ces articles, & bien d'autres que nous n'avons pas même indiqués, renfermés dans les bornes étroites d'un Extrait. Il nous paroît qu'on doit sçavoir gré à M. Lobb de la peine qu'il a prise à découvrir & fraier une route aussi aisée, & aussi commode, pour remédier à des maladies également cruelles & dangereuses. Il est à souhaiter que son travail soit récompensé dans tous les pays par les heureux succès d'une pratique qui lui doit la naissance.

HISTOIRE ROMAINE,

depuis la Fondation de Rome jusqu'à la Bataille d'Actium, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la République. Tome X. Par M. CREVIER, Professeur de Rhétorique au Collège de Beauvais, pour servir de Continuation à l'Ouvrage de M. Rollin. A Paris, chez la

Veuve Etienne & fils, Libraires,
 rue S. Jacques , vis-à-vis la rue
 du Plâtre , à la Vertu ; & Jean
 Desaint , rue S. Jean de Beau-
 vais , vis-à-vis le Collège. 1744-
 in-12. pag. 492.

L'AUTEUR a mis à la tête de
 ce Volume un Avertissement
 dans lequel il refute l'opinion d'un
 Ecrivain moderne , qui dans un
 petit Ecrit intitulé : *Considerations*
sur l'Histoire , imprimé à la suite
 de la Mérope Françoisse , a avancé
 que traiter l'Histoire Ancienne c'est
 compiler quelques vérités avec mille
 mensonges , que cette Histoire ne
 peut être utile, que de la même manie-
 re dont l'est la Fable , qu'il faut sça-
 voir les Exploits d'Alexandre com-
 me on sçait les travaux d'Hercule.

M. Crevier convient que l'on a
 besoin de Critique dans l'étude de
 l'Histoire Ancienne , & que l'on
 ne doit pas ajouter foi à tout ce
 que l'on trouve écrit dans les Li-

vres , mais il dit que s'il y a de la simplicité à tout croire , il y a de la témérité à tout rejeter. Il remarque judicieusement que ce n'est point l'éloignement des tems, mais le défaut d'Ecrivains contemporains qui rend les faits incertains. Il ajoute que lorsque des *hommes de sens ont consigné* à la posterité des événemens dont ils ont été témoins , ou du moins à portée de s'instruire avec exactitude , nous devenons en lisant leurs Ecrits en quelque façon contemporains nous-mêmes de ces faits : qu'ainsi il ne croit pas qu'il nous soit plus permis de douter de ce que Polybe nous a appris touchant la guerre d'Annibal , que de ce que Commines a écrit sur celle du bien public. » Cela posé , pourquoi réléguerions-nous , *ajoute-t-il* , l'Histoire d'Alexandre au pays des Fables , & la mettrons-nous de niveau avec les travaux d'Hercule? Sans parler de mille autres preuves, cette Histoire avoit été

1076 *Journal des Sçavans* ,
» écrite par Ptolémée fils de Lagus
» & par Aristobule compagnon de
» toutes les expéditions de ce fa-
» meux Conquerant : & Arrien
» dont nous avons l'Ouvrage , a
» travaillé d'après les Mémoires de
» ces deux Ecrivains contempo-
» rains. Aussi l'Histoire d'Alexan-
» dre est constante , & le Pirronif-
» me le plus outré ne peut en
» ébranler la certitude.

On en peut dire autant de l'Histoire de la Guerre des Perses contre les Grecs écrite par Hérodote , de celle de la guerre du Péloponnèse par Thucydide & de la continuation de cette Histoire par Xénophon. Et ce même principe appliqué à l'Histoire Romaine ne nous permet pas de douter de la vérité des faits rapportés par César , Saluste , Tacite , Suétone , & en remontant plus haut par Polybe Ecrivain judicieux dont l'autorité a toujours été extrêmement respectée.

En parlant de Polybe M. Cre-

Jun , 1744.

1077

vier se rappelle une plaisanterie, que le Censeur des Ouvrages de M. Rollin a faite a l'occasion d'un trait d'Histoire que M. Rollin a rapporté d'après Polybe. Ce trait regarde le Tyran Nabis & la machine cruelle dont il se servoit pour tourmenter ceux qui refusoient de lui donner de l'argent. Il a plû au Censeur de faire dire à M. Rollin, que le Tyran Nabis *faisoit embrasser sa femme par ceux qui lui apportent de l'argent* , mais ni Polybe ni M. Rollin n'ont parlé de la sorte. » C'est une indécente addition , » dit M. Crevier , à la narration » de ces Historiens. Au reste quelle difficulté y a-t-il a comprendre que l'on fasse mouvoir par le » moyen de quelques ressorts une » machine figurée en femme & armée sous les habits de pointes de » fer , & qu'en la pressant contre » la poitrine d'un homme on le » fasse beaucoup souffrir. Voila ce » que raconte M. Rollin sur l'autorité de Polybe , qui avoit pu

» voir Nabis , & qui avoit passé sa
» jeunesse avec des hommes dont
» Nabis avoit été parfaitement
» connu.

» Je ne mets pas dans le même
» rang, *continue M. C.*, les faits
» de Curtius , des boucliers des-
» cendus Ciel & autres semblables
» justement rejetés par l'Ingénieux
» Censeur. M. Rollin les a rappor-
» té tels qu'il les trouvoit dans les
» originaux , mais sans y ajouter
» foi , ni encore moins obliger ses
» Lecteurs à les croire. Dans His-
» toire Romaine il n'étoit pas pos-
» sible de les omettre. Cela suffit
» pour le justifier.

Le respect que l'Auteur conser-
ve pour la mémoire de M. Rollin
le rend extrêmement sensible à
tout ce qui peut y donner la moin-
dre atteinte. Sa délicatesse sur ce
point a été blessée par l'affectation
du Censeur à ne désigner le plus
souvent M. Rollin que par la seu-
le qualité de *Rhétteur*. Ce n'est pas
qu'il croye que M. Rollin eut été

offensé de ce titre, qui n'est pas
moins honorable que celui de
Poète. » Mais il est si aisé, *dit-il*,
» d'y ajouter d'autres caractères,
» celui d'Ecrivain poli, animé,
» plein de feu, d'Auteur dont les
» Ouvrages inspirent l'amour de
» la vertu, & le respect pour la
» Religion, d'amateur du bien pu-
» blic, de Censeur modeste, d'ame
» noble & généreuse, qui dispense
» la louange avec joye, & la criti-
» que avec reserve & avec repu-
» gnance. Il est, *dit-il*, si aisé de
» le désigner par ces traits & par
» un très-grand nombre d'autres,
» qui lui ont mérité les suffrages
» de toute l'Europe, que je suis
» étonné de ne le trouver défini
» que par le plus *mince* de ses ti-
» tres. Quand on se croit obligé de
» censurer un tel Ecrivain, il me
» semble, *poursuit toujours M. C.*,
» qu'on ne peut faire moins que
» de commencer par lui payer le
» tribut de louanges qui lui est dû,
» & que c'est être soigneux de sa

1080 *Journal des Sçavans,*
» reputation que de faire homma-
» ge à celle d'un homme si univer-
» sellement estimé.

Après avoir ainsi marqué son respect pour la mémoire de son maître, M. C. répond aux autres Critiques du Censeur, & il s'excuse ensuite sur ce que M. Rollin ayant écrit avant lui la guerre de Mithridate, il ose traiter le même sujet d'une façon nouvelle. Il dit que sa première *inclination* avoit été de respecter un sujet manié & exécuté par son maître, & de profiter de ses richesses autant qu'il lui auroit été possible; mais ayant fait réflexion, qu'en suivant cette conduite il auroit offert au public un bien dont il étoit déjà en possession, il a cru que c'étoit un mérite de faire autrement, *même en faisant moins bien*. Ces considérations & l'autorité de quelques amis respectables l'ont, dit il, engagé à donner ici le commencement de la guerre de Mithridate traité à sa façon, & il déclare qu'il en usera de même

Junin , 1744. 1081

même à l'égard des autres sujets qui appartiennent à l'Histoire Romaine , & que M. Rollin a déjà traité dans son Livre de l'*Histoire Ancienne*.

Après l'Avertissement on trouve une Liste des noms des Consuls & des années que comprend ce Volume. La partie de l'Histoire qui y est rapportée commence en l'année 664 de la fondation de Rome , & elle finit en 681. Elle est intéressante par les grands événemens qu'elle contient. Nous n'entrerons point dans le détail des faits qui y sont contenus , parce qu'ils sont trop connus. Nous nous contenterons de représenter au Lecteur la manière dont M. C. les a disposés & racontés. On peut dire qu'il a puisé dans les meilleures sources , & qu'il a recueilli avec soin tout ce que les différens Auteurs ont écrit sur les tems que cette partie de l'Histoire embrasse. Il a disposé les faits avec beaucoup d'ordre , & lorsque la multitude

Junin.

2 L

1081 *Journal des Sçavans*,
des événemens lui a causé quelque
embarras, il a suivi la route que
lui a tracé M. Rollin, qu'il regar-
de en tout comme son maître &
son modèle. A son exemple il ne
s'est pas tellement astringé à l'or-
dre Chronologique qu'il n'ait eu
égard en même tems à la liaison
des faits.

L'Histoire Romaine n'est pas
toujours également abondante en
événemens. Il est des tems sur
lesquels les Historiens ne nous ont
presque rien appris, mais il en est
d'autres où les événemens se mul-
tiplient en si grande quantité qu'on
ne peut les rapporter tous suivant
l'ordre de leurs dates sans jeter
de la confusion dans l'Histoire. M.
C. témoigne au commencement
de la seconde Section du 34^{me} Li-
vre la difficulté qu'il a éprouvée en
écrivant cette Histoire par rapport
à la multitude des faits arrivés
presque dans le même tems. Il
avoit à parler tout à la fois de la
guerre de Spartacus qui concourt

Juin, 1744.

1083

avec la fin de celle de Sertorius , de la guerre des Pirates , qui a duré pendant une longue suite d'années avant & après beaucoup d'autres événemens dont il a été obligé de rendre compte ; de la troisième guerre contre Mithridate qui commence deux ou trois ans avant la mort de Sertorius. Dans ces mêmes tems les Romains ont fait la guerre en Macédoine & dans la Trace. Ajoûtez à cela les faits qui regardent l'intérieur de la République & qui se passent dans Rome & les traits particuliers qui concernent d'illustres personnages & qui sont trop intéressans pour être passés sous silence. Il a paru à M. C. que le parti le plus convenable qu'il y avoit à prendre pour éviter la confusion étoit de renoncer à l'ordre Chronologique & de dégager les grands objets autant qu'il est possible , & comme la guerre de Mithridate est la plus importante de toutes celles que nous venons d'indiquer , il s'est

réfervé à la traiter féparément. Il *fait marcher devant* celle des Pirates qui est d'une datte plus ancienne, au moins pour tout ce qui précède le commandement de la mer accordé à Pompée , & il commence par la guerre de Spartacus, qui fait comme un corps à part. Il place à la suite de cette guerre un article où il fait mention des autres guerres moins confiderables , & où il rapporte un assez grand nombre de faits détachés qui n'auroient pû être placés fuivant le rang de leurs dattes fans interrompre le fil de la narration.

On peut juger par ce que nous venons de dire du plan que l'Auteur a fuivi en composant cette Histoire. Il nous reste à donner une idée de son stile & des réflexions dont il a accompagné sa narration. Le Lecteur en jugera par les exemples que nous allons mettre sous les yeux.

Un des endroits les plus curieux de ce Volume c'est la description

de la fuite de Marius ; » les avan-
 » tures , *dit l'Auteur* , fourni-
 » roient la matiere d'un Roman
 » des plus interessans. Au sortir de
 » Rome tous ceux qui l'accompa-
 » gnoient s'étant dispersés , il se
 » retira avec son fils dans une
 » maison de campagne qu'il avoit
 » près de Lanuvium ; son dessein
 » étoit de gagner la mer & de sor-
 » tir de l'Italie. Mais comme il
 » n'avoit aucunes provisions, il en-
 » voya son fils à une terre de Scé-
 » vola son beau - pere , qui étoit
 » voisine , afin qu'il y prît tout ce
 » qui seroit necessaire pour le
 » voyage. Pendant que le jeune
 » Marius faisoit les préparatifs la
 » nuit se passa : & le jour étant ve-
 » nu on apperçut de loin des Ca-
 » valiers , qui suspectant une mai-
 » son si liée aux Marius s'avan-
 » çoient pour y faire la recherche.
 » Mais le Fermier ou Intendant de
 » Scévola aussi fidèle que son mai-
 » tre avoit été généreux , cacha le
 » fugitif dans une charrette rem-

» plie de fèves & menant sa char-
» rette vers Rome, il passa tout au
» travers de ceux qui cherchoient
» Marius & qui le laisserent con-
» tinuer sa route sans en avoir le
» moindre soupçon. . . .

» Son pere ne fut pas si heureux.
» De sa premiere retraite il n'avoit
» pû rester long tems sans être dé-
» couvert, il s'étoit rendu à Ostie,
» & là ayant trouvé un vaisseau,
» qu'un de ses amis lui avoit fait
» tenir prêt, il y entra avec Gra-
» nius son beau-fils. Marius
» côtoya le rivage, ayant d'abord
» un assez bon vent. Mais bien-tôt
» le vent fraîchit, la mer devint
» furieuse, & les Mariniers ayant
» beaucoup de peine à manœuvrer
» & craignant que leur bâtiment ne
» pût pas résister aux vagues, vou-
» loient aborder. . . . Enfin le gros
» tems ne cessant point, & même
» augmentant, & de plus Marius
» se trouvant violemment incom-
» modé des nausées qui fatiguent
» ordinairement ceux qui se met-

Juin, 1744. 1087

et sur mer, il fallut céder à la
faiblesse & Marius fut débarqué
sur terre avec toute sa compagnie.
Ils ne sçavoient quel parti
prendre ni de quels côtés tour-
ner leur pas. Tout leur étoit
contraire : la terre, où ils appré-
hendoient d'être surpris par les
ennemis, la mer, parce qu'elle
étoit toujours orageuse. Ren-
contrer des hommes étoit pour
eux un sujet de crainte, n'en
rencontrer c'étoit manquer
le secours nécessaire ; car ils
n'avoient plus de vivres & com-
mencent à sentir la faim. Dans
cette détresse ils apperçurent des
vaisseaux dont ils s'approchèrent
pour leur demander quelque
secours. Mais ces pauvres
vaisseaux n'avoient rien à leur don-
ner. Seulement ayant reconnu
Marius, ils l'avertirent de se sau-
vir promptement, parce qu'ils
venaient d'être vûs auparavant des
ennemis qui le cherchoient. Il
prit donc le grand chemin &

» s'enfonça dans un bois épais où
» il passa la nuit fort mal à son aise
» d'autant plus que la faim tour-
» mentoit ceux qui étoient avec
» lui & les mettoit de fort mauvai-
» se humeur. Marius les exhortoit
» à ne point renoncer à une der-
» niere esperance qui lui restoit &
» pour laquelle il se reservoit lui-
» même, c'étoit un septième Con-
» sulat qu'il pretendoit lui être as-
» suré par les destins. Et à cette
» occasion il leur raconta un fait
» ou une fable plus propre que les
» meilleures raisons à inspirer de
» la confiance à des esprits super-
» stitieux.

» Il leur dit que lorsqu'il étoit
» encore enfant il vit tomber un
» nid d'aigle & le reçut dans un
» pan de sa robe, qu'il y avoit
» sept aiglons, & que son pere &
» sa mere ayant consulté les De-
» vins sur cet événement qui leur
» parut un prodige, il leur fut ré-
» pondu que leur fils deviendrait
» le plus illustre des hommes &

Juin , 1744. 1089

Assederoit sept fois la Souveraine
lagistrature. Quoiqu'il en soit
ce fait , duquel même les Na-
turalistes contestent la possibilité,
retendant que les aigles n'ont
mais que deux aiglons ou trois
ou plus , nous sçavons à quoi
nous en tenir sur ces pretendus
résages , amorces des Charla-
ns & amusemens des Dupes.
Après avoir raconté plusieurs
res situations malheureuses où
l'on trouve Marius, l'Auteur nous
represente couché près d'un
rais dans un endroit creux où
Bucheron le couvre de feuilles
roseaux & de joncs , & s'arrê-
te un moment pour le confide-
re , il s'écrie : » me sera-t-il per-
mis ici d'inviter le Lecteur à con-
siderer attentivement Marius
dans le déplorable état où nous
le voyons en ce moment ? Quel-
es pouvoient être alors ses pen-
sées ? Combien devoit-il detester
une ambition funeste , qui du-
raite de la grandeur & de la gloi-

» re , l'avoit précipité dans un abî-
» me de misere au - dessous de la
» condition du dernier des hom-
» mes ? Quelle leçon pour ceux
» qui ne sçavent jamais être con-
» tens de leur sort , & qui s'imagi-
» nent manquer de tout, dès qu'un
» seul objet manque à leur insatia-
» ble cupidité ?

L'Auteur ayant rapporté les
malheurs arrivés à Marius & ra-
conté comment il revint à Rome
& remplit cette Ville de carnage
& d'horreurs , il termine son récit
par les réflexions suivantes.

» Presque tous ceux qui ont
» parlé de Marius ont observé
» qu'il ne fut pas moins funeste à
» les citoyens dans la paix qu'utile
» dans la guerre. Valere - Maxime
» va plus loin , & juge avec raison
» que ses victoires ne sont pas une
» suffisante compensation pour les
» horreurs dont il s'est rendu cou-
» pable , & qu'il mérite moins
» l'admiration pour les grandes ac-
» tions contre les ennemis de Ro-

Jun, 1744.

1091

» me, que la haine & la detesta-
» tion publique pour les crimes
» qu'il a commis contre la Patrie.
» En effet il eut tous les vices des
» grands scélérats ; il fut sans foi,
» sans honneur, sans humanité,
» ingrat, ennemi de toute vertu,
» jaloux de tout mérite, cruel
» comme une bête féroce. Qu'on
» traite encore après cela Marius
» de grand homme & de Héros,
» c'est peut-être l'exemple le plus
» marqué de l'imbécilité du genre
» humain, qui entend assez peu
» ses intérêts pour attacher l'idée
» de l'héroïsme à l'art funeste de
» le détruire, & qui veut que cet
» héroïsme subsiste avec les vices
» les plus nuisibles à Société, &c.

Ensuite tournant ses réflexions
sur la Ville de Rome :

» Qu'il me soit permis, *dit-il*,
» de porter ma vue encore plus
» loin & de joindre à l'exemple de
» Marius celui de la République
» elle-même, dont il fut & le sau-
» veur & le bourreau. Quelle af-

» freuse situation que celle de Ro-
» me au milieu de toutes ses prof-
» perités & de toutes ses gran-
» deurs. Elle est victorieuse de tous
» ses ennemis & tyrannisée par ses
» propres Citoyens. Elle fait fuir
» & taille en pieces les armées
» étrangères & elle est noyée dans
» son propre sang. Elle donne des
» Loix à tous les peuples & elle ne
» peut maintenir les siennes qui
» changent à chaque instant selon
» les caprices des Tyrans qui l'op-
» priment ; & c'est de ses prosperi-
» tés mêmes que naissent tous ses
» maux. Modeste & heureuse tant
» qu'elle a été foible , c'est la for-
» tune qui introduit chez elle & les
» vices & les calamités les plus
» horribles. Tant il y a d'erreur &
» d'incertitude dans les choses hu-
» maines , tant les hommes se con-
» noissent peu dans ce qui fait le
» véritable bonheur ! Concluons
» qu'il n'y a de félicité solide , ni
» pour les Etats , ni pour les parri-
» culiers que dans la pratique de la

Juin , 1744. 1093

» vertu, & que la vertu est bien
» plus amie de la médiocrité que de
» la trop grande élévation.

TRAITE' PHILOSOPHIQUE

*des Loix Naturelles , où l'on re-
cherche & l'on établit par la na-
ture des choses , la forme de ces
Loix , leurs principaux chefs ,
leur ordre , leur publication &
leur obligation : on y refute aussi
les élémens de la morale & de la
politique de Thomas Hobbes : par
le Docteur Richard Cumberland ,
depuis Evêque de l'eterborough ,
traduit du Latin par M. Barbei-
rac Docteur en Droit, & Profes-
seur en la même Faculté dans l'U-
niversité de Groningue , avec des
notes du Traducteur , qui y a joint
celles de la Traduction Angloise.*

*A Amsterdam , chez Pierre
Mortier, & se vend à Paris chez
Huart , Imprimeur - Libraire de
Monseigneur le Dauphin , rue
S. Jacques à la Justice. 1744.
in-4°. pag. 415.*

L E S vérités les plus intéressantes pour la Société sont la matière de cet Ouvrage. L'Auteur commence par examiner quelle est l'essence de la Justice ; il entreprend de faire voir par les lumières de la raison , 1°. que le juste & l'injuste sont indépendans de toutes Loix Civiles , 2°. qu'il y a naturellement des récompenses destinées à ceux qui respectent la justice & des punitions réservées à ceux qui la méprisent , d'où il conclut que la justice indépendamment de toutes Loix humaines ou révélées impose une véritable obligation ; l'Auteur se propose d'établir la vérité la plus importante , c'est-à-dire que le bien particulier de chaque homme se trouve toujours dans la recherche du bien commun.

Pour déterminer la nature du juste & de l'injuste, Cumberland examine la nature du bien & du mal, & combat à ce sujet les prin-

Juin , 1744.

1095

cipes de Hobbes. Hobbes a prétendu que le bien & le mal dépendent des opinions & des Loix humaines ; *le bien & le mal varie* , dit-il , *selon le goût de chacun* , les *Loix Civiles sont les règles du bien & du mal* , ainsi il faut tenir pour bon ce que le Législateur a ordonné & pour mauvais ce qu'il a défendu.

Comberland au contraire fait voir que le bien & le mal sont tels par leur nature , & que les pensées des hommes , ni les Loix des Princes ne peuvent pas changer la nature des choses. La repugnance d'un malade qui s'obstine opiniâtement à rejeter un remède comme mauvais n'empêche pas que ce remède ne soit bon ; un furieux qui pense jouir de sa raison n'en est pas moins privé. Un Prince qui pour la sûreté de ses Etats, défendrait d'exécuter les conventions ne réussiroit pas mieux que si pour conserver la santé de ses Sujets il ordonnoit l'usage des poisons ; de *pareilles Loix* , dit Cum-

1096 *Journal des Sçavans*,
berland, auroient une efficace, aussi
certaine & aussi invariable pour pro-
duire parmi les hommes les maux
de la discorde, les meurtres & les
rapines, que les venins & la peste en
ont pour corrompre le sang.

Il y a donc un bien & un mal
indépendamment des opinions &
des Loix humaines; cela supposé, il
est facile de faire voir qu'il y a aussi
un juste & un injuste indépendam-
ment des Loix Civiles. Qu'est-ce
que le juste & l'injuste? il est fondé
sur un rapport de convenance ou
de disconvenance des actions ou
des pensées des hommes au bien
commun; ainsi puisqu'il y a un
bien commun indépendant des
Loix Civiles, il y a un juste &
un injuste indépendans de ces
Loix.

L'essence du Juste ainsi expliquée,
la question est de sçavoir si un
homme dans l'état naturel, c'est-à-
dire, ne connoissant ni Loix Civi-
les ni Loix révélées, seroit obligé
de suivre la justice, lorsqu'il croi-

roit que son intérêt particulier exigeroit qu'il fit une injustice ; l'Auteur soutient que même dans ce cas cet homme seroit obligé de prendre le parti le plus juste.

Cumberland convient qu'il n'y a point d'obligation que celle qui impose la nécessité de faire une chose par la crainte d'un mal ou par l'espérance d'un bien. En partant de ce principe il entreprend de prouver que dans l'état naturel on seroit obligé de pratiquer la justice. Dans cet état il seroit de l'intérêt commun que la justice fût pratiquée , puisque la justice n'est autre chose qu'un rapport au bien commun ; & l'Auteur se propose de faire voir que même dans cet état chaque homme pour son intérêt particulier seroit obligé de rechercher le bien commun.

Cet intérêt particulier que l'on auroit à rechercher , le bien commun même dans l'état naturel , s'établit , selon l'Auteur , de trois manieres différentes. Malheureux,

1098 *Journal des Sçavans*,
dit-il, celui qui n'aime que soi ! La
félicité la plus complète consiste
dans la bienveillance la plus étan-
duë cette vérité , ajoute Cumber-
land ; se confirme par l'expérience
qui nous fait trouver un grand
plaisir dans les actes d'amour, d'es-
perance , non-seulement dans ceux
qui se rapportent à notre propre
bien , mais dans ceux qui se rap-
portent au bien d'autrui ; ces sor-
tes de sentimens , dit-il , sont des
parties essentielles du bonheur , &
ont par eux-mêmes quelque chose
d'agréable : nous éprouvons tous les
jours que la vûë du bonheur d'autrui
est capable de les exciter en nous ;
ainsi ôter à l'homme les devoirs de la
bienveillance envers les autres , &
la joye qu'il ressent de leur bonheur,
c'est le dépouiller d'une grande par-
tie de sa félicité : les sujets de joye
que nous pouvons avoir en égard à
notre avantage seul sont très bornés,
mais il y en aura une très ample ma-
tiere si nous avons à cœur la félicité
de tous les autres. Qu'est-ce que la

Jun , 1744. 1099

heur d'un homme uniquement occupé de lui-même ! naturellement en-
eux & malveillant , la haine &
vie dont est rempli son cœur en-
nent nécessairement après soi le
grin & la tristesse , la crainte ,
ces choses naturellement contrai-
au bonheur de la vie.

L'Auteur entreprend de prou-
que les actions opposées à l'in-
tér commun ne peuvent jamais
impunies. Son objet est de fai-
voir que les sentimens d'inquie-
te & de trouble accompagnen-
ent ces actions dans tout état ,
que c'est la nature & non l'édu-
ion , qui nous inspire les re-
ords. Il observe ensuite que le
s grand de tous les biens , un
me inalterable est le partage de
ix qui recherchent le bien com-
n.

L'Auteur ne se contente pas d'é-
lire la nécessité de rechercher le
n général , par les sentimens
e nous éprouvons en nous-mê-
s , il passe à un second genre de

1100 *Journal des Sçavans* ,
preuve , & il se fonde sur ce que
nous devons craindre de la part
des autres hommes. Il entre dans
le détail des malheurs infinis aus-
quels on devoit s'attendre de la
part des hommes, même dans l'é-
tat naturel , si l'on n'étoit animé
d'aucun autre intérêt que du sien
propre ; & il soutient que quand
même il y auroit des actions im-
punies de la part des autres , ce
seroit un événement si rare qu'il
seroit déraisonnable de se flatter
d'une pareille impunité , que d'ai-
leurs on est toujours puni en con-
tractant par des actions injustes
l'habitude d'en faire de semblables
qui seront tôt ou tard découvertes.
Ce qui fait que les hommes n'ap-
perçoivent pas ces suites éloignées,
ajoute l'Auteur , c'est qu'ils ne
pensent point à toute leur vie ,
mais seulement à quelques por-
tions de leur vie. *Ideo peccamus* ,
dit Seneque , *quia de partibus vite*
omnes deliberamus , de totâ nemo de-
liberat.

Fin, 1744.

1101

Cumberland, après avoir fait
notre ce que nous aurions à
dire de la part des hommes,
et dans l'état naturel, si nous
sont injustes, se propose de faire
indépendamment de la révéla-
ce que nous avons à craindre
de la part de Dieu, si nous mépri-
sons le bien commun. Il soutient que
poursuivre le bien commun, &
est essentiel à la Divinité de
punir ceux qui négligent ce bien &
compenser ceux qui le re-
cherchent. Pour établir ces pro-
positions l'Auteur forme une chaî-
ne de raisonnemens métaphysiques
est à propos de voir dans
le ouvrage même ; il nous seroit
possible de les rapporter tous
sans passer les bornes d'un Extrait.
Nous nous contenterons d'exposer
quelques principes de Cumberland
en rapport à Dieu, mais avant
de le faire il est à propos d'ob-
server que Hobbes lui-même con-
tinue de l'existence d'un premier
être. Voici de quelle manière

il s'explique dans son Léviatan.

» La connoissance d'un Dieu uni-
» que , éternel , infini , tout puis-
» sant , pourroit se déduire plus ai-
» sément de la recherche qu'on
» fait des causes , des qualités &
» des operations des corps natu-
» rels que de l'inquietude pour l'a-
» venir ; car quiconque remonte-
» roit de chaque effet qu'il voit à
» la cause prochaine , & à la cause
» prochaine de celle-ci & s'enfon-
» cerait ainsi de suite profonde-
» ment dans l'ordre des causes
» trouveroit enfin avec les plus
» judicieux des anciens Philoso-
» phes , qu'il y a un premier mo-
» teur , c'est - a - dire , une cause
» unique & éternelle de toutes
» choses.

Tel est l'aveu de Hobbes ; voici
quelques - uns des raisonnemens
métaphysiques de Cumberland. » Il
» faut nécessairement concevoir ,
» dit-il , le Créateur de l'Univers
» comme doué de raison, de sagesse,
» de prudence & de constance au

» suprême degré ; car ce sont des
» perfections dont nous sentons
» quelque partie en nous - mêmes
» qui sommes son Ouvrage, & il est
» impossible qu'il y ait dans les ef-
» fets quelque perfection qui ne se
» trouve pas dans la cause.

» Le jugement droit de l'homme
» & le jugement de Dieu à l'égard
» du même objet doivent être sem-
» blables , car le jugement de l'un
» & de l'autre, par cela même qu'il
» est droit, est conforme à la même
» chose , ainsi l'un ne peut être
» différent de l'autre. Un homme
» juge comme il faut , que le bien
» commun est un plus grand bien
» que le bonheur d'un seul hom-
» me. Il n'y a point de doute que
» Dieu ne prononce de même. On
» ne sçauroit concevoir que Dieu
» agisse raisonnablement sans se
» proposer quelque fin à lui-même,
» il ne peut y avoir de plus grande
» fin que le bien commun de tous
» les êtres raisonnables ; nous
» concluons donc qu'il juge cette

» fin la meilleure de celles qu'il
» peut se proposer, & comme il
» est souverainement parfait, on
» doit être assuré qu'il veut recher-
» cher une fin qu'il a jugé la plus
» excellente. Or posé que Dieu se
» propose pour fin le bien com-
» mun, il résulte de - là par une
» conséquence nécessaire qu'il veut
» que les hommes recherchent la
» même fin, & il est clair que la
» distribution des peines & des
» récompenses entre les hommes
» est un moyen souverainement
» nécessaire pour les engager le
» plus efficacement à concourir
» avec la volonté de Dieu; Dieu
» veut donc décerner les peines &
» les récompenses qu'il sçait être
» suffisantes pour empêcher que
» les hommes ne négligent une
» telle fin. D'où l'on peut inférer
» que si dans cette vie il manque
» quelque chose de ce qui est ne-
» cessaire pour cette fin Dieu y
» suppléera dans une vie à venir,
» c'est la principale raison sur la-
» quelle

» quelle les Payens se sont fondés
 » pour en tirer des présages de l'E-
 » tat des morts heureux ou mal-
 » heureux, selon que leur con-
 » duite dans le monde aura été
 » bonne ou mauvaise.

Après plusieurs autres raisonne-
 ments sur la nature de Dieu, l'Au-
 teur conclut, qu'indépendamment
 de toute Loi Civile ou révélée,
 chaque homme pour son bien par-
 ticulier doit rechercher le bien
 commun, & c'est en quoi consiste
 l'obligation des Loix naturelles en-
 tendues dans le sens de Cumber-
 land. Selon cet Auteur, » les idées
 » qui en conséquence d'un mou-
 » vement naturel produit par les
 » choses extérieures dans nos sens,
 » présentent à notre ame quelque
 » vérité touchant les actions les
 » plus propres à avancer le bien
 » commun sont autant de Loix
 » naturelles écrites dans nos cœurs
 » & par là suffisamment publiées.

Cette définition des Loix natu-
 relles est opposée à l'idée qu'en

1106. *Journal des Sçavans* ;
ont donné les Jurisconsultes Ro-
mains ; mais l'Auteur entreprend
de faire voir qu'ils se sont trompés ;
& il joint à ses raisons l'autorité
de Justinien , qui effectivement
paroît avoir pensé (*) sur le point
dont il s'agit , d'une manière sem-
blable à celle dont pense notre
Auteur.

Cumberland , après avoir tra-
vaillé à établir la nécessité de suivre
la Loi naturelle en recherchant le
bien commun , s'attache à faire
sentir la fausseté d'une opinion as-
sez accréditée par Hobbes & par
plusieurs autres Philosophes sur la
nature humaine ; ces Philosophes
en raisonnant sur la nature de
l'homme , ont évité l'illusion du
peuple , & ont adopté un Systême
beaucoup plus dangereux que cet-
te illusion. Le commun des esprits
qui jugent des choses par la surfa-
ce & non par le fonds , séduits par
de fausses vertus regardent les
hommes comme beaucoup meil-

(*) Inst. Liv. II. Tit. 1. §. II.

Jun, 1744.

1107

leurs qu'ils ne sont. La plupart des Philosophes au contraire occupés à sonder le cœur de l'homme, trop flattés peut-être du mérite & de la prétendue profondeur de leurs découvertes ont cru les hommes plus méchans qu'ils ne sont en effet. Erreur d'autant plus dangereuse qu'elle tend à inspirer de l'aversion pour des hommes à qui l'on doit de la bienveillance.

Cumberland a évité ces deux écueils. Il avoue que toutes les fois que l'intérêt particulier d'un homme lui paroît opposé à l'intérêt particulier d'un autre, le bonheur personnel l'emporte sur le bonheur d'autrui. Mais il prouve qu'il y a une infinité d'occasions où l'on fait son bonheur du bonheur d'un autre, & qu'ainsi il arrive très-souvent que les hommes se portent à des actes de bonté réciproque infiniment utiles à tous. Il fait voir qu'une ressemblance de nature aussi-tôt qu'elle est connue contribue à faire naître des sentimens de

bienveillance entre ceux qui se ressembtent ainsi , à moins que la ressemblance ne soit altérée par quelque différence particuliere qui ait plus de force pour produire de l'inimitié. En un mot Hobbes a pretendu que les hommes sont faits pour se haïr , & Cumberland soutient qu'ils sont faits pour s'aimer.

Notre Auteur , après avoir expliqué les motifs qui doivent nous porter à la recherche du bien commun & répondu aux difficultés qui pourroient nous en détourner avertit d'une erreur dans laquelle on pourroit tomber sur la nature du bien commun ; ce n'est point , dit - il , le bien d'un seul être , ni même de plusieurs , c'est le bien de tous les êtres raisonnables que l'on doit rechercher.

Cumberland explique comment les vertus morales , & les règles du Droit des Gens découlent de ce principe , qui est le fondement de tout l'Ouvrage. Il fait voir en très-

peu de mots l'entendue & les bornes des droits des Souverains sur leurs sujets, les devoirs des Sujets envers les Souverains, & quoiqu'Anglois il entreprend de prouver que les Sujets n'ont jamais droit de punir les Rois.

L'Auteur enseigne quelles sont les règles qu'on doit suivre, non-seulement quand on connoît ce que demande le bien commun, mais même quand on ne le connoît pas. Et les réflexions qu'il fait à cet égard peuvent servir beaucoup à faire prendre le parti le plus sage dans les circonstances les plus embarrassantes; » dans les » cas, dit l'Auteur, où l'on ne » sçait point ce qui arrivera, on » peut sçavoir ce qui est possible, » comparer ensemble plusieurs » possibilités & conclure avec certitude non-seulement laquelle de » deux choses possibles aura plus » ou moins d'efficace, supposé » qu'elles viennent à exister, mais » encore laquelle des deux peut

» être produite par plus ou moins
» de causes qui existent actuelle-
» ment ou qui existeront , & par
» conséquent ce qui arrivera plus
» vraisemblablement ; & quand
» une chose peut se faire par un
» plus grand nombre de voies , ce-
» la fonde une attente plus ferme
» & d'un plus grand poids. Or il est
» très - utile dans la pratique de
» sçavoir au moins avec certitude
» que l'esperance de telle ou telle
» chose , ou de tel ou tel effet est
» plus grande & plus considerable
» en elle même que celle d'un au-
» tre. Car telle est la condition de
» la vie humaine que nous devons
» presque necessairement employer
» notre peine , & faire souvent
» des dépenses , ou exposer même
» notre vie à des dangers dans l'es-
» perance de choses qui servent à
» notre félicité , quoique cette es-
» perance ne soit que probable.

Cette Traduction de M. Barbei-
rac ne dispense point d'avoir la
Traduction Angloise du même

Jun , 1744. 1113

Ouvrage de Cumberland ; à la tête de cette Traduction qui a été faite par Jean Maxwell Chapelain du Lord Carterel , & imprimée à Londres en 1727. On trouvera deux Traitez préliminaires intitulés : *Introductory Essay* , le premier concernant la Cité ou le Royaume de Dieu dans le monde rationnel ou intellectuel & les défauts du Déisme des Payens.

Le second concernant l'imperfection de la morale payenne , deux Ouvrages qui font tous deux connoître la grande utilité de la révélation.

A la fin du Traité de Cumberland on a ajouté dans la Traduction Angloise deux Discours ou Dissertations comme pouvant servir à confirmer ou à fortifier les principes de Cumberland , l'un est un abrégé de la dispute du Docteur Clarck avec un Auteur anonyme sur l'immaterialité de la substance pensante.

L'autre est un Traité concernant

2112 *Journal des Sçavans*,
l'obligation, la promulgation &
l'observation de la Loi de Nature.

D'ailleurs Cumberland, ayant
été trouvé très-diffus, Tirel en a
donné un abrégé.

ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ ΣΑΜΟΣΑΤΕΩΣ
ΑΠΙΑΝΤΑ.

LUCIANI SAMOSATENSIS

Opera cum nova versione Tibe-
rii Hemsterhusii & Jo. Matthiæ
Gesneri, Græcis Scholiis ac no-
tis omnium proximæ Editionis
Commentatorum, additis Jo.
Brodæi, Jo. Jensi. Lud. Kusteri,
Lamb. Bosii, Hor. Vitringæ,
Joan. de la Faye, Ed. Leedes,
aliisque ineditis, ac præcipue
Mosis Solani & J. M. Gesneri.
Tomus I. Cujus priorem par-
tem summo studio curavit & il-
lustravit Tiberius Hemsterhu-
sius. Cæteras inde partes ordina-
vit, notasque suas adjecit Jo-
annes Fredericus Reitzius. Amste-
lodami, sumptibus Jacobi We-

Jun 1744

nr 3

stenii. Tomus II. & Tomus III.

1743.

C'est-à-dire: *Les Œuvres de Lucien de Samosate*, avec une nouvelle version par Tibere Hemsterhuis, & Jean Mathias Gesner, les Scolies Grecques & tous les Commentateurs de la dernière Edition. On a ajouté dans cette nouvelle Edition les notes de Jean Brodeau, Jean Jens. Louis Kuster, Lambert Bos, Horace Vitringa, Jean de la Faye. Edme Leedes. On y a joint des remarques de plusieurs Auteurs, & en particulier de Moïse du Soul & de Jean Mathias Gesner, remarques qui n'avoient point encore été imprimées. Tome I. dont M. Hemsterhuis a revu, corrigé, & éclairci la première partie. M. Frederic Reitz a pris soin de l'Edition du reste du premier Volume & des deux Volumes suivans & les a enrichis de ses notes. A Amsterdam, aux frais de Jacques We-

Alein, 1743. 3.^e vol. in - 4^o. Le premier de 882. pag. le second de 953 pag. le troisième de 860 pag. Sans compter les Préfaces, la Vie de Lucien & la Table de ses Ouvrages qui se trouvent à la tête du premier vol. qui comprennent 72 pag.

N O U S avions déjà un grand nombre d'Editions de Lucien, mais il n'y en avoit eu aucune jusqu'ici qui pût satisfaire les Sçavans ; l'Edition de Paris de Bourdelot est remplie de fautes ; celle de Saumur de Benoît est moins mauvaise, & jusqu'ici elle a été la plus estimée : cependant Benoît n'avoit point les secours nécessaires pour donner un Texte bien correct de Lucien ; d'ailleurs il ne possédoit pas la Langue Grecque dans un degré assez éminent. Il retoucha la même version Latine de Lucien qui étoit de differens Auteurs, mais cette Version corrigée

fourmilloit encore de fautes ; on l'adopta néanmoins dans l'Edition de Lucien faite à Amsterdam en 1687. C'est dans cette dernière Edition qu'a paru pour la première fois le Scoliaſte Grec de Lucien , on l'enrichit auſſi de notes d'un grand nombre de Sçavans : elle eut ces deux avantages ſur l'Edition de Benoît , mais en recompense le Texte de Lucien & la Traduction Latine furent imprimés avec une telle négligence que c'eſt une des Editions de Lucien que l'on mépriſe le plus. On voit par ce détail que ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on a entrepris en Hollande de nous donner de nouveau cet Auteur célèbre : il s'eſt fait attendre long - tems ; en 1720 M. Hemſterhuis , le même qui a concouru à nous donner la belle Edition de Julius-Pollux de 1706 , ſe chargea de cette entrepriſe. Il fut dix ans entiers à faire ſes préparatifs , & ce ne fut qu'en 1730 qu'il commença à faire imprimer , & il

n'a conduit l'Édition qu'environ au tiers, car étant parvenu en 1736 à la page 525 du premier Volume, il n'a pas voulu continuer son travail, & on a été obligé d'en charger M. Reitz qui l'a entièrement fini. C'est grand dommage que M. Hemsterhuis ait ainsi abandonné ce qu'il avoit si bien commencé, c'étoit un homme très-habile dans la Littérature Grecque, qui travailloit avec lenteur à la vérité, mais avec beaucoup d'intelligence, d'application & d'exactitude. Les Sçavans ont aussi obligation à M. Reitz d'avoir bien voulu prendre soin de ce qui restoit à faire pour procurer au public une si belle Edition d'un des plus agréables Auteurs de l'Antiquité. Voici tout ce qu'elle contient ; après une Epître Dédicatoire à la Reine de Hongrie se trouve la Préface de M. Reitz dans laquelle il rend compte des secours qu'il a eu & de l'usage qu'il en a fait pour rendre son Edition de

Juin, 1744. 1117

Lucien la plus parfaite qu'il lui a été possible, 1°. il a conféré le Texte de Lucien avec presque toutes les Editions de cet Auteur : 2°. il a fait usage des remarques d'un grand nombre de Scavans, les unes avoient déjà été imprimées dans des Editions précédentes, sur-tout dans la dernière Edition d'Amsterdam ; les autres ont été communiquées à M. Reitz & paroissent pour la première fois. 3°. Notre scavant Editeur a eu soin de ramasser de toutes parts les diverses leçons de Lucien, soit qu'elles fussent extraites de quelques Manuscrits, soit qu'elles fussent le fruit des conjectures des Scavans, & il les a placées au bas des pages auxquelles elles ont rapport, mais il a été très-fidèle à donner le Texte de son Auteur tel qu'il se trouve communément imprimé, n'y ayant rien changé que ce qui étoit évidemment fautif ; il donne des exemples de ces sortes de corrections qu'il a faites

1718 *Journal des Sçavans,*

& qui nous ont paru judicieuses.
4°. Il s'est donné la peine de transcrire de sa propre main le Scoliaſte Grec de Lucien , & il le donne pour ainſi dire au public pour la première fois. Car ce Scoliaſte avoit été imprimé avec tant de négligence dans l'Édition de 1687. qu'il étoit difficile de le bien lire , au lieu que dans celle-ci il eſt imprimé très - correctement. 5°. M. Reitz a fait lui - même un très-grand nombre de remarques ſur Lucien. Ces remarques ſont ou Grammaticales ou Historiques, ou Géographiques , ou Critiques ; on peut dire que M. Reitz s'eſt appliqué à marcher ſur les traces de M. Hemſterhuis & à ſuivre la méthode de ce ſçavant homme dans l'interprétation de Lucien. M. Hemſterhuis a donné une Traduction toute nouvelle & de ſa façon des Ouvrages de Lucien dont il a procuré l'Édition. M. Reitz a fait auſſi une nouvelle Traduction du reſte *des Ouvrages de Lucien, cette*

Traduction est de M. Gesner. 6^o.

Après la Préface se trouve une Liste de tous les Commentateurs de Lucien , suivant l'ordre chronologique , avec une note des manuscrits que M. Dufoul & M. Jens avoient conferés avec leurs exemplaires imprimés & dont M. Reitz a fait usage , il donne aussi une note des Manuscrits de Lucien de la Bibliothèque du Vatican que M. Jean Masson avoit consulté. M. Reitz a fait imprimer ensuite 1^o. une Lettre de M. le Clerc à Isaac Vossius avec la réponse de Vossius, ces deux Lettres sont fort courtes & ont été écrites à l'occasion de l'Édition de Hollande de 1687. 2^o. Une Lettre adressée à M. Reitz par M. Gesner qui a achevé la nouvelle Traduction de Lucien commencée par M. Hemsterhuis. Ce sçavant M. Gesner pense avec raison que la Traduction de Benoît fourmille de fautes de toutes les espèces , & qu'il étoit nécessaire de traduire de nouveau. Lu-

1120 *Journal des Sçavans*,
cien, il nous assure que non-seule-
ment il s'est appliqué à rendre fi-
dellement la pensée de Lucien,
mais qu'il s'est encore étudié à ex-
primer son caractère & à prendre
dans sa Version le style de son ori-
ginal, il parle avec beaucoup de
mépris de la Traduction François-
e de M. d'Ablancourt. Dans le reste
de la Lettre il se justifie du crime
de plagiat qui lui a été imputé par
un Sçavant d'Italie, mais comme
cette querelle n'a aucun rapport à
Lucien, nous n'en dirons rien. 3°. Une
courte Préface de M. Hemf-
terhuis, dans laquelle il s'explique
avec ses Lecteurs sur la prolixité
& l'abondance de ses notes & sur
ce qu'il a abandonné l'Edition de
Lucien & l'a laissé achever à un au-
tre, il avertit que la Traduction du
Dialogue intitulé *Nigrinus* est de
M. du Soul, à peu de choses près,
& qu'il a conservé en son entier la
Traduction de Timon par M. le
Fevre. Il finit par quelques correc-
tions & quelques additions qu'il a

Juin , 1744. 1121

jugé à propos de faire à ses notes
sur Lucien. 4°. La Préface de Be-
noît telle qu'elle se trouve à la tête
des Editions de Saumur & de Hol-
lande de 1687. 5°. Les passages des
Auteurs tant anciens que moder-
nes , où il est fait mention de Lu-
cien. 6°. Enfin une Dissertation
assez étendue sur Lucien & sur ses
écrits par M. Reitz. Ce Sçavant y
soutient que Lucien étoit dans sa
grande reputation sous les Anto-
nins. Les preuves sont les person-
nes connues que Lucien dit lui-
même avoir été ses contemporains.
Tels sont l'impôseur Alexandre ,
Apollonius de Thyane , Arrien
Disciple d'Epictete ; Celse , Pere-
grin , &c. mais on ne peut rien
déterminer positivement sur l'an-
née de sa naissance ni sur celle de
sa mort ; il paroît plus vraisem-
blable qu'il naquit sous le regne
d'Adrien que sous celui de Trajan,
comme l'a avancé Suidas. Lucien
étoit de Samosate Ville de Syrie ,
ses parens étoient pauvres & vou-

lurent le faire Sculpteur, mais il se dégoûta bien tôt de ce métier, & se livra tout entier aux Lettres, il quitta de bonne heure sa patrie & s'en alla à Antioche dans le dessein d'y exercer la profession d'Avocat, mais n'ayant pas réussi dans ce projet il se fit Rêtheur; soit pour se perfectionner dans cet art, soit pour trouver les moyens de subsister, il courut les Gaules, l'Italie, la Grèce, la Macedoine; enfin il obtint de l'Empereur Marc-Aurèle un emploi assez considerable en Egypte, il parvint à une extrême vieillesse. Suidas dit qu'il fut dévoré par des chiens en punition de son impiété; mais c'est le seul Auteur qui rapporte ce fait, & M. Reitz n'y ajoute aucune foi. Nous ne dirons rien ici du caractère de Lucien ni de sa façon de penser. M. d'Ablancour l'a assez fait connoître; quoique sa Traduction soit fort infidelle, & qu'il ajoute & qu'il retranche à son original tout ce qui lui plaît, elle a dû

cependant être goûtée des gens du monde, & elle leur suffit pour sçavoir quels sont les sujets que Lucien a traités & de quelle maniere il les a traités. M. Reitz soutient que le Dialogue intitulé *les Amours* n'est pas de Lucien, il le croit plutôt d'Aristenet, il se fonde sur le style de cet Ouvrage qui en effet est fort différent du style des autres Dialogues de Lucien. Notre sçavant Dissertateur finit en examinant si Lucien a été Chrétien, comme quelques-uns l'ont prétendu; il se détermine pour la négative sur ce que Lucien en parlant des Chrétiens paroît n'être pas assez au fait de leur Religion; & qu'il semble les confondre avec les Juifs, erreur dans laquelle sont tombés la plupart des Auteurs Prophanes qui ont parlé des premiers Chrétiens.

Après tous ces préliminaires suivent les Ouvrages de Lucien en deux colonnes, le Texte Grec est d'un côté & la Version Latine de

1124 *Journal des Sçavans*,
l'autre, les variantes sont au-des-
sous du Texte, & les remarques,
qui sont souvent assez longues &
en assez grand nombre, sont au-
dessous des variantes. A la fin du
premier Volume se trouvent les
notes de M. le Fevre sur le *Timon*.
On a mis à la fin du second Vo-
lume un Discours Latin d'Erasme
qui répond à une Déclamation de
Lucien intitulé : le *Meurtrier du*
Thyane. Ce Discours d'Erasme se
trouve dans les Editions précédentes
de Lucien, aussi-bien que deux
Dialogues Latins qui se trouvent
à la fin du troisième Volume qui
ont été composés dans ces derniers
siècles, & qui n'ont rien de com-
mun avec Lucien si ce n'est qu'on
s'y est proposé d'imiter cet Au-
teur. Après ces deux Dialogues
vient une Dissertation de M. Ges-
ner sur le véritable Auteur du Dia-
logue intitulé : *Philopatris* ; mais
nous ne pourrions en rendre com-
pte aujourd'hui sans nous étendre
au-delà des bornes qui nous sont

prescrites. Le tout est terminé par cinq Index , 1°. l'Index des Dialogues & Opuscules de Lucien. 2°. Index des Auteurs cités par Lucien, Index des principales choses contenues dans les Ouvrages de Lucien. 4°. Index pour les Scolies & les diverses Leçons. 5°. Index Grec des notes sur Lucien. Ces deux derniers Index sont du frere de M. Reitz , qui en a encore composé un troisième fort ample de tous les mots & de toutes les phrases de Lucien on n'a pu le faire entrer dans cette Edition , mais M. Reitz se promet de le faire imprimer dans peu dans la même forme que le Lucien qu'il vient de donner , & cet Index pourra tenir lieu d'un Lexique de Lucien.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.
I T A L I E.
D E R O M E.

IL a paru au commencement de cette année de nouveaux Elémens d'Arithmétique sous le titre suivant : *Institutiones Arithmetice , cum Appendice de naturâ atque usu logarithmorum ; Auctore Paulino à S. Josepho Lucensi Clerico Regulari Scholarum Piarum , & in Archigymnasio Romano Eloquentia Professore. Romæ , 1743. in-4°. L'Auteur y prouve la nécessité d'apprendre l'Arithmétique , parce que , selon lui , il ne peut y avoir aucune Science , ni aucune société humaine sans la connoissance des nombres , & que l'intelligence des Ecritures révélées en dépend en bonne partie. Il dédie cet Ouvrage à Dieu comme source de toute lumière.*

Les Freres Nicolas & Marc Pagliarini , Libraires , ont imprimé & débitent quelques Ouvrages qui

Juin , 1744.

1127

méritent d'être annoncés. Le premier regarde les Temples, les Autels, les Habits Sacerdotaux, des Vases & diverses Cérémonies des Payens, que l'Eglise Chrétienne a cru pouvoir consacrer à son usage sans aucune superstition, il est intitulé: *Delle Cose Gentilische, e profane trasportate ad uso e ornamento delle Chiese opera di Giovanni Marangoni Sacerdote Vicentino &c.* In Roma, nella Stamperia di Nicolo Marco e Pagliarini. 1744. in-4°.

Le second est une Brochure contenant des Observations sur la Comète qui a paru au commencement de cette année sous ce titre: *Osservazioni sulla Cometa comparsa nel principio di quest'anno 1744. fatte nel Collegio degl'Inglese in Roma, e rapportate alla Teoria di M. Newton dal P. Cristoforo - Maire Gesuita.* in-4°.

Le troisième est la traduction des Discours du P. Feijoo Bénédictin Espagnol sur les erreurs vulgaires, intitulée : *Teatro Critico*

1128 *Journal des Sçavans* ;
universale per disinganno del pubblico
su i comuni errori , di D. Bene-
detto Girolamo Feijoo Maestro Ge-
nerale dell'Ordine di S. Benedetto di
Spagna , tradotto dallo Spagnuolo
nell'Italiano da Marc' Antonio
Franconi , il quale v'aggiugne il
Catalogo delle donne Celebri , che
Vivono Tom. I. Roma , appresso i
Fratelli Pagliarini. 1744. in 4^o.

On débite chez Bernabo & Laz-
zarini , Imprimeurs Libraires de
cette Ville le 17^{me} Vol. des Anna-
les des FF. MM. contenant les Ta-
bles de ce grand Ouvrage , sous le
titre suivant : *Syllabus universus
Annalium Minorum P. Luce Wa-
dingi in tres partes digestus, in qua-
rum prima res notatu digna; in se-
cunda, ea quæ ad trium Seraphico-
rum Ordinum Hierarchiam perti-
nent; in tertia demum Provincia,
Regiones, Oppida ceteraque loca ad
eosdem Ordines quoquomodo Spec-
tantia perspicue accurateque indi-
cantur; confectus à P. F. Josepho
Maria de Ancona, Ordinis Amino-
rum*

Jun , 1744.

1129

rum Regularis Observantia, S.Theologia Lectore Jubilato , Provincia Marchia ex-Ministro , &c. Tom. 17. Romæ, Typis Bernabo & Lazarini. 1741. in-fol.

DE VENISE.

On a publié depuis peu en cette Ville un nouveau Recueil de Lettres des Hommes Illustres du dix-septième siècle, intitulé : *Lettere d'Uomini illustri che fiorirono nel principio del secolo xvij non più stampate. Venezia, nella Stamperia Baglioni. 1744. in-8°.* Ces Lettres ont été tirées des Manuscrits des PP. *Samaschi di S. Maria della Salute della Città di Venezia.* Elles forment, avec les notes de l'Editeur, un Volume de 516 pages d'impression; à quoi on a joint deux Tables, l'une pour les principales matieres; l'autre pour les noms des Auteurs. Cette dernière est accompagnée d'un abrégé historique de la Vie des mêmes Auteurs.

Etienne Monti, Imprimeur-Li-
Jun.

3 B

1130 *Journal des Sçavans*,
braire, a publié un Programme
pour donner avis qu'il a entrepris
d'imprimer en Langue Italienne
un Dictionnaire de Commerce,
d'Economie, d'Histoire naturelle
& des Arts. Le dessein de l'Editeur
est de fondre dans un seul Livre le
Dictionnaire de Commerce de Sa-
vari, avec les additions qui se
trouvent dans l'Edition de Geneve,
le Dictionnaire Economique de
Chomel, avec les dernieres aug-
mentations; & d'emprunter des
Ouvrages composés sur la Marine,
sur les arts & les Sciences, ce qui
conviendra à son sujet. Et comme
les Auteurs de ces divers Ouvrages
se sont appliqués plus particuliere-
ment à ce qui regarde les usages,
les coutumes, & les mœurs de
leur nation, & qu'ils ont omis
beaucoup de choses touchant l'Ita-
lie & les autres Pays; l'Editeur y
suppléera sur-tout pour l'Italie, ce
qu'il jugera necessaire. Il aura soin
de mettre chaque chose sous le
nom Italien le plus propre à l'ex-

Juin, 1744.

1131

primer ; & si le mot Italien manque , il aura recours aux autres Langues. Cet Ouvrage , qui sera encore enrichi d'un grand nombre de figures , s'imprime *in-4°*. grand papier par Soufcription. Chaque Volume contiendra au moins quatre-vingt feuilles d'impression , dont le prix est de deux sols de Venise par feuille.

DE LUCQUES.

On a publié ici depuis peu le second Volume des Mémoires de Physique & d'Histoire naturelle , intitulé : *Memorie sopra la Fisica e Istoria naturale di diversi Valentuomini con tavole in Rame* , Tome 2. In Lucca , per li Salani e Giuntini. 1744. *in-8°*. Le premier Volume de ce Recueil parut l'année dernière ; nous l'avons annoncé dans les *Nouvelles* du Journal du mois de Juin de la même année. Voici les Pièces qui composent ce second Recueil , & qui sont au nombre de sept :

1.^o. Un Mémoire écrit en Fran-

1132 *Journal des Sçavans*,
çois par M. des Landes, Commis-
saire de la Marine, tiré principa-
lement d'un Discours Latin de M.
Musschenbroek prononcé à U-
trecht en 1730, touchant la ma-
niere de faire utilement les expé-
riences.

2°. Deux Mémoires sur les Co-
mètes qui ont été observées à
l'Observatoire de Boulogne par M.
Zanotti & M. Mateucci. Le pre-
mier de ces Mémoires regarde la
Comète qui parut en 1739 aux
mois de Mai, de Juin, de Juillet
& d'Août; le second, celle qui
parut en 1742 aux mois de Mars &
d'Avril.

3°. Une Thèse soutenue au Col-
lége Romain sous la Présidence du
P. Boschowich Jesuite, Professeur
de Mathématique, augmentée &
mise en forme de Dissertation,
dans laquelle ce même Professeur
prétend prouver que le Globe de
la Terre est sensiblement sphéri-
que, & qu'on ne peut démontrer
que son axe soit plus long ou plus

court vers les pôles.

4°. Le quatrième Mémoire contient les Ephémérides de 1742 calculées à Rome par le R. P. Revillas Professeur au Collège de la Sapience.

5°. Une Lettre Latine de M. Gualtieri Florentin à M. Bianchi , Professeur d'Anatomie à Sienne , touchant une nouvelle Etoile de Mer dont on n'avoit point encore donné la description. Cette Etoile de Mer , qui a été apportée de Goa par le P. *del Rosso* Jesuite à son retour des Missions, a quinze raïons, & a le dos armé de pointes aiguës , à peu-près comme un hérisson de Mer.

6°. Un Recueil d'Observations Latines touchant les maux du foie & des autres viscères , par M. Gaer. Tacconi Boulonois.

7°. Une suite d'Observations Astronomiques faites par le P. Ch. Maire Jesuite Anglois depuis 1727 jusqu'en 1743.

On a imprimé & publié en cette Ville depuis peu une Brochure de vingt - quatre pages d'impression in-4°. contenant un Poëme Latin ; en voici le titre, & en même tems la dédicace: *Admodum Rever. Patris Aloysii Mazzoni Senensis ex Minori Observantium familia in Ambrosiana Basilica an. MDCCXLIV. Oratoris eximii de Beatitudine Anima Somnium, Marcello Malaspina Senatori amplissimo ex Marchionibus Philacteria Josephus Tanzini Sacerdos Florentinus A. A. P. A. Candidum ac devotum grati animi pignus dedico consecroque. Florentiæ. 1744. in-4°.*

M. Brocchi, Prêtre, Directeur du Séminaire de Florence, donnera dans peu de tems la seconde partie de l'Histoire des Saints de l'Eglise & du Diocèse de Florence. La premiere partie a été annoncée avec le plan de tout l'Ouvrage, dans les *Nouvelles* du mois de Novembre 1742.

Junin , 1744. 1133

Le même Auteur vient de faire imprimer la Description de cent vingt Réliquaires enchassées dans une grande Croix qu'on voit dans une Eglise de cette Ville. Cette Description est intitulée : *Descrizione delle Reliquie de' Santi , che si venerano in cento venti Reliquiari collocati in una gran Croce . &c.* In Firenze , da Anton-Maria Albizzini. 1744. in-4°.

Le xv^{me} Volume des Observations Historiques de M. Dominique - Marie Manni sur les Sceaux anciens des bas siècles , vient d'être mis au jour. 1744. in-4°.

Breve Ragionamento sopra il contagio pestilenziale & sopra i metodi da mettersi in uso per prevenirlo ; dato in luce dal Dottor Riccardo Meaul. . . . tradotto dal linguaggio Inglese nel Toscano , dal Dottor Gio: Gentili Fiorentina colla giunta d'altri discorsi Spettanti a questa materia indicati nella Prefazione. In Firenze. 1744. in-4°.

De supposititiis militaribus stipendiis Benedicti Odescalchi Patricii Comensis, qui Pontifex Maximus anno MDCLXXVI. Innocentii prænominis fuit renunciatus. Auctore J. C.C. Antonio Joseph Comite à Torre Rizzonici, Comitis Joannis Paulli F. Comitis Caroli Aloysii Nepos. Comi anno vulgaris æræ 1743. fol.
Cet Ouvrage est une Dissertation qui a été lûe à Come en 1742 à la première séance d'une illustre Académie instituée en mémoire du Pape Innocent XI. par l'Evêque de Come, & appelée pour cette raison *Innocenzana*. Elle a été imprimée & dédiée au Pape regnant. Il s'y agit de sçavoir si le Pape Innocent XI, connu sous le nom de Benoît Odescalchi, avant qu'il fût élevé à la Chaire de S. Pierre, avoit suivi, ou non, le parti des armes. L'Auteur se déclare fortement pour la négative. On trouve à la suite de cette Dissertation, un Recueil de Pièces de Poésie Tosca-

Juin , 1744.

1137

ne, qui furent recitées dans la même Séance.

DE MODENE.

On vient de publier ici une vingt-sixième Edition , la plus belle de toutes celles qui ont paru jusqu'à présent, du Poëme, d'Alexandre Tassoni , intitulé : *La Secchia rapita, Poëma Eroi-comico di Alessandro Tassoni Patrizio Modenese , colle dichiarazioni di Gaspar Salviani Romano ; s'aggiungono la Prefazione , & le annotazioni di Giannandrea Barrotto Ferrarese , le varie lezioni de Testi a penna , e di molte edizioni ; e la Vita del Poeta, composta da Lodovico Antonio Muratori , &c.* In Modena , per Bartolomeo Soliani. 1744. in - 4°. M. Barrotti, qui est l'Editeur, a profité de toutes les Editions précédentes & des Manuscrits , pour donner le Texte le plus correct ; il y a joint beaucoup de variantes , avec les notes des meilleurs Commentateurs. Après la Préface de M. Barrotti , on trouve la Vie du Tas-

1138. *Journal des Sçavans*,
soni composée par M. Muratori.
Cette Edition où l'on a employé le
meilleur papier & les plus beaux
caractères, est embellie par un
frontispice, & des vignettes avec
des lettres initiales au commence-
ment de chaque Livre. Outre ces
ornemens qui servent encore à
éclaircir le fond de l'Ouvrage, on
y a mis deux Cartes Géographi-
ques dressées par M. Vandinelli,
Professeur de Mathématique dans
l'Université de Modène, le por-
trait du Tassoni, une Table généa-
logique de sa famille, un Catalo-
gue raisonné des diverses Editions
de ce Poëme, & l'explication de
toutes les tailles-douces qui sont
dans celle-ci. Cette dernière Edi-
tion est dédiée au Pape regnant.

DE BOULOGNE.

Barthélemi Borghi, Imprimeur-
Libraire de cette Ville, a publié
tout nouvellement un Program-
me, pour donner avis qu'il a re-
cueilli de l'Histoire & des Mémoi-
res de l'Académie des Sciences, les

Jun , 1744.

1139

Dissertations de M. Winslow qui peuvent servir de Supplément, ou donner encore une plus grande perfection à son *Exposition Anatomique de la structure du corps humain*. Il y a joint quatre planches gravées en cuivre par le célèbre Eustache, qui avoient été données par M. Winslow, & les planches de Myologie de M. Drake Chirurgien Anglois, avec des explications pour les unes & pour les autres. Cette Collection sera traduite avec soin en Italien, & formera un sixième Volume dont le prix sera de trois Paoli (1 liv. 11 s. 6 d. environ monnoye de France) pour ceux qui voudront s'associer à l'Edition de ce dernier Volume des Œuvres de M. Winslow, ou les prendre en entier ; & de cinq Paoli pour les autres.

D A N N E M A R C K.

DE COPENHAGUE.

On acheve d'imprimer ici l'Histoire Litteraire Cimbrique de M. Jean Moller intitulée. *Cimbria Lix*.

3 B vj

1140 *Journal des Sçavans ;*
terata , sive Historia Scriptorum
Ducatûs utriusque , Slevicensis &
Holsatici, (quibus Lubecenses etiam
& Hamburgenses merito accensetur)
literaria tripartita, tres circiter
illorum exhibens Chiliadas & centu-
rias quatuor , opus assidua 44 anno-
rum congestum industria , & à tem-
poribus , quorum memoria superest ,
antiquissimis , ad sæculi usque Ære
Christiana xvijj initia continuatum.
Cette Histoire , qui va jusqu'en
1720 & même au-delà , est divi-
sée en trois parties ; la première
contient les Vies de plus de deux
mille Auteurs nés dans le Danne-
mark , & dans les Provinces, Vil-
les & Duchés de Sleswick, de Hol-
stein, de Stocmare, de Ditmarse, de
Wagrie , de Hambourg , de Lubec,
&c. La seconde comprend les Vies
de ceux qui se sont établis dans
le même Pays , ou qui y ont fait
un séjour considerable ; & la troi-
sième embrasse celles des Ecrivains
les plus illustres de l'Histoire Lie-
teraire Cimbrique , tant naturels

Juin , 1744.

1148

qu'étrangers, que l'Auteur n'a pas jugé à propos de placer dans les deux premières classes, à cause de l'étendue & de la diversité des matières qui les regardoient en particulier. On nous marque que cet Ouvrage est en même tems une Histoire Litteraire, Ecclesiastique, Civile & Politique de Dannemark, qu'on l'imprime avec beaucoup de soin, & de fidélité sur les manuscrits de l'Auteur ; qu'il comprendra plus de six cens feuilles d'impression, qui formeront trois Volumes *in-fol.* de plus de huit cens pages chacun, sans y comprendre les Préfaces ni les Tables.

A L L E M A G N E.

DE HALLE DE MAGDEBOUG.

Il paroît ici une nouvelle Edition des Harangues que Dudith prononça au Concile de Trente ; on la doit à la découverte qui a été faite depuis peu dans le Royaume de Hongrie, de deux de ces Harangues, qui n'avoient point encore été imprimées : en voici le

1142 *Journal des Sçavans ;*
 titre: *Andrea Dudith ab Horehowitz-
 za Domini in Smigla , trium Impe-
 ratorum Ferdinandi I , Maximilia-
 ni II , & Rudolphi II , Consiliarii
 & Oratoris primarii , Episcopi tunc
 Tinniensis , Orationes quinque in
 Concilio Tridentino habita , quarum
 posteriores due nunc primum è Mss^o.
 prodeunt cum appendice Orationum
 duarum , quas Georgius Drasco with
 Episcopus tunc Quinqu-Ecclesiensis
 in eodem Concilio habuit. Prefatus
 est ac Dissertationem de Vita & Scri-
 ptis Ill. Auctoris Historico-criticam
 adjecit Lorandus Samuelfy Halæ-
 Magdeburgicæ ; prostat in Offici-
 nâ Rengerianâ. 1743. in-4^o.*

On trouve aussi chez le même
 Libraire la seconde partie du Trai-
 té de M. Chrétien Wolff, touchant
 le droit de la Nature ; elle est inti-
 tulée : *Jus Naturæ methodo scientifi-
 ca pertractatum. Pars secunda in
 qua agitur de Dominio ac inde resul-
 tantibus juribus , cumque iis conne-
 xis obligationibus. Auctore Christia-
 no Wolfo Potent. Borussiae Regis*

Jun , 1744.

1143

Consiliaria intimo , &c. Halæ-Mag-
deburgicæ , in Officinâ Librariâ
Rengerianâ. 1742. in-4^o. Dans la
premiere partie de ce Traité qui a
été donné à Francfort & à Leipsic
en 1740. L'Auteur considere l'es-
sence & la nature de l'homme , &
en déduit le droit & les obligations
nés pour ainsi dire avec l'homme ,
d'où il établit ensuite les fonde-
mens de la morale : dans la secon-
de dont on vient de rapporter le
titre, il traite de la puissance ou du
domaine de l'homme , des droits
qui en résultent , & de ses obli-
gations en conséquence.

DE LEIPSICK.

Callimachi Hymni & Epigramma-
ta , maximam partem ex interpreta-
tione Nicod. Frischlini , & cum Scho-
liis veteribus. Adjectus est Luciani
Timon sive Misanthropus , cum la-
tina versione Erasmi Roterodami , &
succinctis Joannis Bourdelotii & alio-
rum notis. In usum auditorum suo-
rum edidit , prefatus est , & Indices
addi curavit M. Jo. Friedlieb Stube-

1144 *Journal des Sçavans ;*
lius Annebergensis , Schola Provinc.
Cortensis Corrector. Lipsiæ, ex Offi-
cinâ Breitkopfiânâ. 1741. in-8°.

Le même Libraire a imprimé
& débite une Dissertation sur la
Loi Julia , de Ambitu. Elle est
dédiée au Prince Royal Electoral
de Saxe ; le titre est tel : *Josephi*
Gabaleonis Comitis Sarmatorii ad
Legem Juliam de Ambitu Commem-
tatio Lipsiæ, Typis Bernh. Chri-
stoph. Breitkopfi, 1743. in-4°.

Aquilonales Marchiones Electo-
res Brandenburgici Documentorum
auctoritate asserti à Jo. Ludov. Lev.
Gebhardi. Lipsiæ, apud Jo. Chri-
stian. Langenhemium. 1742. in-4°.
C'est le titre d'une Histoire généa-
logique des Marquis de Brande-
bourg fort estimée ici. Elle est en-
richie des Tables Généalogiques
des différentes Maisons qui ont eu
ce Marquifat successivement : &
une Table Chronologique des
principaux événemens qui y sont
arrivés depuis la fin du 1x^{me} siècle
où commence cette Histoire, jus-

Juin , 1744.

1145

412 où elle finit. L'Auteur
a fait un Catalogue des Ecri-
& des divers monumens sur
lesquels il appuie ses recherches ;
il a mis au commencement une
Carte Géographique qui repre-
sente l'étendue du Territoire qu'oc-
cupoient les peuples appelés Re-
tains.

On va imprimer ici un manuscrit
très-entier, écrit au douzième
siècle, contenant un Cérémonial
Ecclesiastique & Politique de Con-
stantinople , composé par l'Empe-
reur Constantin Porphyrogenète.
On y trouve ce qu'on doit obser-
ver à l'égard de l'Empereur , lors-
qu'il va à la guerre , les Céré-
monies pratiquées aux principales
Fêtes de l'année dans la grande
Eglise de Constantinople , à l'or-
dination du Patriarche , à l'instal-
lation des Officiers de l'Empereur ,
au Sacre & Couronnement de
l'Empereur , au Sacre & Couron-
nement de l'Imperatrice , aux Jeux
publics de l'Hyppodrome , à la

1146. *Journal des Sçavans* ;
réception des Ambassadeurs , &
aux Entrées triomphantes des Em-
pereurs , & en général tout le Cé-
rémonial observé à la Cour de
Constantinople pendant les 9^{me} &
10^{me} siècles. L'Edition de ce pré-
cieux manuscrit , qu'on croit être
unique , sera accompagné d'une
interprétation latine & d'amples
remarques, où l'Editeur fera voir
que les anciens Rois de France &
les Empereurs d'Occident ont em-
prunté de la Cour de Constantino-
ple plusieurs de leurs Cérémonies ;
elle sera précédée de la Vie de Con-
stantin Porphyrogenète , & suivie
d'un Glossaire Grec dans lequel on
donnera l'explication de quatre
cens mots grecs qui ne se trouvent
point dans celui de M. du Cange ;
Gliditsch , Imprimeur-Libraire, de
cette Ville , qui s'est chargé de
cette Edition , s'engage à l'impri-
mer parfaitement conforme , soit
pour le papier soit pour les carac-
tères , à celle du Louvre de l'His-
toire Byzantine , & il prie ceux

Juin, 1744.

1147

qui seront bien aises de se procurer ce nouvel Ouvrage, de le lui faire sçavoir, en lui envoyant leurs noms pendant le cours de cette année, afin que sans Souscription, il puisse sçavoir le nombre d'exemplaires qu'il faudra imprimer, & s'assurer par ce moyen du débit.

D'I E N E.

On a donné en cette Ville, il y a déjà quelque tems, la premiere partie de l'Histoire de la Philosophie, sous ce titre: *Historia Philosophia*, Auctore Joanne Ernesto Schuberto. Pars I. Ienæ, sumptibus Viduæ Croekerianæ. 1742. 8°. M. Schubert se renferme dans l'exposé des Sectes, des noms, de l'âge des Philosophes, & de leurs opinions, sans en examiner la vérité ou la fausseté. Cette premiere partie embrasse l'Histoire des Philosophes que les Grecs appelloient *Barbares*: c'est-à-dire, des Philosophes Chaldéens, Persans, Phéniciens, Arabes, Hébreux, Indiens, Chinois, Egyptiens, Ethio-

1148 *Journal des Sçavans*,
piens, Druides, Scythes, & Ita-
liens.

Il paroît une septième Edition
de la Bibliothèque de Droit de
Struvius, qu'on nous assure avoir
été considérablement augmentée,
& être beaucoup plus correcte que
les précédentes. En voici le titre:
*Bibliotheca Juris selecta, secundum
ordinem Litterarum disposita, &
ad singulas Juris partes directæ; ac-
cessit Bibliotheca selectissima Juris
Studioforum, quam primum digessit
B. Burcardus Gotthilf Struvius;
emendavit, & copiose locupletavit
Christianus Gottlieb Buder Sereniss.
Saxonia Ducum Consil. Aul. Juris
publici feudalis, &c. Ienæ, apud
Christ. Henr. Cuno. 1743. in-8°.*

H O L L A N D E.

D E L E Y D E.

Jean & Herman Verbeck, Im-
primeur - Libraire de cette Ville,
ont publié tout nouvellement un
Ouvrage sur l'Histoire naturelle in-
titulé: *Mémoires pour servir à l'Hi-
stoire du genre de Polypes d'eau dou-*

Juin , 1744. 1149

ce à bras en forme de cornes , par M. A. Trembley de la Société Royale de Londres , avec treize planches gravées sur les desseins de M. Lyonnet ; les cinq premières par M. Vander-Schley ; & les huit dernières par M. Lyonnet lui-même , & avec plusieurs vignettes de goût. 1744. in-4°.

Specimen Calculi fluxionalis , quo exhibetur generalis methodus , duarum pluriumve quantitatum variabilium in semet multiplicatarum , fluxiones & fluentes cujuscunque ordinis ope serierum infinitarum adinveniendi. Accedunt alia quadam miscellanea. Auctore Gerardo Meermann J^{do}. Lugduni - Batavorum , apud Danielem Coetval. 1742. in-4°. Ce Traité est précédé d'une Préface dans laquelle l'Auteur donne l'Histoire de l'Algèbre.

DE LA HAYE.

On trouve en cette Ville une Brochure de 170 pag. contenant un Recueil de divers morceaux de l'Histoire de France nouvellement

1150 *Journal des Sçavans* ;
réimprimés sous le titre de *Supplé-
ment aux Mémoires de Condé, qua-
trième partie, &c. 1744. in-4°.*

Le second Volume de l'*Histoire
de Charles XII. traduite du Suedois*
de M. Norberg paroîtra incessam-
ment. *in-4°.* chz Jean Martin Hus-
son.

On trouve aussi chez le même
Libraire un Ouvrage curieux &
interessant. C'est un *Traité Histori-
que du Sang* qui est le fruit des
expériences & des observations ,
ainsi que des leçons publiques de
son Auteur ; il est intitulé : *Thoma
Schwencke Professoris Anatomie &
Chirurgie Hag. Hamatologia, sive
Sanguinis Historia experimentis pas-
sim superstructa. Accedit Observatio
Anatomica de Acetabuli ligamento
interno, caput femoris firmante, cum
binis Tabulis adjectis. Hagæ Comi-
tum, apud Joannem Martinum
Husson. 1743. in-8°.*

F R A N C E.

D' A R L E S.

Panegyrique de la Ville d'Arles ,

Jun , 1744. 1151
annoncé le 25 Avril 1743. jour de
Marc, dans l'Eglise Collégiale de
Notre - Dame la Major , suivi de
marques Historiques pour prouver
faits avancés dans le Discours ,
pour servir à l'Histoire de cette
ville. Par le P. Fabre de Tarascon,
Religieux Grand Carme de la Pro-
vince de Provence. A Arles, chez
Ispard Mesnier , Imprimeur du
roi & de la Ville. 1743. in-8°.

Ce même Panégyrique se trou-
ve à Paris chez *Chaubert* , Libraire
de ce Journal, Quai des Augustins.

D E P A R I S.

Ch. David , Libraire à Paris ,
Quai des Augustins , vient de pu-
lier une nouvelle Edition Latine
de *Saluste* , d'une grande beauté,
soit pour le choix du papier & l'é-
gance des caractères , soit pour
les tailles-douces dont elle est or-
née. Elle est imprimée chez C. F.
Mon en petit in-8°. 1744. On y
joint la Vie de Saluste , & les ju-
gemens que les anciens en ont
portés , avec ses Fragmens ; une

1152 *Journal des Sçavans* ,
Table des matieres , & un petit
Catalogue des Editions les plus
estimées de cet Historien.

T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS
dans le Journal de Juin, 1744.

H <i>Istoire Générale d'Espagne</i> , &c.	963
<i>Bibliothèque Françoisse</i> , &c.	934
<i>Thèse de Chirurgie</i> , &c.	1006
<i>Dissertations sur l'Histoire Ecclesia- stique & Civile de Paris</i> , &c.	1016
<i>Traité des moyens de dissoudre la pierre</i> , &c.	1044
<i>Histoire Romaine de M. Rollin</i> , &c.	
<i>Tome X.</i>	1073
<i>Traité Philosophique des Loix Na- turelles</i> , &c.	1093
<i>Les Œuvres de Lucien de Samosate</i> , &c.	1113
<i>Nouvelles Litteraires</i> ,	1130

Fin de la Table.







